HISTOIRE

— DU —



COURS MOYEN

PRIX 30 CENTS

ENSEIGNEMENT
DIVISÉ EN TROIS COURS :
ELEMENTAIRE, MOYEN, SUPERIEUR

HISTOIRE

DU

CANADA

PAR

Les Frères des Ecoles Chrétiennes

Troisième édition.

COURS MOYEN

MONTRÉAL
44, RUE COTE, 44

1911

PRÉFACE.

Cet abrégé d'*Histoire du Canada*, divisé en quarante-cinq leçons, ne s'en tient pas absolument à l'ordre chronologique, mais groupe, autant que possible, les faits relatifs à un même personnage ou à un même événement, et leur donne des développements et des appréciations en rapport avec leur importance.

Des leçons spéciales caractérisent chaque époque au point de vue des mœurs, des usages, de la colonisation, de l'immigration, du commerce, de l'industrie, des arts et des sciences.

Puisse ce traité sommaire contribuer à augmenter chez la jeunesse canadienne l'amour sacré de la patrie, qui grandit chez un peuple en proportion de la fidélité qu'il apporte à conserver sa langue, ses lois et sa religion.

HISTOIRE DU CANADA

PREMIERE PERIODE

Voyages de découvertes et essais de colonisation

(1492-1608)

PREMIÈRE ÉPOQUE

DECOUVERTE DE L'AMERIQUE

(1492-1534)

PREMIERE LEÇON

LES PREMIERS DÉCOUVREURS

RÉSUMÉ

1. **Connaissance des anciens sur l'Amérique.**—*Platon*, *Aristote*, *Strabon*, *Pline* et *Sénèque* paraissent avoir soupçonné l'existence du nouveau monde. Dans ses annales, *Carthage* rapporte qu'un de ses vaisseaux s'y rendit.

2. **Les Scandinaves.**—Les peuples de la *Scandinavie* s'attribuent la découverte de l'*Islande*, du *Groenland*, de *Terre-Neuve*, de la *Nouvelle-Ecosse* et d'une terre couverte de vignes qu'ils appelèrent *Vinland.*

3. **Christophe Colomb: son projet de découverte.**—*Christophe Colomb*, habile navigateur génois, conçut le dessein d'aller à l'Inde par l'*ouest* et fut secondé dans l'exécution de son projet par les souverains d'Espagne: *Ferdinand d'Aragon* et *Isabelle de Castille.*

4. **Voyages de Colomb.**—Colomb fit son premier voyage en 1492; il avait trois vaisseaux et 120 hommes d'équipage. La traversée fut longue et les matelots se révoltè-

rent. Pour les calmer, il leur promit un nouveau monde avant trois jours et sa parole se réalisa. L'équipage mit pied à terre à *San-Salvador* (11 octobre). Colomb, dans trois autres voyages, explora les Antilles et l'Amérique centrale.

5. **Epreuves et mort de Colomb.**—Ce grand navigateur, faussement accusé par des jaloux, fut remplacé dans son troisième voyage (1498) par *Bovadilla*, et renvoyé en Espagne chargé de fers. Après la mort d'Isabelle il se vit négligé de Ferdinand. Il s'éteignit à Valladolid (1506), accablé d'infirmités et de chagrins.

6. **Autres navigateurs célèbres.**—Les principaux navigateurs qui visitèrent quelques parties du nouveau monde après Colomb furent : *Jean* et *Sébastien Cabot*, *Améric Vespuce*, *Yanez Pinçon* et *Alvarez Cabral*, *Gaspard de Cortéréal*, le baron de *Léry et de Saint-Just* et *Magellan*.

DÉVELOPPEMENT

1. **Connaissances des anciens sur l'Amérique.**—La question de terres à explorer a toujours agité le monde. *Platon*[1] parle d'un continent qu'il nomme *Atlantide*, et qu'il place à l'ouest de l'Europe.

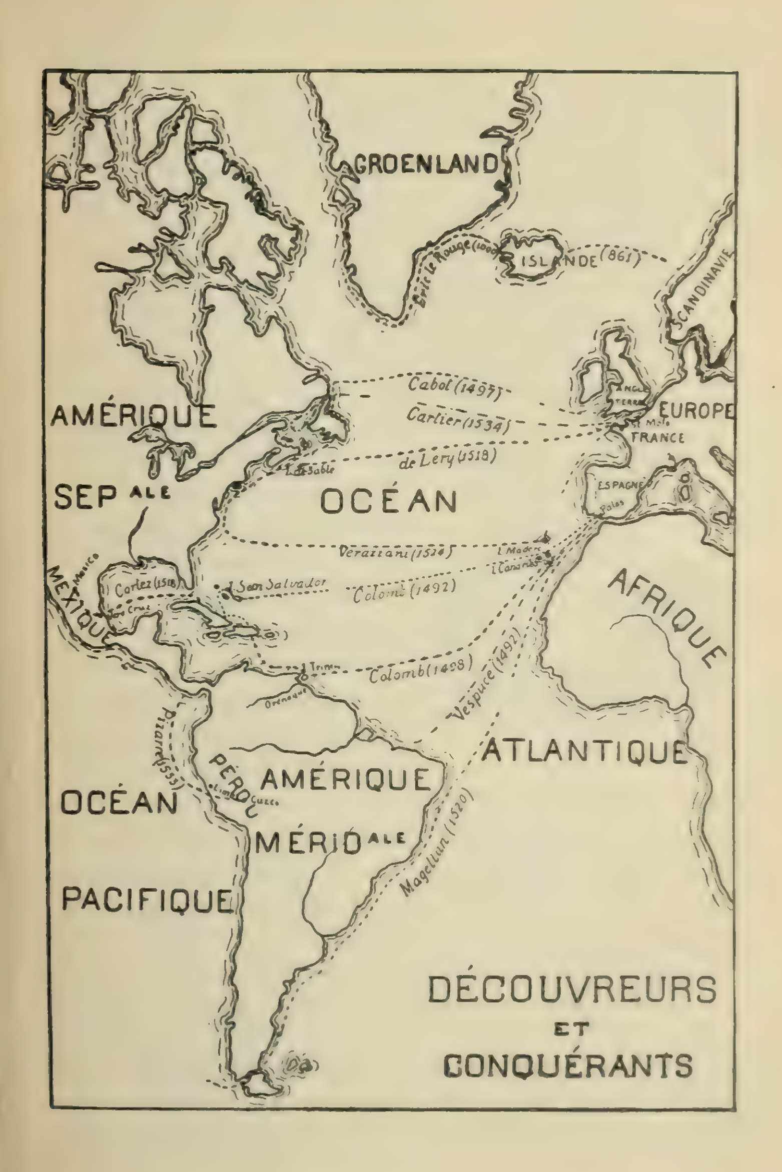
Plusieurs auteurs anciens, entre autres *Aristote*, *Strabon*, *Pline*, *Sénèque*, paraissent avoir soupçonné l'existence d'un continent au-delà de l'Atlantique.

Dans ses annales, *Carthage* rapporte qu'un de ses vaisseaux se rendit dans ce nouveau monde environ 400 ans avant la naissance de Notre-Seigneur.

2. **Les Scandinaves.**—La découverte de l'*Islande* est attribuée à un pirate norwégien (861). De leur côté, les chroniques islandaises racontent qu'*Eric-le-Rouge* atteignit le *Groënland* en 982 ou 986.

Si l'on en croit un ouvrage publié à Copenhague (1837), *Leif*, fils d'Eric-le-Rouge, découvrit (en l'an 1000) l'île de

1 Célèbre philosophe grec (Ve siècle avant J.-C.).


GROENLAND
Eric le Rouge (1000)
ISLANDE (861)
SCANDINAVIE
Cabot (1497)
Cartier (1534)
de Lery (1518)
AMÉRIQUE
SEP ALE
EUROPE
FRANCE
ESPAGNE
Palos
OCÉAN
Verazzani (1524)
Colomb (1492)
Cortez (1518)
MEXIQUE
San Salvador
AFRIQUE
Colomb (1498)
Vespuce (1492)
Orénoque
ATLANTIQUE
Pizarre (1533)
PÉROU
AMÉRIQUE
MÉRID ALE
Magellan (1520)
OCÉAN
PACIFIQUE
DÉCOUVREURS
ET
CONQUÉRANTS

Terre-Neuve, la *Nouvelle-Ecosse,* puis une contrée toute couverte de vignes, qu'il nomma *Vinland.*

Les *gallois,* d'après leurs chroniques, prétendent aussi que leur pays fit des tentatives vers l'occident pour découvrir de nouvelles terres.

3. Christophe Colomb : son projet de découverte.—*Christophe Colomb* naquit de parents pauvres, probablement à Gênes, vers 1436. Après avoir étudié les mathématiques, l'astronomie, la géographie, il s'embarqua et parcourut la plus grande partie du monde connu. Pendant que d'autres navigateurs cherchaient par l'*est* le passage de l'*Inde,* il conçut le projet d'y arriver par l'*ouest.*



Christophe Colomb

Colomb soumit successivement ses plans aux cours de Gênes, de France, d'Angleterre, de Portugal et d'Espagne. Rebuté partout, traité de visionnaire, il allait tenter auprès de l'Angleterre un dernier effort, quand la prise de Grenade (1492) permit aux souverains d'Espagne, *Ferdinand d'Aragon* et *Isabelle de Castille,* de seconder ses projets.

4. Ses voyages.—Colomb commença son premier voyage le 3 août 1492, avec 120 hommes d'équipage, montés sur trois vaisseaux. Il mit son entreprise sous la protection du ciel en communiant avec tous ses compagnons, puis s'embarqua à *Palos,* en *Andalousie.* Il relâcha aux îles *Canaries* et se dirigea ensuite constamment à

l'ouest. Arrivés à la hauteur des vents alizés, ses vaisseaux étaient emportés avec la rapidité d'une flèche. Ses compagnons, perdant l'espoir de revoir leur patrie, commencèrent à se décourager et parlèrent de lui ôter le commandement. Colomb eut peine à les réprimer; quelque temps après, les révoltes se renouvelèrent plus vives et plus ardentes. Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis le départ sans qu'aucun vestige de terre ne se fut manifesté ; les provisions s'épuisaient, le désespoir s'emparait des cœurs, on se croyait perdu pour jamais sur des mers sans rivages. Colomb lui-même commençait à douter du succès de son entreprise. Ses gens, accablés de dépit, songèrent à le jeter à la mer. Il demanda encore trois jours, au bout desquels il devait se livrer si l'on ne découvrait rien. Enfin, le 11 octobre, au milieu de la nuit, du vaisseau le plus avancé, on entendit partir ce cri : *Terre ! Terre !* Un *nouveau monde* était découvert. Le chagrin se changea en une joie exubérante. Le lendemain (12 octobre), on descendit à terre, dans une des îles Lucayes ; Colomb l'appela *San-Salvador* (Saint-Sauveur), parce qu'elle lui avait sauvé la vie.

Colomb visita les îles voisines et se rendit à *Cuba* (27 octobre) et à *Haïti* ou *Saint-Domingue*, où il trouva la pomme de terre et le tabac (6 décembre). Dans cette dernière île, qu'il nomma *Hispaniola* (petite Espagne), il laissa quelques-uns de ses compagnons pour jeter les fondements d'une colonie, et fit voile ensuite pour l'Espagne (4 janvier 1493), afin de faire connaître les heureux résultats de son voyage et d'obtenir des secours.

A son retour, il fut assailli par une si furieuse tempête que, désespérant d'y échapper, il écrivit sur un parchemin le détail de son expédition, l'enveloppa dans une toile, enferma le tout dans un baril, et confia aux vagues le soin

de porter le précieux message. Mais le ciel ne voulut pas le priver du bonheur d'annoncer lui-même sa glorieuse découverte. Le vent s'apaisa et Colomb arriva heureusement à *Palos* le 15 mars 1493.

L'Espagne l'accueillit avec transport, et son voyage de Palos à Barcelone fut un véritable triomphe. Ferdinand et Isabelle le nommèrent vice-roi des pays qu'il avait découverts.

En septembre 1493, Colomb entreprit un deuxième voyage, dans lequel il découvrit la *Dominique*[1], la *Guadeloupe* et la plupart des petites Antilles ; puis il revint à Haïti, où il fonda la ville d'*Isabelle.*

Dans un troisième voyage (1498), il reconnut le continent américain et fit la découverte de la côte de la *Trinité*, de l'embouchure de l'*Orénoque* et d'un grand nombre d'îles.

Enfin dans un quatrième et dernier voyage (1502), il découvrit la côte de la *Veragua*, fut repoussé à Hispaniola par ses anciens compagnons, lutta contre la faim et la maladie, et se procura des vivres en annonçant une éclipse aux Indiens.

5. **Epreuves et mort de Colomb.**—Non seulement Colomb eut plusieurs fois à réprimer des révoltes parmi ses compagnons, mais il eut encore cruellement à souffrir de l'envie. Pendant sa troisième expédition (1498), il devint victime de la calomnie, fut dépouillé de son commandement et remplacé par *Bovadilla*, qui le renvoya en Espagne chargé de fers. Il obtint facilement sa liberté, mais il ne put recouvrer son crédit ; et, après la mort d'Isabelle, sa royale protectrice, il se vit négligé par Ferdinand.

1 Il nomma cette île ainsi parce qu'il y arriva un dimanche.

Colomb mourut à Valladolid (1506), accablé d'infirmités et de chagrins. Ses restes furent portés à *Séville* et inhumés avec pompe dans la cathédrale. On les trouve aujourd'hui en Espagne, où ils ont été transférés en 1796.

6. **Autres navigateurs célèbres.**—Les découvertes de Colomb donnèrent l'élan aux nations européennes et les engagèrent à aller à la recherche de nouvelles terres.



Caravelles de Colomb

Jean et *Sébastien Cabot*, vénitiens attachés à l'Angleterre, découvrirent le *Labrador* et *Terre-Neuve* (1497).

Améric Vespuce, au service de l'Espagne, toucha aux côtes de l'Amérique un an après Colomb (1499), et lui donna son nom.

Yanez Pinçon et *Alvarez Cabral* abordèrent par hasard au *Brésil* (1500), à trois mois de distance.

La même année, *Gaspard de Cortéréal*, portugais, visita les côtes de la *Nouvelle-Angleterre*, et remonta le *Saint-Laurent* jusqu'au 50° de latitude nord.

Le baron de *Léry et de Saint-Just* vint de France et essaya, sans succès, de fonder un établissement à l'île de *Sable* (1518).

Le portugais *Magellan*, alors au service de l'Espagne, découvrit le détroit qui porte son nom et entra dans l'océan Pacifique (1520).

Questionnaire.—1. Quelles connaissances les anciens avaient-ils de l'Amérique?—2. Quel scandinave atteignit l'Amérique?—3. Que découvrit son fils, Leif, comme le rapporte un ouvrage publié à Copen-

hague?—4. Quels souverains favorisèrent Colomb?—5. Quand s'embarqua-t-il à Palos?—Avec combien de vaisseaux et d'hommes d'équipage?—6. Que se passa-t-il pendant la traversée?—7. Où Colomb aborda-t-il?—8. Quels autres endroits visita-t-il?—9. Comment fut-il reçu à Barcelone?—10. Quelles parties de l'Amérique visita-t-il dans ses autres voyages?—11. Où mourut-il?—12. Nommez d'autres voyageurs célèbres qui ont entrepris des voyages de découvertes?

Devoir.—Racontez le premier voyage de Christophe Colomb.

DEUXIEME LEÇON

LES CONQUÉRANTS DU NOUVEAU MONDE

RÉSUMÉ

7. **Fernand Cortez : ses premiers exploits au Mexique.** —Cortez vint faire la conquête du *Mexique*, en 1518. Il s'arrêta à l'embouchure du Tabasco ; les naturels voulurent s'opposer à sa descente, mais ils furent repoussés par une décharge d'artillerie.

8. **Fondation de Vera-Cruz.**—Cortez fonda *Vera-Cruz* pour préserver ses gens contre leurs ennemis et y entasser les richesses du pays.

9. **Expédition contre Mexico.**—Cortez marcha en triomphateur jusqu'à la florissante ville de *Mexico*. Pendant que les Espagnols étaient dans la capitale, les Indiens attaquèrent *Vera-Cruz ;* Cortez obligea l'empereur *Montézuma* à lui livrer les coupables, qu'il fit mettre à mort devant le palais impérial.

10. **Conquête du Mexique.**—Cortez s'empara de Mexico, en 1521. Charles-Quint le nomma gouverneur et vice-roi de la *Nouvelle-Espagne*. La jalousie de ses gens ruina sa réputation, et il mourut dans la peine et la misère, le 2 décembre 1547.

11. **Conquête du Pérou.**—*Pizarre* aborda le Pérou avec trois vaisseaux pour en faire la conquête. Il s'empara de la ville de *Cuzco* et fonda *Lima*, qui devint la capitale du nouvel état. Les injustices et les cruautés de Pizarre lui créèrent des ennemis qui lui donnèrent la mort (1541).

12. **Origine des peuples de l'Amérique.**—Quoique l'histoire ne dise rien de certain des peuples de l'Amérique, tout nous porte à croire qu'ils étaient venus de l'Asie par le détroit de *Behring*.

13. **Civilisation.**—Les peuples d'Amérique cultivaient les *beaux-arts*. Les Péruviens construisaient grossièrement avec des blocs de pierre. La noblesse seule était instruite.

14. **Religion.**—Ils croyaient à une autre vie et attendaient un *Rédempteur* du côté du Levant. Les jours de

fêtes, ils immolaient un grand nombre de victimes humaines.

15. **Missions catholiques.**—Les *Franciscains*, les *Dominicains* et les *Jésuites* rivalisèrent de zèle pour éclairer les nouvelles contrées des lumières de l'Evangile.

DEVELOPPEMENT.

7. **Fernand Cortez : ses premiers exploits au Mexique.**—*Cortez*, natif d'Espagne, quitta, avec dix vaisseaux portant 500 hommes, 18 chevaux et 10 canons, les côtes de *Santiago* (18 novembre 1518) pour venir faire la conquête du Mexique. Ses soldats reçurent une croix rouge pour étendard, et pour devise : " Amis, suivons la croix, elle nous donnera la victoire si nous avons la foi." Il mit pied à terre à l'embouchure du *Tabasco*. Les naturels s'opposèrent à sa descente en lançant une grêle de pierres, de flèches et de javelots.

Une décharge d'artillerie les mit en déroute ; ils prirent ces étrangers pour des esprits célestes qui se servaient de la foudre à volonté. Plusieurs *caciques*, ou gouverneurs de provinces, mécontents de la cruauté de *Montézuma*, leur empereur, firent alliance avec Cortez, qui leur assura venir à eux comme ami et non comme conquérant.

8. **Fondation de Vera-Cruz.**—Avant de poursuivre ses conquêtes, Cortez jeta les bases de *Vera-Cruz*[1]. En fortifiant cet endroit, il avait pour double fin de préserver ses gens, en cas de danger, contre leurs ennemis, et d'y entasser toutes les richesses qui avaient ébloui plus d'une fois les yeux des cupides Espagnols. Cortez laissa une petite garnison à Vera-Cruz, et brûla ensuite ses vaisseaux, afin d'obliger ses soldats à vaincre ou à mourir.

1 Ce lieu fut appelé ainsi, parce que Cortez y descendit le vendredi saint.

9. Expédition contre Mexico.—Cortez marcha en triomphateur jusqu'à la riante et fertile contrée où se trouvait la ville de *Mexico*, qui comptait plus de 60,000 maisons ; ses tours gigantesques, ses palais somptueux et ses jardins flottants[1] lui donnaient un aspect féerique. Montézuma reçut royalement Cortez et le logea dans un magnifique palais.

Pendant qu'il était à Mexico, les indigènes attaquèrent Vera-Cruz. Cortez força Montézuma de lui livrer les coupables, qui furent brûlés vifs aux portes du palais impérial. Montézuma, pour calmer une révolte qui éclata dans la capitale, apparut sur les remparts avec tout l'éclat de sa dignité royale, et fut renversé, grièvement blessé sous l'assaut de flèches et de pierres. Ce malheureux prince refusa tout médicament et mourut dans le désespoir. Les Espagnols résolurent alors de s'emparer du Mexique.

10. Conquête du Mexique.—Avant de faire l'attaque définitive, Cortez fit construire treize brigantins, qu'il lança avec solennité sur les lacs ; il recevait en même temps de l'Europe quatre vaisseaux et un renfort de 200 hommes. L'aqueduc fut détourné et les vivres coupés à la malheureuse ville. L'attaque eut lieu par terre et par eau. Les Mexicains, qui se battirent avec opiniâtreté, durent céder à la force (13 août 1521), et le sort de l'empire tomba au pouvoir des Espagnols.

Cortez, nommé par Charles-Quint gouverneur et vice-roi de la *Nouvelle-Espagne*, s'occupa de sortir Mexico de ses ruines et d'affermir son autorité. Les naturels qui voulurent se révolter, périrent dans des supplices affreux. La jalousie de ses compagnons le perdit dans l'estime du roi, et le sort de ce grand conquérant ressembla à celui de Colomb. Courbé sous le poids des chagrins, il termina sa

1 Mexico s'élevait sur un lac.

laborieuse carrière en Espagne (2 décembre 1547). Ses restes furent transportés dans la Nouvelle-Espagne, où il avait demandé à être enterré.

11. **Conquête du Pérou**.—Les succès de Cortez portèrent *Pizarre*[1] à entreprendre la conquête du Pérou. Il s'associa *Diégo d'Almagro*, qui avait acquis une fortune considérable, et un riche ecclésiastique nommé *Luque*. Ces trois hommes scellèrent leur alliance en communiant de la même hostie qu'ils se partagèrent. Pizarre aborda au Pérou avec trois vaisseaux, près de 200 aventuriers, et quelques canons. Il pénétra dans l'intérieur du pays et marcha sur *Cuzco*, capitale de l'empire, dont il se rendit maître, pendant qu'Almagro soumettait le *Chili*. Pizarre fonda *Lima*, qui devint la capitale du nouvel état. La division ne tarda pas à éclater. Almagro se brouilla avec Pizarre, et après un semblant de procès fut condamné à mort. Les injustices de Pizarre envers les amis d'Almagro lui suscitèrent de cruels ennemis qui l'assassinèrent dans son propre palais (1541). Des gouverneurs avides et incapables lui succédèrent et perpétuèrent longtemps, dans le Pérou, la haine entre les naturels et les Espagnols.

Du Pérou rayonnèrent la plupart des expéditions d'aventuriers, qui conquirent à l'Espagne la plus grande partie de l'Amérique méridionale.

12. **Origine des peuples de l'Amérique**.—L'histoire n'a rien de certain sur l'origine de ces peuples, mais les traditions mexicaines, montagnaises et autres, nous portent à croire qu'ils vinrent de l'Asie, par le détroit de *Behring*. Des voyages de découvertes et des naufrages purent aussi contribuer à peupler l'Amérique.

1 Pizarre naquit de parents très pauvres, à Truxillo, dans l'Estramadure, province d'Espagne. Avant de venir aux Indes espagnoles, il avait été gardeur de pourceaux.

13. **Civillisation.** — La *sculpture*, l'*architecture* et même la *peinture* étaient connues des peuples de l'Amérique. Les Mexicains avaient des objets de luxe d'une grande valeur.

Les Péruviens s'occupaîent surtout d'agriculture. L'oisiveté était proscrite. Les vieillards, entretenus aux frais de la Commune, devaient chasser les oiseaux des champs ensemencés. Les Péruviens ignoraient l'usage de la brique, de la chaux et de la charpenterie, et construisaient avec des blocs de pierre qu'ils ne savaient pas même équarrir. La noblesse seule était instruite ; les roturiers devaient s'en tenir à leurs métiers.

14. **Religion.**—Les Indiens d'Amérique croyaient à un être *bon*, qui récompensait les valeureux guerriers, et à un être *mauvais*, qui infligeait des châtiments aux hommes lâches et inutiles dans la société. Ils attendaient un *Rédempteur* du côté du *Levant*. Les fêtes du *Soleil*, de la *Lune* et de *Vénus* étaient célébrées par des milliers de sacrifices humains.

15. **Missions catholiques.**—A peine les forêts de l'Amérique furent-elles connues de l'Europe que des religieux s'y aventurèrent pour annoncer l'Evangile aux hordes sauvages qui les habitaient. Les illustres *enfants* de saint *François*, de saint *Dominique* et de saint *Ignace*, rivalisèrent de zèle et de dévouement. Ce ne fut qu'au prix de difficultés presque insurmontables, qu'ils convertirent les aborigènes. Les *cruautés* qu'avaient exercées sur eux les Espagnols, les avaient tellement rebutés, qu'il leur suffisait de savoir que la religion qu'on leur prêchait était celle de leurs conquérants pour les empêcher de l'embrasser. Les tribus errantes, disséminées ça et là, n'étaient en communication par aucune *voie* publique connue. L'a-

venture seule devait conduire les pionniers de l'Evangile à travers mille dangers. Souvent, il fallait parcourir jusqu'à trente, quarante lieues, avant de rencontrer une bourgade. En voyageant par terre, les missionnaires se trouvaient en face de précipices insondables, de rochers escarpés ou de halliers impossibles à franchir. D'ailleurs, n'avaient-ils pas à craindre, en allant à travers ces antres, ces cavernes, ces ravins, ces bois touffus, la rencontre de *bêtes féroces*, qui auraient pu les mettre en pièces? Les voies par eau n'étaient pas plus rassurantes. De tous côtés, des troncs d'arbres menaçaient de briser leurs frêles canots, ou de voraces crocodiles s'élançaient même sur les rameurs pour les dévorer. Ajoutons à tout cela la *férocité* des peuples anthropophages qu'ils voulaient conquérir à la foi, la multiplicité des *dialectes* qu'ils étaient obligés d'apprendre et la *nourriture* grossière des indigènes, dont ils devaient se contenter. Toutes ces difficultés, loin de ralentir le zèle des missionnaires, l'activèrent plutôt ; aussi, vit-on, à la lumière de l'Evangile, des merveilles s'opérer dans ces nouvelles contrées.

Au commencement du XVIIIe siècle, l'*Amérique espagnole*[1] comptait déjà cinq archevêchés, vingt-sept évêchés et quatre cents couvents. C'est ainsi que sous l'empire de la foi, l'esprit de cruauté, de vengeance et de perversité grossière qui caractérisait les hordes sauvages, faisait place à la douceur, à la charité et à la chasteté. L'évêque de *Buenos-Aires* pouvait écrire à *Philippe V*, roi d'Espagne. " Sire, dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel."

1 L'Amérique espagnole comprenait : le *Mexique*, la *Floride*, *le Guatémala*, une grande partie des *Antilles*, la *Colombie*, le *Pérou*, la *Bolivie*, le *Chili* et l'*Argentine*.

Questionnaire.—1. Parlez de l'expédition de Cortez au Mexique. —2. Que savez-vous de Vera-Cruz ?—3. Que firent les indigènes pendant que Cortez était à Mexico ?—4. A quoi Cortez obligea-t-il Montézuma ?—5. Comment Cortez fit-il la conquête du Mexique ?—6 Qui a fait la conquête du Pérou ?—7. Quelle ville fonda-t-il ?—8. Comment finit-il ses jours ?—9. Que savez-vous de l'origine des peuples américains ?—de leur civilisation ?—de leur religion ?—10. Quels missionnaires ont évangélisé ces contrées de l'Amérique ?—11. Quel succès ont-ils eu ?

Devoirs.—1. Racontez la conquête du Pérou ?—2. Parlez des missions catholiques en Amérique ?

GRANDS DECOUVREURS ET CONQUE-

L'Amérique, déjà connue des *Scandinaves*, est ouverte à l'activité des habitants de l'*Ancien Monde* par les *découvreurs*, à la tête desquels se place *Christophe Colomb*, et les conquérants, dont les plus célèbres sont *Fernand Cortez* et *François Pizarre.*

LES DÉCOUVREURS :

Christophe Colomb, habile navigateur de Gênes, après s'être vainement adressé aux principales *cours* de l'Europe, voit enfin son projet agréé par l'*Espagne*, qui le met en état d'accomplir plusieurs voyages de découvertes.

JEAN et SÉBASTIEN **Cabot**...

Améric Vespuce..........

Yanez Pinçon et **Alvarez Cabral** ....

Gaspard Cortéréal.........

Le portugais **Magellan** .....

Le baron de **Léry et de Saint-Just** ....

LES CONQUÉRANTS :

Fernand Cortez, par une suite d'événements célèbres dont l'ensemble peut se diviser en trois *phases*, fait la conquête du *florissant empire du Mexique* (1521).

François Pizarre s'associe **Diego d'Almagro** et un ecclésiastique du nom de **Luque,** pour venir faire la *conquête* du *Pérou.*

N. B.—Les élèves pourraient résumer les principales parties de ce cours

RANTS CELEBRES.—Tableau récapitulatif.

Dans son 1er voyage

Il aborde heureusement dans une des îles *Lucayes*, qu'il nomme San-Salvador, et en prend possession au nom des souverains d'Espagne, *Ferdinand* et *Isabelle* (12 octobre 1492).

Il découvre les îles de *Cuba* et de *Saint-Domingue*, et laisse dans cette dernière quelques-uns de ses compagnons pour y jeter les bases d'une *colonie*.

Dans son 2e voyage

Il découvre l'île *Dominique*, la *Guadeloupe* et la plupart des *petites Antilles*.

Dans son 3e voyage

Il reconnaît le continent américain, et fait la découverte de la *Trinité* et de l'embouchure de l'*Orénoque*.

Dans son 4e voyage

Il pénètre jusqu'au golfe de *Darien*, puis revient, accablé de chagrins et d'infirmités, mourir à *Valladolid* (1506).

découvrent l'île de *Terre-Neuve* et le *Labrador* (1497).

touche au *continent américain* un an après Colomb, et obtient, par ses relations de voyages, de donner son nom au nouveau continent (1499).

abordent au Brézil (1500).

portugais, pénètre dans l'intérieur du golfe Saint-Laurent (1500).

découvre le détroit qui porte son nom (1520).

tente en vain de fonder un établissement à l'île de *Sable* (1518).

1re phase. Par de *sanglants combats*, il pénètre jusque dans la capitale du Mexique, où il se maintient quelque temps par stratagème.

2e phase. *Montézuma*, empereur du Mexique, est renversé par les siens sur les remparts de la capitale, refuse tout médicament, et meurt dans le désespoir.

3e phase. De nouveaux renforts lui permettent une nouvelle expédition contre Mexico, dont il s'empare malgré la plus vive résistance. Cortez fut nommé par Charles-Quint, gouverneur et vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Il aborde au Pérou avec 200 aventuriers montés sur trois vaisseaux, et pénètre dans l'intérieur du pays.

Il marche sur *Cuzco*, dont il se rend maître, et soumet tout ce puissant empire pendant qu'*Almagro* s'empare du *Chili*. Du Pérou rayonnent la plupart des expéditions d'aventuriers, qui conquièrent à l'Espagne la plus grande partie de l'Amérique méridionale.

par des tableaux analogues,

DEUXIÈME ÉPOQUE

TENTATIVES DE COLONISATION AU CANADA

(1534-1603)

TROISIEME LEÇON

DÉCOUVERTE DU CANADA

RÉSUMÉ

16. **Projets de François Ier.**—*Jean Verazzani*, envoyé par le roi de France *François Ier* pour découvrir de nouvelles terres, visita les côtes de plusieurs contrées de l'Amérique du Nord, où il arbora le drapeau français (1524).

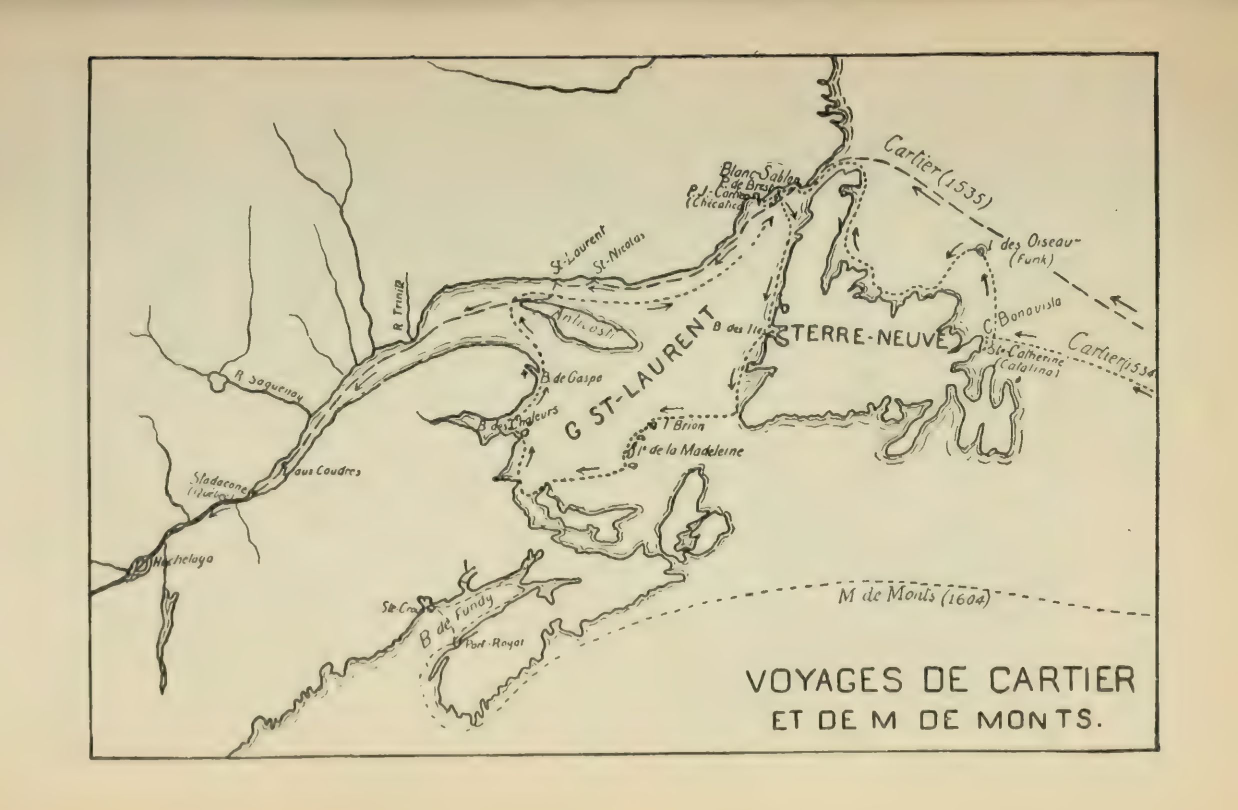
17. **Jacques Cartier : Premier Voyage.**—*Jacques Cartier*, chargé de reprendre le projet de François Ier, quitta Saint-Malo le 20 avril 1534, et arriva le 10 mai au cap *Bonavista*, dans l'île de Terre-Neuve.

18. **Exploration du golfe Saint-Laurent.**—Cartier sillonna le sud et le nord du golfe Saint-Laurent, puis entra dans la *baie des Chaleurs* et se réfugia dans le *bassin de Gaspé*.

19. **Prise de possession.**—Cartier prit possession du pays en élevant une grande *croix* aux armes de France, à Gaspé. Le chef de la contrée s'en montra mécontent, mais Cartier le calma par des présents, et obtint d'emmener avec lui ses deux fils *Taiguragny* et *Domagaya*.

20. **Deuxième voyage.**—François Ier accorda à Cartier trois vaisseaux : la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Emerillon*, pour entreprendre son deuxième voyage (1535).

21. **Exploration du Fleuve Saint-Laurent.**—Cartier, parti du havre *Blanc-Sablon*, entra dans la baie *Sainte-Geneviève* (10 août), qu'il appella Saint-Laurent, reconnut l'île d'*Anticosti* (15 août), qu'il nomma *Assomption*, mouilla à l'île aux *Coudres* et s'avança jusqu'à la pointe orientale de l'île d'Orléans (13 sept.), où il jeta l'ancre.


VOYAGES DE CARTIER
ET DE M DE MONTS.
Cartier (1535)
Cartier (1534)
M de Monts (1604)
TERRE-NEUVE
G ST-LAURENT
Blanc Sablon
P. de Brest
(Chécatica)
I des Oiseau-
(Funk)
C. Bonavista
St. Catherine
(Catalina)
B des Iles
I. Brion
Iᵉ de la Madeleine
Anticosti
St. Laurent
St. Nicolas
B de Gaspé
B des Chaleurs
R Trinité
R Saguenay
aux Coudres
Stadacone
Hochelaga
B de Fundy
Port-Royal

Il mit la *Grande Hermine* et la *Petite Hermine* dans la rivière *Saint-Croix*, et garda l'*Emerillon* pour remonter le fleuve.

22. **Stadaconé.**—Les sauvages de *Stadaconé* accueillirent favorablement les Français.

23. **Hochelaga.**—La petite population d'*Hochelaga* se porta sur le rivage pour recevoir les étrangers. Le chef *Agouhanna*, quoique malade, visita les Français. Cartier se rendit jusqu'au sommet de la montagne, qu'il nomma mont *Royal.*

24. **Hivernage au Canada.**—Cartier hiverna à Sainte-Croix, et une maladie cruelle, le *scorbut*, enleva 25 de ses hommes.

25. **Retour en France.**—Cartier partit de Sainte-Croix le 6 mai 1636, pour retourner à Saint-Malo.

DEVELOPPEMENT.

16. **Projets de François Ier.**—François Ier chargea *Jean Verazzani* d'aller découvrir de nouvelles terres et d'en prendre possession au nom de la France (1523). Le 17 janvier (1524), *Verazzani* fit voile vers l'ouest, visita les côtes des *Etats-Unis*, depuis la *Caroline-du-Sud* jusqu'au *Maine* inclusivement, puis la *Nouvelle-Ecosse*, l'Ile du *Cap-Breton* et *Terre-Neuve.* Il arbora le drapeau français dans toutes ces contrées, et appela *Nouvelle France* les pays qu'il avait visités. François Ier, alors prisonnier de Charles-Quint, à Pavie, ne put s'occuper de l'expédition de Verazzani. Celui-ci fit encore deux voyages en Amérique. Dans le dernier, il fut pris, rôti et mangé par les naturels du Brésil.

17. **Jacques Cartier : Premier voyage.** — Les grandes richesses que les Espagnols tiraient du nouveau monde, firent reprendre à François Ier le dessein d'y fonder une colonie. *Jacques Cartier* fut chargé de cette entreprise. Ce capitaine quitta *Saint-Malo*, le 20 avril

1534, avec deux vaisseaux et 61 hommes d'équipage. Le 10 mai, il arriva au cap *Bonavista*, dans l'île de Terre-Neuve. Ayant trouvé la côte couverte de glaces, il alla mettre ses vaisseaux dans la baie de *Brest*, où il fit dire la messe, jour de la fête de saint Barnabé (11 juin).



Cartier.

18. **Exploration du golfe Saint-Laurent.**—Après s'être avancé sur des barques jusqu'à *Chécatica*, qu'il nomma port de *Jacques-Cartier*, le grand navigateur alla reprendre ses vaisseaux au port de Brest, fit voile vers Terre-Neuve, dont il explora une grande partie de la côte occidentale, reconnut les îles de *Brion* et de la *Magdeleine*, et entra, le 3 juillet, dans une baie considérable à laquelle il donna le nom de *baie des Chaleurs*, à cause des chaleurs excessives qu'il y endura. Cartier quitta cet endroit pour se réfugier dans le bassin de Gaspé, où il demeura depuis le 16 juillet jusqu'au 25.

19. **Prise de possession.**—Les sauvages de Gaspé, qui vivaient dans une extrême pauvreté, firent bon accueil aux Français. Cartier en profita pour planter, sur la pointe de l'entrée du port, une croix haute de trente pieds, sous le croisillon de laquelle était un écusson avec trois fleurs de lys, et, au-dessus, cette inscription taillée dans le bois : " *Vive le roi de France !* " Le chef se montra mécontent de ce que les Français avaient élevé une croix sur ses terres sans sa permission ; Cartier le calma par des présents et parvint même à obtenir deux de ses fils, *Tai-*

guragny et *Domagaya,* qu'il amena en France dans le but de leur apprendre la langue française et d'étudier lui-même l'idiome de ces sauvages. De la baie de Gaspé, Cartier retourna au Blanc-Sablon, d'où il s'embarqua pour la France (15 août), après avoir entendu la sainte messe et mis son voyage sous la protection de la très sainte Vierge.

20. **Deuxième voyage.**—Le succès du premier voyage de Cartier engagea François Ier à lui donner une commission plus ample et un armement plus considérable. A la fête de la Pentecôte, trois jours avant le départ, Cartier et les siens communièrent et reçurent la bénédiction de l'évêque, dans l'Eglise de Saint-Malo. Le mercredi (19 mai), la flottille, comprenant la *Grande Hermine,* la *Petite Hermine* et l'*Emerillon,* mit à la voile. La traversée fut mauvaise; les vaisseaux qui s'étaient donné rendez-vous au havre de Blanc-Sablon, ne purent s'y réunir que le 26 juillet.

21. **Fleuve Saint-Laurent.**—Du havre de Blanc-Sablon, Cartier remit à la voile pour suivre la côte septentrionale et continuer les découvertes commencées l'année précédente. Après s'être avancé dans le petit havre de *Saint-Nicolas,* il entra dans la baie de *Sainte-Geneviève* (10 août), qu'il appela *Saint-Laurent*[1], à cause de la fête que l'Eglise célèbre en ce jour. Il reconnut ensuite l'île d'*Anticosti* (15 août), qu'il appela *Assomption,* en l'honneur de la fête du jour. Après en avoir doublé la pointe occidentale, il se rendit aux environs de la rivière de la *Trinité.* Taiguragny et Domagaya lui firent remarquer que c'était l'entrée du royaume du *Saguenay,* d'où venait le cuivre rouge ; ils affirmaient aussi que c'était le

1 Ce nom, suivant Charlevoix, s'étendit à tout le golfe dont cette baie fait partie, puis enfin à la grande *rivière de Canada.*

commencement du grand fleuve de *Hochelaga.* Cartier mouilla à l'île aux *Coudres* le 6 septembre; le 7, après avoir entendu la messe, il quitta l'île aux Coudres, " pour aller *a-mont* le dit fleuve, dit-il, et vînmes à quatorze Isles."[1] Le 13, les vaisseaux jetèrent l'ancre entre la terre du nord et la pointe orientale de l île d'*Orléans.* Les sauvages, qui faisaient la pêche, abordèrent les chaloupes des Français où ils jetèrent du poisson et autres provisions. Le lendemain, *Donnacona* (*agouhanna* ou *seigneur du Ca-*



Vaisseaux de Cartier

nada) vint, accompagné de plusieurs canots, voir les Français. Cartier partit ensuite en barque pour aller chercher un lieu propre à l'hivernage de ses vaisseaux. Il côtoya l'île *Bacchus* (île d'Orléans) et entra dans le havre de *Sainte-Croix* (rivière Saint-Charles), où il fit entrer la *Grande* et la *Petite Hermine,* et laissa l'*Emerillon* en rade, pour remonter le fleuve jusqu'à Hochelaga, dont il avait entendu parler.

1. C'étaient les iles aux *Grues*, aux *Oies*, *Madame*, aux *Ruaux*, *Sainte-Marguerite*, la *Grosse île* et d'autres de moindre importance.

22. **Stadaconé.**—La bourgade de *Stadaconé* avait la forme d'une aile d'oiseau. Le chef *Donnacona* y demeurait ordinairement. Les sauvages de ce lieu firent bon accueil aux Français, et demandèrent à Cartier de leur faire entendre la *grosse voix de l'artillerie*, dont leur avaient parlé *Taiguragny* et *Domagaya.* Pour satisfaire leur curiosité, Cartier fit tirer une douzaine de coups à boulet. Les sauvages, qui crurent que le tonnerre tombait sur eux, se mirent à crier et à hurler si fort *qu'il semblait qu'enfer y fut vidé.*

Cartier se prépara ensuite à remonter le fleuve. L'*Emerillon* quitta Stadaconé le 19 septembre. Les riantes rives du grand fleuve, avec leurs champs encore couvert de maïs, et les beautés naturelles du pays l'enchantèrent. Çà et là des sauvages s'approchèrent des vaisseaux avec confiance, pour troquer du poisson contre des bagatelles. Rendu au lac Saint-Pierre, Cartier enfila le chenal du nord, moins profond que celui du sud, et fut obligé d'y laisser l'*Emerillon.* Il poursuivit sa route sur des barques jusqu'à Hochelaga, où il arriva le 2 octobre.

23. **Hochelaga.**—La petite population indienne se porta sur le rivage pour recevoir les étrangers. L'allégresse était à son comble. Les naturels chantèrent et dansèrent en présence des Français, qu'ils prirent pour des êtres supérieurs, Cartier manifesta sa reconnaissance en leur distribuant des objets de fantaisie. Sur le déclin du jour, les Français se retirèrent dans leurs barques pour s'y reposer tandis que les sauvages passèrent la nuit à se divertir autour de grands feux allumés sur le bord du fleuve.

Le lendemain, Cartier, escorté de quelques gentilshommes et de vingt matelots, visita la *bourgade d'Hochelaga.* Cette bourgade renfermée dans une triple enceinte

de pieux entrelacés à la partie supérieure, comptait une cinquantaine de cabanes, longues de cinquante pas chacune et larges de douze à quinze. Au centre de chaque cabane se trouvait un endroit pour le feu, et des tablettes étaient pratiquées sous le toit, pour y conserver le maïs. Le chef *Agouhanna*, quoique malade, tint à voir Cartier, et, pour



Cartier sur le Mont-Royal

l'assurer de son amitié, déposa sur sa tête le bandeau rouge qu'il portait comme signe de distinction. Cartier se rendit ensuite jusqu'au sommet de la montagne, qu'il nomma mont *Royal*, à cause du beau panorama qui se déroulait sous ses yeux.

Cartier quitta Hochalaga pour retourner à Sainte-Croix, où il trouva ses gens occupés à élever un retranchement

muni d'artillerie, afin de se protéger contre les naturels, qui semblaient mécontents.

24. **Hivernage au Canada.**—Cartier hiverna à Sainte-Croix : 25 hommes moururent du scorbut et lui-même en fut atteint. Privé du secours humain, Cartier tourna ses regards vers Marie et fit vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame de *Roc-Amadour*, s'il revoyait sa patrie.

Peu de temps après, Domagaya, relevant de cette maladie, apprit au grand navigateur qu'une décoction d'épinette blanche en était le remède spécifique : tous ceux qui en usèrent furent guéris en peu de temps.

25. **Retour en France.**—Dès que la navigation fut ouverte, Cartier retourna en France. Il emmena de force Donnacona et quelques-uns des principaux sauvages. Le récit de son voyage intéressa François Ier, qui après avoir vu les sauvages amenés, les envòya en Bretagne, où ils reçurent le baptême. Tous y moururent dans l'espace de quelques années.

Les seuls souvenirs du deuxième voyage de Cartier, furent la petite *Hermine*, laissée dans la rade, et une grande croix plantée sur le bord du fleuve, et sur le croisillon de laquelle se détachait un écusson aux armes de France, avec cette inscription : *François Ier, par la grâce de Dieu, roi des Français, règne.*

Questionnaire.—1. Parlez de l'expédition de Verazzani.—2. Quel célèbre navigateur reprit le projet de François Ier ?—3. En quelle année fit-il son premier voyage ?—son deuxième voyage ?—4. Quelles places visita-t-il dans le premier ?—dans le deuxième ?—5. Comment prit-il possession du pays, à Gaspé ?—6. Comment fut-il reçu à Stadaconné ?—7. Parlez de sa visite à Hochelaga ?—8. Quel nom donna-t-il à la montagne ?—9. Où hiverna-t-il ?—10 Quelle maladie éprouva ses gens ?

Devoirs.—1. Faites le récit de l'exploration du Saint-Laurent par Cartier.—2. Racontez la visite de Cartier à Hochelaga et son hivernage à Sainte-Croix.

QUATRIEME LEÇON

ESSAIS DE COLONISATION

RÉSUMÉ

26. **De Roberval.**—François Ier chargea *de Roberval* de reprendre le projet de colonisation en Amérique ; Cartier, choisi pour diriger l'expédition (1540), le précéda au Canada et alla se fixer au *cap Rouge*, qu'il appela *Charlesbourg-Royal.* Il remonta le fleuve jusqu'au *sault Saint-Louis*, au-dessus d'Hochelaga, hiverna à Charlesbourg-Royal, et retourna en France. En 1542, de Roberval se rendit à Charlesbourg-Royal, qu'il nomma *France-Roy.*

27. **Le Marquis de la Roche.**—Le *Marquis de la Roche* vint au Canada en 1598, et débarqua 50 repris de justice à l'*île de Sable*, où ils furent abandonnés pendant cinq ans.

28. **De Chauvin.**—M. *de Chauvin*, chargé de mener à bonne fin (1599) le projet de François Ier, ne s'occupa que de la traite des pelleteries.

29. **De Chastes.**—M. *de Chastes* reprit le projet d'une colonie en Amérique avec la grande idée de *servir Dieu et la patrie* (1603), mais il mourut avant d'avoir pu réaliser ses beaux desseins.

30. **De Monts : Fondation de Port-Royal.**—*Pierre du Guast, sieur de Monts*, calviniste loyal, succéda à de Chastes. Il fit une expédition en 1604 ; *de Poutrincourt*, *Pontgravé* et *Champlain* en faisaient partie. Ils s'établirent d'abord dans l'île de *Sainte-Croix*, en Acadie, puis ensuite à *Port-Royal* (1606).

31. **Poutrincourt.**—Voulant fortifier Port-Royal, de Poutrincourt alla en France chercher de gros renforts (1606), *Marc Lescarbot*, avocat et écrivain, et *Louis Hébert*, apothicaire de Paris, étaient au nombre des passagers.

32. **Les Jésuites en Acadie.**—En 1611, les pères *Massé* et *Biart* arrivèrent à Port-Royal.

33. **Etablissement de Saint-Sauveur.**—En 1613, M. *de la Saussaye* prenait en passant à Port-Royal les pères

Massé et Biart, pour les conduire sur l'île des *Monts-Déserts*, à l'entrée de la rivière *Pentagouet*, où il fonda un établissement appelé *Saint-Sauveur*. Cette colonie fut détruite par *Argall*, envoyé par le gouverneur de la Virginie.

34. **Peuplades indiennes.**—Les trois principales peuplades étaient celles des *Esquimaux*, des *Algonquins* et des *Hurons*. La race huronne comprenait la belliqueuse et farouche nation *iroquoise*.

35. **Mœurs et Coutumes.**—Les deux principaux *idomes* des tribus sauvages étaient l'*algonquin* et le *huron* ; chacune de ces langues avait ses *dialectes*. En été, les sauvages étaient presque nus ; en hiver, ils se couvraient de peaux de bêtes. Parmi eux, les *vieillards* et les *orateurs* jouissaient de beaucoup de prestige. Les enfants, faciles à contenter, étaient presque livrés à eux-mêmes.

36. **Guerre.**—Les sauvages ne livraient la guerre que pour se venger d'insultes reçues. Le *javelot*, l'*arc*, la *flèche* et le *tomahawk* étaient leurs armes.

37. **Religion.**—Le *soleil*, la *lune* et les *étoiles* étaient les divinités supérieures des sauvages. Des génies inférieurs, appelés *Manitous*, présidaient à toutes les destinées de la vie. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux songes et aux devins. Pleins de respect pour les morts, ces Indiens célébraient tous les dix ou douze ans une fête solennelle en leur honneur.

DEVELOPPEMENT.

26. De Roberval.—Les guerres que *François Ier* eut à soutenir contre *Charles-Quint* ne lui permirent de reprendre son projet de colonisation en Amérique qu'en 1540. *François de la Roque, sieur de Roberval*, fut chargé, par lettres patentes, d'une expédition. Il était autorisé à lever une armée de volontaires *avec artillerie et victuailles*, et *à choisir des criminels dans les prisons royales pour les établir dans sa vice-royauté*. Cartier fut choisi, avec l'agrément du roi, pour diriger cette expédition, destinée à former le noyau d'une colonie. Il approvisionna cinq

navires, jaugeant 400 tonneaux chacun, et put mettre à la voile le 23 mai 1541. De Roberval, qui n'avait pas encore reçu toutes ses munitions, permit à Cartier de le devancer. Les vaisseaux, à cause des vents contraires, ne purent se réunir que le 23 août, au havre de *Sainte-Croix*. Les sauvages de Stadaconé se réjouirent de l'arrivée des nouveaux colons, mais en apprenant la mort des Indiens emmenés en France (1536), ils conçurent quelque défiance. *Agona*, alors le gouverneur de la tribu, se montra très affable. En signe d'amitié, il déposa sa couronne de cuir jaune sur la tête du grand capitaine.

Cartier remonta le fleuve jusqu'au *cap Rouge*, quatre lieues plus haut, et appela cet endroit *Charlesbourg-Royal*. Deux forts furent élevés, l'un pour abriter ses vaisseaux et l'autre pour se mettre en état de défense contre les naturels. La garde en fut confiée au *vicomte de Beaupré*. Cartier partit pour Hochelaga, se rendit jusqu'au *sault Saint-Louis*, puis revint à Charlesbourg-Royal, où il trouva les Français en mésintelligence avec les naturels. L'hiver fut rigoureux, les provisions s'épuisaient et de Roberval n'arrivait pas. Dès que la navigation fut ouverte, Cartier leva l'ancre pour la France.

Cependant, le 16 avril 1542, de Roberval quittait le port de *la Rochelle*, avec trois gros navires portant 200 personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs gentilshommes. La rencontre des vaisseaux eut lieu à Terre-Neuve. Afin d'éluder un conflit avec de Roberval, qui l'engageait à retourner avec lui, Cartier leva l'ancre pendant la nuit. De Roberval poursuivit son voyage jusqu'à Charlesbourg-Royal, qu'il nomma *France-Roy*. Il mit aussitôt ses gens à l'ouvrage, et en peu de temps s'élevèrent des corps de logis assez considérables. Cinquante personnes moururent du scorbut pendant l'hiver. De

Roberval eut à sévir rigoureusement pour maintenir la discipline. Au printemps (1543), il alla visiter le Saguenay, avec huit barques, montées de 70 hommes. Pendant le trajet, l'une d'elle chavira et huit hommes se noyèrent.

Au lieu des secours qu'il attendait, de Roberval reçut l'ordre de rentrer en France. Plusieurs historiens pensent que Cartier, dans un quatrième voyage, fut chargé de rapatrier les restes de la colonie, et qu'il vécut ensuite dans l'obscurité jusqu'à la fin de sa vie.

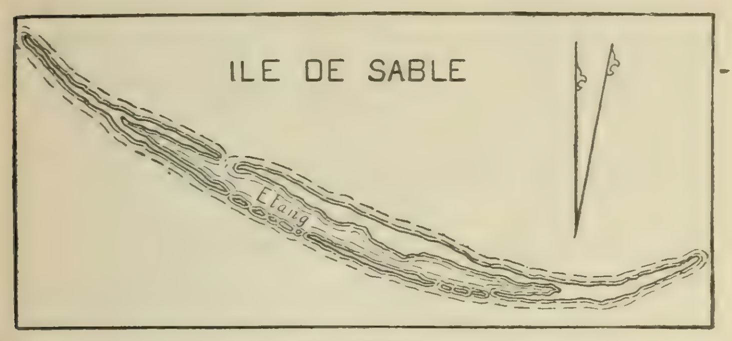
C'est à Cartier que l'on doit la découverte du Canada. Cet habile marin sauvegarda toujours les intérêts de François Ier, qui le regardait *comme un homme de grand sens et fort expérimenté*. Sa piété était à l'égal de son courage. "Tout ce beau et riche pays, écrivait-il au roi de France, donne une espérance certaine de l'augmentation de notre sainte foi."

Les essais de colonisation au moyen de gens de *sac et de corde*, ne réussirent pas, et grâce à ces échecs, les Canadiens n'ont pas à rougir de leurs ancêtres.

27. **Le Marquis de la Roche.**—L'insuccès de Roberval fit abandonner le Canada pendant près d'un demi-siècle. En 1578, Henri III nomma le *marquis de la Roche vice-roi des Terres-Neuves ;* toutefois, suivant quelques auteurs[1] accrédités, celui-ci ne prit possession de ses titres que sous Henri IV (1598). Outre son équipage, cinquante repris de justice furent mis à sa disposition. Les ayant débarqués à l'*île de Sable*, il se dirigea vers l'Acadie, afin de choisir un lieu convenable pour y jeter les bases d'une colonie. En moins de douze jours, des vents contraires le jetèrent sur les côtes de France, où il fut fait prisonnier de guerre par les Ligueurs. Après cinq ans de

1 Voir l'abbé Ferland, T. 1, p. 60 et 61.

prison, il révéla le sort de ses malheureux compagnons. Henri IV envoya *Chédotel* pour les rapatrier.



Ile de Sable

Il n'en trouva que douze, et encore ressemblaient-ils à des spectres. Le roi tint à les voir et donna à chacun cinquante écus.

28. **De Chauvin.**—L'échec du marquis de la Roche ne fit pas abandonner l'entreprise de la France. *M. de Chauvin* sollicita et obtint une commission du roi, à condition de fonder une colonie et d'y établir la religion catholique. De Chauvin ne tint aucune de ses promesses, et s'occupa exclusivement de la traite des pelleteries à Tadoussac. De Pontgravé, qui l'accompagnait, remonta le fleuve jusqu'à Trois-Rivières. De Chauvin fit un deuxième voyage (1600) et mourut (1601) avant d'entreprendre le troisième, qu'il avait projeté.

29. **De Chastes.**—*M. de Chastes*, gouverneur de Dieppe, hérita des privilèges de M. de Chauvin. *Servir Dieu et la Patrie* était la devise du nouveau vice-roi.

Pour mener à bonne fin son projet de colonisation, il forma la compagnie dite de *de Monts*, dans laquelle entrèrent de très riches négociants. Pontgravé et Champlain, qui prirent part à l'expédition de M. de Chastes, laissèrent leurs vaisseaux à Tadoussac, et remontèrent le fleuve, en chaloupe, jusqu'au sault *Saint-Louis*. Ces explorateurs éclairés dressèrent des cartes et cherchèrent l'endroit le plus favorable à une fondation. Après une absence de près de huit mois, ils rentrèrent à Honfleur d'où ils étaient partis le 15 mars 1603.

En arrivant, ils apprirent la mort de M. de Chastes : ce fut pour eux et pour la colonie, une perte considérable.

30. **De Monts : Fondation de Port-Royal.** — *Pierre du Guast, sieur de Monts*, calviniste, succéda à de Chastes. " C'était, dit Charlevoix, un fort honnête homme, dont les vues étaient droites et qui avait du zèle pour l'Etat et toute la capacité nécessaire pour réussir dans l'entreprise." De Monts conserva et augmenta la compagnie fondée par son prédécesseur. Il fixa son départ au 7 mars 1604. *De Poutrincourt*, *Champlain* et *Pontgravé*, faisaient partie de l'expédition. Les vaisseaux se dirigèrent sur les côtes de l'Acadie, entrèrent dans la baie de Fundy, que de Monts appela baie *Française*, puis, revenant sur leur route, abordèrent dans l'île de Sainte-Croix, où les colons se fixèrent. Le scorbut enleva trente-six personnes pendant l'hiver. La petite colonie éprouvée à l'île de *Sainte-Croix*, alla se fixer au printemps sur une concession de terre qu'avait obtenue Poutrincourt et qu'il nomma *Port-Royal* (aujourd'hui Annapolis). Les *Micmacs* ou *Souriquois* habitaient ces parages. *Membertou*, leur chef, devint un ami fidèle et dévoué des Français.

Après l'installation de la colonie à *Port-Royal*, de Monts passa en France, où les intérêts de son entreprise le récla-

maient. Le scorbut enleva encore six personnes pendant la rude saison. Ne recevant plus de secours de France, Pontgravé partit, avec tout son monde, le 14 juillet 1606. *Lataille* et *Miquelet* restèrent seuls à la garde du fort.

31. De Poutrincourt.—A peine de Pontgravé était-il parti que de *Poutrincourt*, passé en France pour obtenir des vivres, arrivait à Port-Royal, avec de gros renforts. *Marc Lescarbot*, avocat et écrivain, et *Louis Hébert*, apothicaire de Paris, étaient au nombre des passagers. Pontgravé, ayant appris à *Canseau* le retour de Poutrincourt, revint à Port-Royal. Poutrincourt basa le succès de son entreprise sur la culture du sol. Aussi, dès le lendemain de son arrivée commença-t-il à préparer la terre pour recevoir les semences d'automne.

Des marchands jaloux réussirent à faire révoquer l'acte par lequel Henri IV avait accordé à de Monts la traite des pelleteries (1606). De Monts abandonna pour quelque temps ses projets de colonisation, qui lui avaient occasionné de grandes dépenses. Il ne put les reprendre qu'en 1607.

32. Les Jésuites en Acadie.—*Madame de Guercheville* ayant appris les conversions que des missionnaires avaient opérées en Acadie, consacra une somme considérable à cette œuvre. Son choix se porta sur les Jésuites. Les pères *Masse* et *Biart* quittèrent Dieppe pour venir à Port-Royal (1611). Membertou, chef des Souriquois, qui savait le français, enseigna l'idiome des naturels aux missionnaires. Le père Biart visita la côte voisine, remonta la rivière *Kinibéki*, et fut bien accueilli des *Canibas*, qui habitaient ses rives.

33. Etablissement de Saint-Sauveur.—La duchesse de *Guercheville*, désirant fonder une colonie foncièrement catholique, confia une expédition à *M. de la Saussaye* (1613). Ce dernier toucha à Port-Royal afin

d'y prendre les pères Masse et Biart, pour les conduire sur l'île des *Monts-Déserts*, à l'entrée de la rivière *Pentagouet*, où il fonda un établissement appelé *Saint-Sauveur*. Les pères prirent possession de cette île au nom de l'*Eglise* et de la *France*, en y plantant une croix.

Cette colonie naissante fut réduite en cendres par *Argall*, capitaine anglais, qui traita les colons comme des pirates et les conduisit en Virginie.

34. **Peuplades indiennes.**—Quand les Français découvrirent le Canada, ils le trouvèrent habité par différentes tribus sauvages, qui, quoique distinctes, avaient néanmoins quelque chose de commun dans les mœurs et les usages. Les trois principales peuplades étaient celles des *Esquimaux*, qui habitaient les rives de la baie d'Hudson, du Labrador et de Terre-Neuve; des *Algonquins*, que l'on trouvait sur les bords du Saint-Laurent, surtout entre Québec et Montréal; des *Hurons*, qui étaient resserrés dans la petite *péninsule* située entre le lac Simcoe et les baies Nataouasaga et Georgienne. La race huronne comprenait la belliqueuse et farouche nation *iroquoise*, qui se trouvait au sud du lac Ontario, depuis la rivière Hudson jusqu'à Niagara. Cette nation se divisait en cinq peuplades: les *Agniers*, les *Onneyouts*, les *Onontagués*, les *Goyogouins* et les *Tsonnonthouaus*.

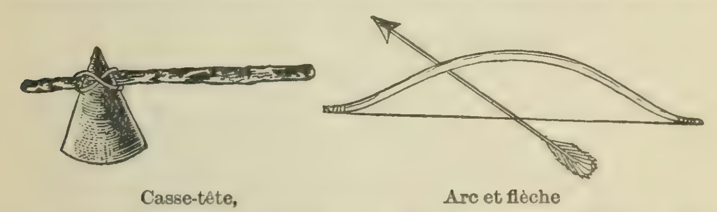


Un groupe d'Indiens

35. **Mœurs et Coutumes.** — Les nombreux dialectes parlés par les naturels se rattachaient à deux idiomes : l'*algonquin*

et le *huron.* Les sauvages s'occupaient de pêche et de chasse. Ils allaient presque nus en été et se revêtaient de peaux de bêtes en hiver. Leurs principales parures étaient des *pendants* aux oreilles et aux narines, des *bracelets* de peaux de couleuvres, des *colliers* de rassade et le *tatouage.* Les *vieillards* et les *orateurs* jouissaient de beaucoup de prestige. Les enfants, peu tapageurs et faciles à contenter, vivaient dans une grande indépendance..

36. **Guerre.**—Les sauvages ne faisaient la guerre que pour se venger *d'insultes* reçues. Après maintes délibérations du conseil, auquel assistaient les vieillards, la hache de guerre était levée. Un grand *festin* précédait le départ, pendant lequel chacun chantait ses exploits. L'armée se mettait en marche, vêtue légèrement, et n'ayant pour toutes provisions qu'un peu de farine brûlée. Le javelot, l'arc, la flèche et le tomahawk étaient leurs armes.



Casse-tête, Arc et flèche

Arrivée à quelque distance de l'endroit qu'elle devait attaquer, l'armée s'avançait pendant la nuit et se reposait le jour. L'attaque se faisait par surprise. Les cris et les hurlements des assiégeants et des asiégés, les aboiements des chiens et les plaintes des mourants, en faisaient une scène d'enfer. Les prisonniers de guerre subissaient les cruautés les plus barbares qu'ils enduraient avec fierté.

37. **Religion.**—Le *soleil*, la *lune* et les *étoiles*, étaient les divinités supérieures des sauvages. Les *Algonquins* considéraient le *grand lièvre* comme le chef des esprits et

l'architecte du monde. Tous les phénomènes de la nature étaient aussi pour eux des esprits. Des génies inférieurs, appelés *Manitous*, présidaient à toutes les destinées de la vie. Les sauvages, qui adoraient les choses les plus bizarres, ne mirent cependant jamais leurs *jongleurs* et leurs *héros* au rang des dieux. Ils offraient des sacrifices pour éviter les malheurs ou obtenir des bienfaits.

Les sauvages croyaient à l'immortalité de l'âme et à un *paradis de chasse* toujours abondant en gibier. La *voie lactée* était le chemin qui conduisait à ce lieu de délices. Pour eux les *aurores boréales* étaient la danse des morts, et ils plaçaient la cour du *grand esprit* et les ombres de leurs ancêtres dans la région du sud-ouest.

Le respect pour les *défunts* portait les sauvages à célébrer tous les dix ou douze ans la fête des morts, au sein d'une sombre forêt, dans des accents lugubres et de profonds gémissements. Cette fête se terminait par un somptueux repas.

Questionnaire.—1. Quand François Ier reprit-il son projet de colonisation en Amérique?—2. Qui en fut chargé?—3. Qui dirigea l'expédition?—4. Jusqu'où Cartier se rendit-il?—5. Que savez-vous du voyage de Roberval?—6. Racontez l'expédition du marquis de la Roche.—7. De quoi s'occupa M. de Chauvin?—8. Quelle compagnie forma M. de Chates?—9. Que savez-vous de M. de Monts?—10. Où jeta-t-il les bases d'une colonie?—11. Parlez de Poutrincourt à Port-Royal.—12. Nommez les deux Jésuites qui vinrent en Acadie.—13. Parlez de l'établissement de Saint-Sauveur.—14. Quelles étaient les principales peuplades indiennes?—15. Parlez de leurs coutumes.—16. Comment faisaient-elles la guerre?—17. Que savez-vous de leur religion?

Devoirs.—1. Faites le récit du troisième voyage de Cartier.—2. Racontez la fondation de Port-Royal.—3. Parlez des peuplades sauvages.

DEUXIEME PERIODE

Le Canada colonie française

(1608-1760)

PREMIÈRE ÉPOQUE

PREMIERS ETABLISSEMENTS COLONIAUX

(1608-1663)

CINQUIEME LEÇON

FONDATION DE QUEBEC

RÉSUMÉ

38. **Choix du site de Québec.**—L'échec de la petite colonie en Acadie porta Champlain à tenter un autre essai dans l'intérieur du pays. Son choix tomba sur *Québec* (1608).

39. **Combat du lac Champlain.**—Champlain s'allia aux Hurons et aux Algonquins et alla avec eux, en 1609, combattre les Iroquois, près d'un lac auquel il donna son nom : les Iroquois, effrayés par les balles, prirent la fuite.

40. **Champlain auprès de Henri IV.**—Après avoir passé quinze mois au Canada, Champlain et Pontgravé retournèrent en France. Le roi Henri IV leur fit bon accueil. Ils frétèrent deux vaisseaux pour revenir au Canada.

41. **Deuxième combat contre les Iroquois.**—Champlain se rendit une deuxième fois, avec les sauvages alliés, pour combattre les Iroquois, à l'embouchure du Richelieu (1610), qui furent encore mis en déroute.

42. **Champlain remonte l'Outaouais.**—Champlain, voulant prendre connaissance des pays de l'*Ouest* par l'Outaouais (1613), remonta cette rivière jusqu'à l'*île des Allumettes* où demeurait *Tessouat*, chef sauvage, qui lui assura

qu'on ne pouvait aller plus haut. Champlain planta sur l'île une croix aux armes de France et retourna à Québec.

43. **Compagnie de Rouen.**—Pour soutenir les intérêts de la colonie, Champlain forma la *Compagnie de Rouen*, composée de *marchands*, qui subsista de 1614 à 1620.

44. **Champlain dans les régions de l'Ouest.**—En 1615, Champlain se rendit dans les *régions de l'Ouest* et hiverna dans ces contrées. Au printemps, il retourna à Québec pour passer en France.

45. **Chateau Saint-Louis.**—Champlain revint à Québec en 1620, y amena sa femme et s'occupa alors de faire construire le *fort* et le *château Saint-Louis*.

46. **Missionnaires du Canada : les pères Récollets.**—Ces religieux de l'ordre de saint *François d'Assise*, au nombre de quatre : les pères *Denis Jamay*, commissaire, *Jean Dolbeau*, *Joseph Le Caron* et le frère *Pacifique Duplessis*, arrivèrent à Québec en 1615.

47. **Missions des Récollets.**—De 1615 à 1623, les missions du Canada reçurent dix Récollets ; les principaux furent les pères *Biard*, *Le Caron* et *Viel*.

48. **Les pères Jésuites.**—Cette nouvelle recrue évangélique, arrivée à Québec en 1625, comprenait les pères *Charles Lalemant*, *Edmond Masse*, *Jean de Brébeuf*, et les frères *François* et *Gilbert*.

DEVELOPPEMENT.

38. Choix du site de Québec.—L'échec de la petite colonie en Acadie porta Champlain à tenter un autre essai dans l'intérieur du pays. Le *promontoire de Québec*, avec son port maritime et ses environs enchanteurs, fixa son choix. Le grand capitaine y arbora le pavillon fleurdelisé le 3 juillet 1608. Il mit aussitôt ses hommes à l'ouvrage. Un magasin et trois corps de logis, défendus par plusieurs canons et protégés d'un fossé large et profond, furent construits. Pour s'assurer de la fertilité du sol, Champlain sema des graines qui poussèrent à merveille ; il y planta aussi des vignes sauvages, afin d'en

tirer parti plus tard. Des esprits jaloux et turbulents conspirèrent contre la vie de Champlain. *Jean Duval*, qui s'était mis à la tête des mécontents, fut condamné à la potence. Le scorbut enleva aussi plusieurs colons pendant l'hiver.



Champlain

39. **Combat du lac Champlain.**—Afin de s'assurer le secours des Hurons et des Algonquins, qui se montraient assez froids envers les Français, Champlain s'allia avec eux pour aller combattre les Iroquois. La petite armée partit de Québec (28 mai 1609) et se rendit à l'embouchure du *Richelieu*, où elle s'arrêta pendant deux jours, pour délibérer sur le plan de campagne à suivre. Elle poursuivit ensuite sa course jusqu'aux *rapides* du Richelieu, fit le portage et reprit la voie d'eau pour se rendre au lac. Au détour d'un cap, elle se trouva en présence d'une faction d'Iroquois, qui s'en allaient lever des chevelures. Cette rencontre fut saluée par des cris et des hurlements qui se perdirent dans les forêts. Les Iroquois gagnèrent le rivage et les Algonquins tirèrent au large. Les deux partis de guerre passèrent la nuit à s'insulter et à se braver mutuellement. Le combat eut lieu au lever du soleil. Quand les armées furent en face, les Algonquins et les Hurons ouvrirent leurs rangs pour laisser avancer Champlain, qu'ils avaient jusque-là tenu caché. Les Iroquois demeurèrent stupéfaits en voyant ce bel homme superbement vêtu. Champlain épaula son arquebuse, chargée de quatre balles,

et renversa deux chefs et un autre guerrier. Deux Français, qui avaient accompagné Champlain, s'étant cachés derrière les arbres, tirèrent avec le même succès. Les Iroquois, épouvantés, s'enfoncèrent dans les forêts en criant : "Quels sont ces hommes, au costume étrange, qui portent la foudre entre leurs mains et la lancent à leur gré ?"

Ces farouches ennemis eurent des morts, des blessés, et une dizaine de prisonniers réservés pour les tourments. Les Algonquins et les Hurons reprirent le chemin de leurs foyers et torturèrent un prisonnier au premier campement. Le supplice fut si cruel, que Champlain crut devoir y mettre fin, en déchargeant un coup d'arquebuse sur la malheureuse victime.

En s'alliant à ces tribus, Champlain s'assurait des amis qui lui furent fidèles, plusieurs fois même au prix de leurs plus chers intérêts. Mais les Iroquois devinrent, de ce jour, les ennemis des Français.

40. **Champlain auprès de Henri IV.** — Après un séjour de quinze mois au Canada, Champlain et Pontgravé confièrent la garde du fort à *Pierre Chauvin* et passèrent en France. Henri IV accueillit avec distinction le fondateur de Québec, qui lui présenta une ceinture brodée de poil de porc-épic.

En 1610, les plaintes des Normands, des Basques et des Bretons, portèrent le roi à refuser à M. de Monts la traite qu'il demandait encore pour un an. Les amis de ce dernier vinrent à son secours, et frétèrent deux vaisseaux dont l'un, sous les ordres de Pontgravé, fit la traite des pelleteries à Tadoussac, et l'autre, commandé par Champlain, se rendit à Québec.

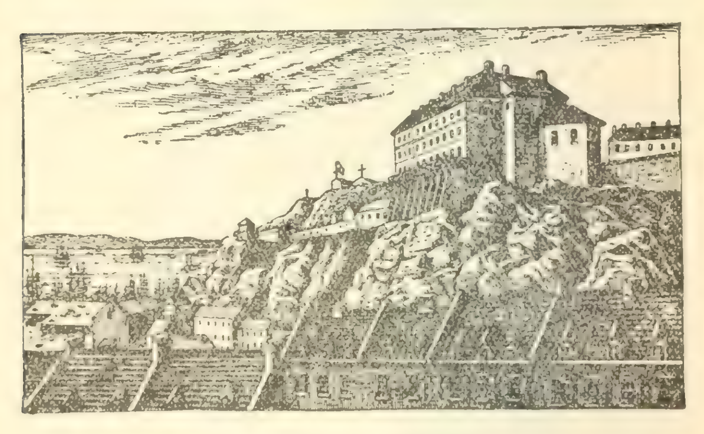
41. **Deuxième combat contre les Iroquois.** — Deux cents Algonquins et Hurons attendaient Champlain

à l'embouchure du Richelieu, pour aller de nouveau porter la guerre chez les Iroquois ; des Basques et des Bretons, faisant la traite dans cet endroit, refusèrent de les suivre. Une centaine d'Iroquois, retranchés sur un îlot, derrière des abatis, soutinrent une lutte acharnée. Les branches d'arbres des palissades empêchaient les balles de les atteindre, tandis que leurs flèches, pleuvant comme la grêle, semaient la mort parmi les assiégeants. Champlain fut blessé. Un jeune Malouin, nommé *Des Prairies*, honteux d'avoir refusé de prendre part au combat, vola au secours de ses compatriotes : plusieurs marchands le suivirent. Les assiégeants parvinrent à faire une brèche aux palissades et mirent les Iroquois en déroute. Ces derniers eurent quinze prisonniers ; plusieurs furent hachés en petits morceaux et dévorés le soir même par les alliés indiens.

42. **Champlain remonte l'Outaouais.**— Champlain après avoir passé deux années en France à s'occuper des intérêts de la colonie, revint à Québec au printemps de 1613, et se rendit ensuite au sault Saint-Louis pour y faire la traite. Sur de faux récits d'un nommé *Du Vigneau*, qui lui assura s'être rendu à la baie d'Hudson par l'Outaouais, Champlain remonta cette rivière pour aller au pays de l'Ouest, mais arrivé à l'*île des Allumettes*, il y trouva *Tessouat*, chef sauvage demeurant sur cette île, qui le reçut très bien et le convainquit qu'on l'avait trompé. Du Vigneau fut forcé d'avouer publiquement ses mensonges. Avant de partir, Champlain planta une croix aux armes de France, sur l'île des Allumettes. En signe d'amitié, Tessouat le fit accompagner d'une soixantaine de canots, jusqu'au sault Saint-Louis. Après s'être arrêté à Québec, Champlain passa en France, où les intérêts de la colonie l'appelaient de nouveau.

43. **Compagnie de Rouen.**—Sous les auspices du prince *de Condé*, vice-roi du Canada (1612-1620), Champlain forma la *compagnie de Rouen*, composée de *marchands*, qui promettait de prendre à cœur les intérêts de la colonie (1614). Cette compagnie, au lieu de coloniser le Canada, ne s'occupa guère que de la traite des pelleteries pendant onze ans.

44. **Champlain dans les régions de l'Ouest.** — Champlain accompagné de deux interprètes et de dix sauvages partit de Québec pour aller visiter les pays de l'Ouest. Rendu chez les Hurons, il rencontra, au bourg *Carhagoua*, le père Le Caron, avec lequel il passa une dizaine de jours. Champlain prit part à un combat contre les *Tsonnontouans* et reçut deux blessures (1615). Il



Château Saint-Louis (1694-1834)

hiverna dans ces contrées, et découvrit les lacs *Huron*, *Ontario* et *Nipissing*. Il chercha à se lier d'amitié avec les tribus du *Petun* et des *Cheveux-Relevés* et à les attirer vers les Français. Dès que la navigation fut ouverte,

il retourna à Québec, et de là passa en France, pour se plaindre au roi de la nouvelle compagnie de marchands, qui ne s'occupait pas des intérêts de la colonie.

45. **Château Saint-Louis.**—Le prince de Condé céda sa vice-royauté au *duc de Montmorency*, amiral de France (1620). Le duc maintint dans ses pouvoirs Champlain, qui vint aussitôt au Canada, où il fit construire le *fort* et le *château Saint-Louis*[1]. Convaincu que la colonie allait entrer dans une ère de prospérité, Champlain amena sa femme à Québec. Cette dame, du nom d'*Hélène Boulé*, remarquable par sa noblesse, fit l'admiration des sauvages, et consacra les quatre années qu'elle passa au Canada à catéchiser les femmes indiennes et leurs enfants. Après la mort de son mari, elle entra chez les Ursulines, en France, fonda un couvent de cet ordre à Meaux, et mourut en odeur de sainteté.

46. **Missionnaires du Canada : les pères Récollets.**—Les *pères Récollets* furent les premiers apôtres du Canada. Ces religieux, au nombre de quatre : les pères *Denis Jamay*, *Jean Dolbeau*, *Joseph Le Caron* et le frère *Pacifique Duplessis*, débarquèrent à Tadoussac, en 1615. Le père Dolbeau vint aussitôt à Québec avec Champlain, pour y préparer un logement, tandis que le



Chapelle des Récollets en 1615

1 Ce château, réparé et augmenté à différentes reprises, a été la résidence des gouverneurs français ou anglais jusqu'en 1834, époque où il fut détruit par un incendie.

père Le Caron se rendit à la mission du sault Saint-Louis, dont il fut chargé.

La messe fut célébrée à Québec pour la première fois (25 juin) dans la chapelle que les pères avaient fait construire. Rien ne manqua pour rendre la solennité imposante : le canon gronda, et le *Te Deum* fut chanté au bruit de la fusillade.

Le père Jamay demeura à Québec et le père Dolbeau fut envoyé à Tadoussac, pour y fonder une mission montagnaise et algonquine.

47. **Missions des Récollets.**—De 1615 à 1623, les missions du Canada reçurent dix pères Récollets. Parmi eux les principaux missionnaires furent les pères *Biard*, Le *Caron* et *Viel*[1] : le premier évangélisa les Cambas ; les deux autres poussèrent leurs courses apostoliques jusqu'au delà du lac Huron.

La vie des missionnaires était pénible à la nature. Pour conserver la foi de leurs néophytes, ils étaient obligés de les suivre dans leurs courses. Montés sur les frêles canots indiens, ils maniaient la pagaie, faisaient le portage ou servaient de portefaix, et couraient à chaque instant le danger de perdre la vie. Ils partageaient la nourriture des sauvages ; les meilleurs mets étaient du poisson rôti sur la braise ou séché aux ardeurs du soleil. Souvent ils n'avaient, pendant plusieurs jours, autre chose à manger que des bourgeons, des écorces tendres et une espèce de mousse appelée *tripe de roche*. Ils couchaient sur la terre nue, et, pendant l'hiver, dans des trous creusés dans la neige et recouverts d'écorces et de branches de sapins.

Comme on le voit, les missionnaires, en venant dans nos

1 Ce père fut jeté par les indiens dans un rapide au nord de l'île de Montréal (1624) : cet endroit porte le nom de Sault-au-Récollet.

contrées, n'avaient d'autres intérêts que ceux de Dieu et la conversion des sauvages ; pour prix de leurs rudes travaux, ils n'enviaient d'autre récompense que la palme du martyre.

48. **Les pères Jésuites.**—Le duc de Montmorency céda sa vice-royauté à *Henri de Lévis*, duc de *Vendadour*, qui venait de quitter la cour pour entrer dans les ordres sacrés. Le nouveau vice-roi ne songeait qu'à propager la foi parmi les sauvages. C'est grâce à lui que les pères Jésuites, à la demande des pères Récollets, vinrent au Canada en 1625.

La nouvelle recrue d'ouvriers évangéliques comprenait les pères *Charles Lalemant*, *Edmond Massé*, *Jean de Brebœuf*, et les frères *François* et *Gilbert*. Le père Récollet, *Joseph de la Roche d'Aillon* les accompagnait. Les enfants de saint François reçurent leurs coopérateurs dans le bien sous le toit hospitalier de leur humble couvent. Le duc de Ventadour concéda aux nouveaux missionnaires un terrain situé au nord de la rivière Saint-Charles, auquel ils donnèrent le nom de *Notre-Dame-des-Anges*. Les pères *Noirot* et *de la Noue* amenèrent de France une vingtaine d'ouvriers constructeurs qui, en peu de temps donnèrent un abri aux Jésuites.

Questionnaire.—1. Pourquoi Champlain choisit-il le site de Québec pour etablir sa colonie ?—2. Qu'est-ce qui mit la colonie en danger ?—3. Avec quelles tribus sauvages Champlain s'allia-t-il ?—4. Où porta-t-il la guerre avec ses alliés ?—5. Quels succes eurent-ils ?—6. Pourquoi Henri IV refusa-t-il à M. de Monts la traite des pelleteries ?—7. Parlez du deuxième combat contre les Iroquois ? 8. Que savez-vous de la Compagnie de Rouen ? 9. Racontez le voyage de Champlain dans l'Ouest ?—10. Que savez-vous du château Saint-Louis ?—11. Quels furent les premiers Récollets qui vinrent au Canada ?—les premiers Jésuites ?—12. Parlez de madame Champlain ?

Devoirs.—1. Racontez le combat du lac Champlain —2. Parlez des premiers missionnaires du Canada.

SIXIEME LEÇON

ABANDON ET PERTE DE LA COLONIE

RÉSUMÉ

49. **Compagnie de Montmorency.**—La compagnie de *Montmorency* remplaça celle de Rouen (1621), et ne s'occupa pas plus que cette dernière des intérêts de la colonie.

50. **Compagnie des Cent-Associés.**—Pour peupler la colonie, le *cardinal de Richelieu*, ministre de Louis XIII, forma la *compagnie des Cent-Associés*, ou de la *Nouvelle-France* (1627), à laquelle il accorda le privilège exclusif des pelleteries.

51. **Conquête de la Nouvelle-France par les Anglais : Prise de Port-Royal.**—Trois huguenots français, les *Kertk*, passés au service de l'Angleterre, s'emparèrent de *Port-Royal*, capturèrent à Tadoussac un vaisseau français chargé de provisions, et réduisirent en cendres les habitations du cap *Tourmente* (1628).

52. **Sommation de David Kertk.**—Après les désastres de Port-Royal, Champlain, sommé de rendre Québec, fit une fière réponse qui arrêta l'ennemi.

53. **Combat naval.**—La flotte de *Roquemont*, apportant à la colonie des secours de France, fut attaquée dans le golfe par les vaisseaux des Kertk, qui l'obligèrent à baisser pavillon. Par suite de cette défaite, une misère extrême régna à Québec pendant l'hiver.

54. **Capitulation de Québec.**—Champlain rendit Québec aux Kertk, en 1629, moyennant une capitulation honnête et honorable.

DEVELOPPEMENT

49. Compagnie de Montmorency.—Le *duc de Montmorency*, constatant que la compagnie de Rouen s'occupait peu de la colonie, en fonda une autre, en 1621, à laquelle il donna son nom. La nouvelle compagnie, ayant les privilèges et les obligations de la première, vit à sa

tête *Guillaume de Caen* et son neveu *Emery*, tous deux calvinistes, qui envoyèrent un vaisseau à Québec au printemps de la même année, pour informer Champlain de ce changement. Les membres de la compagnie de Rouen en furent piqués, et prirent des attitudes menaçantes. Les prétentions des deux compagnies nuisaient considérablement aux progrès du pays. Champlain remédia à ce déplorable état de choses, en envoyant en France le père *Georges Le Baillif*, pour exposer au roi la situation précaire du pays. La fusion des deux compagnies fut le résultat de cette démarche. Un calme passager s'en suivit. Champlain put alors prescrire des règlements pleins de sagesse, et maintenir ainsi dans l'ordre et le devoir ceux qui auraient été tentés de s'en écarter.

Vers le même temps, le vice-roi concédait un terrain aux Récollets, sur la rivière Saint-Charles, où ils construisirent un couvent.

50. **Compagnie des Cent-Associés.**—Le cardinal de Richelieu, voyant que la compagnie de Montmorency ne s'occupait pas de la colonie, la remplaça par celle des *Cent-Associés de la Nouvelle-France* (1627). Plusieurs personnages distingués en firent partie. Cette nouvelle compagnie obtint le privilège exclusif de la traite des pelleteries, à condition d'élever la population française du Canada à 1600 familles, dans l'espace de quinze ans. Tous les colons devaient être catholiques et français. Cette compagnie dura jusqu'en 1663.

51. **Conquête de la Nouvelle-France par les Anglais : Prise de Port-Royal.**—Le Canada ne jouit pas longtemps de l'ère de prospérité que lui apporta la compagnie des Cent-Associés. Trois huguenots français *David*, *Louis* et *Thomas Kertk*, mécontents de leur patrie, passè-

rent au service de l'Angleterre et obtinrent de la couronne six vaisseaux dans le but de s'emparer de toutes les possessions françaises au Canada (1628). Après avoir pris Port-Royal et capturé à Tadoussac un vaisseau français chargé de provisions pour Québec, les Kertk se portèrent jusqu'aux habitations des fermes du cap Tourmente, fondées par Champlain (1626), qu'ils réduisirent en cendres. Le surveillant de ce poste et plusieurs colons furent emmenés captifs.

52. **Sommation de David Kertk.**—Après avoir ravagé *Tadoussac* et ses *environs*, *David Kertk* envoya des messagers à Champlain pour le sommer de rendre le fort et l'habitation de Québec. Malgré la misère extrême qui régnait alors, Champlain, attendant des secours prochains de France, fit faire à Kertk cette chevaleresque réponse : " Ayant encore des grains, blés d'Inde, pois, fèves, sans compter ce que le pays fournit, dont les soldats de ce lieu se passent tout aussi bien que s'ils avaient les meilleures farines du monde, nous vous attendons d'heure à autre pour vous recevoir et empêcher, si nous pouvons, les prétentions que vous avez sur ces lieux."

Cette fière attitude déconcerta l'ennemi. Avant de se retirer les Kertk brûlèrent les établissements de Tadoussac.

53. **Combat naval.**—La flotte de *Roquemont*, apportant à la colonie des secours de France, fut attaquée dans le golfe par les vaisseaux des Kertk. Après un combat opiniâtre de six heures, Roquemont dut baisser pavillon et se rendre. Deux jésuites, les pères *Charles Lalemant* et *Ragueneau*, *trois Récollets*, le sieur *Robert Giffard* et *Le Faucheur*, bourgeois de Paris, étaient au nombre des prisonniers. Malgré cette victoire, les Kertk n'osèrent pas encore attaquer Québec.

En apprenant la défaite de Roquemont, tous les colons furent dans la consternation. La misère extrême, qui régna pendant l'hiver, obligea des Français à mendier quelque nourriture aux sauvages alliés.

54. Capitulation de Québec.—L'année suivante (19 juillet 1629), David Kertk somma Champlain de rendre la ville. La lettre, écrite en termes polis, promettait une capitulation honnête et honorable. Champlain, après avoir consulté les principaux citoyens, se rendit. Louis Kertk demeura à Québec, et Thomas, emmenant sur son vaisseau Champlain, les religieux et un certain nombre de huguenots, partit pour Tadoussac.

David Kertk ratifia l'acte signé par ses frères et traita Champlain avec beaucoup d'égards. En arrivant à Plymouth, les conquérants apprirent avec peine qu'un traité de paix, signé entre la France et l'Angleterre deux mois avant la prise de Québec, annulait les avantages de cette capitulation.

Questionnaire.—1. Nommez les chefs de la compagnie de Montmorency ?—2. Quelle compagnie remplaça celle de Montmorency ?—3. Parlez de ses privilèges—de ses obligations ?—4. Quelle réponse fit Champlain au messager de David Kertk ?—5. Quelle flotte fut attaquée dans le golfe ?—6. Quel fut le résultat du combat ?—7. Que savez-vous de la capitulation de Québec.

Devoirs.—Parlez des missions des Récollets.—2. Racontez la conquête de la Nouvelle-France par les Anglais.

SEPTIEME LEÇON

Renaissance et développement de la Colonie de Québec

RÉSUMÉ

55. **Traité de Saint-Germain-en-Laye.**—La France recouvrait le Canada par le traité de *Saint-Germain-en-Laye*, en 1632.

56. **Champlain revient au Canada.**—Champlain revint au Canada (1633) avec 200 colons, parmi lesquels se trouvaient un bon nombre de cultivateurs. Le père Brébeuf faisait partie de l'expédition.

57. **Notre-Dame de la Recouvrance.**—Champlain, pour accomplir un vœu fait à la sainte Vierge de lui ériger un sanctuaire, s'il revenait au Canada, fit construire la chapelle de *Notre-Dame de la Recouvrance* (1633).

58. **Seigneurie de Beauport.**—*Robert Giffard*, ayant obtenu la seigneurie de Beauport (1634), vint s'y établir avec sa *famille*, ses *censitaires* et l'abbé *Le Sueur*.

59. **Fondation de Trois-Rivières.**—En 1634, Champlain chargea M. *La Violette* de construire un fort et une habitation à *Trois-Rivières*.

60. **Mort de Champlain.**—La colonie fut plongée dans le deuil par la mort de Champlain, arrivée à Québec le jour de Noël de l'année 1635.

61. **M. de Montmagny.**—Le successeur de Champlain fut M. *de Montmagny* (1636), chevalier de Malte. Sous ce nouveau gouverneur, Québec fut agrandi et prit un aspect plus gai.

62. **Collège des Jésuites.**—Le *marquis de Gamache* fonda le collège des Jésuites, à Québec, en 1635.

63. **Bourgade Sillery.**—Pour affermir dans leur foi les *néophytes algonquins et montagnais*, M. *de Sillery*, établit, près de Québec, une bourgade à laquelle il donna son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui.

64. **Arrivée des Ursulines et des Hospitalières.**—Les *Ursulines* et les *Hospitalières* vinrent au Canada, en 1639, les premières fondèrent une école pour les jeunes filles, les secondes, un hôpital pour les malades. *Madame de la Peltrie*, qui s'occupa de la première fondation, fut puissamment secondée dans son œuvre par *Marie de l'Incarnation*. La *duchesse d'Aiguillon* consacra ses biens à l'établissement de l'hôpital.

DÉVELOPPEMENT

55. **Traité de Saint-Germain-en-Laye.** — Les Kertk s'étaient emparés de Québec après la prise de *La Rochelle* par *Richelieu*, laquelle avait amené le *traité de Suze*[1], et annulait la *conquête des Kertk* par le traité de *Saint-Germain-en-Laye* (1632).

56. **Champlain revient au Canada.** —Après le traité de Saint-Germain-en-Laye, la France se demanda si elle devait continuer à coloniser *les déserts de bois et de neige*, où ses tentatives, jusque-là, n'avaient eu aucun résultat. La pensée d'étendre le règne de Jésus-Christ au milieu des tribus indiennes, lui fit reprendre courageusement l'œuvre commencée.

Champlain revint au Canada (1633), amenant 200 colons, parmi lesquels se trouvaient un bon nombre de cultivateurs. Le bruit du canon du fort annonça son arrivée. La vue du drapeau fleurdelisé, flottant au gré des vents, réjouit toutes les familles françaises. De Caen, fanatique huguenot, venu l'année précédente pour réparer ses pertes, remit solennellement les clés du fort à Champlain. Le père *de Brébeuf*, faisant partie de l'expédition, fit l'éloge le plus pompeux du cardinal de Richelieu et du fondateur de Québec.

1 Le traité de *Suze* (24 avril 1629) établissait la paix entre la France et l'Angleterre.

Champlain voulut donner un cachet vraiment chrétien à sa colonie. Aussi, voyait-on figurer ensemble, à la table du commandant, les épaulettes militaires et les robes cléricales. La cloche de la chapelle appelait régulièrement à la prière, aux offices, même à la confession.

L'ambition de la France était de vaincre les tribus indiennes par la *croix* et non par l'*épée*. Au lieu de les *exterminer*, elle voulait les *conserver* et les *gagner à Jésus-Christ*.

57. **Notre-Dame de la Recouvrance.**—Champlain se rendit au bas des rapides du Richelieu, pour établir, sur un îlot, près de la *pointe de Sainte-Croix*, un poste de traite de pelleteries avec les Sauvages. De retour à Québec, il se mit en devoir d'accomplir le vœu qu'il avait fait à la très sainte Vierge, *d'ériger une chapelle sous son vocable, si elle le ramenait un jour dans ces contrées.* C'est alors qu'on vit s'élever le sanctuaire de *Notre-Dame de la Recouvrance*[1], que la piété des fidèles devait plus tard transformer en basilique.



Notre-Dame de la Recouvrance

58. **Seigneurie de Beauport.**—Pour favoriser le courant d'émigration au Canada, plusieurs associations se formèrent même au centre de la France. L'une des plus considérables, fut celle de *Mortagne*, établie par *Robert*

1 Cette chapelle fut incendiée en 1640.

Giffard (1634), qui, en récompense de son dévouement, obtint la *seigneurie de Beauport*, où il vint s'établir avec sa *famille*, ses *censitaires*[1] et l'abbé *Le Sueur*.

On vit bientôt s'élever en ce lieu un manoir pour le seigneur et des maisonnettes pour les censitaires. Beauport fut transformé en un charmant village se dressant gaiement en face de Québec, au-dessus de la magnifique nappe d'eau qui forme la rade.

Les pionniers français de cette habitation ont été la souche de la plupart des preux Canadiens qui, par leur bravoure sur les champs de bataille ou leurs entreprises audacieuses, ont illustré les fastes de notre histoire.

59. **Fondation de Trois-Rivières.**—Au commencement de la colonie, les Français établirent un poste de traite à *Trois-Rivières*, appelé par les sauvages *Métaberoutin.* Les Algonquins, les Attikamègues et les Montagnais passaient une partie de l'été à chasser et à pêcher dans cet endroit. Pour rendre cet établissement fixe, Champlain chargea *La Violette* (1634) de construire un fort et une habitation sur l'emplacement d'une ancienne bourgade algonquine détruite par les Iroquois.

Les pères *Lejeune* et *Buteux*, jésuites, s'y fixèrent, la même année, dans une résidence appelée *Conception*, et commencèrent à tenir les registres paroissiaux, qui n'ont pas été interrompus jusqu'à nos jours.

60. **Mort de Champlain.**—Champlain mourut à Québec le jour de Noël de l'année 1635. Durant toute sa maladie, les pères Lejeune et Lalemant lui prodiguèrent les soins les plus assidus.

Jusqu'à son dernier soupir, Champlain porta le plus tendre intérêt à la colonie fondée au prix des plus grands

1 On appelait censitaires ceux qui, en retour des terres reçues d'un seigneur, devaient payer une redevance annuelle appelée *cens*.

sacrifices. Il fut regretté des Français et des Sauvages. Ses obsèques se firent avec toute la pompe possible : chacun voulait rendre un dernier hommage aux restes mortels de celui qui appréciait *plus le salut d'une âme que la conquête d'un royaume.* Le père *Lejeune,* en écrivant une courte notice sur la mort et les funérailles de son ami, disait : " Hors de son pays natal, la France, son nom n'en sera pas moins glorieux aux yeux de la postérité."

Le corps de Champlain fut inhumé sous une voûte de pierre faite exprès, qui a été accidentellement découverte en 1856.

Québec doit s'honorer d'avoir eu pour *fondateur* un homme qui a donné l'exemple de toutes les vertus. Habile marin, guerrier valeureux, célèbre cosmographe, il employa tous ses talents à la conversion des tribus indiennes. Sa constance était à la hauteur de son esprit d'abnégation et de désintéressement. L'abandon des compagnies, les courses des Iroquois, les invasions anglaises ne le découragèrent jamais. Sa devise nous révèle toute l'impersonnalité de son dévouement au service de Dieu : *Tout pour sa cause, rien pour moi.*

61. **M. de Montmagny.**—M. *Antoine Bras de fer de Châteaufort* administra la colonie, en attendant M. *de Montmagny*[1], chevalier de Malte, qui arriva à Québec le 11 juin 1636, en qualité de gouverneur, de vice-roi et de juge. Au bruit de la petite artillerie, il fut conduit processionnellement à l'église, où l'on chanta le *Te Deum.*

Après la cérémonie, il se rendit au château Saint-Louis, et M. de Châteaufort lui remit les clés de la place.

1 Les sauvages lui donnèrent le nom d'*Ononthio*, signifiant *Grande-Montagne* (Mons Magnus). Le nom d'*Ononthio* passa à tous les gouverneurs du Canada. Le roi de France était le *Grand Ononthio.*

De Montmagny continua les améliorations de Québec, commencées par Champlain, peu de temps avant sa mort. Il agrandit l'enceinte du fort, devenue trop étroite, traça lui-même les rues au cordeau et les propriétaires réparèrent leurs maisons. La ville présenta un aspect plus gai, et les familles *de Repentigny* et *de La Potherie,* toutes deux prospères et pleines d'avenir, venaient augmenter sa petite population.

62. **Collège des Jésuites.**—La fondation du collège des Jésuites (1635) attira l'attention de M. de Montmagny. Il présumait que cet établissement engagerait plusieurs familles françaises à passer au Canada, où elles pourraient procurer à leurs enfants une éducation en rapport avec leur condition. Il favorisa les pères en leur accordant douze arpents de terre, près du château Saint-Louis. Le *marquis de Gamache,* dont le fils *René Rohault* était sur le point d'entrer dans la Compagnie de Jésus, donna 6,000 écus d'or pour soutenir l'œuvre du collège.

63. **Bourgade de Sillery.**—La lecture des relations des pères Jésuites engagea le commandeur *Noël-Michel Brûlart de Sillery*[1] à jeter, près de Québec, les bases d'une bourgade destinée à recevoir les *néophytes algonquins et montagnais* et à les affermir dans la foi chrétienne (1637). Cette mission, qui avait pour but de fixer les tribus *nomades,* prit le nom de *Saint Joseph.*

Le nom de M. *de Sillery* est resté attaché à l'endroit où il fonda sa bourgade, témoin de tant d'exemples de vertu.

1 M. de Sillery, ancien ambassadeur de France à Madrid et à Rome, dégoûté des honneurs de ce monde, embrassa l'état ecclésiastique et se livra à toutes sortes de bonnes œuvres. Son grand âge l'empêcha de venir au Canada. Il mourut (26 septembre 1648) sans avoir pu achever l'œuvre commencée sur l'avis du père Lejeune, mais que ses proches complétèrent.

64. Arrivée des Ursulines et des Hospitalières. —Les *Ursulines* et les *Hospitalières* vinrent au Canada, en 1639, pour y fonder, les premières, une école pour les jeunes filles, et les secondes, un hôpital "dédié au Fils de Dieu, dont le sang a été versé pour la merci de l'humanité entière."

Madame de la Peltrie, encouragée dans ses pieux desseins par saint Vincent de Paul, fonda le *couvent des Ursulines*, et fut puissamment secondée par *Marie de l'Incarnation*, surnommée la Thérèse du Canada, venue de la communauté de Tours avec deux autres de ses compagnes.

La *duchesse d'Aiguillon*, nièce du cardinal de Richelieu, consacra sa fortune à un établissement pour les malades. A sa demande, trois hospitalières vinrent ouvrir l'*Hôtel-Dieu de Québec.* Ces religieuses étaient accompagnées du père *Vimont*, nommé supérieur général de la mission des Jésuites, et des pères *Poncet* et *Chaumonot.*



Marie de l'Incarnation

L'arrivée des sœurs fut une véritable ovation. En mettant pied à terre, elles baisèrent le sol qu'elles étaient prêtes à arroser de leur sang. Après le chant du *Te Deum*, on les conduisit à Sillery, où se trouvaient leurs résidences provisoires. Plus tard, ces deux communautés s'installèrent à Québec. On voit encore aujourd'hui le chêne, plus de deux fois séculaire, à l'ombre duquel la vénérable mère de l'Incarnation catéchisait les petites indiennes.

Questionnaire. 1. Par quel traité le Canada fut-il rendu à la France ?—2. En quelle année Champlain revint-il à Québec.—3. Pourquoi fit-il élever le sanctuaire de Notre-Dame de la Recouvrance ?—4. Parlez de la seigneurie de Beauport ?—5. Que savez-vous de la fondation de Trois-Rivières ?—6. En quelle année mourut Champlain ?—7. Quelles qualités le distinguaient ?—8. Comment M. de Montmagny fut-il reçu à Québec ?—9. Parlez du collège des Jésuites ?—10. Que savez-vous de la bourgade de Sillery ?—11. Quelles sont les premières religieuses qui vinrent à Québec ?

Devoirs.—1. Parlez du retour de Champlain au Canada.—2. Racontez l'arrivée des Ursulines et des Hospitalières à Québec.

HUITIEME LEÇON

ÉTABLISSEMENT DE VILLE-MARIE ET MISSIONS HURONNES

RÉSUMÉ

65. **Compagnie de Montréal.**—Cette compagnie, établie en France (1640) par M. *de la Dauversière* et les abbés *de Fancamp* et *Olier*, avait pour but de fonder une colonie à *Hochelaga*. M. *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, fut nommé gouverneur du nouvel établissement.

66. **Fondation de Ville-Marie.**—La petite colonie de Montréal se rendit à Hochelaga au printemps de 1642 (18 mai). M. de Montmagny et le père Vimont l'accompagnaient. Le dernier célébra la messe dans un petit sanctuaire champêtre élevé à la hâte. A la fête de l'*Assomption* (15 août), l'île et la colonie furent consacrées à *Marie*.

67. **Bourgades chrétiennes.**—Les principales bourgades chrétiennes, situées sur la rive orientale du lac Huron et du lac Simcœ, étaient celles de *Saint-Joseph*, de *Saint-Jean*, de *Saint-Louis*, de *Saint-Ignace* et de *Sainte-Marie*.

68. **Les pères Jogues et Bressani.**—Le père *Jogues* et ses compagnons de voyage tombèrent entre les mains des Iroquois, dans une des îles du lac *Saint-Pierre*, et eurent

à souffrir des cruautés inouïes : deux moururent dans leurs tourments. Le père Jogues et le jeune Lalande, échappés cette fois à la mort, furent assommés, plus tard, au pays des Iroquois. Le père Bressani eut aussi la gloire du martyre (1644).

69. **Destruction des bourgades.**—En 1648 et 1649, les Iroquois détruisirent les bourgades chrétiennes des *Hurons*. Les pères chargés de cette mission furent massacrés ou torturés cruellement.

70. **Monsieur d'Ailleboust.**—M. d'*Ailleboust*, qui remplaça M. de Montmagny, en 1648, était porteur d'un édit du roi, réorganisant le conseil d'administration de la colonie.

DEVELOPPEMENT

65. Compagnie de Montréal.—L'idée qu'avait eue Champlain de construire un fort à la *pointe Callières* (aujourd'hui pointe *Saint-Charles*) fut abandonnée jusqu'en 1640. *Hochelaga*, visité par Cartier dans son deuxième voyage, était encore à la merci des sauvages livrés à l'idolâtrie. M. *de la Dauversière*, qui s'intéressait aux missions de la Nouvelle-France, résolut d'y établir une colonie. Il soumit son projet à l'un de ses amis, M. l'abbé *de Fancamp*, et tous deux se rendirent à Paris, où ils rencontrèrent M. *Olier*, fondateur de *Saint-Sulpice*, qui les encouragea beaucoup dans leur pieux dessein. La nouvelle société fut fondée sous le nom de *Compagnie de Notre-Dame de Montréal* (1640), et M. de Lauzon lui céda la *seigneurie de Montréal* aux mêmes conditions qu'il l'avait obtenue de la *compagnie des Cent-Associés.* La Compagnie de Montréal trouva dans la personne de M. *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve,* gentilhomme champenois, un personnage digne d'être mis à la tête des colons. Mademoiselle *Mance*, désirant venir depuis longtemps dans ces contrées lointaines, s'y rendait dans le but

de fonder un hôpital. La petite colonie, arrivée trop tard à Québec pour monter à *Montréal*, hiverna à *Sillery*. M. *Puiseaux*, venu au Canada (1634) pour travailler à la conversion des sauvages, mit sa maison à la disposition de M. de Maisonneuve et de Melle Mance.

66. **Fondation de Ville-Marie.**—Dès que la navigation le permit, une petite flottille, portant M. *de Maisonneuve* et tous ses colons, quitta Québec pour se rendre à Montréal. M. *Puiseaux*, madame *de la Peltrie* et le père *Vimont*, supérieur des Jésuites, faisaient partie de l'expédition.

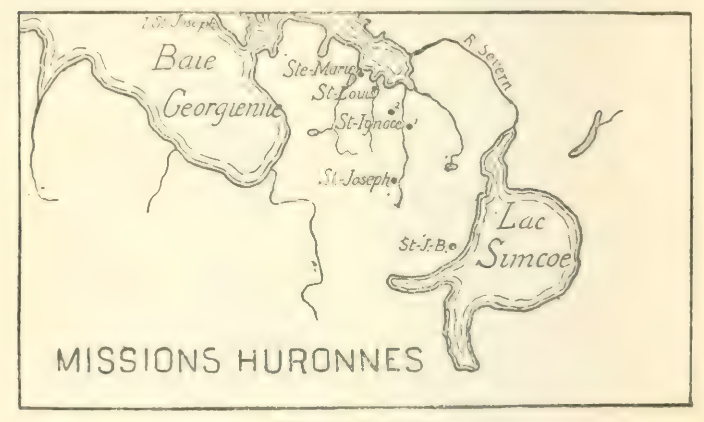

M. de Maisonneuve

Dès l'aube du 18 mai (1642), on atteignait l'endroit désigné d'avance pour le nouvel établissement. A la suite de M. de Maisonneuve, tous les colons sautèrent sur le rivage, et, dans un de ces élans spontanés qu'on ne peut maîtriser, se prosternèrent sur cette terre qu'ils devaient défricher de leurs mains, arroser de leurs sueurs, et, pour plusieurs, teindre de leur sang. Un petit sanctuaire champêtre fut élevé à la hâte, et le père Vimont y dit la messe. On suspendit devant l'autel, où la sainte hostie fut conservée toute la journée, une petite bouteille de verre contenant des *mouches à feu*.

Les colons se mirent à l'œuvre dès le lendemain; en peu de jours des retranchements furent élevés et des maisonnettes construites.

La fête de l'Assomption (15 août) fut choisie pour la consécration solennelle de l'île et de la colonie naissante à

Marie. Ce jour-là, les naturels allumèrent leurs feux sacrés pour honorer la Vierge. "Là, écrivait le père Lejeune, l'*Iroquois* et l'*Algonquin* plus faible feront leur demeure; le loup vivra avec l'agneau, et un petit enfant sera leur guide."



Missions huronnes

67. **Bourgades chrétiennes.**—Les missions se développaient rapidement et occupaient déjà une quarantaine de missionnaires. La plus importante était celle de la nation huronne, comprenant les bourgades *Saint Joseph*, *Saint-Louis*, *Saint-Ignace*, *Sainte-Marie* et *Saint-Jean*, resserrées dans la petite péninsule située entre le lac *Simcoe*, la rivière *Severn*, et la baie *Georgienne*. Les pères Jésuites et les Français attachés à leur service, résidaient à la bourgade *Sainte-Marie*, agréablement assise sur la rive droite de la petite rivière *Wye*. Les côtes dentelées, les baies profondes, les forêts giboyeuses, les rivières abondantes en poissons, faisaient de la presqu'île huronne une délicieuse contrée, qui convenait parfaitement à un peuple guerrier, commerçant et chasseur. La population comptait à peu près 13,000 adultes.

68. **Les pères Jogues et Bressani.**—Le père *Jogues,* retournant de Québec à sa mission huronne, tomba inopinément entre les mains d'un parti d'Iroquois embusqués dans une des îles du lac *Saint-Pierre.* Ses compagnons de voyage, *Ahatsistari,* chef huron converti, *Guillaume Couture* et *René Goupil* eurent le même sort. Les Iroquois commencèrent aussitôt à torturer leurs prisonniers. Couture, qui dans sa résistance avait tué un de leurs chefs, fut soumis à toute leur rage : on lui arracha les ongles, on lui broya les doigts avec des pierres et on lui perça la main droite d'une épée ; Ahatsistari eut les pouces coupés, et, par la plaie de la main gauche, on enfonça un bâton très aigu jusqu'au coude ; le père Jogues eut les mains mutilées et fut suspendu par les bras à deux poteaux où il serait mort, si un jeune Iroquois ne l'eut pas délié.

Les Iroquois emmenèrent les prisonniers dans leurs bourgades : le trajet dura sept jours. Chaque village ami offrait de nouveaux bourreaux. Ahatsistari, condamné à être brûlé vif, endura ce supplice en chantant les louanges du Seigneur. Goupil fut assommé d'un coup de tomahawk, pendant qu'il récitait son chapelet. Le père Jogues, sauvé par les Hollandais, se rendit en France sur un de leurs vaisseaux, puis à Rome pour obtenir du pape la permission de célébrer le saint sacrifice avec ses mains mutilées. Le Souverain Pontife lui répondit : "*Il serait indigne de Jésus-Christ que son martyr ne pût pas boire son sang.*" Au comble de ses vœux, l'héroïque missionnaire reprit aussitôt la route du Canada et sollicita de ses supérieurs, comme un bonheur, de retourner au milieu des Iroquois. Mais la récolte ayant manqué, le père Jogues et son compagnon, le jeune Lalande, furent accusés de maléfices et assommés à coups de hache, en entrant dans une cabane où ils avaient été invités à souper.

Un autre missionnaire, le père Bressani, eut aussi la gloire du martyre. Il tomba entre les mains des Iroquois (1644), qui le traînèrent pieds nus à travers les ronces et les fourrés, le meurtrirent à coups de bâton, le brûlèrent avec des tisons. Le saint religieux ne dut sa délivrance qu'au dégoût qu'inspirait, même à ses bourreaux, l'horrible état de ses blessures.

69. **Destruction des bourgades.**—Fiers de leurs succès, les Iroquois résolurent d'exterminer la *nation huronne*, à cause de son alliance avec les Français. La bourgade *Saint-Joseph*, desservie par le père Daniel, fut attaquée la première (4 juillet 1648) : elle comptait 700 personnes. Pendant que les hommes étaient à la chasse, et qu'il ne restait dans la bourgade que les vieillards, les femmes et les enfants, les Iroquois l'envahirent et y massacrèrent tout sans pitié, n'épargnant ni le sexe ni l'âge. Le père Daniel aurait pu échapper aux mains des barbares, mais il préféra sacrifier sa vie pour consoler les mourants et donner la grâce du baptême à ceux qui l'avaient jusque-là refusée. Le saint missionnaire mourut sous une grêle de flèches. La forêt lui fournit une tombe, et les Hurons le pleurèrent.

Plus de 1000 guerriers iroquois hivernèrent dans les bois du pays des Hurons et jetèrent partout l'épouvante. Au printemps (16 mars 1649), ils tombèrent inopinément sur la bourgade *Saint-Ignace* et la réduisirent en cendres. Quatre cents personnes furent massacrées ou brûlées, et les pères *Brébeuf* et *Lalemant*, faits prisonniers. Ils détruisirent aussi la bourgade *Saint-Jean*, où se trouvaient 600 *Pétuns*. Le père *Garnier*, chargé de cette mission, trouva la mort dans l'exercice de son saint ministère.

70. **Martyre des pères Brébeuf et Lalemant.**—Les pères *Brébeuf* et *Lalemant* furent attachés chacun

à un poteau pour être torturés. Le fer, le feu, la résine et l'eau bouillantes, rien ne fut épargné. Le père Brébeuf exaspéra la rage de ses bourreaux en leur parlant de la



Martyre des Pères Brebeuf et Lalemant

miséricorde et de la justice de Dieu ; alors ils lui coupèrent l'extrémité du nez, la lèvre inférieure, et lui enfoncèrent un morceau de fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher de

leur faire des reproches ; ensuite, ils le scalpèrent et lui versèrent de l'eau bouillante sur la tête, en dérision du baptême qu'il leur avait souvent conseillé de recevoir.

Le père Lalemant fut enveloppé d'écorces de sapin des pieds à la tête. Dans cet état pénible, il jeta un regard de pitié sur le père Brébeuf, alors tout ruisselant de sang, qui lui adressa ces paroles : " Mon frère, nous avons été mis en spectacle au monde, aux anges et aux hommes." Libre de ses liens, le père Lalemant courut s'agenouiller aux pieds de son héroïque compagnon, et le supplia de prier pour lui. Forcé de revenir à son poteau de torture, les barbares mirent le feu aux écorces dont le père était enveloppé, et ne cessèrent de le tourmenter, que pour savourer le plaisir d'entendre les soupirs et les gémissements que la douleur arrachait à leur victime.

Le père Brébeuf mourut après trois heures d'atroces souffrances. Ses bourreaux se partagèrent son cœur afin d'acquérir un peu du courage de l'héroïque missionnaire. Toute leur rage se tourna ensuite vers le père Lalemant. Ils lui arrachèrent les yeux qu'ils remplacèrent par deux tisons. Un iroquois fatigué de le voir languir, mit un terme à ses souffrances en lui assénant un coup de hache sur la tête.

Le sang de ces pères a fait germer sur notre sol une semence de chrétiens. Espérons que bientôt l'Eglise glorifiera ces martyrs de la charité, dont on travaille aujourd'hui à introduire la cause de canonisation.

71. **Monsieur d'Ailleboust.**—La cour, ayant décidé que chaque gouverneur ne serait à l'avenir que trois ans en charge, désigna M. *d'Ailleboust de Coulonge* pour remplacer de Montmagny (1648). Le nouveau gouverneur était porteur d'un édit royal, reorganisant le conseil d'ad-

ministration de la colonie. Les membres du nouveau conseil étaient : le gouverneur général, le supérieur des Jésuites, en attendant qu'il y eût un évêque, le dernier gouverneur général sorti de charge, deux habitants du pays, élus de trois en trois ans par les syndics de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières. Les gouverneurs de Montréal et des Trois-Rivières avaient droit d'assister au conseil, quand ils se trouvaient à Québec.

Questionnaire.—1. Quels sont les personnages qui s'occupèrent de la Compagnie de Montréal ?—2. Parlez de la fondation de Ville-Marie ?—3. Nommez les bourgades chrétiennes ? –4. Quels pères trouvèrent la mort dans la destruction de ces bourgades ?—5. Parler du père Jogues ?—6. Dites quelque chose du martyre des pères Brébeuf et Lalemant ?—7. Que savez-vous de M. d'Ailleboust ?

Devoirs.—1. Racontez la fondation de Montréal.—2. Que savez-vous du père Jogues ?—3. Faites le récit du martyre des pères Brébeuf et Lalemant.

NEUVIEME LEÇON

INCURSIONS DES IROQUOIS ET ÉVÉNEMENTS RELIGIEUX

RÉSUMÉ

71. **Ravages des Iroquois.**—Après la dévastation des bourgades huronnes, les Iroquois se répandirent sur tous les points de la colonie pour y exercer des ravages.

72. **M. de Lauzon, gouverneur.** —M. *de Lauzon*, accompagné de ses fils, *Jean*, grand sénéchal, et *Louis*, sieur *de la Citière*, arriva à Québec en qualité de gouverneur, en 1651.

73. **Recrues pour Montréal.**—Pour défendre *Ville-Marie* contre les incursions iroquoises, M. de Maisonneuve passa en France afin d'obtenir des secours, et amena avec lui 100 hommes robustes et courageux (1653).

74. – **M. d'Argenson, gouverneur.**—M. de Lauzon, retourné en France, laissa le gouvernement à son fils *Charles*, sieur de Charny, arrivé en 1652, qui embrassa

l'état ecclésiastique et confia les rênes de l'administration à M. d'Ailleboust, en attendant l'arrivée de M. *d'Argenson* (1658).

75. **Irruptions iroquoises.**—Un Iroquois, torturé à Québec, déclara dans sa chanson de guerre, que sa nation avait juré de raser les forts de *Québec*, de *Montréal* et de *Trois-Rivières* : cette nouvelle répandit la terreur dans toute la colonie.

76. **Héroïsme de Dollard des Ormeaux.**—*Dollard* et seize compagnons, aussi braves que lui, sauvèrent la colonie menacée (1660), en combattant au *Long-Sault* jusqu'à la mort.

77. **Sœurs de la Congrégation.**—Mademoiselle *Marguerite Bourgeoys* fonda l'admirable *Congrégation de Notre-Dame* en 1659, et ouvrit sa première école dans une étable, le jour de la Sainte-Catherine.

78. **Sulpiciens à Ville-Marie.**—Quatre *Sulpiciens* : les abbés de *Queylus*, *Souart*, *Galinier* et d'*Allet*, vinrent s'établir à Ville-Marie, en 1657.

79. **Monseigneur de Laval.**—Québec, en 1659, saluait avec une grande joie l'arrivée de son premier évêque, *Mgr François de Laval*, envoyé en qualité de *vicaire apostolique* de la Nouvelle-France.

80. **M. d'Avaugour, gouverneur.**—Le *baron d'Avaugour* succéda au vicomte d'Argenson (1661). Ses démêlés avec Mgr de Laval, au sujet de l'eau-de-vie, le firent rappeler en France.

81. **Tremblements de terre.**—Pendant l'absence de Mgr de Laval, passé en France pour se plaindre au roi des désordres occasionnés par l'eau-de-vie, *d'effroyables tremblements de terre* jetèrent le pays dans la plus grande consternation.

DEVELOPPEMENT.

71. Ravages des Iroquois.—Enhardis par la dévastation du pays des Hurons, les Iroquois se répandirent dans toute la colonie pour y exercer des ravages.

Ils guettaient les colons de Ville-Marie, qui ne pouvaient plus sortir du fort sans s'exposer à être scalpés ou faits prisonniers.

Dans leurs excursions, ces farouches ennemis des Français donnèrent la mort au père Buteux (1652) et au frère Liégeois (1655), jésuites, et à M. Duplessis-Bochart, gouverneur de Trois-Rivières.

Ils se rendirent sur l'île d'Orléans, massacrèrent une partie des Hurons qui s'y étaient réfugiés après la destruction de leurs bourgades, firent des prisonniers et poussèrent l'audace jusqu'à passer devant Québec, en poussant des cris frénétiques et en brandissant comme des trophées glorieux les chevelures enlevées (1656).

Leur projet de s'emparer de Trois-Rivières par ruse fut déjoué par M. *Boucher*, gouverneur de cette place, qui les repoussa victorieusement. Cette défaite les humilia et les amena à demander un traité de paix que le gouverneur ratifia (1663).

72. **M. de Lauzon, gouverneur.**—M. Jean de Lauzon, l'un des principaux membres de la compagnie des Cent-Associés, vint à Québec, en qualité de gouverneur (14 octobre (1651). Ses deux fils, *Jean*, grand sénéchal, et *Louis*, sieur *de la Citière*, l'accompagnaient. D'Ailleboust, heureux de quitter un poste qui lui avait coûté tant de peines, vint se fixer à Montréal.

73. **Recrues pour Montréal.**—Les invasions iroquoises aux environs de Ville-Marie forcèrent M. de Maisonneuve à passer en France pour obtenir des recrues. Il revint à Montréal (1653) avec 100 hommes de bonnes mœurs, robustes, courageux, et sachant manier la houe et le fusil. La paix signée avec les Iroquois (1653) permit à M. de Maisonneuve de mettre ses hommes à l'ouvrage en arrivant: l'hôpital fut agrandi et mis en état de défense par deux redoutes construites à proximité. Ville-Marie devint comme le bouclier de la colonie et la sauva en 1660.

74. **M. d'Argenson, gouverneur.**—M. de Lauzon, courbé sous le poids des années et fatigué des hostilités sans cesse renaissantes des Iroquois, laissa le gouvernement à son fils *Charles*, sieur de *Charny* (1656) qui, devenu veuf peu de temps après et résolu de recevoir les ordres sacrés, confia les rênes de l'administration à M. *d'Ailleboust* (1657), en attendant l'arrivée de M. *d'Argenson* (1658). Le nouveau gouverneur, issu d'une famille distinguée, avait des mœurs sévères et était doué d'une grande sagesse. Dès le lendemain de son arrivée, d'Argenson poursuivit, sans pouvoir l'atteindre, un détachement d'Iroquois qui avait massacré des Montagnais sous le canon du fort.

75. **Irruptions iroquoises.**—Les Agniers, ayant réussi à force d'intrigues, à délivrer leurs prisonniers de Québec, recommencèrent les hostilités avec plus d'acharnement que jamais. Ils s'emparèrent, aux Trois-Rivières, de huit Français, qu'ils conduisirent dans leur canton pour les torturer. Un Iroquois, capturé dans les îles de Richelieu et amené à Québec pour y être brûlé vif, déclara dans sa chanson de mort que sa nation avait juré de raser les forts de *Québec*, de *Montréal* et de *Trois-Rivières*, et d'exterminer tous les *Français* de la colonie. La terreur régnait partout. Les habitants des campagnes quittèrent leurs maisonnettes pour venir se mettre à l'abri des forts.

76. **Héroïsme de Dollard.**—*Dollard des Ormeaux*, jeune français plein d'une ardeur guerrière, trouva seize braves compagnons qui voulurent aller avec lui pour arrêter dans leur marche les Iroquois campés à la *Roche-Percée*, près de Montréal (1660). La veille du départ, tous se confessèrent, communièrent, firent leur testament, et se jurèrent fidélité jusqu'à la mort. Le lendemain (19 avril), les généreux défenseurs de la colonie, quittaient,

en canots, Ville-Marie, pour entreprendre leur glorieuse expédition. Après avoir surmonté toutes sortes de difficultés, ces valeureux soldats arrivèrent au pied du rapide



Bataille du Long-Sault.

du *Long-Sault* (1er mai). Ils campèrent dans un réduit abandonné, pour y attendre l'ennemi qui, nécessairement, devait s'arrêter à cet endroit. Six Algonquins et quarante Hurons, commandés par le brave *Anahotaha*, obtinrent de M. de Maisonneuve la permission d'aller partager les dangers et la gloire des héros de Ville-Marie.

Les éclaireurs signalèrent bientôt deux canots iroquois : c'étaient les avant-coureurs de 200 Onnontagués, qui s'avançaient en poussant des cris et des hurlements épouvantables.

Un chef, s'avanturant sans arme vers le fort, demanda : Qui est là ?—Des Français, des Hurons et des Algonquins, qui viennent au-devant des *Nez-Percés*.—Jugeant alors le combat inévitable, les Iroquois se firent des retranchements et les Français réparèrent leur palissade. Des

attaques meurtrières, mais toujours à l'avantage des Français, commencèrent. Exaspérés, à la vue des têtes grimaçantes de leurs chefs dont les Français avaient couronné leur palissade, les Iroquois revinrent à la charge pendant sept jours, mais furent toujours repoussés avec vigueur. Sur le point de lâcher prise et d'abandonner la place, ils reçurent des îles de Richelieu un renfort de 500 guerriers. Leur arrivée fut saluée par des cris et des bravades insolentes. A cette vue, presque tous les Hurons, découragés, sautèrent par dessus la palissade pour aller grossir les rangs des ennemis. Un des neveux d'Anahotaha, passé du côté de l'ennemi, l'invita à le suivre : " J'ai donné ma parole aux Français, répondit-il, je mourrai avec eux." Peu après cette fière réponse, il tomba mort. Informés du petit nombre de Français et d'Algonquins, les Iroquois, trépignant de rage, tentent un suprême effort pour emporter la palissade d'assaut. Les plus intrépides, la hache d'une main, de l'autre une bûche, en guise de bouclier pour se préserver des balles, ouvrent la marche, et se ruent sur le fort avec l'impétuosité des flots courroucés contre le pied d'un rocher qui les brave. La palissade ébranlée résiste cependant. Les Français quoique fatigués, harrassés, exténués de faim et de soif, redoublent d'ardeur, et mettent en œuvre tous les moyens suggérés par le courage et l'expérience. Des canons de fusils, bourrés jusqu'à la gueule, sont lancés au milieu de l'ennemi, dont la résistance semble invincible. Pour la maîtriser, Dollard s'avise de lancer au-dessus de la palissade un gros mousqueton, armé d'une fusée dont l'explosion doit jeter la terreur parmi les assiégeants ; malheureusement, une branche repousse le projectile dans le fort. En éclatant, il tue le plus grand nombre des défenseurs. Les Iroquois profitèrent de ce moment de confusion pour enfoncer la porte du fort et s'y

précipiter. De leurs mains défaillantes, les Français assommèrent encore plusieurs ennemis, mais, finalement durent céder à la force. Les Iroquois se livrèrent à toutes les horreurs de leur barbarie. Un Français, trouvé à peine blessé, fut réservé pour la torture dans leurs cantons ; deux autres, respirant encore, furent déposés sur des charbons ardents pour y être brûlés vifs.

Effrayés de la résistance que leur avaient opposé un si petit nombre de Français dans un faible réduit, les Iroquois renoncèrent au projet d'attaquer le fort de Québec défendu par des canons.


Marguerite Bourgeoys

77. Sœurs de la Congrégation.—Mademoiselle *Marguerite Bourgeoys*, venue de France avec M. de Maisonneuve (1653), devint pour Ville-Marie un ange de miséricorde. Le jour de la *Sainte-Catherine* (30 avril 1659), elle ouvrit sa première école, dans une étable. S'étant adjoint plusieurs compagnes, elle jeta les bases de l'admirable *Congrégation de Notre-Dame* qui, de grain de sénevé jeté dans une terre consacrée à Marie, est devenue un grand arbre. Des milliers de jeunes filles fréquentent aujourd'hui les écoles tenues par les Sœurs de la Congrégation et puisent dans ces établissements la sève chrétienne qui fait éclore la vertu. La sœur Bourgeoys mourut à Ville-Marie, en odeur de sainteté (1700). Le pape Léon XIII l'a déclarée vénérable le 7 décembre 1878.

78. Sulpiciens à Ville-Marie.—Sur la demande de M. d'Argenson, parti du Canada depuis deux ans, la com-

pagnie de Montréal concéda l'île aux *Messieurs de Saint-Sulpice*, dont quatre membres : les abbés *de Queylus*, *Souart*, *Galinier* et *d'Allet*, envoyés par M. Olier, fondèrent à *Ville-Marie* (1657) une maison appelée séminaire pour leur résidence. Les Sulpiciens, comme les Récollets et les Jésuites, eurent leurs martyrs. Deux d'entre eux, MM. *Lemaître* et *Vignal*, devinrent les victimes d'Iroquois embusqués : le premier eut la tête tranchée, le second fut rôti et dévoré.



Mgr de Laval

79. **Monseigneur de Laval.** — Au milieu des épreuves occasionnées par les incursions iroquoises, la jeune colonie éprouvait une grande joie en saluant l'arrivée de son premier évêque, *Mgr François de Laval*, envoyé en qualité de *vicaire apostolique* de la Nouvelle-France (1650). Le gouverneur, accompagné de la population, se rendit sur la rive pour le recevoir. Le prélat fut conduit à la chapelle, au bruit de l'artillerie. Après le chant du *Te Deum*, il reçut les compliments des Français et des Hurons chrétiens. Un banquet suivit la cérémonie religieuse, et Monseigneur y servit lui-même les Algonquins et les Hurons.

C'est après l'arrivée de Mgr de Laval que l'on voit plusieurs prêtres séculiers venir de France pour remplacer les Jésuites dans les paroisses.

80. **M. d'Avaugour, gouverneur.**—Le *baron d'Avaugour*, vieux soldat, franc, loyal, brave, mais d'une opiniâtreté peu commune, succéda au vicomte d'Argenson (1661).

Le nouveau gouverneur soutint d'abord Mgr de Laval, qui défendit le trafic de l'eau-de-vie, sous peine d'encourir les censures de l'Eglise. Une pauvre femme, surprise en contravention et jetée en prison, demanda sa grâce par l'entremise du père Lalemant. Le gouverneur, blessé de la démarche du père, répondit avec humeur: "Si pour cette femme la faute n'est pas punissable, elle ne le sera plus pour personne." Malheureusement il tint parole, et les désordres devinrent si grands que Mgr de Laval jugea à propos de passer en France pour s'en plaindre au roi d'Avaugour fut rappelé.

81. **Tremblements de terre.**—L'intervention du ciel semble justifier les sages mesures de l'évêque. Pendant six mois, à différents intervalles, des tremblements de terre se firent sentir avec violence sur une étendue de 200 lieues. Durant ces secousses terribles, les animaux affolés, couraient de tous côtés en poussant des cris et des hurlements sinistres. La population épouvantée se rendait aux églises, entourait les confessionnaux et se livrait à la pénitence en criant miséricorde. Le sol fut entièrement bouleversé, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que personne ne perdit la vie. A cette occasion, le père Lalemant écrivait : " Le ciel et la terre nous ont parlé bien des fois depuis un an."

Questionnaire.—1. Citez quelques victimes de la guerre iroquoise? —2. Quelles recrues de Maisonneuve obtint-il pour Montréal? —3. Par qui la colonie fut-elle sauvée en 1660? —4. Dites quelques mots de ce combat héroïque? —5. Que savez-vous de Marguerite Bourgeoys? —6. Nommez les sulpiciens qui vinrent les premiers à Ville-Marie? —7. Quel fut le premier évêque du Canada?—8. Que savez-vous du trafic de l'eau-de-vie, sous M. d'Avaugour?

Devoirs.—1. Parlez des évènements religieux arrivés sous les gouverneurs Lauzon et d'Argenson.—2. Racontez le combat de Dollard et de ses compagnons, au Long-Sault.

DIXIEME LEÇON

ÉTAT SOCIAL

RÉSUMÉ

82. **Les premiers fondateurs.**—La grande pensée de nos fondateurs était d'*établir le règne de Jésus-Christ au sein des forêts indiennes.*

83. **Emigration.**—Aucune famille ne se fixa définitivement au Canada avant la fondation de Québec (1608). *Dollier de Casson* porte la population à 200 âmes, en 1641, et à 675, en 1653.

84. **Colonisation.**—La *colonisation* du Canada, qui fut une œuvre éminemment chrétienne et nationale, se fit surtout au moyen de *seigneuries.*

85. **Mœurs et Coutumes des premiers Canadiens.**—La piété présidait au foyer domestique et la bonne gaieté de l'esprit gaulois régnait dans les familles. Des repas réunissaient les parents et les amis dans certaines circonstances solennelles.

86. **Habitations.**—Les *maisons* ressemblaient à celles que l'on voit encore aujourd'hui dans les campagnes éloignées des villes. On se chauffait au feu de la cheminée pendant l'hiver. Il n'y avait pas de bancs dans les églises, et dans les maisons, au lieu de chaises, on se servait d'escabeaux, de bancelles et de longs bancs à dossier.

87. **Vêtements.**—Les Canadiens fabriquaient la flanelle, le droguet et la toile avec lesquels ils confectionnaient leurs *vêtements.* Les chaussures en usage étaient des bottes de cuir rouge du Canada. Les habitants se coiffaient d'une *tuque* de laine tricotée.

88. **Nourriture.**—Les mets favoris des Canadiens étaient les boudins, les pâtés, les saucisses, les Saintes-Ménehoulds, les cochons de lait, les cretons, et surtout la *soupe* aux *pois et* aux *haricots.*

DEVELOPPEMENT

82. **Les premiers fondateurs.**—L'histoire impartiale reconnait que deux grandes nations catholiques se sont surtout occupées du nouveau monde : l'*Espagne* et la *France.* Les lieux choisis pour la fondation des colonies, des villes et des centres de commerce nous parlent éloquemment de la profonde sagacité d'esprit de ceux qui les fixèrent. Quant à notre colonie, on peut affirmer que la Providence veilla sur elle d'un *œil jaloux,* en faisant échouer les différentes tentatives de la France pour la peupler avec des repris de justice. La croix, que l'on vit présider à la découverte de l'Amérique, présida aussi à celle du Canada et à l'établissement de tous les principaux postes.

La grande pensée d'*établir le règne de Jésus-Christ au sein des forêts indiennes* paraît avoir été le mobile unique des fondateurs de la colonie. Au premier rang, figure Champlain, qui consacra la plus grande partie de son existence au succès de cette entreprise, et voulut mourir dans les contrées lointaines qu'il contribua puissamment à arracher aux erreurs grossières de l'idolâtrie.

A côté de ce grand nom, on peut placer celui de Pontgravé, qui l'aida énergiquement à jeter les bases des colonies de l'Acadie et de Québec. Les relations du père Lejeune, publiées en France, suscitèrent les établissements de Sillery, du collège des Jésuites, des Hospitalières, des Ursulines et enfin de Ville-Marie, qui en fut le couronnement.

Ces différentes fondations, inspirées et soutenues par des cœurs généreux qui surent s'élever au-dessus des intérêts égoïstes et personnels, amenèrent sur nos plages des martyrs de la charité comme les pères Brébeuf et Lalemant ;

des héroïnes comme madame de la Peltrie, Marie de l'Incarnation, mademoiselle Mance et Marguerite Bourgeoys; des âmes magnanimes comme de Montmagny, de Maisonneuve et Mgr de Laval. Ces types de courage et de dévouement laissent loin derrière eux les grands hommes de Rome païenne.

83. **Emigration.**—L'histoire constate qu'aucune famille ne se fixa définitivement au Canada avant la fondation de Québec (1608). Cependant, quelques-unes, qui devinrent la souche de la nation, s'y établirent d'une manière permanente avant l'arrivée de Louis Hébert (1617).

Charlevoix dit que de 1634 à 1639, le Canada comprenait le fort de Québec, environné de quelques méchantes maisons et de quelques baraques ; un commencement d'habitation à Trois-Rivières; deux ou trois cabanes dans l'île de Montréal, autant peut-être à Tadoussac et en quelques autres endroits sur le Saint-Laurent, pour le commerce des pelleteries et la pêche.

Dollier de Casson porte la population française à 200 âmes, en 1641, et à 675, en 1653.

84. **Colonisation.**—La colonisation du Canada fut une œuvre éminemment chrétienne et nationale. L'œil vigilant du prêtre et des fondateurs ne souffrait rien de la part des colons qui pût porter atteinte aux tribus indiennes qu'ils voulaient convertir et constituer en société. Aussi, voit-on Champlain renvoyer en France des familles oiseuses et dont les mœurs laissaient à désirer.

La France échoua dans sa tentative de peupler la colonie au moyen des compagnies, car toutes s'occupèrent plus de s'enrichir par la traite des pelleteries, qu'elle leur accorda, qu'à réaliser leurs promesses.

Le Canada se développa au moyen de *seigneuries* concédées à des gentilshommes en état de créer par eux-mêmes des centres de population. L'*habitant*—nom donné aux paysans—n'avait rien à débourser d'abord ; il trouvait même sur sa terre tout ce qui était nécessaire aux premiers défrichements. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il commença à payer une redevance annuelle.

Il ne faut pas considérer les seigneurs comme des hommes de cour, vivant dans le luxe, la mollesse, les honneurs et les divertissements, mais bien comme des pionniers infatigables, ne cherchant que la gloire de l'oubli et du désintéressement.

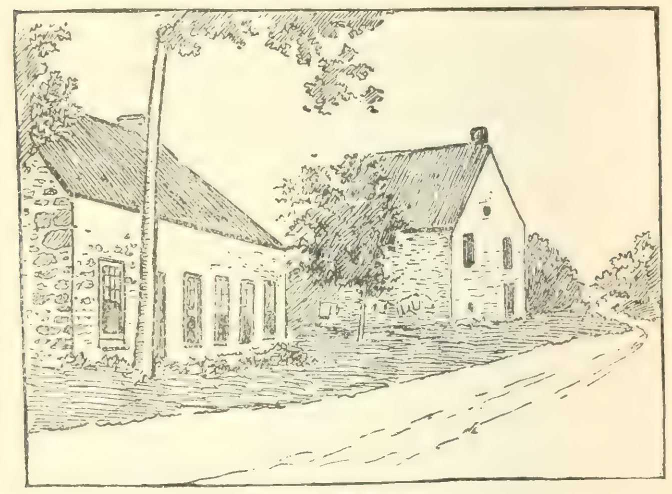
85. Mœurs et coutumes des premiers Canadiens.—Les premiers Canadiens ne dégénérèrent pas de leurs ancêtres. On voyait rayonner la piété au foyer domestique. La prière se faisait en commun, le *Benedicite* et les *Grâces* se récitaient à chaque repas, et on ne commençait aucune action importante sans faire le signe de la croix. La gaieté vive et franche de l'esprit gaulois régnait dans les familles. Des divertissements honnêtes, des repas qui, comme les agapes des premiers chrétiens, réunissaient les parents et les amis, la visite des malades, l'assistance des pauvres et des orphelins, faisaient, pour ainsi dire, de chaque paroisse, une communauté religieuse. Comme aujourd'hui, le jour de l'an amenait des souhaits, des vœux, des cadeaux et des réjouissances. Le journal des Jésuites (1645-1668) parle des aubades, des compliments, des présents qu'on se faisait.

Les enfants ne manquaient pas, la nuit de Noël, de suspendre leurs bas à la tête de leurs lits, pour recevoir les étrennes du *petit Jésus*.

Tous ces usages, embaumés de la charité la plus tendre, de l'affection la plus cordiale et de la piété la plus sincère,

rendaient aux premiers Canadiens la *Nouvelle-France* aussi chère que la Gaule l'était aux *Francs*.

86. **Habitations.**—Les maisons ressemblaient à celles que l'on voit encore aujourd'hui dans les campagnes éloignées des villes. D'après M. Boucher, on en trouvait en



Maison de campagne

pierre et couvertes de planches ou ais de pin ; d'autres étaient bâties de colombages ou charpentes, et maçonnées entre les deux ; un certain nombre, entièrement de bois et couvertes de planches.

L'usage des poêles n'était pas connu ; on se chauffait au feu de la cheminée. Durant la rude saison de l'hiver, les prêtres tenaient des chaufferettes sur les autels pendant qu'ils célébraient. Quelques paroissiens apportaient des réchauds pour les mettre sous leurs pieds. Il n'y avait pas de bancs dans les églises ; on se tenait à genoux, ou debout, ou assis sur le carreau. Au lieu de chaises, dans les maisons, on se servait d'escabeaux, de bancelles et de longs bancs à dossier.

87. **Vêtements.**—Les Canadiens fabriquaient eux-mêmes, au moyen de métiers, la flanelle, le droguet et la toile dont ils confectionnaient leurs vêtements. Les bottes molles de cuir rouge du Canada étaient les chaussures en usage. Plus tard, ceux qui voulurent se payer de luxe, firent venir des *souliers français* et des *bottes malouines*. Une *tuque* de laine tricotée était la coiffure des habitants. M. Faillon nous dit, qu'en dehors des grandes circonstances, M. de Maisonneuve portait une capote de serge grise, à la mode du pays. Chaque famille se procurait elle-même, par son industrie ce dont elle avait besoin, le commerce était faible et l'argent était rare : un sou avait plus de valeur pour nos ancêtres qu'un louis n'en a pour leurs descendants.

88. **Nourriture.**—La nourriture des premiers Canadiens était à peu près celle de nos campagnes aujourd'hui. D'après M. Boucher, les boudins, les riches pâtés, les saucisses, les Saintes-Ménehoulds, les cochons de lait et les cretons étaient déjà en faveur parmi les colons.

La soupe aux pois et aux haricots, dont l'usage s'est conservé parmi nous, peut, à elle seule, faire l'éloge de la cuisine canadienne.

Ce ne fut qu'en 1645 qu'on commença à fabriquer le pain avec le blé du pays.

Questionnaire.—1. Que savez-vous des premiers fondateurs?—2. Que dit Charlevoix de l'émigration ?—3. Dites quelque chose de la colonisation,—des mœurs et des coutumes des premiers Canadiens, —des habitations, —des vêtements,—de la nourriture ?

Devoir.—Parlez des mœurs, des coutumes, des vêtements et de la nourriture des anciens Canadiens.

DEUXIÈME ÉPOQUE

PROGRES.—TRENTE ANS DE GUERRE (1663-1713)

ONZIEME LEÇON

DÉVELOPPEMENT DE LA COLONIE

RÉSUMÉ

89. **M. Saffray de Mésy, gouverneur.**—En 1663, M. *Saffray de Mésy* arrivait, comme gouverneur-général, avec M. *Gaudais-Dupont*, nommé commissaire royal et chargé d'organiser un *conseil souverain*.

90. **Démêlés de M. de Mésy avec Mgr de Laval et M. de Maisonneuve.**—Les dîmes amenèrent des dissensions entre de Mésy et l'évêque : le premier voulait les abolir et le second se refusait à ratifier cette mesure. De Mésy força de Maisonneuve à prendre sa retraite.

91. **M. de Courcelles, gouverneur.**—M. *de Courcelles*, qui remplaça de Mésy, vint en 1665 avec l'intendant *Talon*, et 24 compagnies du *régiment de Carignan* comptant 1200 à 1300 soldats.

92. **Le Marquis de Tracy.**—Le *Marquis de Tracy*, arrivé au Canada en 1665, était chargé de réparer les actes de violence de M. de Mésy, mais ce dernier, bien repentant, venait de mourir : le jugement de Dieu avait prévenu celui des hommes.

93. **Construction des forts.**—Pour s'opposer aux courses des Iroquois, de Tracy fit construire les forts *Sorel*, *Chambly* et *Sainte-Thérèse* (1666).

94. **Expédition contre les Agniers.**—Le marquis de Tracy porta la guerre chez les *Agniers* et les *Onneyouts* (1666), qui prirent la fuite à l'approche des Français. Il saccagea leurs villages et brûla leurs moissons ; la famine qui s'en suivit amena dix-huit années de paix.

95. **L'intendant Talon.**—*Talon*, arrivé en 1665, a été l'intendant le plus célèbre qu'ait eu le Canada.

96. **Progrès de la colonie.**—L'activité de Talon, fit progresser le Canada sous le rapport de la *colonisation*, de l'*agriculture*, du *commerce* et de l'*éducation*. En 1668, Mgr de Laval fonda le *petit séminaire* de Québec et l'école de *Saint-Joachim*.

97. **Aventuriers de l'Ouest.**—Talon prit possession des *régions de l'Ouest* au nom du roi, en présence de quatorze chefs réunis au sault *Sainte-Marie* (1670).

98. **Administration de M. de Courcelles.**—A cause de la paix avec les Iroquois, la colonie fit de grands progrès sous l'administration de M. de Courcelles, qui retourna en France, avec Talon, en 1672.

99. **De Frontenac, gouverneur.**—Le comte *de Frontenac*, lieutenant-général des armées du roi, remplaça M. de Courcelles (1672).

100. **Fondation de Cataracoui.**—Afin de maintenir les Iroquois dans le respect et de favoriser le commerce, de Frontenac fit construire (1672) le fort *Cataracoui* ou *Frontenac* (Kingston).

101. **Découverte du Mississipi.**—Sous l'administration de Frontenac, en 1673, *Louis Joliet* et le père Marquette découvrirent le Mississipi.

102. **Cavelier de La Salle.**—*Robert Cavelier de La Salle* se rendit jusqu'à l'embouchure du Mississipi (1682) et donna à cet immense territoire le nom de *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV.

103. **Rappel de Frontenac.**—Le comte de Frontenac, pour s'être brouillé avec quelques autorités du pays, fut rappelé en France (1682).

DEVELOPPEMENT

89. **M. Saffray de Mésy, gouverneur.**—La compagnie des Cent-Associés à cause de ses pertes nombreuses et des incursions continuelles des Iroquois, se vit forcée à remettre les intérêts de la colonie entre les mains du roi, en 1663. Le nouveau gouverneur, M. *Saffray de Mésy*, choisi par Mgr de Laval, venait la même année, en compa-

gnie de l'évêque et de M. *Gaudais*, nommé commissaire royal et chargé de faire le recensement du pays.

Gaudais organisa un *conseil Souverain*, formé du gouverneur, de l'évêque, de l'intendant, du greffier en chef et de plusieurs conseillers choisis par le gouverneur et l'évêque. Le conseil pouvait régler les affaires concernant la politique, la justice, la police, les finances, le commerce et l'industrie, et avait les mêmes droits que le parlement de Paris.

Des cours de justice, dépendantes du conseil, furent érigées à Québec, à Montréal et aux Trois-Rivières.

Le commissaire royal s'acquitta de sa tâche de manière à donner satisfaction même aux plus exigeants.

90. **Démêlés de M. de Mésy avec Mgr de Laval et M. de Maisonneuve.**—Le caractère impérieux de M. de Mésy ne put souffrir longtemps l'autorité dont jouissait Mgr de Laval et l'estime mêlée de respect qu'on lui témoignait. Il destitua plusieurs membres du conseil qui n'entrèrent pas dans ses vues, à propos des *dîmes*, considérées par lui comme ruineuses pour la colonie. L'évêque, sans lequel de Mésy ne pouvait rien faire, ne voulut pas ratifier cette mesure et lui fit cette réponse pleine de dignité : "Ni ma conscience, ni mon honneur, ni le respect et l'obéissance que je dois aux ordres du roi, ni ma fidélité à son service ne me permettent de le faire." Cependant, de Mésy reconnut ses torts, et réintégra dans leurs fonctions ceux qu'il avait destitués. Ce retour fut malheureusement de courte durée. Le journal des Jésuites nous apprend que l'année suivante, *il fit publier au son du tambour, une pancarte d'injures contre l'évêque et autres.* Mgr de Laval n'opposa aux outrages du gouverneur que le silence et la résignation.

Les procédés déloyaux de M. de Mésy, suscités surtout par des intérêts personnels, forcèrent même M. de Maison-

neuve à prendre sa retraite (1664). Le départ du premier gouverneur de Montréal fut vivement regretté de la petite population qu'il avait édifiée, soutenue et défendue au prix de mille sacrifices.

91. **M. de Courcelles, gouverneur.**—En 1665, M. de Courcelles, successeur de M. de Mésy venait au Canada avec l'intendant Talon, des marchands, des cultivateurs et vingt-quatre compagnies du *régiment de Carignan*, comptant 1,200 à 1,300 soldats.

92. **Le Marquis de Tracy.**—Les différends survenus entre l'évêque et M. de Mésy, déterminèrent le roi à donner sa confiance au *marquis de Tracy*, qui vint à Québec en qualité de lieutenant-général, et fut reçu au bruit du canon et des acclamations du peuple (1665). L'évêque, à la tête de son clergé, le conduisit en grande cérémonie à l'église où, dans un transport de la plus vive allégresse on chanta le *Te Deum*. La suite nombreuse qui accompagnait le marquis frappa les sauvages d'étonnement et leur donna une haute idée du royaume de France. Un Huron, chargé de porter la parole, le salua dans les termes les plus distingués.

De Tracy était chargé, par la cour, de réparer les actes de violence de M. de Mésy, mais le jugement de Dieu avait prévenu celui des hommes : de Mésy était mort à l'Hôtel-Dieu de Québec, dans les sentiments du plus sincère repentir (5 mai 1665).

93. **Construction de forts.**—Pour s'opposer aux incursions iroquoises, de Tracy fit élever les forts *Sorel*, *Chambly* et *Sainte-Thérèse* (1666). Ces forts devaient servir d'entrepôts pour les marchandises et les provisions, et de retraites pour les soldats blessés ou malades, pendant la guerre qu'il se proposait de livrer aux Iroquois.

94. **Expédition contre les Agniers.**—La construction des forts effraya les tribus iroquoises à l'exception des *Agniers* et des *Onneyouts*, qui continuèrent leurs déprédations et leurs massacres. Plusieurs officiers, entre autres, le jeune *de Chasy*, neveu de Tracy, avaient été tués par ces farouches ennemis des Français (1666). Un parti de 600 soldats du régiment de Carignan, de 600 Canadiens et d'une centaine de sauvages, commandés par le marquis de Tracy, se porta contre les *Agniers* et les *Onneyouts*. Ces derniers, ayant eu vent de cette nouvelle, se cachèrent dans les bois. Leurs villages furent livrés aux flammes. Le lendemain, avant le départ, la messe fut célébrée et le *Te Deum* chanté solennellement sur les monceaux de cendres.

La famine qui suivit ces désastres affaiblit beaucoup la puissance des Iroquois et amena dix-huit années de paix. Le marquis, voyant sa mission accomplie, retourna en France, et laissa la liberté aux soldats de Carignan de rester dans la colonie : plus de 400 en profitèrent.

95. **L'Intendant Talon.**—Talon a été, sans contredit, l'intendant le plus célèbre qu'ait eu le Canada. Si Cartier en fut le découvreur, Champlain le fondateur, on peut dire que *Talon* en fut l'organisateur. Façonné à l'école de Colbert, il se montra en tous points digne du grand ministre. Formation, expansion et milice, rien n'échappa à son esprit d'initiative.



L'intendant Talon

96. **Progrès de la colonie.**—L'activité de Talon transforma le Canada dans l'espace de quelques années.

Les forts du Richelieu furent reliés par des chemins, les rives du Saint-Laurent et de ses principaux tributaires se peuplèrent, des seigneuries furent concédées aux officiers de Carignan et à ceux qui avaient présidé à l'érection des forts.

Le mouvement d'émigration s'accéléra tellement qu'il porta à 6500 âmes, en 1668, la population qui n'était que de 3000 en 1664. Talon favorisa l'*agriculture* en fondant les fermes modèles de *Bourg-Royal*, de *Charlesbourg* et de l'*Auvergne*, et quelques autres villages de moindre importance, peuplés par des colons français.

Le *commerce* prit aussi de l'extension. Deux vaisseaux, dont l'un construit à Québec, portèrent des produits canadiens aux *Antilles*. Une brasserie s'éleva, et les mines de fer de la baie Saint-Paul et du Saint-Maurice furent exploitées. Talon tenta même de disputer aux Anglais le commerce de la baie d'Hudson.

Colbert rappelait souvent dans ses dépêches que le désir du roi était d'instruire les enfants sauvages, et de tâcher de les amener aux mœurs et à la vie sédentaires. Plusieurs fois les missionnaires avaient tenté de réaliser ce projet, mais le succès n'avait pas répondu à leurs espérances.

La jeunesse canadienne, suivant Talon, promettait cependant beaucoup pour l'avenir. Le collège des Jésuites comptait déjà une soixantaine de pensionnaires et autant d'externes (1668), et leurs élèves pouvaient soutenir publiquement et avec distinction des thèses philosophiques.

Mgr de Laval établit un *petit séminaire* pour les enfants qui se destinaient au sacerdoce (1668). Cette maison était le complément du *grand séminaire* qu'il avait fondé pour les études théologiques (1663). Dans le but d'enseigner l'agriculture ou des métiers aux enfants du peuple, il fonda un pensionnat à Saint-Joachim (1668).

97. **Aventuriers de l'Ouest.**—Sous la puissante impulsion de Talon, le drapeau fleurdelisé flotta dans les vastes régions de l'*Ouest*. *Nicolas Perrot,* usant de l'influence des missionnaires qui évangélisaient ces contrées, réunit au *Sault Sainte-Marie* (1671) les chefs de quatorze nations. Le père *Allouez,* fondateur des missions de l'Ouest, leur parla avec tant d'enthousiasme et de force qu'il leur fit accepter le *grand Ononthio* comme chef. Une croix aux armes de France fut plantée solennellement, on chanta le *Te Deum,* et un grand festin termina la cérémonie.

98. **Administration de M. de Courcelles.**—M. de *Courcelles,* homme actif, prudent et expérimenté, prit assez d'ascendant sur les Iroquois pour leur faire respecter le traité de paix signé en 1666, ce qui permit à la colonie de prendre un développement considérable. Malheureusement, à des talents réels et à un mérite reconnu, de Courcelles joignait ces petites susceptibilités de caractère qui entravent la tâche de ceux qui doivent travailler de concert à une même œuvre. Talon fut sacrifié et remplacé par M. de *Bouteroue,* digne à tous égards de lui succéder (1668). Toutefois la disgrâce de Talon ne dura pas. En 1670, à la grande satisfaction de toute la population, il revenait au Canada avec 700 immigrants, des soldats et des pères Récollets[1]. MM. de Courcelles et de Talon retournèrent en France, en 1672.

99. **De Frontenac, gouverneur.**—Le comte de Frontenac, lieutenant-général des armées du roi, vint, en qualité de gouverneur, remplacer de Courcelles (1672. " C'était, dit Saint-Simon, un homme fort du monde et parfaitement ruiné. Esprit vif, pénétrant, ferme, fécond

1 Ces religieux n'étaient pas revenus au Canada depuis la prise de Québec (1629).

et fort cultivé, mais fier, impérieux, jaloux, susceptible de prévention et capable de tout sacrifier à ses haines personnelles."

100. **Fondation de Cataracoui.**—Afin de maintenir les Iroquois dans le respect et de favoriser le commerce, de Courcelles, après la conquête des pays de l'Ouest, avait résolu de construire un fort à l'entrée du lac Ontario: mais son rappel l'en empêcha. De Frontenac exécuta le projet (1673) et donna son nom à ce fort, situé sur l'emplacement actuel de la ville de *Kingston*.



Le père Marquette chez les Illinois

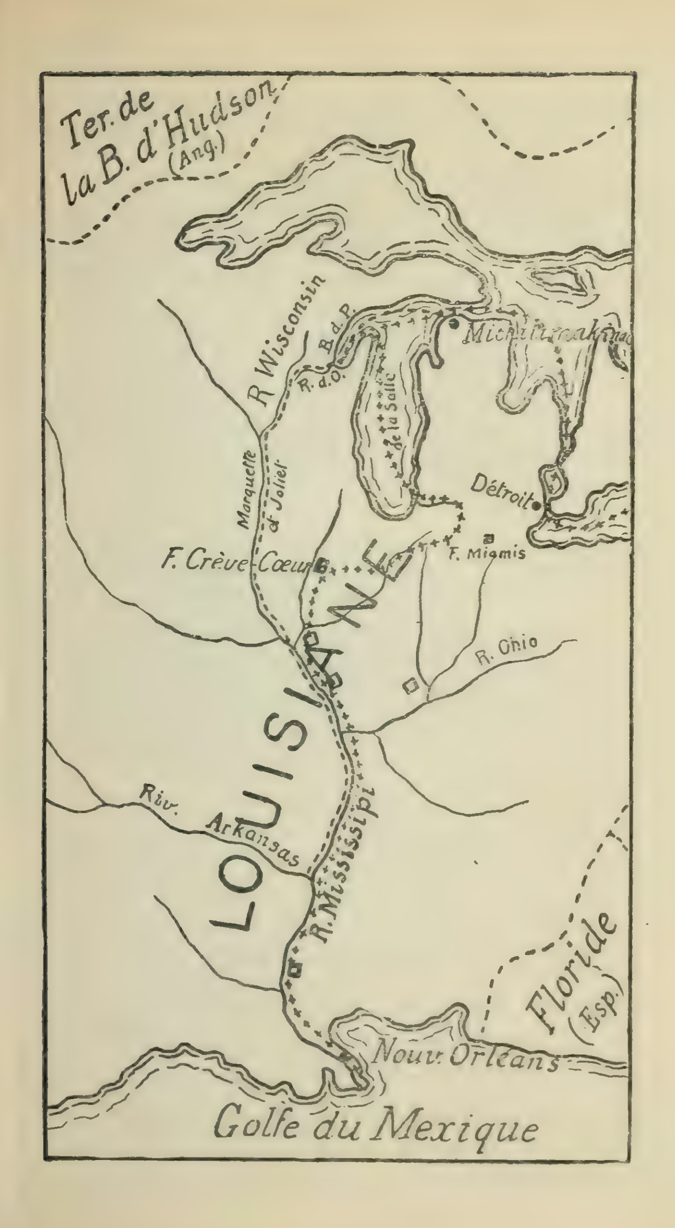
101. **Découverte du Mississipi.**—Ce fut sous le gouvernement de M. de Frontenac que le père *Marquette* et *Louis Joliet* eurent l'honneur d'arborer la croix et le drapeau français sur les rives du *Mississipi*, que les sauvages appelaient *Meschacébé* ou *Père des eaux*.

Ces deux intrépides voyageurs partirent de *Michillimakinac* (17 mai 1673). Après avoir pénétré jusqu'au fond de la baie des *Puants* (Green Bay), ils s'engagèrent dans la rivière des *Outagamis*, puis dans le *Wisconsin* qui les conduisit au Mississipi, qu'ils descendirent jusqu'à l'*Arkansas*. La végétation luxuriante qu'ils remarquèrent de tous côtés, annonçait la fertilité du pays. Après avoir fait plus de 350 lieues, et s'être assurés que le Mississipi se décharge dans le *golfe du Mexique*, ils rebroussèrent chemin. Le père Marquette se fixa dans l'Ouest, chez les Illinois. Joliet revint à Québec, après avoir failli se noyer au saut Saint-Louis, où il perdit la relation détaillée de son voyage.

102. **Cavelier de la Salle.**—*Robert Cavelier de la Salle*, jeune Français énergique et entreprenant, continua les découvertes commencées par le père Marquette et Joliet. Ayant obtenu la seigneurie et le fort Cataracoui (1677), il fit construire le *Griffon*, petit vaisseau de 60 tonneaux, qu'il lança sur le lac Erié au bruit du canon et au chant du *Te Deum*. Après avoir voyagé sur les lacs *Erie* et *Huron*, il alla jeter l'ancre à la baie des *Puants*, d'où il renvoya le *Griffon* à Niagara, chargé de pelleteries. De la baie des Puants, il se rendit à la rivière *Saint-Joseph*, y érigea le fort *Miamis*, et pénétra dans le *Kankakée*, qui les conduisit au pays des Illinois, où il fit construire le fort *Crève-Cœur* (1680)[1]. Malgré l'abattement de ses gens, de la Salle put les amener à construire une barque pour retourner à Cataracoui.

Les revers qu'il éprouva ne le découragèrent pas ; il recommença son expédition avec une vingtaine d'hommes, et descendit le Mississipi jusqu'à l'embouchure (1682).

1 Nom significatif qui dénote l'abattement des gens de la Salle.


Ter. de la B. d'Hudson (Ang.)
R. Wisconsin
B. d. P.
R. d. O.
de la Salle
Marquette
et Joliet
Détroit
F. Crève-Cœur
F. Miamis
R. Ohio
LOUISIANE
Riv. Arkansas
R. Mississipi
Floride (Esp.)
Nouv. Orléans
Golfe du Mexique

Une croix décorée des armes de France fut plantée sur ces rives, et cet immense territoire reçut le nom de *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV. De la Salle se rendit ensuite à Québec et partit pour la France (1683).

103. **Rappel de Frontenac.**—Le caractère fougueux du comte de Frontenac le porta à des actes de violence vraiment regrettables envers M. *Perrot*, gouverneur de Montréal, et M. l'abbé *de Salignac Fénelon*, qu'il fit tous deux emprisonner sous de futiles prétextes. Il se brouilla aussi avec l'intendant *Duchesneau* et les principaux conseillers. Afin de mettre un terme à toutes ces difficultés qui entravaient le bien de la colonie, le roi rappela le comte de Frontenac (1682).

Questionnaire.—1. Quels étaient les membres du conseil souverain ?—2. Quelle fut la cause des dissensions entre M. de Mésy et Mgr de Laval ?—3. Que savez-vous du marquis de Tracy ?—4. Quels forts de Tracy fit-il construire ?—5. Racontez l'expédition contre les Agniers ?—6. Sous quels rapports Talon fit-il progresser la colonie ?—7. Parlez des aventuriers de l'Ouest ?—8. Comment M. de Courcelles entrava-t-il son administration ?—9. Que dit Saint-Simon du comte de Frontenac ?—10. Qui a découvert le Mississipi ?—11. Parlez de la Louisiane ?—12. Pourquoi Frontenac fut-il rappelé ?

Devoirs.—1. Parlez des progrès de la colonie sous l'intendant Talon ?—2. Racontez les voyages de découvertes de Louis Joliet, du père Marquette et de Cavelier de la Salle.

DOUZIEME LEÇON

Guerre avec la Confédération iroquoise

RÉSUMÉ

104. **M. de la Barre, gouverneur.**—Monsieur *de la Barre*, vieillard octogénaire et infirme, succéda au comte de Frontenac (1682)

105. **Expédition infructueuse contre les Iroquois.**— De la Barre porta la guerre contre les Iroquois, sur le lac *Ontario*, et conclut avec eux un traité que le roi désavoua et qui lui valut son rappel (1684).

106. **Le marquis de Denonville, gouverneur.**—Le *marquis de Denonville* remplaça de la Barre (1685). Sous prétexte d'humilier les Iroquois, il commit envers eux un acte odieux.

107. **D'Iberville à la baie d'Hudson.**—Le *brave d'Iberville*, dans sa campagne à la baie d'*Hudson* (1686), s'empara des forts *Monsipi*, *Rupert* et *Kitchitchouane*.

108. **Expédition contre les Tsonnontouans.**—D'Iberville porta la guerre chez les *Tsonnontouans*, peuplade hostile aux Illinois (1687) ; il rasa leur village et détruisit leurs maisons. La famine qui s'en suivit enleva 5,000 personnes.

109. **Massacre de Lachine.**—En 1689, les Iroquois tombèrent inopinément, pendant la nuit, sur le village de *Lachine*, où ils mirent tout à feu et à sang.

110. **Zèle des missionnaires.**— Les missionnaires se rendirent au pays des Iroquois, pour y porter les lumières de l'Evangile. Les nouveaux convertis vinrent s'établir au *sault Saint-Louis*, village rendu illustre par la jeune *Catherine Tégahkouita*.

DÉVELOPPEMENT.

104. **M. de la Barre, gouverneur.**—M. *de la Barre*, vieillard octogénaire et infirme, succéda au comte de Frontenac (1682), et compromit les intérêts de la colonie en se laissant abuser par des députations iroquoises et en ne prenant pas l'offensive (1684).

105. **Expédition infructueuse contre les Iroquois.**—Afin de réprimer l'audace des Iroquois contre les Illinois, alliés des Français, de la Barre s'avança jusqu'au lac *Ontario* avec 130 soldats, 700 miliciens et 200 sauvages. La mauvaise qualité des vivres et les lenteurs

interminables du voyage causèrent une grande mortalité. Découragé par ce revers, de la Barre accepta des Iroquois de prétendues propositions de paix, et abandonna les Illinois à la merci de leurs cruels ennemis (1684). Cet acte de faiblesse le fit rappeler en France.

106. **Le marquis de Denonville, gouverneur.**—Le marquis *de Denonville*, ancien colonel de dragons, succéda à de la Barre (1685). Ayant reçu l'ordre d'humilier les Iroquois, il attira, sous différents prétextes, les chefs à Cataracoui, et les fit charger de chaînes, pour les envoyer aux galères de France. Cet acte odieux mit en danger la vie des missionnaires ; mais le prestige du père *Lamberville* sur les Iroquois dissipa l'orage : "Nous te connaissons trop, lui dirent les vieillards, pour croire que ton cœur ait trempé dans une pareille perfidie."

107. **D'Iberville à la mer d'Hudson.**—Avant de porter la guerre dans les cantons iroquois, de Denonville voulut déloger les Anglais des postes français de la baie d'Hudson. Soixante-dix Canadiens, sous les ordres d'*Iberville*, de *Sainte-Hélène* et de *Maricourt*, trois des fils de Charles *Lemoyne*, et 30 soldats commandés par le *chevalier de Troyes*, furent chargés de l'expédition (1686). Ce petit bataillon d'élite se rendit en raquettes jusqu'au *Long-Sault*, traînant les lourds bagages sur des *tabaganes*, remonta l'*Outaouais* en canots, prit le lac *Témiscamingue*,



D'Iberville

et, après plusieurs portages, arriva au lac *Abittibi*, qui, par la rivière du même nom, le jeta dans la baie *James*. Le trajet avait duré trois mois. Les forts *Monsipi* et *Rupert* furent emportés d'assaut, et le fort *Kitchitchouane* se rendit sans résistance. Après ces brillants exploits, de Troyes retourna à Montréal, et d'Iberville resta à la baie d'Hudson, pour rétablir les affaires de la compagnie du Nord. Les Anglais, ne se tenant pas pour vaincus, essayèrent de reprendre le fort *Kitchitchouane ;* mais d'Iberville, à la tête de quatorze hommes seulement, les repoussa avec vigueur, et s'empara de leurs vaisseaux, qu'il amena triomphalement à Québec.

108. **Expédition contre les Tsonnontouans.**—Afin d'humilier les *Tsonnontouans*, toujours hostiles aux Illinois, Denonville leva une armée de plus de 2000 hommes, qu'il dirigea sur le fort Cataracoui (11 juin 1687). 800 Iroquois, voulant l'arrêter dans sa marche, furent culbutés pour ne plus reparaître. Les *Tsonnontouans*, effrayés, s'ensevelirent dans les bois ; leurs villages furent rasés et les moissons détruites. En parlant de ce fait, Charlevoix dit que les " Canadiens se battirent avec leur bravoure ordinaire." Ces désastres amenèrent la famine, qui réduisit de moitié la population de ce canton, laquelle s'élevait à 10,000 âmes.

Pour protéger les Illinois et empêcher de ce côté le commerce avec les Anglais, Denonville fit relever le fort *Niagara*.

109. **Massacre de Lachine.**—Pour se venger des désastres que l'expédition de Denonville avait occasionnés dans leurs cantons, 1400 Iroquois, à la faveur des ténèbres et d'un orage épouvantable, traversèrent le lac Saint-Louis, débarquèrent en silence sur l'île de Montréal, et entourèrent, sans bruit, toutes les maisons du village de *Lachine*

(5 août 1689). Au signal de leur fameux cri de guerre, ils mettent le feu aux habitations et massacrent tous ceux qui osent apporter quelque résistance. On assomme, on scalpe, on tue de tous côtés ; hommes, femmes, enfants, personne n'est épargné. Les cruautés les plus inouïes furent exercées ; ainsi l'on força des mères à faire rôtir à la broche



Massacre de Lachine

leurs enfants tout vivants sur des brasiers ardents. Après cette cruelle boucherie, les Iroquois se répandirent dans l'île et dévastèrent toutes les campagnes, sans que le gouverneur ne put leur opposer aucune résistance. Enfin, las de promener le fer et le feu, ils se retirèrent dans leurs bourgades, emmenant 200 prisonniers, qu'ils livrèrent aux flammes.

110. Zèle des missionnaires.—Les missionnaires ne se laissèrent pas rebuter par les incursions iroquoises. Malgré la fin tragique des pères *Garreau* et *Mesnard*, le *père Allouez* reprit leurs missions sur les bords du *lac Supérieur*, et, puissamment aidé des pères *Marquette* et *Dablon*, fonda les *réductions* de *Chagouamigon*, du *sault*

Sainte-Marie et de *la baie des Puants.* Régénérés par les eaux du baptême, les sauvages de ces bourgades substituaient à leurs mœurs dépravées et à leurs brutalités, l'innocence et la douceur des enfants évangéliques

Pour ne point perdre de vue les familles qui avaient embrassé le christianisme, les *pères Jean* et *Jacques de Lamberville, Bruyas Millet, Carheil, Raffeix* et *Garnier,* habitaient les *cinq cantons,* au risque même de leur vie.



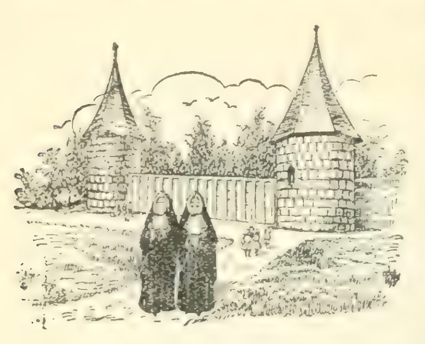
Catherine Tégahkouita

Les Iroquois convertis quittèrent les terrains humides de la *mission de la Prairie* pour aller s'établir au *sault Saint-Louis.* Ce village, qui prit le nom de *Saint-François-Xavier,* devint célèbre par les vertus de la jeune vierge *Catherine Tégahkouita,* qui se livra à toutes les austérités de la pénitence et mourut à l'âge de vingt-quatre ans.

Après sa mort, un rayon de gloire orna son front, et tous ceux qui vinrent prier auprès de sa dépouille mortelle dirent dans leur admiration : *La sainte est morte !* Le ciel s'est plu à illustrer le nom barbare de cette jeune vierge par de nombreux miracles, qui l'ont fait appeler la *Geneviève de l'Amérique du Nord.*

Près de Montréal, une autre mission prenait naissance sous les auspices de MM. *de Saint-Sulpice.* La vénérable

Marguerite Bourgeoys ouvrait une école au *fort de la Montagne*, dans une cabane d'écorce, pour les petites sauvagesses, et l'une des élèves, *Marie-Thérèse-Gannansagouas*, entra dans la Congrégation de Notre-Dame, enseigna à l'Ecole de la Montagne, et mourut pleine de ferveur et de mérites (1695). Ses restes reposent dans une des tours du Séminaire de la Montagne auprès de son aïeul *Thoronhiongo*.



Ecole de la Montagne

C'est aussi vers cette époque que les Hurons et les Abénaquis de Sillery, décimés par la maladie, quittèrent ce village pour aller s'établir au grand sault de la rivière *Chaudière*, et que ceux de Sainte-Foy portèrent leurs pénates à la *Jeune Lorette*.

"Le prêtre catholique, dit avec raison M. Washington Irving, a devancé (près des sauvages) les soldats et les marchands. Du lac en lac, de rivière en rivière, les Jésuites s'avançaient sans jamais se reposer; et, prenant sur ces sauvages un ascendant que les autres missionnaires n'avaient pas au même degré, ils convertissaient les belliqueux *Miamis* comme les voluptueux *Illinois*."

Questionnaire.—1. Que savez-vous du successeur du comte de Frontenac? 2. Quel acte odieux commit le marquis de Denonville? 3. Parlez des exploits de d'Iberville à la baie d'Hudson? 4. Que savez-vous de l'expédition de Denonville contre les *Tsonnontouans*. 5. Comment les Iroquois se vengèrent-ils de l'expédition de Denonville?—6. Nommez quelques pères missionnaires des cantons iroquois?—7. Quelle jeune vierge illustra le village de Saint-François-Xavier?

Devoirs.—1. Racontez le massacre de Lachine.—2. Parlez du zèle des missionnaires et des progrès de l'Évangile.

TREIZIEME LEÇON

GUERRE AVEC LES ANGLO-AMÉRICAINS

RÉSUMÉ

111. **Retour du comte de Frontenac.**—En 1689, *de Frontenac* revenait à Québec comme gouverneur, avec la double mission de *réduire* les Iroquois et de porter la *guerre* chez les Anglo-Américains.

112. **Triple corps expéditionnaire dans la Nouvelle-Angleterre.**—Trois partis de guerre battirent les Anglo-Américains (1690) à *Corlar* (Schenectady), à *Salmon-Falls* et à *Casco.*

113. **Première invasion du Canada: Acadie.**—En revanche des succès de Frontenac, *Phipps* vint attaquer *Port-Royal* (1690) et s'en empara : c'est ainsi que l'Acadie tomba au pouvoir des Anglais.

114. **Siège de Québec.**—La conquête de l'Acadie détermina Phipps à assiéger Québec (1690), où il éprouva une honteuse défaite.

115. **Combats de la Canardière et de Beauport.**—300 Canadiens repoussèrent 1500 Anglais sur le rivage de la *Canardière* ; les troupes anglaises furent aussi mises en déroute sur la côte de *Beauport*, par 200 Canadiens sous les ordres de *Longueuil* et de *Sainte-Hélène.*

116. **Retraite des Anglais.**—*Phipps* se retira de Québec avec une perte de 600 hommes, en y laissant son artillerie et ses munitions.

117. **Combat de Laprairie.**—Le *major anglais Schuyler*, commandant 300 hommes, fut repoussé à *Laprairie* par l'intrépide de *Chassaigne* (1691).

118. **Reprise de Port-Royal.**—*Villebon* reprit Port-Royal aux Anglais qui, pour conquérir les territoires du sud, négligeaient l'Acadie.

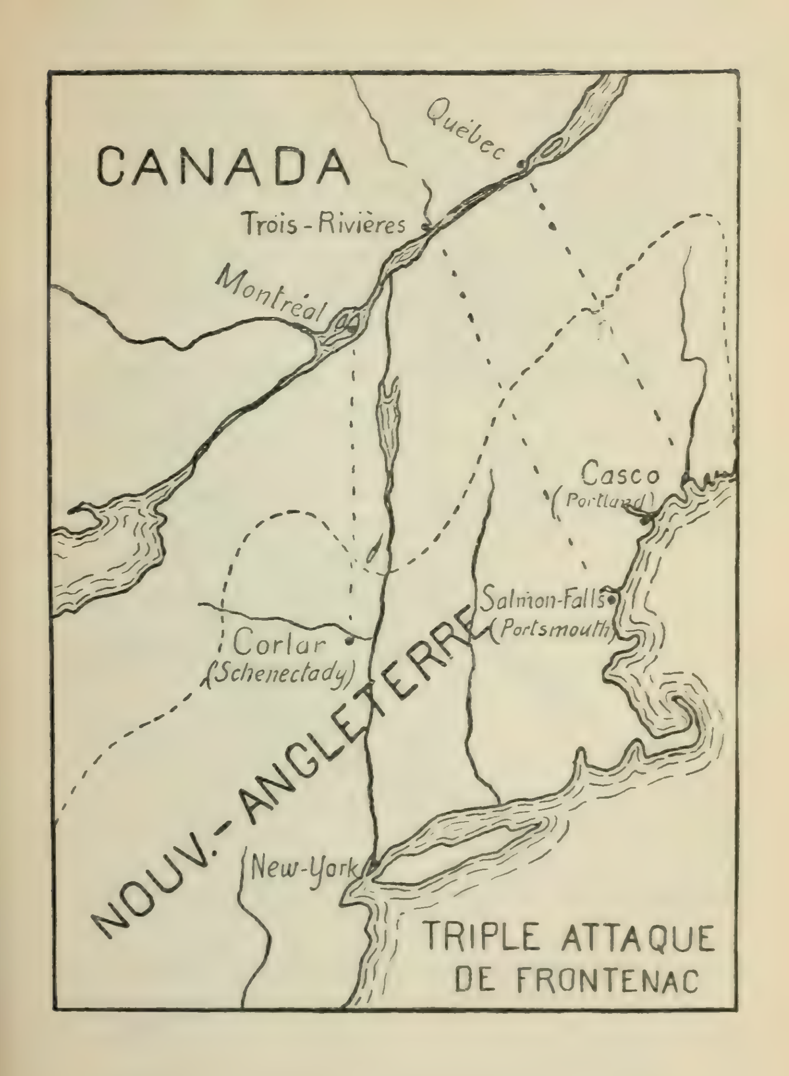
DEVELOPPEMENT.

111. **Retour du comte de Frontenac.**—En 1689, *de Frontenac* arrivait pour la seconde fois à Québec, en qualité de gouverneur, avec la double mission de réduire les Iroquois et de porter la guerre chez les Anglo-Américains. La population québécoise, qui voyait en lui un homme ferme et énergique, l'accueillit avec joie, malgré ses défauts de caractère.

112. **Triple corps expéditionnaire dirigé dans la Nouvelle-Angleterre.**—Le faux brillant d'éphémères triomphes mettait Louis XIV dans l'impuissance de veiller aux intérêts sérieux de la Nouvelle-France. De Frontenac, n'ayant que 1300 hommes de troupes régulières pour tenir en échec les colonies de la Nouvelle-Angleterre, fut vigoureusement secondé par les Canadiens et les sauvages alliés. Afin de venger l'honneur des armes françaises, il organisa trois *petits corps d'armée*.

Le premier, composé de 200 hommes, sous les ordres de *d'Ailleboust de Mantet, de Sainte-Hélène* et *d'Iberville*, quitta Montréal (février 1690) pour aller attaquer *Corlar* (Schenectady). Après avoir parcouru une centaine de lieues dans d'épaisses forêts couvertes de neiges, ces braves guerriers arrivèrent à Corlar pendant la nuit, emportèrent le fort d'assaut et revinrent à Montréal chargés de butin. Une soixantaine d'Anglais trouvèrent la mort, autant furent faits prisonniers, et ceux qui réussirent à s'échapper répandirent la terrifiante nouvelle du côté d'Albany.

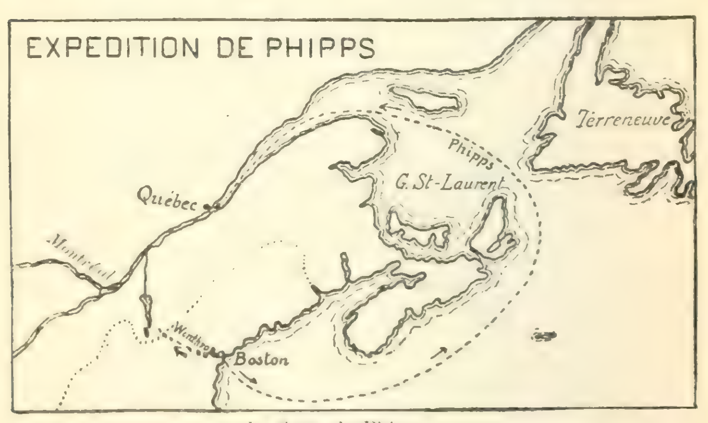
Le second corps, de 52 hommes, commandés par le vaillant *Hertel*, se dirigea de Trois-Rivières sur *Salmon-Falls* (janvier 1690). Ce fort, malgré la résistance des défenseurs, fut enlevé et livré aux flammes. Deux cents Anglais, venus d'un bourg voisin pour couper la route aux


CANADA
Québec
Trois-Rivières
Montréal
Casco
(Portland)
Salmon-Falls
(Portsmouth)
Corlar
(Schenectady)
NOUV.-ANGLETERRE
New-York
TRIPLE ATTAQUE
DE FRONTENAC

vainqueurs, furent défaits, et Hertel opéra sa retraite avec un bon nombre de prisonniers.

Enfin le troisième corps d'armée, composé de 50 Français sous les ordres de *Portneuf*, partit de Québec pour *Casco* (janvier 1690). Ce bourg, muni de huit canons et défendu par 100 hommes, perdit la moitié de ses défenseurs dans une embuscade tendue par deux Français et quatre sauvages. Une tranchée pratiquée par les assiégeants dans un rocher garantissant le fort, obligea le reste de la garnison à se rendre sans coup férir.

113. **Première invasion du Canada : Acadie.**— Les succès de Frontenac attirèrent la vengeance des Anglais qui avaient pour eux le nombre et la richesse. Ils



La flotte de Phipps.

jetèrent d'abord les yeux sur l'Acadie, et confièrent une flotte de six voiles à *Phipps*, qui vint attaquer *Port-Royal* (1690).

Le gouverneur de cette place, *Menneval*, n'étant pas en état de se défendre, demanda une capitulation favorable

qui lui fut accordée ; mais Phipps ne tint point parole, il pilla la contrée environnante et retourna à Boston chargé de dépouilles.

114. **Siège de Québec.**—La conquête de l'Acadie détermina l'Angleterre à s'emparer de la Nouvelle-France. Deux armées furent mises sur pied (1690). Le *général Winthrop*, commandant 3000 hommes, devait marcher sur Montréal, par le lac Champlain, tandis que *Phipps*, avec 35 vaisseaux portant 2000 hommes, ferait le siège de Québec. Informé du danger qui le menaçait, de Frontenac mit la ville en état de défense, tout en laissant quelques compagnies à Montréal, en cas d'attaque. La flotte parut devant Québec le 16 octobre.

Un messager, portant le drapeau parlementaire, se rendit au château Saint-Louis et présenta au gouverneur alors entouré de tous les officiers et de l'élite de la société une lettre qui le sommait de rendre la ville. Prenant ensuite sa montre en main : " Il est dix heures, dit-il, et il me faut une réponse pour onze heures." Cet acte audacieux révolta l'assistance, mais de Frontenac, tout en sentant bouillir son sang, sut se contenir et répondre fièrement : "Allez avertir votre général que je vais lui répondre par la bouche de mes canons." A peine le messager fut-il parti, qu'un coup de canon, pointé par Sainte-Hélène, abattit le pavillon de l'amiral. Voyant cette précieuse dépouille flotter au gré des flots, d'intrépides Canadiens se jettent aussitôt à la nage pour l'aller chercher, et malgré une pluie de balles lancées sur eux, la rapportent glorieuse à la vue de la flotte ennemie.[1] Phipps commença alors à bombarder la ville, mais les avaries qu'il éprouva l'obligèrent à se replier sur l'île d'Orléans.

1 Ce pavillon demeura attaché à la voûte de la basilique jusqu'en 1759.

115. **Combats de la Canardière et de Beauport.**—Pendant que Phipps couvrait Québec de ses feux, 1500 Anglais, s'étant portés en chaloupes sur le rivage de *la Canardière*, furent deux fois vigoureusement repoussés par 300 Canadiens. Les ennemis se retirèrent en jurant contre les Français qui, disaient-ils " se battent derrière les haies et les broussailles comme les Indiens ! " Quatre des plus gros vaisseaux (17 octobre) mouillèrent en face de la ville, pour recommencer le bombardement qui dura jusqu'à huit heures du soir et fut encore repris le lendemain matin, mais, criblés de tous côtés par les canons de la ville, ils furent obligés de s'éloigner.

Les troupes débarquées sur la côte de Beauport, demeurées inactives pendant la canonnade, se dirigèrent sur Québec, dès l'aube du jour ; mais 200 Canadiens, sous les ordres de *Longueuil* et de *Sainte-Hélène*,[1] leur coupèrent le passage et les obligèrent à battre en retraite (20 octobre). Les Anglais tentèrent une dernière attaque du côté de la rivière Saint-Charles ; mais ils furent encore repoussés par des Français, retirés dans une maison bien palissadée.

116. **Retraite des Anglais.**—Phipps, voyant que tous ses efforts avaient été vains, leva l'ancre pour Boston pendant la nuit du 21 au 22 octobre. Il avait perdu 600 hommes, et abandonnait son artillerie et ses munitions.

Louis XIV, ne voulant pas laisser sans récompense cette brillante victoire, fit frapper une médaille pour en perpétuer le souvenir.

Quant à Winthrop, la petite vérole qui ravagea son armée et le peu d'entente des chefs le forcèrent à camper au *lac Georges*.

1 Sainte-Hélène fut blessé à mort ; sa perte fut vivement regrettée.

117. **Combat de Laprairie.**—Le *major anglais Schuyler*, commandant 300 hommes, attaqua 700 à 800 soldats campés à Laprairie (1691). Les Français reculèrent d'abord ; mais l'intrépide *de Chassaigne*, qui arriva avec un bataillon d'élite, repoussa les ennemis. En opérant sa retraite, Schuyler rencontra *de Varennes* qui, accouru de Chambly avec un détachement, le mit dans une déroute complète.

C'est dans cette valeureuse action que le jeune et vaillant *Le Ber Duchêne*, fut blessé grièvement.

118. **Reprise de Port-Royal.**—Les Anglais, voulant à tout prix conquérir les immenses territoires du sud, négligeaient l'Acadie. *Villebon* en profita pour reprendre *Port-Royal* et s'emparer, sur la rivière Saint-Jean, d'un navire sur lequel se trouvait *Nelson*,[1] chef d'un parti opposé à celui de Phipps.

Questionnaire.—1. De quelle mission Frontenac était-il chargé dans sa seconde administration ?—2. Où dirigea-t-il les trois corps expéditionnaires qu'il organisa ?—3. Parlez de l'invasion anglaise en Acadie.—4. Que savez-vous du siège de Québec par Phipps ? 5. Quel fut le résultat du combat de la Canardière ?--de Beauport ?—6. Parlez du combat de Laprairie.—7. Quel fut le succès de Villebon à Port-Royal ?

Devoirs.—1. Parlez du triple corps expéditionnaire organisé par Frontenac.--Racontez le siège de Québec par Phipps, et les combats de la Canardière et de Beauport.

---

1 Nelson, qui s'était toujours montré bien disposé envers les Français, fut traité loyalement par de Frontenac.

QUATORZIEME LEÇON

BRAVOURE ET HÉROÏSME DES CANADIENS

RÉSUMÉ

119. **L'héroïne de Verchères.**—*Madeleine de Verchères*, âgée de quatorze ans, tint pendant huit jours les Iroquois à distance du *fort de Verchères* et dans les environs (1692).

120. **Combat d'Iberville dans le Maine.**—*D'Iberville* se rendit au fort *Pemquid*, qu'il détruisit (1696), malgré la résistance de *Chubb*.

121. **Dans Terre-Neuve.**—De Pemquid le héros canadien se porta sur *Saint-Jean* de Terre-Neuve, qu'il emporta d'emblée (1696).

122. **Combat Naval.**—Après ses succès à Terre-Neuve, d'Iberville alla à la baie d'Hudson reconquérir le fort *Nelson* (1697). Ayant aperçu trois vaisseaux anglais à l'entrée de la baie, il les poursuivit et s'en empara.

123. **Expédition contre les Iroquois.**—De Frontenac avec une armée de 2000 hommes, fit une expédition heureuse (1696) contre les *Onnontagués et les Onneyouts*.

124. **Paix de Ryswick.**—Le traité de *Ryswick* (1697) mit trève aux hostilités.

125. **Mort de Frontenac.**—Le comte de Frontenac décédé à Québec (1698) dans sa 78e année, conserva jusqu'à la fin la fermeté et la vivacité d'esprit de ses plus belles années.

DEVELOPPEMENT

119. L'Héroïne de Verchères.—Pendant l'automne de 1692, les Iroquois se répandirent par petites bandes à Verchères et dans les environs, pour lever des chevelures et ravager les campagnes. Un jour le fort n'était pas gardé :[1] seuls *Mlle Madeleine de Verchères*, âgée de quatorze

[1] M. de Verchères était à Québec, les cultivateurs travaillaient aux champs, et les soldats faisaient la chasse.

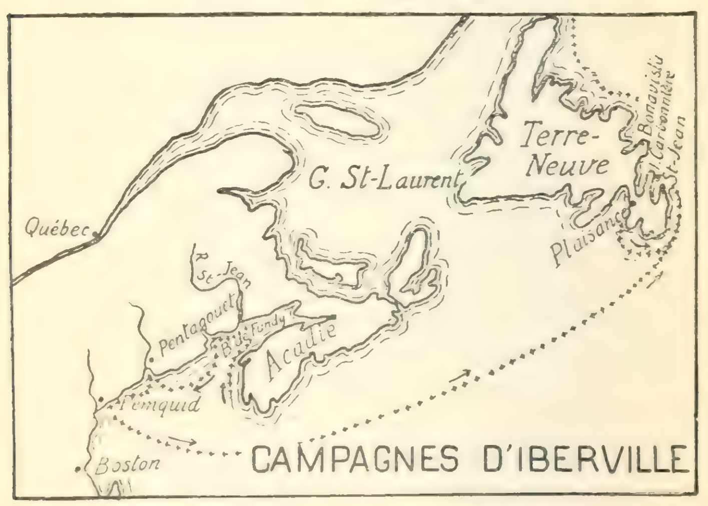
ans, ses deux jeunes frères, des vieillards, des femmes et des enfants se trouvaient au village. Madeleine, s'étant rendue au bord du fleuve pour donner des ordres à deux domestiques, entendit à quelque distance des coups de fusils trahissant la présence d'une quarantaine Iroquois qui se dirigeaient sur elle. Dans une course rapide, elle s'élance vers le fort; les Iroquois font feu, et quarante balles sifflent à ses oreilles sans cependant l'atteindre. Madeleine se précipite dans le fort, en referme la porte, pénètre dans la redoute, distribue des armes et des munitions à ceux qui peuvent s'en servir, puis, par un coup de canon et une décharge de mousqueterie, tient l'ennemi à distance et avertit les moissonneurs et les soldats occupés à faire la chasse du danger qui les menace. Le fusil au bras et un chapeau d'homme crânement posé sur la tête, Madeleine paraît ensuite sur les remparts, pour y faire l'office de sentinelle. Les Iroquois, croyant le fort bien gardé, n'osèrent approcher pendant le jour. Connaissant leur ruse, Madeleine passa la nuit à épier leurs mouvements. Les ravages que ces farouches ennemis exercèrent dans les environs et les cris frénétiques de leur joie féroce n'effrayèrent point son courage. "Enfin, le jour parut, dit la jeune héroïne dans son mémoire, et le soleil, en dispersant les ténèbres de la nuit, sembla dissiper aussi notre chagrin et le danger qui



Melle de Verchères.

nous menaçait." Une semaine entière s'était écoulée lorsque le lieutenant de *La Monerie* et quarante soldats, envoyés de Montréal par M. de Callières, arrivèrent pour porter secours à celle dont la valeur, selon l'expression du poète, n'avait pas attendu le nombre des années. La bravoure de notre héroïne ne doit pas nous étonner, on peut dire que c'était un héritage de famille. En effet, deux ans auparavant, Mme de Verchères avait aussi défendu pendant deux jours le même fort, que Parkman appelle le *Château dangereux* du Canada.

120. **Campagne d'Iberville : dans le Maine.**—Le commerce des pelleteries faisait convoiter et aux Français et aux Anglais la possession des régions glacées de la *mer*



Campagnes d'Iberville dans le Maine.

d'Hudson. D'Iberville, qui avait déjà soutenu l'honneur du drapeau français dans ces contrées (1686-1694), exposait au ministre des colonies (1696) qu'en laissant les Anglais envahir *Terre-Neuve*, d'où ils retiraient de si grands

profits de pêche, on fermait à la France l'entrée du Canada. Il ajoutait : "Le véritable moyen d'empêcher les Canadiens de courir les bois, c'est de les pousser à la pêche et au commerce." Louis XIV chargea le héros canadien de raser le fort *Pemquid*, de ruiner les *établissements anglais* à Terre-Neuve et de se rendre ensuite à la baie d'Hudson pour reprendre le fort *Bourbon.*

En arrivant en Acadie avec ses deux vaisseaux, d'Iberville apprend que trois navires anglais croisent à la rivière Saint-Jean ; il se porte à leur rencontre, s'empare du premier et force les deux autres à prendre la fuite.

Après s'être arrêté à *Pentagouet*, pour radouber ses vaisseaux, il se dirigea sur Pemquid ; *Chubb*, commandant de ce fort, se rendit après avoir opposé une faible résistance. Le fort fut détruit et les 92 hommes de sa garnison envoyés à Boston.

Après cet exploit, d'Iberville échappa à la poursuite de sept vaisseaux anglais, en serrant la côte, dont les abords aux rochers escarpés effrayèrent l'ennemi.

121. **Dans Terre-Neuve.**—Du fort de *Pemquid*, d'Iberville se rendit à *Terre-Neuve* (1696). M. *de Brouillan*, gouverneur de Plaisance, et qui, à cet endroit, avait fait épouver un échec aux Anglais (1692), vint unir ses forces aux siennes. *Saint-Jean* fut emporté d'emblée. L'acte de capitulation signé, de Brouillan retourna à Plaisance.

D'Iberville, l'idole de son bataillon de 124 Canadiens, explora l'île en tous sens, rasa tous les établissements anglais, tua 200 personnes et fit 700 prisonniers. Cependant, son petit nombre d'hommes ne lui permit pas d'attaquer *Bona Vista* et l'île *Carbonnière*, postes fortifiés dans lesquels s'était refugiée la garnison anglaise.

122. **Combat naval.**—Après les brillantes campagnes de *Terre-Neuve*, d'Iberville revint à Plaisance, où il trouva son frère *Sérigny* qui venait d'arriver de France avec trois vaisseaux et un brigantin (1697). Ce fut sur cette petite flotte que d'Iberville s'embarqua pour aller reconquérir le fort *Bourbon* ou *Nelson*, à la baie d'Hudson. A l'entrée de la baie, les glaces écrasèrent le brigantin et bloquèrent les trois autres vaisseaux pendant près d'un mois. La mer devenue libre, d'Iberville, monté sur le *Pélican*, vaisseau de 46 canons, pris la route du fort Nelson. Le lendemain matin (5 septembre), apercevant trois navires anglais, l'un de 52 canons et les autres de 32, il les attaqua afin de les empêcher de secourir le fort. Le feu dura de neuf heures à midi. D'Iberville, voyant que les forces sont inégales —ses deux autres vaisseaux ne l'ayant pas encore rejoint—résout d'en finir ; il pointe tous ses canons à couler bas, aborde vergue à vergue le plus gros navire anglais, lui envoie sa bordée et le fait sombrer ; il en poursuit ensuite un deuxième, qui amène pavillon ; le troisième, qui avait pris le large à toutes voiles, lui échappe. Quelques jours après, le héros canadien couronnait ce glorieux exploit en s'emparant du fort Nelson : cette dernière victoire rendait la baie d'Hudson à la France.

123. **Expédition contre les Iroquois.**—Depuis le massacre de Lachine (1689), l'audace des Iroquois allait toujours croissant. Se tenant en embuscade sur la lisière des bois, dans les champs, autour des habitations, ces farouches ennemis dévastaient tout sur leur passage, levaient des chevelures et faisaient des prisonniers, qu'ils amenaient dans leurs cantons, pour mieux savourer le plaisir atroce de les torturer. D'impérieuses circonstances avaient toujours empêché Frontenac de leur donner la crainte des armes françaises. Enfin, il jugea le moment

venu, leva une armée de 2000 hommes, et se rendit dans les cantons de ces barbares que soutenaient les Anglais (1696). Ayant appris l'arrivée des Français, les *Onnontagués* mirent le feu à leurs cabanes et s'ensevelirent dans les bois. Les *Onneyouts*, effrayés, demandèrent la paix, qu'ils obtinrent en donnant en ôtage cinq de leurs principaux chefs. Les bourgades des Onnontagués et des Goyogouins furent réduites en cendres, et leurs champs de maïs dévastés. Frontenac retourna à Montréal, sans attaquer les Agniers, auxquels s'étaient unis les Anglais.

La campagne de Frontenac fortifia l'alliance des Français avec les tribus de l'Ouest, et détacha les Iroquois de la Nouvelle-Angleterre, sur l'appui de laquelle ils n'osaient plus compter.

126. **Paix de Ryswick.**—Le traité de *Ryswick*, signé en 1697, mit une trève aux hostilités, assura à la France le territoire de la baie d'Hudson, et rendit à l'Angleterre ses possessions du golfe.

127. **Mort de Frontenac.**—Le comte de Frontenac mourut le 28 novembre 1698. "Il était, dit Charlevoix, dans sa soixante-dix-huitième année; mais, dans un corps aussi sain qu'il est possible de l'avoir à cet âge, il conservait toute la fermeté et toute la vivacité d'esprit de ses plus belles années. Il est mort comme il avait vécu, chéri de plusieurs, estimé de tous, et avec la gloire d'avoir, sans presque aucun secours de France, soutenu et augmenté même une colonie ouverte et attaquée de toutes parts, et qu'il avait trouvée sur le penchant de sa ruine."

Questionnaire.—1. Que savez-vous de l'héroïne de Verchères?—2. Parlez des exploits d'Iberville à Terre-Neuve? 3. Quel combat naval livra-t-il en se dirigeant vers le fort Nelson?—4. Parlez de l'expédition de Frontenac contre les Iroquois?—5. Quel fut le résultat de

la paix de Ryswick ? — 6. Que dit Charlevoix en parlant de la mort de Frontenac ?

Devoirs. — Parlez de l'héroïne de Verchères. — 2. Racontez les campagnes d'Iberville dans le Maine et dans Terre-Neuve.

LE COMTE DE FRONTENAC.

- 1ère administration (1672 à 1682).
  - Son arrivée.
  - Progrès de la colonisation.
    - Construction du fort Cataracoui.
    - Découverte du Mississipi,
    - Voyages d'exploration de M. de la Salle.
  - Ses dissensions
    - avec le gouverneur de Montréal,
    - avec l'abbé de Fénelon,
    - avec l'intendant et les principaux conseillers.
  - Son rappel.
  - Etat de la colonie à son retour.
- 2 Administration (1689 à 1698).
  - Guerre avec les Anglais.
    - Triple corps expéditionnaire dirigé
      - contre Corlar,
      - contre Salmon-Falls,
      - contre Casco.
    - 1ère invasion anglo-américaine.
      - Conquête de l'Acadie,
      - Siège de Québec,
      - Retraite des Anglais.
    - 2e invasion.
      - Combat de Laprairie,
      - Reprise de Port-Royal.
    - Campagnes d'Iberville
      - à la baie d'Hudson,
      - dans le Maine,
      - dans l'île de Terre-Neuve,
      - à la baie d'Hudson.
  - Guerre avec les Iroquois.
    - Irruptions à Verchères et dans les environs.
    - Grande expédition de 1696.
  - Paix de Ryswick.
  - Sa mort ; éloge.

QUINZIEME LEÇON

TRAITÉ DE PAIX ET INVASION ANGLAISE

RÉSUMÉ

126. **M. de Callières, gouverneur.**—*M. de Callières*, successeur du comte de Frontenac (1698), amena les Iroquois à signer un traité. *Kondiaronk*, habile chef huron, l'aida beaucoup dans cette importante affaire.

127. **Grand traité de paix avec les Sauvages.**— Le grand traité de paix avec les Sauvages fut signé à *Montréal* (1701), en présence du gouverneur et des principaux officiers. Les députés des nations indiennes étaient au nombre de 1300.

128. **M. de Vaudreuil, gouverneur.**—M. *de Vaudreuil*, qui remplaça M. de Callières (1703), se prepara à faire face à l'invasion anglaise, à la veille d'éclater.

129. **Capture du vaisseau "La Seine".**—Quatre vaisseaux anglais, après un combat opiniâtre, capturèrent *La Seine* (1705), portant une cargaison évaluée à 1,000,000 de livres.

130. **Expéditions dans la Nouvelle-Angleterre.**— *Hertel de Rouville* détruisit les établissements anglais de *Deerfield* et de *Haverhill* (1704).

131. **Attaques des Anglais contre Port-Royal.**— En 1704 et 1707, les Anglais furent repoussés à Port-Royal par *de Subercase*, commandant de cette place.

132. **Prise de Saint-Jean à Terre-Neuve.**—M. *de Saint-Ovide* délogea, en plein cœur d'hiver, les Anglais de *Saint-Jean*, à Terre-Neuve (1709).

133. **Perte de l'Acadie.**—Une flotte anglaise, commandée par *Nicholson*, s'empara de Port-Royal, en 1710. De Subercase obtint une capitulation honorable.

134. **Invasion du Canada.**—Après la prise de l'Acadie, les Anglais se décidèrent à envahir le Canada par *terre* et par *eau* (1710).

135. **La recluse canadienne.**—Montréal, menacé par le général *Nicholson*, à la tête de 4000 soldats, qui devaient venir par le *lac Champlain*, consulta Melle *LeBer*, la célè-

bre recluse canadienne, et fut rassuré sur son sort. Nicholson rebroussa chemin (1711).

136. **Destruction de la flotte anglaise.**—La flotte de l'amiral *Walker*, portant 6500 soldats, venant assiéger Québec (1711), alla se briser dans le golfe sur les récifs de *l'île aux Œufs.*

137. **Notre-Dame de la Victoire.** – En reconnaissance de la faveur obtenue, Québec fit restaurer l'Eglise de *Notre-Dame de la Victoire*, construite en 1682.

138. **Soulèvement des Outagamis.**—Les Anglais, ne pouvant réussir à faire rompre le traité de neutralité des Iroquois avec les Français, poussèrent les *Outagamis* ou *Renards* à s'emparer du *Détroit* (1712). Les Français et les sauvages alliés, commandés par *Dubuisson*, défendirent cette place avantageusement, et 2000 Outagamis trouvèrent la mort.

139. **Traité d'Utrecht.**—Par le traité d'*Utrecht* (1713), la France cédait à l'Angleterre l'*Acadie, Terre-Neuve* et la *baie d'Hudson.*

DÉVELOPPEMENT.

126. **M. de Callières, gouverneur.**—M. *de Callières*, homme ferme, droit, probe, expérimenté et ayant de l'ascendant sur les sauvages, succéda au comte de Frontenac (1698). Le nouveau gouverneur usa de l'influence du père *Bruyas*, de MM. de *Joncaire* et de *Maricourt*, pour tâcher d'amener les Iroquois à signer un traité de paix. Les *cinq cantons* envoyèrent à Montréal dix-neuf ambassadeurs pour *renverser la chaudière de guerre et planter l'arbre de la paix.* Kondiaronk, habile et rusé chef huron surnommé le *Rat*, aida de Callières de toute son énergie dans cette importante affaire. Ce grand traité, signé en 1700, fut ratifié solennellement l'année suivante.

127. **Grand traité de paix avec les Sauvages.**—1300 députés, de presque toutes les nations indiennes de

l'Amérique du Nord, se rendirent à Montréal, en 1701, pour la ratification solennelle du grand traité de paix signé l'année précédente. Le gouverneur, entouré des principaux officiers et du beau sexe de la ville, se plaça en évidence, dans une vaste enceinte préparée exprès pour la cérémonie. Kondiaronk, quoique gravement malade, fit un discours qui enleva l'auditoire.

Les chefs appelés à parler et à signer s'étaient affublés de la manière la plus bizarre. Celui des Algonquins, dont les cheveux étaient agencés en tête de coq, au moyen d'un plumet rouge qui simulait une crête, s'avança vers le gouverneur et lui dit : "Mon père, je ne suis point homme de conseil ; mais j'écoute toujours ta voix ; tu as fait la paix, et j'oublie tout le passé." Après les discours prononcés dans les différents idiomes, trente-huit chefs signèrent le traité ; on apporta ensuite le grand calumet de paix, et chaque signataire vint à son tour en tirer quelques bouffées de fumée. Le chant du *Te Deum* termina les séances.

On servit aux députés trois bœufs entiers bouillis dans d'immenses chaudières, et le repas fut gai. Le soir, il y eut illumination, feux d'artifice et décharge de canons. Le lendemain, le gouverneur distribua aux chefs les présents du roi, et leur fit promettre l'échange des prisonniers.

Ce traité, qui fut gardé, permit au Canada de soutenir avec avantage, pendant 60 ans, les attaques multipliées de l'Angleterre.

128. **M. de Vaudreuil, gouverneur.**—De Callières, mourut (1703) avant de voir recommencer les hostilités. Il fut remplacé par le gouverneur de Montréal, M. de Vaudreuil, gentilhomme recommandable par son expérience, son courage, son affabilité et la noblesse de son caractère. De Vaudreuil affermit le traité signé avec les sauvages, et

se prépara à faire face à l'invasion anglaise, à la veille d'éclater.

129. **Capture du vaisseau "La Seine."**—Les Français éprouvèrent une perte considérable sur mer. *La Seine*, vaisseau du roi, commandée par le chevalier de *Maupeou*, et portant une cargaison évaluée à 1,000,000 de livres, fut attaquée par quatre navires de guerre anglais et amena pavillon après un combat opiniâtre de dix heures (1705). *Mgr de Saint-Valier*, qui était à bord, fut conduit à Londres, où il passa cinq ans.

La perte de *La Seine* obligea les Canadiens à se livrer à la culture du lin et du chanvre et à fabriquer de la toile. Madame *de Repentigny* et plusieurs autres personnes distinguées se mirent à la tête du mouvement et réussirent à merveille à utiliser les plantes textiles du pays.

130. **Expéditions dans la Nouvelle-Angleterre.**—Des partis de Français, de Canadiens et d'Abénaquis, se dirigèrent du côté de Boston, pour ravager les établissements anglais. M. *de Beaubassin* ne tua pas moins de 300 personnes. En même temps, les Anglais pénétraient dans la contrée des Abénaquis, qu'ils dévastèrent. *Hertel de Rouville*, commandant 250 hommes, se porta à leur rencontre, attaqua pendant la nuit le village de *Deerfield*, donna la mort à 47 personnes, et revint avec 112 prisonniers (1704). Quelques années plus tard, Rouville emportait d'assaut le bourg palissadé de *Haverhill*.

131. **Attaques des Anglais contre Port-Royal.**—*De Subercase* vit avec étonnement les Anglais, qui avaient été repoussés à Port-Royal (1704), envoyer le colonel *March* avec vingt-cinq voiles, pour attaquer cette place (1707). Le lendemain de son arrivée, March faisait débarquer 2000 hommes. *De Saint-Castin*, ancien soldat du régiment de Carignan-Salières, fixé parmi les Abéna-

quis du Pénobscot, repoussa vigoureusement 400 Anglais qui cherchèrent à enlever des bestiaux. Les Anglais, ayant voulu escalader le fort pendant la nuit, furent vigoureusement repoussés, et, dès que la marée le leur permit, ils se retirèrent avec une perte de quatre-vingts hommes tués ou blessés. Soixante Canadiens avaient beaucoup contribué à cette victoire.

March essaya de laver la honte de sa défaite en reparaissant deux mois après, devant Port-Royal, avec des forces plus considérables. Tous les habitants des campagnes environnantes mirent leurs bras à la disposition de Subercase. Un bataillon d'élite, sous les ordres de *Géranger*, fit des prodiges de valeur. La flotte dut encore se retirer.

132. **Prise de Saint-Jean de Terre-Neuve.**—La défaite de *March*, à Port-Royal, détermina *Saint-Ovide*, lieutenant du roi à Plaisance, à déloger tout à fait les Anglais de Terre-Neuve. En plein cœur d'hiver, l'intrépide guerrier, marcha avec 169 hommes, sur *Saint-Jean*, défendu par 900 soldats, 50 canons et trois forts considérables. Il se rendit maître de la place en moins d'une demiheure, fit des prisonniers et revint chargé de butin (1709).

133. **Perte de l'Acadie.**—L'Angleterre, après ses revers nombreux, tenta un effort suprême pour s'emparer de l'*Acadie*. *Nicholson*, commandant une flotte de 54 voiles portant 4000 hommes, vint bloquer *Port-Royal* (1710). De Subercase n'avait que 300 soldats à lui opposer. Il se défendit néanmoins avec énergie pendant dix-neuf jours, et ne capitula que quand la mort ou la désertion eurent réduit sa garnison à 150 combattants. De Subercase obtint les honneurs de la guerre, et sortit tambour battant et enseignes déployées.

L'Acadie prit le nom de *Nouvelle-Ecosse*, et Port-Royal,

celui d'*Annapolis*, en l'honneur de la reine Anne, d'Angleterre.

134. **Invasion du Canada.**—La prise de l'Acadie décida les Anglais à envahir en même temps le Canada par terre et par eau (1710). Le général Nicholson, commandant 4000 hommes de guerre, devait venir par le lac Champlain pour attaquer Montréal, tandis que l'amiral *Walker* assiégerait Québec.



Melle Jeanne Le Ber

135. **La recluse canadienne.** — Montréal menacé consulta Melle *Jeanne Le Ber*, la célèbre recluse canadienne, qui, après un moment de silence, répondit : "La très sainte Vierge elle-même gardera le pays." Le baron de Longueuil chargé d'aller observer l'ennemi du côté de Chambly, reçut solennellement des mains de M. Belmont, dans l'église Notre-Dame, un drapeau sur lequel Melle Le Ber avait brodé cette prière : "Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes, mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges, que nous invoquons. Elle est terrible comme une armée rangée en bataille ; sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis." En arrivant à Chambly, de Longueuil apprit que Nicholson avait rebroussé chemin (1711). Cette nouvelle causa une grande joie à Montréal. Les troupes, pleines d'espérance, prirent aussitôt le chemin de Québec, pour prêter main forte à cette ville, où l'on attendait l'ennemi d'un jour à l'autre.

136. **Destruction de la flotte anglaise.**—Une flotte de 88 voiles, portant 6,500 soldats, fut confiée à l'amiral Walker, pour venir faire le siège de Québec (1711). Le Canada n'avait que 5,000 hommes à opposer à cette redoutable invasion. Walker se tenait si assuré de son succès, qu'il distribua même en mer, à quelques officiers, les principales charges administratives de la ville, qu'il venait conquérir. L'amiral avait calculé sans Dieu, qui dispose de tous les événements. Pendant une nuit brumeuse, un vent impétueux poussa la flotte sur les récifs de l'*île aux Œufs ;* en moins de deux heures, huit des plus gros vaisseaux coulèrent à fond, et la foudre en mit un autre en éclats. Le lendemain matin, la côte était toute couverte de cadavres[1] et d'épaves. Walker, forcé de renoncer à son projet, retourna à Londres. Pour comble de malheur, le feu prit au vaisseau amiral, en entrant dans la Tamise, et le fit sauter avec tout l'équipage.

137. **Notre-Dame de la Victoire.**—A la vue du danger imminent qui la menaçait, la colonie avait tourné ses regards vers Marie. La nouvelle du désastre de la flotte de Walker mit tout le monde dans la jubilation. En reconnaissance de la faveur obtenue, Québec fit restaurer l'église de Notre-Dame des Victoires[2].



Notre-Dame de la Victoire

138. **Soulèvement des Outagamis.**—Ne pouvant réussir à faire rompre aux Iroquois le traité signé en 1701

1 900 hommes périrent.

2 Cette église, construite en 1682 et dédiée à l'*Enfant Jésus*, fut consacrée à Marie, sous le titre de *Notre Dame de la Victoire* (1690), pour commémorer la victoire sur Phipps.

avec les Français, les Anglais suscitèrent contre l'*établissement du Détroit* les *Outagamis* ou *Renards*, ennemis de toutes les tribus de l'Ouest (1712). Les sauvages alliés se rendirent à l'appel de *Dubuisson*, gouverneur de cette colonie. Le combat s'engagea avec beaucoup d'ardeur.

Pour se soustraire aux balles meurtrières des Français, les Outagamis combattirent dans des trous creusés dans la terre. Montés sur des échafauds, les Français les délogèrent par une vive fusillade. Les Outagamis se rendirent à discrétion, après une perte de 2000 hommes. Leur nation fut bien affaiblie de ce coup fatal. Les Anglais renoncèrent alors au projet de s'emparer du Détroit, qui leur eut donné libre accès sur les lacs et, eut coupé toute communication entre le Canada et les contrées de l'Ouest.

139. **Traité d'Utrecht.**—Le traité d'*Utrecht*, qui mit une trève à la guerre, cédait à l'Angleterre l'*Acadie*, *Terre-Neuve*, la *baie d'Hudson* et la *contrée des Iroquois*. La France ne gardait que l'île du *Cap-Breton* et les autres îles du golfe, avec le droit de *pêcher* sur la côte de *Terre-Neuve* (1713). En livrant à l'Angleterre l'entrée du Canada et le littoral de ses possessions, la France *marchait* nécessairement à la ruine de ses colonies.

Questionnaire.—1. Avec quelle nation M. de Callières passa-t-il un grand traité de paix ?—2. Qui remplaça M. de Callières ?—3. Que savez-vous du vaisseau La Seine ?—4. Parlez des expéditions dans la Nouvelle-Angleterre ?—5. Parlez de March à Port-Royal ?—6. Que fit Saint-Ovide à Saint-Jean de Terre-Neuve ?—7. Que savez-vous de Nicholson en Acadie ?—8. Quelle fut la réponse de Melle Le Ber à ceux qui la consultèrent au sujet de l'invasion du Canada par les Anglais ?—9. Que devint la flotte de Walker ?—10. Comment Québec témoigna-t-il sa reconnaissance en apprenant la destruction de cette flotte ?—11. Parlez de la défense de Dubuisson contre les Outagamis ?—12. Dites les clauses du traité d'Utrecht ?

Devoirs.—1. Racontez le grand traité de paix de M. de Callières avec les Sauvages.—2. Parlez de l'invasion du Canada par Nicholson et Walker.

TROISIÈME ÉPOQUE

TRENTE-CINQ ANNEES DE PAIX ET REPRISE DES HOSTILITES

(1713-1748)

SEIZIEME LEÇON

EXTENSION DES COLONIES FRANÇAISES ET PRÉTENTION DES ANGLAIS

RÉSUMÉ

140. **Les effets de la guerre.**—Les *trente années de guerre* avaient beaucoup nui à l'immigration ; *les trente-cinq années* de paix qui suivirent le traité d'Utrecht (1713), permirent à la colonie de se développer.

141. **Fondation de la Nouvelle-Orléans.**—M. Jean-Baptiste Le Moyne de *Bienville* jeta les bases de la *Nouvelle-Orléans*, en 1717. Les émigrants canadiens furent les colons les plus vigoureux.

142. **Fondation de Louisbourg.** — Après le traité d'Utrecht, les Français, voulant fermer l'entrée du Canada aux Anglais, fondèrent *Louisbourg*, dans l'île du Cap-Breton.

143. **Les colonies du golfe.**—La France chargea le comte de *Saint-Pierre* de coloniser les îles *Saint-Jean* (Prince-Edouard), *Miscou*, *Madeleine* et *Ramées*, situées dans le golfe : cette tentative échoua complètement (1719).

144. **Les Abénaquis.**—La question des limites mal déterminée entre le territoire des Anglais et celui des Abénaquis causa un massacre épouvantable.

145. **Assassinat du père Rasles.**—Le père *Rasles*, missionnaire des Abénaquis, fut honteusement massacré par les Anglais à *Narantsouak* (1724).

146. **Fondation de Niagara et du fort Saint-Frédéric.**—Pour arrêter les prétentions des Anglais du côté des grands lacs, la France sortit le fort Niagara de ses ruines (1725), et érigea le fort *Saint-Frédéric*, sur le lac Champlain.

147. **Naufrage du Chameau.**—Le *Chameau*, portant 250 passagers, naufragea sur les récifs de Louisbourg (1725).

148. **Mort de M. de Vaudreuil.**—En 1725, le Canada eut la douleur de perdre M. *de Vaudreuil*, qui mourut après une habile et longue administration de vingt-deux ans.

DÉVELOPPEMENT.

140 **Les effets de la guerre.**—Trente années d'une guerre désastreuse avait réduit presque à rien le courant d'immigration, et la colonie dut trouver dans son propre fonds l'essor de son développement. La paix, l'honnêteté et la simplicité régnaient alors dans les mœurs canadiennes.

Les trente-cinq années de paix qui suivirent le traité d'Utrecht (1713), permirent à la France de peupler l'*île Royale* et la *Louisiane*, et d'établir entre le Canada et cette dernière une ligne de communications régulières au moyen d'une soixantaine de forts érigés sur des hauteurs commandant aux plaines environnantes, et destinés à devenir autant de centres de colonisation.

141. **Fondation de la Nouvelle-Orléans.** — M. Jean-Baptiste Le Moyne de *Bienville* jeta dans les roseaux qui couvraient les rives du Mississipi, les bases de la *Nouvelle-Orléans* (1717). Comprenant que la valeur d'un pays se mesure d'après les produits du sol, les émigrants cultivèrent avec succès les diverses céréales et élevèrent des troupeaux en abondance. " Les colons les plus prospères, dit Bancroft, étaient les vigoureux émigrants du Canada, qui n'avaient guère apporté avec eux qu'un bâton et les vêtements grossiers dont ils se couvraient." Là, comme ailleurs, les missionnaires furent les plus puissants coopérateurs du progrès et de la civilisation. Il est bon de

remarquer aussi que dans l'*Illinois*, les pères Jésuites étaient les promoteurs de trois ou quatre chrétientés, qui rappelaient les mœurs et les coutumes des premiers chrétiens.

142. **Fondation de Louisbourg.**—Après la conclusion du traité d'*Utrecht* (1713), la France songea à fermer l'entrée du Canada à l'Angleterre, en fortifiant l'île du *Cap-Breton*, qu'elle appela île *Royale*. M. *de Costebelle*, ancien gouverneur de Plaisance, fut chargé d'y jeter les fondations de *Louisbourg* (1713). Les ports *Sainte-Anne* et le havre à l'*Anglais* se disputaient par la beauté de leurs sites et leurs immenses avantages l'honneur de posséder la nouvelle forteresse ; le havre à l'Anglais eut la préférence à cause de son facile abord. Les remparts élevés à l'île Royale, quoique inachevés, coûtèrent 30,000,000 de livres.

Le gouverneur de Louisbourg, comme celui de la Louisiane, dépendait du gouverneur général, résidant à Québec.

143. **Les colonies du golfe.**—La France, n'ayant pu songer jusque-là à coloniser les îles les moins importantes du golfe, concéda au comte de *Saint-Pierre* les îles de *Saint-Jean* (Prince-Edouard), de *Miscou*, de la *Madeleine* et de *Ramées* (1719).

Le peu d'entente des colons fit échouer l'entreprise de colonisation du comte de Saint-Pierre, et ces îles restèrent dans l'oubli jusqu'en 1749, époque où les Acadiens s'y réfugièrent, pour se soustraire à la domination anglaise. Sous le gouvernement français, la population des différentes colonies du golfe ne dépassa jamais 40,000 âmes. Les colons faisaient la traite avec les Micmacs et vivaient de pêche. Au fond, l'île Royale n'était qu'une vaste pêcherie, doublant sa population en été.

Cette île exportait aussi en France et aux Antilles une grande quantité de bois. Les insulaires, employés au ser-

vice des riches qui avaient le monopole des pêcheries, vivaient dans l'indigence.

144. **Les Abénaquis.**—La question des limites mal déterminée par le traité d'Utrecht (1713), entre le territoire des Anglais et celui des Abénaquis, occasionna un massacre épouvantable. Les Anglais, qui prétendaient posséder avec la presqu'île de la Nouvelle-Ecosse les territoires arrosés par les rivières Saint-Jean, Sainte-Croix, Penobscot et Kénebec, construisirent des forts sur ces terres, y établirent des comptoirs et sommèrent même les chefs des Abénaquis, de se retirer. L'un d'eux répondit : "Le roi de France peut disposer de ce qui lui appartient, mais quant à moi, j'ai ma terre où le Grand-Esprit m'a placé, et aussi longtemps qu'un enfant de ma tribu vivra, je combattrai pour le défendre." Les Abénaquis voulurent alors prendre les armes ; le père *Rasles*, qui usa de toute son influence pour les en empêcher, ne put cependant dissiper l'orage.

145. **Assassinat du père Rasles.**—De grand matin, le 24 août 1724, 280 Anglais envahirent *Narantsouak*, fort abénaquis, où ne se trouvaient qu'une cinquantaine de guerriers qui firent quelque résistance, pour donner le temps de fuir aux enfants, aux femmes et aux vieillards. Le père *Rasles*, éveillé par les clameurs, accourut pour se mettre à la disposition de son cher troupeau. Son apparition attira l'attention des Anglais, et une grêle de balles le renversa mort au pied d'une croix qu'il avait fait planter. Sept Indiens, ayant voulu le protéger, tombèrent à ses côtés. Après le combat, quand les sauvages vinrent pleurer sur les ruines de leurs villages, soulager les blessés et ensevelir les morts, ils trouvèrent dans les décombres le corps du père Rasles criblé de coups, le crâne fracassé, la bouche et les yeux remplis de boue. On l'enterra à l'endroit où il célébrait habituellement les saints mystères.

C'est ainsi que les fanatiques colons anglais, ayant si souvent trouvé à redire contre la prétendue barbarie des sauvages convertis, s'acharnèrent sur le corps d'un saint missionnaire, qui ne leur avait fait d'autre mal que de travailler avec zèle au salut des âmes.

" Ainsi, dit Bancroft, périt Sébastien Rasles, le dernier des missionnaires catholiques dans la Nouvelle-Angleterre. Rasles était dans sa soixante-septième année, et il en avait passé trente-sept au service de Dieu en Amérique. Il était naturellement robuste, mais l'âge, les fatigues et les jeûnes l'avaient épuisé. Il connaissait plusieurs dialectes des Algonquins, et avait évangélisé diverses tribus de la vallée du Mississipi. En 1721, engagé par le père de Lachasse[1] à revenir au Canada, il répondit : " Dieu m'a " confié ce troupeau, je suivrai son sort, heureux d'être " immolé pour son plus grand bien." Ses collègues le pleurèrent comme un martyr et le glorifièrent comme un saint. Le ministère français, jaloux de donner un exemple de modération, fit taire son indignation, se confiant aux commissaires des deux nations pour rétablir la tranquillite sur les frontières."

146. **Fondation de Niagara et du fort Saint-Frédéric.**—Les prétentions de la Nouvelle-Angleterre se portèrent aussi du côté des grands lacs, sur les territoires iroquois, et sur une langue de terre d'une soixantaine de milles de largeur, située entre *Oswégo* et la rivière *Cuyohaga*. La France affirma ses droits en relevant le fort *Niagara* de ses ruines (1721), et en érigeant le fort *Saint-Frédéric*, à la pointe à la Chevelure, sur le lac Champlain. Ces forts, tout en tenant les Anglais en échec, protégeaient à l'intérieur le commerce des fourrures. La France prenait

1 Supérieur de la mission des Jésuites au Canada.

ainsi possession des deux grandes artères de l'Amérique septentrionale, le Saint-Laurent et le Mississipi, et, dans ces contrées, on ne voyait flotter le drapeau britannique que sur *Oswégo*.

147. **Naufrage du Chameau.**—En 1725, la France envoya le *Chameau* au Canada, portant 250 passagers. M. *de Chazel*, qui venait remplacer l'intendant Bégon, M. *de Louvigny*, nommé gouverneur des Trois-Rivières, des Récollets, des Jésuites, se trouvaient sur ce vaisseau, que des vents violents poussèrent sur les récifs de Louisbourg, où il se brisa. Le lendemain matin, la grève parut toute couverte de cadavres.

148. **Mort de M. de Vaudreuil.**—Peu de temps après le naufrage du *Chameau*, le Canada éprouva une autre perte bien sensible dans la personne de son gouverneur, qui mourut à Québec (10 octobre). Sous la longue et habile administration de M. de Vaudreuil, l'agriculture, le commerce et l'industrie avaient fait de rapides progrès, malgré les revers de la colonie pendant les guerres contre l'Angleterre.

Questionnaire.—1. Quels heureux effets produisit la paix de 1713 à 1748 ?—2. Qu'a dit Bancroft des colons de la Nouvelle-Orleans ?—3. Que savez-vous de la Mothe-Cadillac ?—4. Pourquoi Louisbourg fut-il fondé ?—5. Parlez des colonies du golfe ?—6. Qu'est-ce qui amena l'assassinat du père Rasles ?—7. Comment la France affirma-t-elle ses droits du côté des grands lacs ?—8. Parlez du naufrage du Chameau ?—9. Quelle autre perte le Canada éprouva-t-il ?

Devoirs.—1. Parlez des fondations de la France au Canada pendant les trente années de paix.—2. Racontez l'assassinat du père Rasles.

DIX-SEPTIEME LEÇON

PROSPÉRITÉ GÉNÉRALE

RÉSUMÉ

149. M. de Beauharnois gouverneur.—M. *de Beauharnois* remplaça Vaudreuil, en 1726. Jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur le baron de Longueuil administra la colonie.

150. **L'intendant Dupuy.**—L'intendant *Dupuy*, prétentieux à l'excès, ne put s'accorder avec le gouverneur et le clergé : le roi le rappela (1728).

151. **La Louisiane : Massacre des Français.** — La Louisiane n'eut aucune importance jusqu'à la fondation de la Nouvelle-Orléans, par M. de Bienville (1718). *Chepart* voulant enlever le fort *Rosalie* aux *Natchez*, fut massacré avec ses soldats (1729).

152. **Expédition contre les Natchez et les Chicasas.**—Pour venger la mort de Chepart et de ses soldats, le major *Loubois* et ses troupes massacrèrent les *Natchez*, réunis pour célébrer une fête publique en l'honneur de leur victoire sur les Français (1730). Afin de punir les *Chicasas*, qui avaient poussé les Natchez à la révolte, *de Bienville* leur porta la guerre, mais la maladie ravagea ses troupes et l'obligea à signer la paix (1740).

153. **Soulèvement des Outagamis.**—M. *de Ligneris*, commandant 450 Canadiens et 700 à 800 sauvages, attaqua les *Outagamis* ou *Renards* (1728), qui cherchaient à interrompre les communication entre la Louisiane et le Canada, et les obligea à signer un traité de paix.

154. **M. Hocquart, intendant.**—L'intendant *Hocquart* (1731) encouragea la culture du *tabac*, et l'exportation des produits de nos forêts.

155. **Pierre Gaultier de Varennes.**—M. de Varennes, sieur *de La Vérendrye*, accompagné de ses fils et d'un père Jésuite, explora les contrées de l'Ouest, et découvrit les montagnes *Rocheuses* (1731-43).

156. **Siège épiscopal de Québec.**—Québec fut érigé en évêché en 1674. Sous la domination française, les suc-

cesseurs de Mgr de Laval, ont été : Mgr *de Saint-Valier* (1688) ; Mgr *de Marnay* (1728), qui ne vint pas au Canada ; Mgr *Dosquet*, coadjuteur jusqu'en 1734, et puis titulaire, Mgr *de l'Auberivière* (1740) ; Mgr *de Pontbriand* (1741).

DÉVELOPPEMENT

149. **M. de Beauharnois gouverneur.**—Après la mort de M. de Vaudreuil, Charles Le Moyne, baron de Longueuil, administra le Canada par intérim, jusqu'à l'arrivée de M. de *Beauharnois* (11 juin 1726), homme sage, prudent et expérimenté.

150. **L'intendant Dupuy.**—M. *Dupuy*, versé dans les sciences, vint à Québec en même temps que M. de Beauharnois, pour remplacer Bégon.

Le caractère prétentieux du nouvel intendant l'empêcha de s'accorder avec le gouverneur et le clergé. M. de Beauharnois dut plusieurs fois se contenir pour ne pas renouveler les scènes regrettables qui avaient caractérisé la première administration du comte de Frontenac.

Le roi rappela l'intendant Dupuy en 1728.

151. **La Louisiane : Massacre des Français.**—La fondation de la Louisiane par d'Iberville qui en jeta les bases en y créant les centres de *Biloxi* et de l'île *Dauphine* (1699), végéta jusqu'à l'établissement de la Nouvelle-Orléans par M. de Bienville (1717). Un fâcheux accident faillit amener la ruine de cette nouvelle colonie. Chepart, qui commandait au fort Rosalie, voulut enlever aux Natchez[1] le village de la Pomme pour le transformer en une grande ferme agricole. Le chef des Natchez, désigné sous le nom de *Grand-Soleil*, protesta en ces termes.

1 Les Natchez, qui habitaient les bords sud-ouest du Mississipi, étaient la peuplade la plus sensuelle et la plus efféminée de ces parages.

"Le même soleil nous a éclairés, la même terre nous a nourris, a reçu nos tombeaux et passera à nos enfants. Pourquoi nous ravir les prairies que nous avons partagées avec les Français, les cabanes où nous les avons reçus, la natte où nous avons fumé ensemble le calumet de la paix?" Chepart s'obstine et n'accorde un délai qu'à condition de lui payer un tribut en grain.

Le grand conseil de la nation se réunit, et le jour du massacre des Français est fixé. Les Natchez se rendent en foule au fort Rosalie pour remettre à Chepart le tribut demandé, puis sous différents prétextes, se dispersent dans les habitations. Des coups de feu donnent le signal de l'attaque; Chepart est égorgé, ses soldats massacrés et toutes les campagnes environnantes dévastées. Deux missionnaires, les pères *Dubuisson* et *Capucin*, trouvèrent aussi la mort. Les corps, jetés à la voirie, devinrent la pâture des chiens et des oiseaux de proie. Les femmes et les enfants furent emmenés en esclavage (1729).

152. **Expédition contre les Natchez et les Chicasas.**—A la nouvelle du massacre du fort Rosalie, les Français de la *Nouvelle-Orléans* se tinrent sur la défensive, en attendant le moment favorable de se venger. Le Major *Loubois*, qui commandait les troupes, groupa toutes ses forces sur les bords du Mississipi (1730), et tomba inopinément sur les *Natchez*, qui célébraient par des fêtes publiques la victoire remportée sur les colons français. La plupart furent massacrés ou faits prisonniers; ceux qui réussirent à déserter s'ensevelirent dans les retraites de l'Ouest, ou se retirèrent chez les *Chicasas*. Le *Grand-Soleil* et 400 guerriers furent conduits en esclavage à Saint-Domingue.

De Loubois releva le fort Rosalie de ses ruines, et ramena à la nouvelle-Orléans les femmes et les enfants enlevés par les Natchez.

De Bienville, ayant pris le gouvernement de la Louisiane, se prépara à porter la guerre chez les *Chicasas*, instigateurs de la révolte des Natchez, qui inquiétaient plusieurs villages, accueillaient les marchands de la Caroline, interrompaient les communications entre *Kaskakia* et la Nouvelle-Orléans, et tâchaient de refroidir l'amitié des Illinois pour les Français leurs alliés. *D'Artaquette* devait envahir leur territoire pendant que de Bienville se rendrait au fort *Condé*, sur la *Mobile* (1736). 1200 *Chactas* brouillés avec les Natchez après avoir été leurs alliés, s'unirent aux forces de Bienville. Ce dernier se dirigea sur le principal village des Chicasas où il rencontra une vive résistance, qui l'obligea à se retirer. D'Artaquette ne fut pas plus heureux ; fait prisonnier avec *Vincennes*[1] et le père *Sénat*, il dut mourir comme eux dans les plus cruels supplices (1736).

De Bienville, à la tête de 3000 hommes, marcha de nouveau contre les Chicasas (1740). La maladie, qui enleva une partie de ses troupes, le força à accepter la paix demandée par une députation de Chicasas. Par le fait, il cédait à ces derniers les vastes solitudes de l'Ouest comprises entre *Bâton-Rouge* et *Kaskakia*, qui coupaient les communications de la Basse-Louisiane avec l'Illinois. C'est ainsi que les Chicasas, alliés des Anglais, devenaient l'appui de la rivale de la France.

L'échec de de Bienville menaça de rendre inutiles les secours de Louis XIV et du cardinal de Fleury, l'héroïsme de La Salle et d'Iberville, l'intrépidité des colons, les concours des Indiens et le zèle des ouvriers évangéliques.

153. **Soulèvement des Outagamis.**—*De Ligneris* commandant 450 Canadiens et 700 à 800 sauvages, mar-

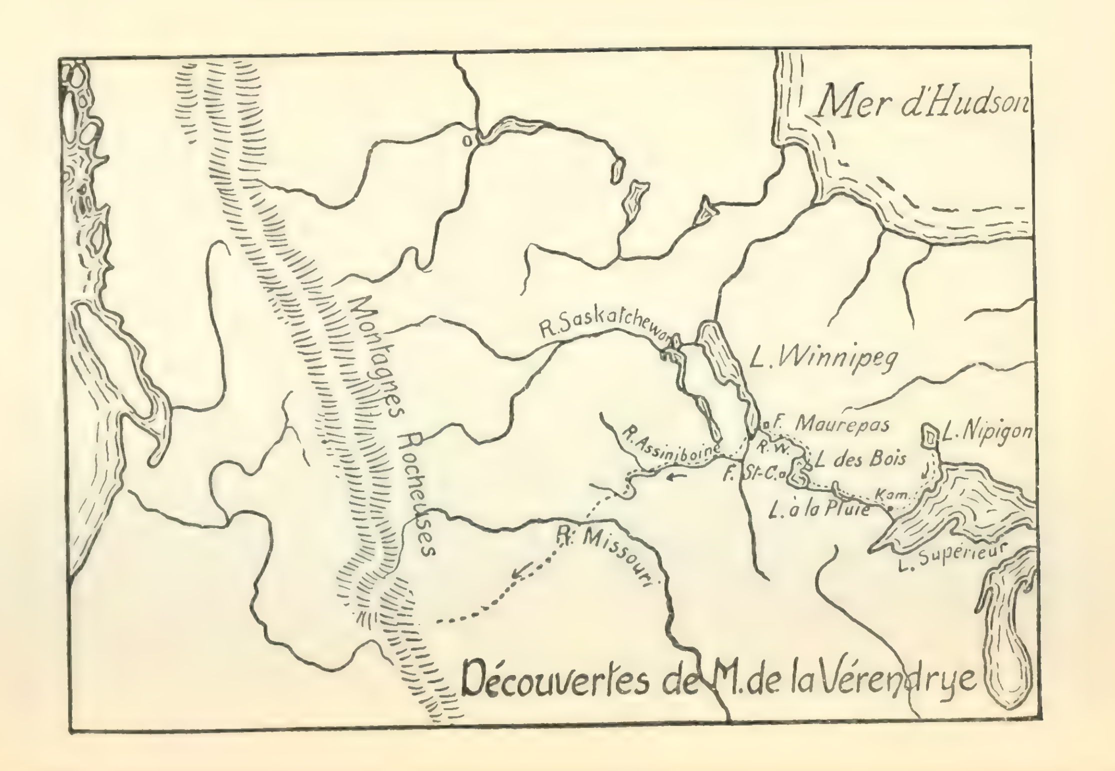
1 Vincennes avait fondé un village portant son nom, et commencé par là l'état d'*Indiana* (1735).

cha contre les *Outagamis* ou *Renards* (1728), qui cherchaient à interrompre les communications entre la Louisiane et le Canada. Cette petite troupe, parti de Montréal, se rendit à *Chicago*, par l'Outaouais et le lac Huron. Les *Malhomines* ou *Folles-Avoines*, alliés des Outagamis, éprouvèrent une déroute complète en voulant s'opposer au débarquement de Ligneris. A cette nouvelle, les Outagamis se dispersèrent dans les bois. Ligneris mit le feu à leur bourgade et détruisit leurs moissons. La campagne de Ligneris amena les Outagamis à signer un traité de paix qu'ils gardèrent pendant quelques années.

154. **M. Hocquart, intendant.**—M. Hocquart, nommé intendant en 1731, travailla à réparer les pertes considérables que la petite vérole avait fait éprouver à la colonie en favorisant l'immigration. Il fortifia Montréal, exploita les *mines* du Saint-Maurice, encouragea la culture du *tabac*, et fit exporter à Rochefort quelques produits de nos *forêts*.

155. **Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye.**—*De La Vérendrye*[1] commandant d'un petit poste sur le lac *Nipigon*, au nord du lac Supérieur, fut chargé par M. de Beauharnois d'explorer les contrées voisines de la mer de l'ouest (1731-43). La cour de France, à laquelle il demanda des secours, ne lui accorda que la traite des fourrures des parages qu'il visiterait. Malgré cela il entreprit sa première expédition avec 50 hommes, trois de ses fils, son neveu et un père jésuite nommé Charles-Michel Mesaiger.

1 Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye, né à Trois-Rivières de René Gaultier, chevalier de Varennes, et de Marie Boucher, servit dans l'armée et fut même laissé comme mort sur le champ de bataille de Malplaquet après y avoir reçu neuf blessures. Pour récompense de son dévouement à la cour française, il ne reçut, comme tant d'autres, qu'un vain titre.


Mer d'Hudson
L. Winnipeg
R. Saskatchewan
F. Maurepas
L. Nipigon
R. W.
L des Bois
F. St-C.
Kam.
L. à la Pluie
L. Supérieur
R. Assiniboine
R. Missouri
Montagnes Rocheuses
Découvertes de M. de la Vérendrye

Il eut à surmonter des obstacles considérables. Une partie de son équipage l'abandonna à quinze lieues au sud-ouest *de Kaministiquia*, sur le lac Supérieur, pour ne pas faire un portage de neuf milles. De La Vérendrye continua néanmoins son voyage, et se rendit jusqu'au lac à la *Pluie*, où il fonda le fort *Saint-Pierre*. Il y laissa son neveu pour faire la traite des pelleteries avec les Indiens, et retourna à Kaministiquia, où il passa l'hiver. L'été suivant (1732), il pénétra jusqu'au lac des *Bois*, où, sur la rive occidentale, il éleva le fort *Saint-Charles*. Pour se rendre au désir des Cris et des Assiniboines, qui réclamaient un poste plus près de leurs campements, il érigea le fort *Maurepas* (1734) à l'embouchure, de la rivière Winnipeg. Laissant à cet endroit son fils aîné, Jean-Baptiste, il se rendit à Montréal, puis à Québec pour s'entendre avec ses créanciers, et leur concéda, pour ses dettes énormes, le droit d'exploiter au moyen d'agents les produits de ses établissements. Libre alors de tout intérêt commercial, il partit avec le père Jean-Pierre Aulneau de de la Touche[1], jésuite, pour se livrer tout entier aux explorations commencées. Il essuya beaucoup d'épreuves; la plus considérable fut celle du massacre de son fils aîné et d'un parti de 21 hommes, par les Sioux, sur une île située à environ 20 milles au sud du fort Saint-Charles. Quelques jours après le sinistre massacre, les corps des victimes furent trouvés par un parti de Français. Les têtes, pour la plupart scalpées, gisaient sur des peaux de castor. De La Vérendrye envoya chercher les corps de son fils et du père Aulneau avec les têtes des autres victimes pour leur donner une sépulture convenable dans la chapelle de son fort[2].

1 Le père J.-P. Aulneau de la Touche remplaça le père C.-M. Mesaiger, retourné à Québec pour cause de maladie.

2 Les nombreux ossements trouvées pêle-mêle au fort Saint-Charles montrent d'une manière évidente que les restes des victimes y ont été transportés.

L'œuvre si bien commencée par de La Vérendrye fut continuée par ses fils. Deux d'entre eux, accompagnés de deux Canadiens français, montèrent la rivière Assiniboine, traversèrent le Missouri et se dirigèrent vers l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses. Le plus jeune des fils du grand explorateur monta la Saskatchewan jusqu'à la bifurcation de cette rivière.

Avant les découvertes des de La Vérendrye, on ne connaissait rien de l'immense contrée située entre la Californie et la baie d'Hudson.

156. **Siège épiscopal de Québec.**—En 1674, Québec était érigé en évêché. Le premier titulaire fut Mgr de Laval, qui, jusque-là, n'avait été que vicaire apostolique du Canada. Tout en dépendant immédiatement du saint-siège, le nouveau diocèse ne cessait pas d'être uni à l'Eglise de France. Après vingt-cinq ans d'un laborieux et fécond épiscopat, Mgr de Laval obtint du roi Louis XIV de se trouver un successeur. Son choix tomba sur M. *de Saint-Vallier*, natif de Grenoble (1653), et recommandable par ses éminentes qualités du cœur et de l'esprit. Le nouvel évêque divisa son diocèse en 82 paroisses et régularisa partout le service religieux. Il visitait les malades et leur rendait souvent les services les plus bas. Si on lui faisait remarquer que ces sortes de soins ne convenaient pas à son ministère sacré, il répondait: "Je ne crains pas d'avilir mon sacerdoce en exerçant la charité tant recommandée par celui qui a adopté les pauvres pour ses enfants." Ce digne prélat s'éteignit à l'hôpital général de Québec en



Mgr de Saint-Vallier

1727. Il fut vraiment regretté de toute la population, mais surtout des pauvres, dont il était le père et le protecteur. Ses dernières paroles aux religieuses qui devaient continuer sa mission auprès des déshérités de la fortune, furent celles-ci : "Mes filles, oubliez-moi après ma mort, mais n'oubliez pas mes pauvres."

Le successeur de Mgr de Saint-Vallier fut Mgr de Mornay (1728). Ne pouvant venir au Canada à cause de son grand âge et de ses infirmités, il choisit comme coadjuteur M. Dosquet, qui devint évêque titulaire en 1734. La santé débile de ce dernier le détermina à remettre son siège à M. *François-Louis Pourroy de L'Auberivière*, sacré dans la chapelle de Saint-Sulpice, à Paris. Pendant la traversée du nouveau prélat, la fièvre éclata à bord ; il soigna avec dévouement ceux qui en étaient atteints, la prit lui-même en arrivant à Québec, et mourut quelques jours après.

Cette perte plongea la colonie dans le deuil : les sauvages manifestèrent leurs regrets en envoyant des colliers au gouverneur.

Mgr Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, le dernier évêque sous la domination française, succéda à Mgr de L'Auberivière et s'empressa de venir prendre possession de son siège. La Nouvelle-France comptait alors 100 paroisses ou dessertes et plusieurs *missions* au centre du pays, dans l'Ouest, en Acadie, sur les rives du golfe Saint-Laurent et du Mississipi. La population s'élevait à plus de 40,000 âmes.

Questionnaire.—1. Que savez-vous de l'intendant Dupuy ?—2. Parlez du massacre des Français par les Natchez.—3. Comment Loubois se vengea-t-il de ce massacre ?—4. Pourquoi de Bienville porta-t-il la guerre contre les Chicasas ?—5. Que savez-vous de Ligneris ?—6. Parlez de l'intendant Hocquart.—7. Quelles découvertes fit de La Vérendrye ?—8. Quel fut le successeur de Mgr de Laval ?—9. Que savez-vous de Mgr de Saint-Vallier ?—de Mgr de l'Auberivière ?

Devoir.—1. Racontez l'expédition contre les Natchez et les Chicasas.—2. Parlez des explorations de La Verendrye et de ses fils.

DIX-HUITIEME LEÇON

LOUISBOURG

RÉSUMÉ

157. **Reprise des hostilités.**—La succession au trône d'Autriche amena la rupture du *traité d'Utrecht* (1740), et fit renaître les hostilités entre le *Canada* et les *Anglo-Américains.*

158. **Prise de Louisbourg.**—*Pepperell* et *Warren*, à la tête de 4000 Anglais, attaquèrent Louisbourg (1745) ; *Duchambon*, n'ayant que 1400 hommes à leur opposer, dut se rendre.

159. **Projet des Anglo-Américains.**—Enhardis par la prise de Louisbourg, les Anglo-Américains résolurent de s'emparer de toutes les possessions françaises en Amérique.

160. **Escadre du duc d'Anville.**—Le duc *d'Anville* fut chargé de reprendre Louisbourg, mais des vents impétueux firent sombrer plusieurs de ses vaisseaux (1746).

161. **Combat des Mines.**—Les Canadiens, sous les ordres du *chevalier de la Corne*, remportèrent à *Grand-Pré* une victoire sur les Anglais (1747).

162. **Combat naval du cap Finistère.**—Le *marquis de la Jonquière*, venant sur une escadre de six vaisseaux pour reprendre les possessions françaises au Canada, engagea la lutte, au *cap Finistère*, contre une flotte anglaise de 17 voiles, et dut baisser pavillon après un combat opiniâtre de cinq heures (1747).

163. **Le comte de la Galissonnière.** Le comte de la Galissonnière, homme de science très distingué, gouverna le Canada pendant deux ans, en attendant l'arrivée de M. *de la Jonquière*, prisonnier en Angleterre et destiné à remplacer M. *de Beauharnois* (1747).

164. **Traité d'Aix-la-Chapelle.**—Par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), la France recouvrait *Louisbourg* et l'île du *Cap-Breton.*

DÉVELOPPEMENT.

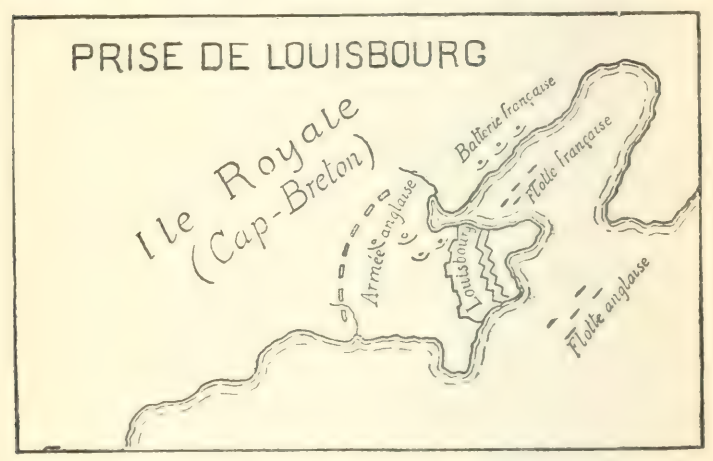
157. **Reprise des hostilités.** — La succession au trône d'Autriche (1740) amena la rupture du *traité d'Utrecht* et devint la cause de luttes sanglantes au Canada[1]. Les Anglo-Américains, après plusieurs pourparlers, décidèrent d'attaquer d'abord Louisbourg. New-York se chargea de l'artillerie, la Pensylvanie des provisions, et les états du Massachuetts, du Connecticut et de New-Hampshire, promirent de mettre sur pied une armée de 4,000 hommes.

Le fanatisme puritain ne rêvant que la dévastation des couvents et des églises, présida à cette espèce de croisade dirigée contre les "papistes" de Louisbourg. Le chapelain général de l'armée portait une grosse hache destinée à briser "tous les signes de l'idolâtrie," c'est-à-dire les statues et les images des saints.

158. **Prise de Louisbourg.** — *Pepperell*, nommé commandant de l'expédition, se rendit à Louisbourg et débarqua ses troupes heureusement. Le *commodore Warren* vint unir ses forces aux siennes. A l'armée anglo-américaine, comprenant 4,000 hommes, *Duchambon*, commandant de la place, n'avait à opposer que 1400 soldats, abattus par les privations d'une extrême pauvreté. La batterie royale fut enlevée dès le lendemain. Quoique sans art militaire, l'armée indisciplinée de Pepperell dressa d'instinct des batteries revêtues de fascines. Les assiégeants traînèrent leurs canons dans la boue jusqu'aux genoux. Seule l'aventure présidait au siège. Les campements étaient irréguliers. Les soldats couchaient sur la

1 En se déclarant en faveur de Marie-Therèse, qui succéda à son père Charles VI, empereur d'Allemagne, l'Angleterre ouvrait avec la France une guerre dont le contre coup devait se faire sentier au Canada.

terre nue ; des cabanes de gazon et de branchages les protégeaient des brouillards et des rosées. Cependant le siège languissait : les Anglais en étaient irrités. Cinq ou six attaques avaient échoué. Quelques centaines d'hommes entreprirent d'enlever la place pendant la nuit, mais ils furent vigoureusement repoussés. De nouvelles batteries s'élèvent pour surprendre à la fois l'île et la porte ouest de la ville ; mais cette tentative échoue encore. Alors on tente un effort suprême : *Warren* bombardera la place tandis



que les troupes prendront la batterie d'assaut. Duchambon aurait pu encore résister à ce double effort, mais la prise du *Vigilant*, vaisseau français amenant des vivres, des munitions et un renfort de 560 hommes, rendit l'abattement universel. Duchambon livra la place (17 juin 1745) et l'île entière tomba au pouvoir des Anglais.

C'est ainsi qu'une armée indisciplinée de fermiers, d'ouvriers et de pêcheurs obligea Louisbourg à capituler. Plusieurs vaisseaux de la compagnie des Indes, trompés par le drapeau français que les Anglais laissèrent à dessein flotter sur la citadelle, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

159. **Projet des Anglo-Américains.**—La prise de *Louisbourg* détermina les *Anglo-Américains* à s'emparer de toutes les possessions françaises en Amérique. L'Angleterre promit son concours ; mais des lenteurs retardèrent l'exécution de ce gigantesque projet.

160. **Escadre du duc d'Anville.**—La France, voulant reprendre Louisbourg, confia au *duc d'Anville* une flotte de onze vaisseaux de ligne et de trente transports, portant 3,000 hommes de guerre (1746). *Chibouctou* fut désigné pour le lieu du rendez-vous. Des vents impétueux dispersèrent les vaisseaux et en firent sombrer plusieurs. Pour comble de malheur, *de Conflans*, commandant trois vaisseaux de ligne et une frégate, n'ayant aperçu aucune trace de la flotte à Chibouctou, retourna en France. Frappé de ces désastres, le duc d'Anville mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante. D'Estourmel, qui le remplaça, vivement peiné de ce que le conseil de guerre refusait de retourner en France, tomba dans un accès de délire et se perça de son épée.

De la Jonquière, venant remplacer de Beauharnois, prit le commandement et fit voile sur Port-Royal ; mais une violente tempête le repoussa en peu de jours sur les côtes de France. Cette malheureuse expédition coûta la vie à 2,400 hommes.

161. **Combat des Mines.**—De Ramesay partit de Québec avec 600 Canadiens, pour rallier le duc d'Anville à Chibouctou. Ayant appris le désastre de la flotte française, il s'arrêta aux *Mines*, y laissa 300 hommes sous les ordres de *Coulon de Villiers*, et se retira à Beaubassin. Intrigués de l'attitude des Canadiens, 500 Anglais de Port-Royal, commandés par le *colonel Noble*, se rendirent au *Grand-Pré*[1], pour épier leurs mouvements. De

1 Grand-Pré était situé vis-à-vis les Mines, sur la rive opposée de la baie de Fundy.

Villiers, qui s'y porta pour les déloger, éprouva une vive résistance et fut grièvement blessé. Le *chevalier de la Corne* le remplaça, et les Canadiens demeurèrent victorieux (1747).

Les Anglais perdirent 130 hommes ; *Noble* était du nombre des morts.



Combat naval

162. **Combat naval du cap Finistère.**—La France, songeant toujours à humilier l'Angleterre et à reprendre ses possessions au Canada, confia au *marquis de la Jonquière* une escadre de six vaisseaux de ligne et de six frégates, escortant un convoi de trente navires, chargés de troupes et de marchandises. Ayant eu vent de l'expédition française, l'Angleterre lança contre elle une flotte de dix-sept voiles. La rencontre eut lieu au *cap Finistère*, sur les

côtes d'Espagne (3 mai 1747). De la Jonquière fit ranger ses vaisseaux de ligne en ordre de bataille et ordonna aux frégates et aux navires de s'évader à voiles déployées. Une lutte opiniâtre s'engagea, et de la Jonquière dut baisser pavillon, après cinq heures de combat. Neuf vaisseaux du convoi furent pris par l'ennemi. De la Jonquière, qui s'était défendu avec bravoure, passa deux ans à Londres comme prisonnier de guerre.

163. **Le comte de la Galisonnière.**—M. *de la Jonquière,* nommé gouverneur en 1747 en remplacement de M. de Beauharnois, ne put rejoindre son poste que deux ans après. Il fut suppléé par *le comte de la Galissonnière,* naturaliste et officier de marine très distingué. Après avoir pris connaissance du pays, de la Galissonnière proposa au roi de construire une suite de forts depuis le Saint-Laurent jusqu'à la Louisiane, d'attirer les Acadiens sur le territoire français, de réorganiser la milice, de chasser les Anglais de la vallée de l'Ohio et de coloniser la vallée du Mississipi.

La France, qui dépensait des sommes fabuleuses pour les *fortifications* de Québec, n'envoyait presque pas de colons ; elle semblait oublier que la meilleure citadelle, c'est une population nombreuse et dévouée à la patrie.

164. **Traité d'Aix-la-Chapelle.**—Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) termina la guerre de la succession d'Autriche. Par ce traité, la France recouvrait Louisbourg et l'île du Cap-Breton, en retour de Madras[1], qu'elle rendait à l'Angleterre.

1 Ville de l'empire des Indes et chef-lieu d'une présidence de 129,734 milles carres.

Questionnaire – 1. Qu'est-ce qui occasionna la reprise des hostilités contre les Anglo-Américains ? —2. Quels sont les chefs anglais qui s'emparèrent de Louisbourg ? —3. Que savez-vous de Duchambon ?— 4. Quel projet conçurent les Anglo-Américains après la prise de Louisbourg ? —5. De quoi fut chargé le duc d'Anville ? —6. Parlez du combat des Mines ?—7. Parlez du combat naval du cap Finistère ?— 8. Quel plan conçut de la Galissonnière pour la défense du Canada ?— 9. Comment se termina la guerre de 1748 ?

Devoir.—Racontez la prise de Louisbourg par les Anglo-Américains.

QUATRIÈME ÉPOQUE

LUTTE SUPREME

(1748-1760)

DIX-NEUVIEME LEÇON

COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE SEPT ANS

RÉSUMÉ

165. **Fondation d'Halifax.** –*Lord Halifax* fonda à *Chibouctou* une ville (1749) à laquelle il donna son nom, et où il attira 3800 émigrants des plus fanatiques.

166. **M. Duquesne de Menneville, gouverneur.**—Le marquis de la Jonquière, accusé par la cour de France de trop favoriser sa famille, demanda son rappel ; M. *Duquesne de Menneville* le remplaça (1752).

167. **Campagne de l'Ohio.**—Une lutte s'engagea (1754) entre les Français et les Anglais, pour la possession de la *vallée de l'Ohio.*

168. **Assassinat de Jumonville.**– *Villiers de Jumonville*, chargé de sommer Washington d'évacuer le fort Nécessité trouva la mort bien qu'il portât le drapeau parlementaire (1754).

169. **Prise du fort Nécessité.**—*De Villiers* vengea la mort de son frère Jumonville, en obligeant Washington à capituler au fort Nécessité (1754).

170. **Dilapidation des deniers publics.**—*Bigot* profita de sa charge d'intendant pour s'enrichir ; ses amis l'aidèrent à jouer son rôle de dilapidateur des deniers publics.

171. **Invasions des possessions françaises.**—En 1755, l'Angleterre se détermina à envahir le Canada par quatre endroits différents.

172. **Monckton en Acadie.**—*Monckton* souilla sa victoire aux forts *Gaspareaux* et *Beauséjour* par une affreuse trahison des Acadiens à *Grand-Pré*.

173. **Exil et dispersion des Acadiens.**—6000 *Acadiens*, entassés sur des vaisseaux, furent brutalement déportés aux Etats-Unis et même en Angleterre.

174. **Bataille de la Monongahéla.**—*De Beaujeu* remporta une célèbre victoire sur *Braddock*, à la *Monongahéla*. Washington avoua que les Anglais avaient été honteusement battus.

175. **Le colonel Johnson.**—*Dieskau* fut fait prisonnier par le colonel *Johnson*, en voulant attaquer les Anglais dans leurs retranchements.

176. **M. de Vaudreuil-Cavagnal, gouverneur.**—M. *de Vaudreuil-Cavagnal*, succéda au marquis de Duquesne (1755). Son premier acte administratif fut la construction du fort *Carillon* (1756).

177. **Prise du fort Bull.**—Le baron de *Léry* délogea les Anglais du fort Bull (1756), d'où il remporta beaucoup de provisions.

DÉVELOPPEMENT

165. **Fondation d'Halifax.**—La question des limites de l'Acadie annula bientôt le traité d'Aix-la-Chapelle et ralluma la guerre entre les deux nations rivales.

Pour assurer la presqu'île à sa patrie, *lord Halifax* jeta à Chibouctou les bases d'une ville (1749) à laquelle il donna son nom, et, sous les aspects les plus séduisants, y attira 2544 émigrants anglais des plus fanatiques, amenés par l'honorable Edouard Cornwallis. Afin de ne pas exposer leur foi, un bon nombre d'Acadiens quittèrent

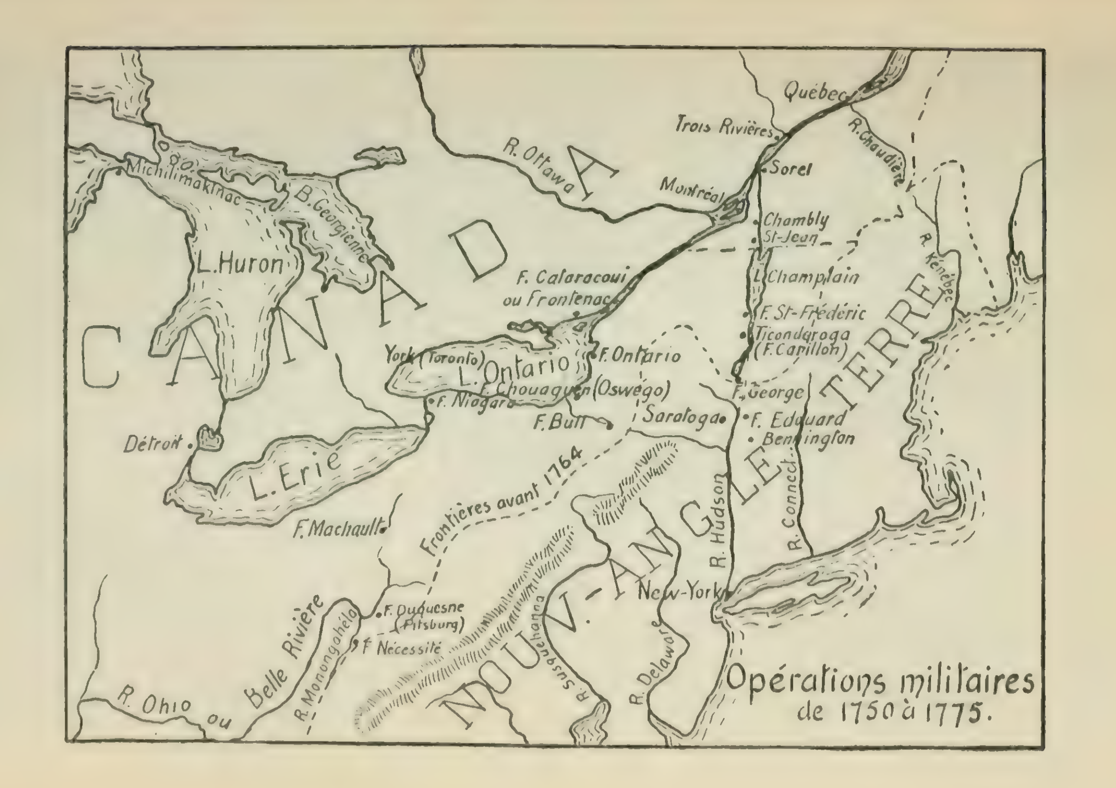
leurs foyers pour aller s'établir aux environs de Québec et à l'île de Saint-Jean.

166. **M. Duquesne de Menneville.**—Le marquis de la Jonquière, accusé à la cour de trop favoriser les membres de sa famille, s'attira des reproches, qui lui firent demander son rappel. La peine qu'il éprouva le conduisit au tombeau avant l'arrivée de son successeur, le *marquis de Duquesne* (1752). Le nouveau gouverneur marcha sur les traces du comte de la Galisonnière, et n'épargna rien pour mettre la colonie en état de lutter avantageusement contre l'Angleterre.

167. **Campagne de l'Ohio.** — La vallée de l'Ohio était le théâtre de bien des démêlés entre les deux races, lorsque *Georges Washington* âgé de 21 ans et déjà officier de mérite, s'y rendit pour sommer les Français de l'évacuer. Le jeune major, accompagné d'un détachement de soldats, se dirigea sur le fort de la *Rivière-aux-Bœufs*, commandé par *le Gardeur de Saint-Pierre*, qui refusa de discuter avec lui : " Je suis ici, dit-il, par les ordres de mon général, et je m'y conformerai en tous points et avec énergie." Washington dut se retirer. Les neiges et les glaces lui firent courir mille dangers.

Les Anglais, considérant la fourche de l'Ohio comme la clé du pays à conquérir, commencèrent à y ériger un fort ; mais *de Contrecœur*, à la tête de 600 à 700 hommes, chassa les ouvriers et les soldats occupés aux travaux, et continua pour les Français le fort commencé, qu'il nomma Duquesne (aujourd'hui Pittsburg). Pour se venger de cet outrage, Washington fit élever le fort *Nécessité*, sur la *rivière Monongahéla*, à douze lieues de Duquesne.

168. **Assassinat de Jumonville.**—*De Jumonville*, accompagné de trente-quatre hommes, se dirigea vers le fort Nécessité, pour sommer les Anglais d'abandonner la


Opérations militaires de 1750 à 1775.
CANADA
NOUV.-ANGLETERRE
Québec
Trois Rivières
R. Chaudière
Sorel
Montréal
R. Ottawa
Chambly
St-Jean
R. Kénébec
L. Champlain
F. St-Frédéric
Ticonderoga (F. Carillon)
F. Calaracoui ou Frontenac
York (Toronto)
L. Ontario
F. Ontario
F. Chouaguen (Oswego)
F. Niagara
F. Bull
Saratoga
F. George
F. Edouard
Bennington
Michilimakinac
B. Georgienne
L. Huron
Détroit
L. Erie
F. Machault
Frontières avant 1764
R. Hudson
R. Connect.
New-York
F. Duquesne (Pitsburg)
F. Nécessité
R. Monongahéla
R. Ohio ou Belle Rivière
R. Susquehanna
R. Delaware

vallée de l'Ohio. Washington, informé de l'approche des Français, se porte à leur rencontre avec une troupe d'Anglais et de sauvages, et les investit pendant la nuit du 27 au 28 mai. Confiants dans le drapeau parlementaire qu'ils portent, les Français saisissent les armes. *Feu!* crie Washington, et les Anglais font deux décharges de mousqueterie, avant que les Français aient le temps de se reconnaître. De Jumonville, agite les dépêches qu'il tient en main et fait comprendre qu'il veut parler. Le feu cesse pour un instant, puis reprend, et de Jumonville est frappé mortellement par une balle. Neuf de ses compagnons trouvent la mort, et les autres sont faits prisonniers.

Un seul réussit à s'échapper, pour porter cette affreuse nouvelle au fort Duquesne.

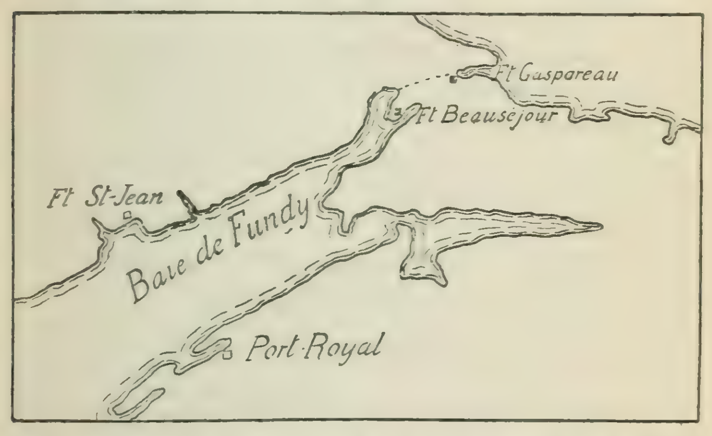
La noblesse de caractère de Washington ne nous permet pas de lui imputer tout l'odieux de cette acte de félonie, qui retombe plutôt sur le peu de contrôle qu'il exerçait sur son armée indisciplinée.

169. **Prise du fort Nécessité.**—*De Contrecœur*, commandant du fort Duquesne, chargea *de Villiers* de venger la mort de son frère Jumonville. La vue des Français scalpés, tout meurtris et gisant encore autour du fort Nécessité, excita la soif de la vengeance dans le cœur des 600 Canadiens et des 100 sauvages qu'il commandait. Le combat s'engagea de nouveau. Washington, enfermé dans le fort avec 500 hommes et 10 pièces de canon, soutint la lutte avec acharnement, pendant dix heures; mais le feu meurtrier des Canadiens qui tiraient du haut des arbres l'obligea à capituler (3 juillet 1754). "Nous pourrions "venger un assassinat, dit de Villiers à Washington, mais "nous ne le voulons pas."

170. **Dilapidation des deniers publics.**—*L'intendant Bigot*, qui remplaça Hocquart, profita de sa charge

pour s'enrichir. La guerre, la famine, la désolation de la colonie, ne l'empêchèrent pas de voler impunément l'Etat.

Il confia les charges lucratives à ses amis, qui l'aidèrent à jouer son rôle. Une de ses lettres à son ami *Vergor*, le peint admirablement. "Profitez, mon cher Vergor, profitez de votre place; taillez, rognez, vous avez tout pouvoir; afin que vous puissiez bientôt me venir joindre en France, et acheter un bien à portée de moi." Les bals et les festins se succédaient au château de Bigot. On y jouait aussi gros jeu : un seul coup faisait perdre jusqu'à 1000



louis. Lors de la cession, Bigot trouva moyen de passer en France, emportant avec lui des sommes immenses. La cour, instruite de ses fraudes, le fit jeter à la Bastille, où il passa onze mois. Après avoir vu leurs biens confisqués, Bigot et ses complices furent bannis pour toujours du royaume de France.

171. **Invasions des possessions françaises.**— La position s'aggravait de jour en jour entre la France et l'Angleterre, lorsque cette dernière se décida à envahir le Canada par quatre endroits différents (1755) : *Monckton*

devait attaquer les forts *Beauséjour* et *Gaspareaux*, en Acadie ; *Braddock*, le fort *Duquesne; Johnson*, le fort *Saint-Frédéric* (Crown-Point), sur le lac Champlain, et *Shirley*, *Niagara*.

172. **Monckton en Acadie.**—Monckton s'étant emparé des forts *Gaspareaux* et *Beauséjour*, souilla sa victoire par une conduite barbare envers les malheureux *Acadiens*. La ruse présida à la cruelle spoliation de ces derniers. Attirés dans les églises des différentes paroisses sous le spécieux prétexte d'entendre une communication très importante du gouverneur, ils furent cernés par des troupes cachées dans le voisinage, et les commandants leur signifièrent qu'ils étaient constitués prisonniers de guerre, que tous leurs biens étaient confisqués au nom du roi, et que tous seraient expatriés. Cette nouvelle les terrifia comme un coup de tonnerre. Sans armes, entourés de soldats, écrasés par leurs malheurs, ils n'opposèrent pour toute défense que leurs larmes et leurs sanglots. Le jour de l'atroce exécution arriva le 10 septembre.

173. **Exil et dispersion des Acadiens.**—Des roulements de tambours et le son des cloches annoncèrent le jour fatal, et 6,000 Acadiens de tout rang, de tout âge et de toute condition, furent jetés sur des vaisseaux pour être dispersés dans les endroits les plus reculés de la Nouvelle-Angleterre et même dans les îles Britanniques.

Dans le tumulte de l'embarquement des femmes furent séparées de leurs maris, et des mères s'aperçurent trop tard qu'elles avaient laissé sur la grève des enfants, qui, dans un amer désespoir, leur tendaient les bras.

Le premier moment d'abattement passé, les Acadiens, quoique sans armes, se rendirent maîtres de plusieurs vais-

seaux sur lesquels on les déportait, et s'en servirent pour faire la guerre à l'Angleterre, qui la leur avait déclarée.

Un village reculé, informé de ce qui s'était passé ailleurs, tenta de repousser les Anglais ; mais écrasés par le nombre, les villageois durent se disperser. L'un d'eux, dans sa fuite, perdit successivement sa vieille mère, sa femme et ses enfants. Inconsolable de cette perte, il se rendit auprès du gouverneur de Québec, qui lui confia le commandement d'un vaisseau de guerre pour se venger de ceux qui avaient été pour lui la cause d'un si amer chagrin. Quand la paix fut faite entre l'Angleterre et la France, il continua à guerroyer pour son propre compte.

On fit de l'Acadie un véritable désert, en promenant partout le fer et la flamme. Les terres, confisquées au nom de la couronne, furent distribuées à des colons anglais. Les Acadiens échappés à la funeste catastrophe se retirèrent auprès de leurs amis, les *Micmacs*, pour se disperser ensuite en différents endroits du Canada. Sur les ruines de cette contrée désolée, on trouve encore aujourd'hui des rejetons des vieilles souches acadiennes, qui, par leur présence, protestent sans cesse contre la conduite injuste et déloyale de leurs spoliateurs.

174. **Bataille de la Monongahéla.**—*Braddock*, général anglais rude et sans valeur, commandant 1200 hommes, eut à mesurer ses forces, à la rivière *Monongahéla*, contre celles de 146 Canadiens, 72 Français et 600 sauvages, commandés par de *Beaujeu*, *Dumas* et de *Ligneris*. A la première décharge, de Beaujeu fut tué, et Dumas le remplaça. La bataille devint une véritable boucherie. Les sauvages se précipitèrent sur l'ennemi la hache à la main, le mirent en fuite et assommèrent la plupart des fuyards. Beaucoup se noyèrent dans la Monongahéla, en voulant la traverser à la nage. Braddock

eut trois chevaux tués sous lui avant de trouver la mort. Washington et ses miliciens ménagèrent la retraite à ceux qui échappèrent au massacre. La bataille avait duré cinq heures. Les Anglais perdirent 1,300 soldats, 63 officiers, 15 canons, leurs armes, leurs munitions, leur caisse et leurs papiers. Washington écrivait quelques jours après : " Nous avons été battus honteusement par une poignée de Français." Cette brillante victoire ne coûta qu'une quarantaine d'hommes aux Français.

175. **Le colonel Johnson.**—Les armes françaises ne furent pas heureuses du côté du lac Champlain. Le baron *Dieskau*, retranché avec ses 3,000 hommes au fort Saint-Frédéric, s'avança, avec la moitié de son armée, pour couper la marche du colonel *Johnson*. Dieskau battit les Anglais rencontrés hors de leur camp, mais il fut défait en voulant attaquer leurs retranchements. Gravement blessé, il fut fait prisonnier. Malgré l'échec de Dieskau, les ennemis n'osèrent pas attaquer le fort Saint-Frédéric.

Shirley, trouvant la saison trop avancée, remit au printemps suivant l'attaque du fort Niagara, dont il avait été chargé.

176. **M. de Vaudreuil, gouverneur.**—M. *de Vaudreuil*, Canadien d'origine, fut nommé pour remplacer le marquis de Duquesne (1755). Son peu d'entente avec Montcalm et sa timidité exercèrent une influence funeste sur la série d'événements qui devaient se dérouler sous son gouvernement. Son premier acte administratif fut la construction du fort *Carillon* (1756), commandant au lac Champlain, et garantissant aux Français l'une des principales entrées du Canada.

177. **Prise du fort Bull.**—Le baron de Léry emporta d'assaut le fort *Bull* (1756), défendu par 90 hommes. Il y

mit le feu, après s'être emparé d'une grande quantité de provisions, dont les Français revinrent chargés et qui furent d'un très grand secours pour la colonie.

Questionnaire.—1. Que savez-vous de la fondation de lord Halifax ?—2. Quelle fut la cause de la mort du marquis de la Jonquière ?—3. Que nous rappellent les forts Duquesne et Nécessité ?—4. Comment fut assassiné de Jumonville ?—5. Qui vengea sa mort ?—6. Quels conseils Bigot donnait-il à Vergor ?—7. Comment Monckton souilla-t-il sa victoire en Acadie ?—8. Que savez-vous de Braddock ?—9. Que savez-vous de Dieskau ?—10. Quel fort fit ériger de Vaudreuil ?

Devoirs.—1. Parlez de Monckton et de la dispersion des Acadiens.—2. Racontez les succès et les insuccès des deux nations rivales dans les campagnes de 1755.

VINGTIEME LEÇON

MONTCALM

RÉSUMÉ

178. **Arrivée du marquis de Montcalm.**—En 1756, le *marquis de Montcalm*, militaire d'une grande valeur, arriva à Québec avec *Lévis*, *Bougainville* et *Bourlamaque*.

179. **Prise de Chouaguen.**—Le premier exploit de Montcalm fut la prise de *Chouaguen* (1756).

180. **Siège du fort George.**—Montcalm s'empara du fort *George* ou *William-Henry*, en 1757.

181. **Massacre de la garnison anglaise.** — Le massacre d'une partie de la garnison anglaise, par les sauvages alliés aux Français, fit annuler l'acte de capitulation du fort George.

182. **Deuxième invasion du Canada : Prise de Lousibourg.**—En 1758, *Pitt*, ministre d'Angleterre, confiait des forces nombreuses au général *Abercromby*, pour conquérir le Canada. Les Anglais s'emparèrent de *Louisbourg*.

183. **Bataille de Carillon.**—*Abercromby*, commandant 16,000 miliciens, fut honteusement battu à *Carillon* par *Montcalm*, n'ayant sous ses ordres que 3,600 hommes.

184. **Capitulation du fort Frontenac.**—La célèbre victoire de Carillon eut son revers dans la prise du fort *Frontenac* par les Anglais.

185. **Le fort Duquesne.**—Les Anglais prirent possession du fort *Duquesne*, abandonné par les Français, et lui donnèrent le nom de *Pittsburg*.

DÉVELOPPEMENT

178. Arrivée du marquis de Montcalm.—Le ministre de la guerre, M. d'Argenson, ayant découvert en *Montcalm* de rares qualités et une haute intelligence, le fit nommer lieutenant-général des armées du roi au Canada en remplacement du baron Dieskau. Il s'embarqua à Brest (3 août 1755) avec le chevalier de *Lévis*, plus tard maréchal de France, M. de *Bougainville*, alors capitaine de dragons, et M. de *Bourlamaque*, ingénieur et colonel d'infanterie. Après avoir couru les dangers des croiseurs anglais, des brumes, des banquises et d'une tempête de 90 heures, Montcalm, escorté de son état-major, débarquait à Québec, le 13 mai 1756. Il se trouvait à opposer aux 60,000 Anglais, auxquels rien ne manquait, que 12,000 à 14,000 soldats mal nourris, mal chaussés, mal payés, et n'ayant d'autres munitions de guerre que celles qu'ils prenaient à l'ennemi.



Montcalm

179. Prise de Chouaguen.—Montcalm, appelé à se couvrir de gloire au Canada, débuta par la prise de *Chouaguen* dont les fortifications comprenaient les forts *Oswégo*,

George et *Ontario*. Pour tromper la vigilance de l'anglais *Loudoun* occupant la position de *Carillon* avec 8,000 hommes, Montcalm s'y rendit avec 3,000 miliciens. Ayant laissé ses troupes aux ordres de Lévis, il se porta ensuite au fort Ontario, pour y rencontrer les 3000 hommes dirigés sur ce point par *Bourlamaque*. Montcalm s'avance en toute sécurité, cerne le fort *Oswégo* et force les Anglais à l'évacuer (13 août). Le *colonel Mercer*, ayant 1800 soldats sous ses ordres, fut tué, et les siens se constituèrent prisonniers de guerre.

Avant de quitter ces rivages, Montcalm fit élever une colonne portant un écusson de France avec ces mots : " Apportez des lys à pleines mains." A la suite de cette célèbre victoire, l'esprit clairvoyant de Lévis lui faisait écrire au ministre : " Malgré nos succès, la paix est à désirer." La colonie manquait de vivres et de munitions. De Vaudreuil, qui demandait avec instances des renforts à la cour de Versailles, ne reçut que 1500 hommes.

180. **Siège du fort George**.—L'hiver se passa en préparatifs pour la campagne de 1757. De Vaudreuil et Montcalm décidèrent qu'au printemps la majeure partie des forces de la colonie serait dirigée sur le fort *George* ou *William-Henry*[1].

Montcalm partit au mois de juillet, avec une armée de 7500 hommes, dont 2000 sauvages alliés. Pressés de livrer la bataille, les sauvages faillirent faire échouer le plan de campagne en prenant les devants pour lever les chevelures anglaises. Montcalm, dans une harangue, leur fit comprendre le danger qu'ils couraient en se séparant des trou-

1 Ce poste important des Anglais, situé à la tête du lac Saint-Sacrement, leur permettaient de tomber à l'improviste sur les forts *Saint-Frédéric* et *Carillon*, les deux principaux points de défense sur cette partie de la frontière canadienne.

pes régulières. Se rendant à ses désirs, ils invoquèrent leurs manitous en poussant des cris et des hurlements épouvantables. Le 3 août, l'armée se trouva en face du fort George, où le colonel *Munro* tenait garnison avec 3000 hommes. Montcalm ouvrit la tranchée le même jour et le canon du fort fit retentir l'écho des montagnes. Après six jours de siège, les tambours anglais battaient la chamade, et Munro se rendait. Les Anglais perdirent 43 canons, 35,835 livres de poudre, des projectiles, des vivres et 29 bâtiments. Montcalm n'eut que 58 hommes tués ou blessés.

181. **Massacre de la garnison anglaise.** — Montcalm ne pouvant pas nourrir les 3000 prisonniers de guerre faits au fort George, les renvoya avec armes et bagages, à condition de ne pas combattre contre la France pendant 18 mois. Les sauvages se montrèrent mécontents de cette mesure, à cause du butin de guerre dont elle les privait. La colonne anglaise, pendant sa marche pour le fort *Edouard*, fut attaquée par les sauvages, qui, sous l'influence de l'eau-de-vie, épouvantèrent tellement les Anglais par leurs vociférations, qu'ils se débandèrent pour s'enfoncer dans les bois. Les Français, attirés par le vacarme, coururent apaiser les sauvages en fureur. Montcalm leur acheta plus de 400 prisonniers qu'ils avaient déjà faits, et, sous bonne escorte, les fit conduire au comte Loudoun, commandant général des troupes anglaises en lui expédiant le récit fidèle de ce fâcheux incident.

Malgré sa loyauté, Montcalm fut accusé à Londres d'avoir livré les vaincus aux mains barbares des hordes sauvages, et, en conséquence, le gouvernement britannique annula l'acte de capitulation du fort George.

182. **Deuxième invasion du Canada: Prise de Louisbourg.**—En 1758, pour écraser les 5781 soldats

français du Canada, Pitt ministre d'Angleterre, confiait au général Abercromby, 22,000 soldats et 28,000 milliciens ; un corps de réserve de 30,000 hommes était aussi organisé. Malgré la disette, la disproportion du nombre et la rareté des munitions, le Canada ne désespérait pas de la lutte. Cette fois, les Anglais concentrèrent leurs forces sur *Louisbourg*, les forts *Carillon* et *Duquesne*.

L'amiral *Boscawen*, parti d'Halifax avec 24 vaisseaux de ligne, 18 frégates et 150 transports, débarqua à l'île Royale 15,000 soldats, 65 pièces de canon de gros calibre et 42 mortiers. Le général *Amherst* commandait l'armée de terre. La garnison de Louisbourg, comptant 7,000 soldats, exténués de fatigue et de privations, n'en avait guère que 2,000 en état de porter les armes. M. *de Beaussier*, officier de marine très distingué, ne put avec ses cinq vaisseaux empêcher Boscawen de se rendre maître du port. Les Anglais voulurent débarquer le 8 juin, mais ils furent repoussés. Madame de *Drucourt*, femme du gouverneur, secondait énergiquement la bravoure de son mari, en venant chaque jour sur les remparts mettre le feu aux trois pièces de canon des batteries les plus exposées. De leur côté, les soldats montraient aussi beaucoup de courage. Malgré l'énergique résistance des assiégés, les remparts ne tenaient plus et l'artillerie était hors de service; 800 soldats avaient été tués ou blessés, 1700 étaient malades, et les vaisseaux de Beaussier, brûlés. Amherst et Boscawen prirent la ville d'assaut. M. Drucourt et sa garnison durent se constituer prisonniers de guerre. Le siège avait duré six semaines. Avec Louisbourg, le Canada perdait les îles Royale et Saint-Jean.

Gaspé, situé à l'entrée du fleuve, fut aussi dévasté par les Anglais.

183. **Bataille de Carillon.**—La brillante victoire que Montcalm remporta à *Carillon*, sur l'armée d'invasion du lac Champlain, dédommagea les Français des pertes considérables qu'entraînait la prise de Louisbourg.

L'armée française de 3,600 hommes, qui se posta sur un mamelon, à une demi-portée de canon, était garantie par des abatis d'arbres serrés et élevés, dont les branches aiguisées servaient de chevaux de frise. Chaque bataillon, l'arme au bras, est dans son bastion. L'aile droite est commandée par le chevalier de Lévis ; l'aile gauche, par Bourlamaque ; et le Royal-Roussillon, au centre, avec son drapeau rouge et bleu, par Montcalm. Les sons aigus du fifre et de la cornemuse annoncent l'arrivée d'*Abercromby*, commandant 16,000 hommes divisés en quatre colonnes : grenadiers en tête et chasseurs sur les flancs. L'ennemi est à cinquante pas du retranchement, quand, au mot d'ordre de Montcalm, les fusils s'abaissent sur toute la ligne, et lancent une décharge foudroyante de 3,000 balles au milieu des assiégeants, déjà rompus par les obstacles des abords. Les Anglais vacillent sous le plomb, reculent, puis reviennent à la charge, pour reculer encore. La lutte se poursuit ainsi pendant six heures. De tous côtés, on voit des morts et des blessés en habits rouges, culbutés ou accrochés dans les branches des abatis. Au pied du bastion de droite, gît un monceau de montagnards écossais aux jambes nues. Enfin, les Anglais, désespérant de vaincre, battent en retraite, et courent à leurs bateaux pour traverser le lac Saint-Sacrement, laissant derrière eux plus de 5,000 morts ou blessés. La perte des Français fut de 400 hommes tués ou blessés.

Comme souvenir de la célèbre bataille de Carillon, il reste aux Canadiens français un vieux drapeau trouvé à Québec au fond d'un grenier. L'université Laval con-

serve avec orgueil ce guidon glorieux sous lequel nos fiers aïeux combattirent crânement pour la patrie.

184. **Capitulation du fort Frontenac.**—Un mois après la brillante victoire de Carillon, *Bradstreet*, à la tête de 3,000 hommes, se rendit au fort Frontenac, gardé par M. de Noyan et 70 soldats. Les Anglais s'emparèrent de cette position, commandant le lac Ontario.

185. **Le fort Duquesne.**—A l'approche d'une armée de 6,000 hommes, sous les ordres du colonel *Forbes*, la garnison du fort *Duquesne* se replia sur le fort *Machault*. Les Anglais prirent possession du fort abandonné, et lui donnèrent le nom de *Pittsburg*.

On peut dire en somme, qu'à part la bataille de Carillon, les Anglais eurent les avantages de la campagne de 1758.

Questionnaire.—1. Avec qui le marquis de Montcalm arriva-t-il au Canada ?—2. Parlez de la prise de Chouaguen.—3. Que firent les sauvages après la prise du fort George ?—4. Quel général fut chargé de la deuxième invasion du Canada ?—5. De quelle place les Anglais s'emparèrent-ils d'abord ?—6. Parlez de leur échec à Carillon ?—7. Que savez-vous de la capitulation du fort Frontenac ?—8. Que devint le fort Duquesne ?

Devoirs.—1. Parlez de la prise de Chouaguen et du fort George par les Français.—2. Racontez la bataille de Carillon.

VINGT-ET-UNIEME LEÇON

CONQUÊTE DU CANADA PAR LES ANGLAIS

RÉSUMÉ

186. **Troisième invasion anglaise.**—Après la destruction de Louisbourg, Québec devint le point de mire de l'Angleterre (1759) ; le Canada n'avait que 20,000 miliciens à opposer aux 60,000 hommes de l'armée anglaise.

187. **Evénements de l'Ouest et du Centre.**—Le général *Prideaux*, commandant l'armée de l'Ouest, s'empara du fort *Niagara*. *Amherst*, à la tête de l'armée du Centre, n'osa attaquer *Bourlamaque*, retranché à l'*île aux Noix*.

188. **La flotte anglaise.** — *Wolfe*, général en chef de la troisième invasion anglaise, arriva devant Québec le 27 juin.

189. **Bombardement et ravages.**—Wolfe commença par bombarder la basse-ville, qui devint un monceau de cendres et de ruines. Les campagnes furent ravagées et beaucoup d'habitations détruites.

190. **Bataille de Montmorency.** - Wolfe attaqua les Français dans leur camp de Beauport, mais il fut vigoureusement repoussé dans les ravins de *Montmorency* par les chasseurs canadiens.

191. **Bataille des plaines d'Abraham.**—Dans la célèbre *bataille des plaines d'Abraham*, que les Anglais gagnèrent, les deux héros *Montcalm* et *Wolfe* furent mortellement blessés.

192. **Capitulation de Québec.**—*M. de Ramesay*, resté à Québec avec 1700 hommes, capitula le 18 septembre, au moment d'être secouru par de Lévis.

193. **De Lévis.**—Honteux de la capitulation de Ramesay, de Lévis lava cet acte de lâcheté dans une bataille livrée aux Anglais, le printemps suivant.

194. **Bataille de Sainte-Foy.** -*Murray*, à la tête de 4000 hommes de troupes, fut battu par de Lévis, à *Sainte-Foy*, mais les Anglais ayant reçu de nouveaux renforts, Lévis dut se replier sur Montréal (1760).

195. **Capitulation de Montréal.** -Amherst cerna Montréal avec une armée de 20,000 hommes. La petite troupe française ne pouvait lutter avec avantage. M. de Vaudreuil capitula le 8 septembre 1760, sans avoir pu obtenir les honneurs de la guerre.

DÉVELOPPEMENT

186. Troisième invasion anglaise. — Louisbourg étant détruit, Québec devint le point de mire de l'Angleterre. Le général *Wolfe* devait se diriger de l'île du Cap-Breton sur Québec, avec vingt vaisseaux de ligne, 11,000 hommes de débarquement et 15,000 marins. *Amherst*

commandant 12,000 hommes, reçut l'ordre de descendre sur Montréal, par le lac Champlain et la rivière Richelieu, pour aller rejoindre Wolfe à Québec. Le général *Prideaux* devait prendre Niagara, puis, descendre le fleuve et aller réunir son armée de 6000 hommes, aux deux autres.

Le Canada n'avait que 20,000 miliciens à opposer aux 60,000 hommes de l'armée anglaise.

L'armée française disposa ainsi ses troupes : 300 hommes, sous les ordres du capitaine *Pouchot*, furent envoyés à Niagara ; *Bourlamaque* et 2,600 hommes se rendirent au lac Champlain ; *Montcalm*, *Lévis* et *Bougainville*, avec 14,000 hommes, attendaient à Québec l'arrivée de Wolfe. L'enthousiasme était tel que l'on vit des enfants de douze ans et des vieillards de quatre-vingts solliciter à genoux l'honneur de combattre pour la défense de la patrie.



Wolfe

187. **Evénements de l'Ouest et du Centre.**—*Pouchot*, qui commandait au fort Niagara, ordonna aux garnisons des différents postes de l'Ohio de se replier sur ce fort. Dans leur retraite, 600 Français et 1000 sauvages tombèrent dans une ambuscade anglaise. Presque tous furent exterminés. Le général Prideaux arriva devant Niagara le 6 juillet. Le siège commença aussitôt. Les Français se battirent en désespérés mais durent céder à la force.

Le succès obtenu au fort Niagara, rendait les Anglais maîtres des lacs Erié et Ontario.

Les opérations du Centre étaient lentes : Amherst, après avoir consacré trois mois à élever d'inutiles fortifications,

n'osa attaquer Bourlamaque, retranché à l'île aux Noix. L'inaction du général en chef a porté Bancroft à écrire cette phrase ironique : " Amherst se fit un grand nom parce que la Nouvelle-France fut réduite pendant son commandement en chef, mais si Wolfe lui eût ressemblé, Québec n'eût pas succombé."

188. **La flotte anglaise.**—La flotte de Wolfe arriva devant Québec, le 27 juin. Le traître *Denis de Vitré*[1], connaissant très bien le fleuve, servit de pilote et conduisit l'ennemi. Wolfe débarqua une partie de ses troupes dans l'île d'Orléans, en face des retranchements de Beauport, et fit occuper les hauteurs de Lévis, où il établit de puissantes batteries.

189. **Bombardement et ravages.**—Voyant que Montcalm restait immobile dans le camp de Beauport et qu'Amherst n'arrivait pas, Wolfe lança de ses batteries une pluie de feu sur Québec. Faute de poudre, la ville répondit faiblement. 400 maisons furent brûlées dans l'espace d'un mois. Québec devint comme un monceau de cendres et de ruines. Les campagnes furent ravagées. Dans l'île d'Orléans et sur les côtes voisines, on ne voyait plus une seule maison debout, ni une personne vivante. Des femmes et des enfants étaient détenus comme prisonniers dans le camp. Les curés restés dans leurs paroisses, furent les premiers maltraités : on hacha celui de Saint-Joachim à coups de sabre.

190. **Bataille de Montmorency.**—Wolfe se décida à déloger les Français retranchés sur la côte de *Beauport*. Le camp établi pour cette attaque, séparé de celui des Français par les profonds ravins de Montmorency, était

1 De Vitré, commandant de frégate française, avait été fait prisonnier par les Anglais.

pourvu de batteries formidables. Wolfe qui voulut se porter au camp des Français par la voie des gués, gardés par les sauvages, fut obligé de rebrousser chemin, avec une perte de cent hommes. Le 31 juillet, pendant que de Lévis semblait battre en retraite, les grenadiers de Wolfe débouchaient sur la gauche du camp par les ravins de *Montmorency*, et tombaient sous les carabines des chasseurs canadiens, dont les décharges rapides et meurtrières obligèrent les Anglais à reculer. Wolfe ne put rallier ses troupes et se retira dans son camp, laissant morts, au pied des redoutes de Montmorency, 600 de ses plus braves soldats. C'est ainsi qu'échoua cette furieuse attaque de 6,000 Anglais soutenus par 118 pièces de canons contre une poignée de braves.

191. **Bataille des plaines d'Abraham.**—Après la défaite de Montmorency, Wolfe conçut le hardi projet de débarquer une partie de ses troupes sur les *plaines d'Abraham*, afin d'attirer Montcalm de ce côté et de surprendre la ville. Le va-et-vient des vaisseaux anglais avait souvent inquiété de Bougainville, chargé d'empêcher les débarquements. Dans la soirée du 12 septembre, plusieurs vaisseaux jetèrent l'ancre en face du cap Rouge, trois lieues au-dessus de Québec. A la faveur de la nuit, Wolfe et 5000 soldats d'élite s'embarquèrent dans des chalands cachés à bord des vaisseaux, et se laissèrent aller à la dérive avec la marée baissante. "Qui vive ?" crie l'inepte Vergor, créature de Bigot, qui faisait sentinelle.—"France, bateaux de vivres ;" répondirent les barques[1].

Wolfe débarque ses troupes au Foulon, et gravit la falaise du cap Diamant par un sentier abrupt et presque inaccessible.

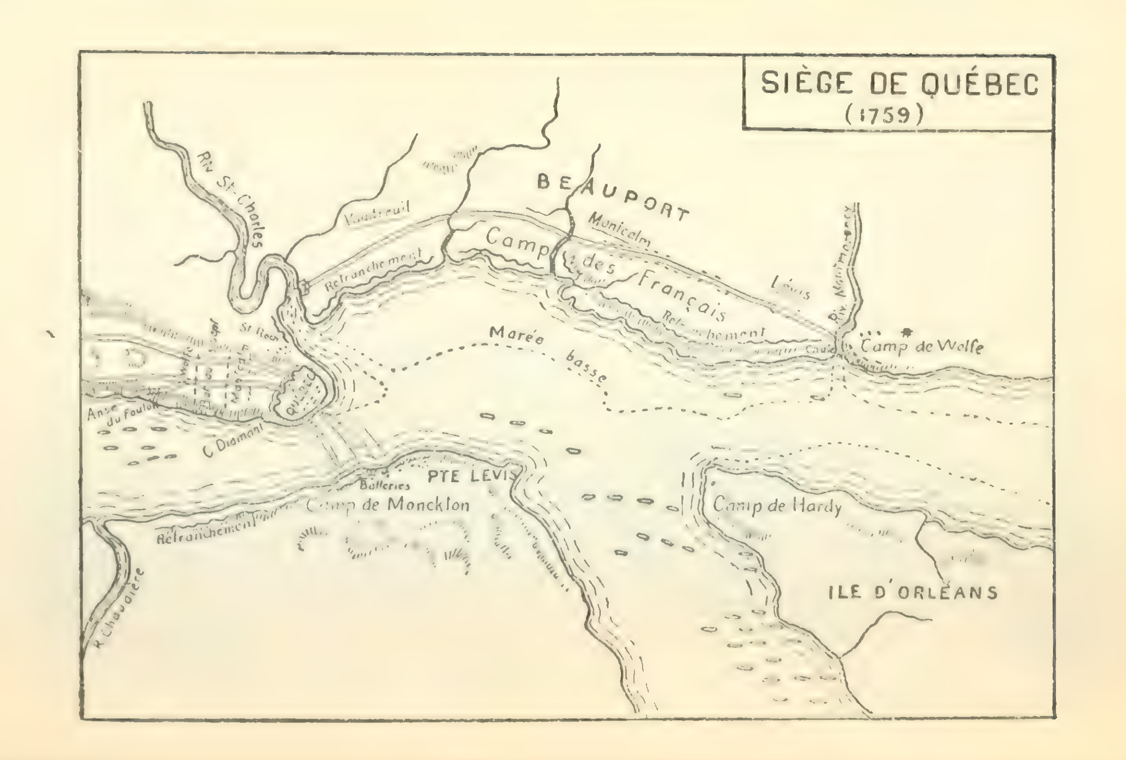
1 Les Anglais savaient que des ordres avaient été donnés aux Français du cap Rouge de descendre des provisions pendant cette nuit-là.

Le lever du soleil découvre à la ville 5,000 soldats bien rangés, en face des buttes à Neveu, et prêts à livrer bataille. Bourlamaque est à l'île aux Noix, Bougainville au cap Rouge, et Lévis aux rapides du Saint-Laurent. Montcalm réunit les 4,500 hommes qui lui restent, franchit la rivière Saint-Charles et s'avance bravement vers l'ennemi. A quarante pas de distance, le feu s'engage. Après l'échange de trois ou quatre décharges, la droite de l'armée française plie et entraîne le reste de la ligne. Wolfe commande à ses grenadiers une charge à la baïonnette. Une balle lui a déjà brisé le poignet, une seconde, puis une troisième l'atteignent à la poitrine ; il chancelle : "Soutenez-moi, dit-il, pour que les soldats ne me voient pas tomber." Comme on l'emporte, le mourant entend dire : "Ils fuient !"—" Qui ? " demande-t-il.—" Les Français," lui répond-on.—" Je meurs content," murmure le héros et il expire.

Pendant ce temps les agiles montagnards écossais poursuivent comme des démons furieux les Français débandés et vaincus. Montcalm, atteint de trois balles, et baigné dans son sang, rentre à Québec. Aux chirurgiens, qui sont appelés à la hâte, Montcalm demande : " Combien de temps ai-je à vivre ? "—"Quelques heures seulement, mon général."—"Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec." Ramesay, gouverneur de Québec, et le commandant du Royal-Roussillon, viennent demander des ordres au héros étendu sur son lit de mort : " Mes ordres, répond-il, je n'en ai plus à donner ; j'ai trop à faire à ce grand moment, et mes heures sont très courtes. Je vous recommande seulement de ménager l'honneur de la France." —Dans son agonie il s'écrie : " Ma consolation est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave."

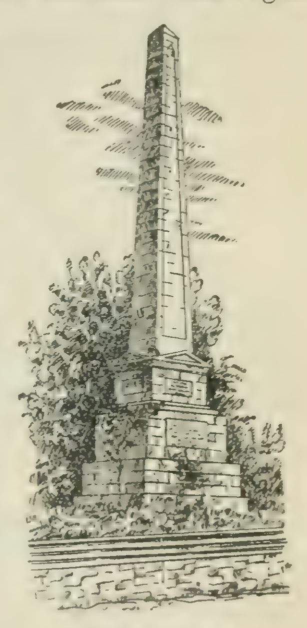


Montcalm, blessé, est conduit en ville


SIÈGE DE QUÉBEC
(1759)
BEAUPORT
Riv St-Charles
Retranchement
Montcalm
Camp des Français
Lévis
Riv. Montmorency
Camp de Wolfe
Marée basse
St Roch
Québec
Anse du Foulon
C Diamant
PTE LEVIS
Batteries
Camp de Monckton
Retranchement
Camp de Hardy
ILE D'ORLÉANS
R Chaudière

Pour rendre hommage à ces deux héros, les Canadiens ont fait élever à Québec (1828) un obélisque de soixante pieds de hauteur, sur lequel sont gravés les deux noms : *Wolfe et Montcalm*.

Au bruit de la canonnade et à la lueur des flambeaux, Montcalm fut enterré le soir du lendemain dans l'église des Ursulines. C'est ainsi que la mort arrêta sur son passage celui qui touchait à la gloire. Le nom de ce martyr de l'honneur national est encore vivace au milieu des populations canadiennes : nos poètes l'ont chanté, et Québec, par souscription nationale, lui a élevé un tombeau (1859).


Wolfe et Montcalm

192. **Capitulation de Québec.**—Après la mort de Montcalm, M. de Vaudreuil convoqua le conseil de guerre. Il y fut décidé que M. de Ramesay resterait à Québec avec une garnison de 1,700 hommes, et que le reste de l'armée se replierait la nuit suivante, vers la rivière Jacques-Cartier. De Ramesay capitula lâchement (18 septembre), avant même que les Anglais eussent investi la place, et au moment d'être secouru par le chevalier de Lévis. L'acte de capitulation stipulait que les habitants conserveraient leurs biens, leur religion, et ne seraient pas déportés comme les Acadiens.

193. **De Lévis.**—En apprenant la mort de Montcalm, de Lévis, revint en toute hâte pour se mettre à la tête de l'armée de Québec. Arrivé à la rivière Jacques-Cartier (17 septembre), il blâma les troupes d'avoir opéré leur retraite, et les ramena avec lui à Québec, où il apprit en arrivant que de Ramesay, malgré l'assurance de secours prochains, avait déjà capitulé. Indigné de cet acte de poltronnerie, de Lévis retourna au poste de Jacques-Cartier, où il laissa 1,000 hommes, et conduisit le reste de ses troupes à Montréal, pour y passer l'hiver.


M. de Lévis

La flotte anglaise partit pour Louisbourg, laissant à Québec une garnison de 8,000 hommes bien approvisionnés.

194. **Bataille de Sainte-Foy.**—Au milieu d'un rigoureux hiver canadien, sous le coup d'une cruelle défaite, sans argent, presque sans pain et sans munitions, de Lévis et une poignée de vaincus ne songeaient qu'à faire les préparatifs nécessaires pour reprendre Québec.

A la fin d'avril, dès que le chenal du fleuve fut ouvert, deux petites frégates, l'*Atalante* et la *Pomone*, suivies de quelques transports, descendirent de Montréal avec un pauvre matériel de siège. 3,000 soldats de ligne et 2,000 Canadiens et sauvages, suivirent sur la rive, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige fondante, et traînant avec de prodigieux efforts trois pièces de canons. Arrivés à leur dernière étape, les soldats français, à demi-morts de fatigue, trouvèrent un champ de bataille au lieu d'un

bivouac. Murray, à la tête de 4,000 hommes appuyés par vingt-deux pièces d'artillerie, sortit de Québec pour tâcher d'écraser l'ennemi dans sa marche. Le choc eut lieu sur les plaines d'Abraham (28 avril 1760). La charge furieuse et désespérée des troupes de Lévis décida la victoire. Les Anglais, culbutés, enfoncés, s'enfuirent derrière les murs de Québec, laissant sur la place leur artillerie et 1,500 morts ou blessés. Les Français perdirent 700 hommes, parmi lesquels se trouvaient tous les grenadiers et 104 officiers.

Une colonne monumentale portant ces mots: "Aux braves de 1760)," a été élevée pour perpétuer la mémoire de ce fait héroïque (1862).

Le siège de Québec commença aussitôt: l'arrivée d'un seul vaisseau français eut suffi pour obtenir la reddition de la ville. Le 15 mai, des voiles parurent sur le fleuve; on observa assez longtemps des deux côtés avant de pouvoir distinguer quel pavillon flottait aux mâts: c'était celui des assiégés; des hourras frénétiques le saluèrent. De Lévis, l'amertume dans le cœur, se replia sur Montréal.

195. **Capitulation de Montréal.**—Le 5 septembre, 20,000 hommes de troupes anglaises entouraient Montréal, qui n'avait pour se défendre que 3,500 hommes et douze mauvaises pièces d'artillerie. Sur l'avis du conseil de guerre, de Vaudreuil hissa le drapeau blanc. L'acte de capitulation fut signé le 8 septembre 1760. Les honneurs furent refusés à ce débris d'armée, mutilé pour sauver la patrie. Ceux dont les noms devraient être écrits en lettres d'or dans les fastes de notre histoire, furent comdamnés par le cynique Amherst à mettre bas les armes devant l'armée anglaise. De Lévis et les principaux officiers retirés dans l'île de Sainte-Hélène avec les 2,000 hommes

qui leur restaient, s'y refusèrent, offrant tous de s'immoler plutôt que de subir une pareille humiliation. Amherst demeura inexorable, et de Vaudreuil, n'osant pas déchirer la convention[1], ordonna à Lévis de se rendre. Celui-ci posa les armes, après avoir brûlé ses drapeaux et brisé son épée ne pouvant se résoudre à les céder aux Anglais.

Dès l'automne, le gouverneur, l'intendant, les fonctionnaires de l'administration, 185 officiers, 2,400 soldats quittèrent la colonie. Le drapeau britannique remplaça le drapeau aux trois lis d'or, arboré sur nos rives 226 ans auparavant par Jacques Cartier.

La France accueillit de Lévis comme un héros, et lui donna le bâton de maréchal (1783).

Bourlamaque, le rude soldat tout mutilé, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe.

Le brillant Bougainville devint amiral, membre de l'Académie des Sciences, sénateur, et mourut âgé de 83 ans.

Questionnaire.—1. Quels généraux se trouvaient à la tête de la troisième invasion anglaise ? —2. Parlez des événements de l'Ouest.—du Centre.—3. Que fit Wolfe arrivé à Québec ?—4. Quel fut le résultat de la bataille de Montmorency ? —5. Quel fut le sort de Montcalm et de Wolfe à la bataille des plaines d'Abraham ? —6. Qui fit la capitulation de Québec ?—7. Que faut-il penser de cet acte ? —8. Que fit de Lévis dans cette circonstance ?—9. Quel fut le résultat de la bataille de Sainte-Foy ? —10. Dans quelles conditions se fit la capitulation de Montréal ?

Devoirs.—1. Racontez la bataille des plaines d'Abraham. —2 Parlez de la bataille de Sainte-Foy.

1. L'acte de capitulation conservait aux habitants le libre exercice de leur religion, leurs lois et leurs propriétés. Les séminaires et les communautés de religieuses furent maintenus dans la possession de leurs biens, privilèges et immunités ; mais ces avantages furent refusés aux Jésuites et aux Sulpiciens, jusqu'à ce que le roi eût fait connaître sa volonté.

CAMPAGNES DE 1759-60.

- 1re phase (1759).
  - Préliminaires.
    - Préparatifs des Anglais et plan d'invasion.
    - Etat de la colonie.
      - Pertes éprouvées dans la campagne précédente.
      - L'armée de défense.
      - Dispersion des troupes.
  - Opérations de l'armée d'invasion
    - Corps d'armée du général Wolfe.
      - Arrivée de la flotte devant Québec.
      - Bombardement.
      - Bataille de Montmorency.
      - Bataille des plaines d'Abraham.
      - Reddition de Québec.
    - C. d'armée du gén. Amherst.
      - Destruction de Carillon et de St-Frédéric.
      - Inaction.
    - Corps d'armée du général Prideaux.
      - Siège du fort Niagara.
      - Bataille de Niagara.
      - Capitulation du fort.
- 2e phase (1760)
  - Reprise des hostilités.
    - Réorganisation de l'armée française.
    - Bataille de Sainte-Foy.
    - Siège de Québec.
    - Retraite sur Montréal.
  - Capitulation générale.
    - Reddition du reste de la colonie.
    - Concentration de l'armée anglaise.
    - Capitulation de Montréal.
    - L'armée française retourne en France.

VINGT-DEUXIEME LEÇON

ETAT DE LA COLONIE

RÉSUMÉ

196. **Colonisation.**—Les Canadiens sont issus d'honnêtes et laborieuses familles de France. De la fondation de Québec (1608) à la perte de la colonie (1760), le nombre d'*immigrants* français s'éleva à peu près à 10,000.

197. **Agriculture.**—Les faibles secours reçus de France forcèrent les colons à exploiter les ressources du pays. L'agriculture ressemblait à ce qu'elle est aujourd'hui.

198. **Industrie.**—La *toile* et les *étoffes* avec lesquelles on confectionnait les vêtements, étaient fabriquées aux foyers domestiques. Le tannage des peaux fournit un cuir rouge dont on fit des chaussures appelées *mocassins*.

199. **Commerce.**—Le *commerce* consista d'abord dans des échanges d'effets avec les tribus de l'Ouest, et plus tard dans l'exportation des grains en France et aux Antilles.

200. **Politesse des Canadiens.**—Les Canadiens conservaient dans leurs foyers et leurs relations l'exquise *politesse* léguée par leurs aïeux.

201. **Instruction publique.**—Les évêques, les prêtres, les religieux et les religieuses s'occupèrent à peu près seuls de l'*éducation* de la jeunesse.

202. **Coup d'œil général.**—La colonie ne commença guère à prospérer qu'à la formation du Conseil Supérieur (1663). L'administration de Talon, la bravoure de Frontenac, les conquêtes d'Iberville, les voyages de découvertes la développèrent considérablement. La cause de sa perte vint de l'abandon de la France.

DÉVELOPPEMENT.

196. Colonisation.—La plupart des Canadiens ont eu pour origine d'honnêtes familles de paysans, venues de différentes provinces de France, apportant avec elles les

mœurs, les *habitudes*, les *locutions* de leurs cantons, qui se sont conservées parmi nous au point d'étonner encore aujourd'hui les touristes français.

Des soldats, des officiers, des bourgeois et des seigneurs devinrent le noyau de cette race forte et vigoureuse, qui s'échelonna sur les bords du Saint-Laurent, des grands lacs, de l'Ohio et du Mississipi.

De la fondation de Québec (1608) à la perte de la colonie (1760), le nombre d'immigrants français s'éleva à peu près à 10,000. Les persécutions religieuses et les dissensions politiques amenèrent les premiers immigrants anglais en Amérique. Ce nouveau courant s'accrut jusqu'en 1620. Le fanatisme des puritains, qui, sous Charles I fit de l'immigration une œuvre de sainteté, grossit demesurément le chiffre, et le porta même jusqu'à 2,000, en certaines années.

Mais la valeur d'une population ne se mesure pas plus par le nombre que par les années. Si les colons anglais étaient plus nombreux, l'histoire nous montre, dit Rameau, que les colons français étaient "plus vigoureux de corps, plus énergiques d'esprit, et plus ingénieux que leurs voisins; ils étaient même, ce qui heurte bien plus l'opinion commune, plus entreprenants et plus intelligents; leur société était plus virile."

197. **Agriculture.** — Les faibles secours reçus de France forcèrent les colons à exploiter les ressources du pays. Les terres étaient divisées comme elles le sont aujourd'hui; des potagers et des vergers se trouvaient autour des habitations. On cultivait toute espèce de céréales, et de vastes prairies donnaient du foin en abondance. *Melons* et *citrouilles* se disputaient les jardins des fermes; on recherchait les *pommes fameuses de Montréal*, le *fromage affiné* et les *prunes bleues de l'île d'Orlé-*

ans. La charrue, la faux, la faucille, le rateau et la herse de bois étaient les instruments aratoires alors en usage. Les machines ingénieuses dont on se sert aujourd'hui pour les travaux agricoles étaient loin d'être connues.

198. **Industrie.**—Le peu de marchandises importé de France porta les familles à faire des droguets et surtout de la toile avec du fil et de la laine du pays. Cette industrie prit un tel développement, qu'en 1714, des métiers à tisser fonctionnaient sur tous les points de la colonie; on fabriquait des étamines très fines, de l'étoffe noire pour les soutanes des prêtres et de la bleue pour l'uniforme traditionel des collégiens. Le tannage des peaux, introduit vers le même temps, fournit un cuir rouge dont on fit des chaussures appelées *mocassins*, que les cultivateurs portent encore aujourd'hui. Les vêtements d'étoffe grise, ou de toile blanche du pays, ne sentaient point le luxe effréné qu'étalent de nos jours les habitants des plus humbles hameaux.

Heureux sont les peuples qui se contentent de peu et trouvent dans leur propre industrie ce qui est nécessaire aux besoins de la vie !

199. **Commerce.**—Jusqu'à la *paix d'Utrecht* (1713), le commerce de la colonie se faisait sur une petite échelle; l'argent manquait, le roi devait de lourdes sommes, qu'il ne pouvait payer. Les Canadiens surent pourtant entretenir des relations commerciales avec les tribus de l'Ouest.

Quelques années plus tard, le commerce prit de l'extension, et le Canada exportait des quantités considérables de grains en France et aux Antilles.

Selon l'historien Garneau, les exportations de pois et de farine atteignirent, en certaines années, le chiffre de 250,000 francs.

200. **Politesse des Canadiens.**—Les relations de famille étaient embaumées de cette exquise courtoisie qui

caractérisait la vie de nos ancêtres. Kalm[1] admire la politesse des Canadiens : " Un étranger entre-t-il dans la maison d'un paysan ou cultivateur, celui-ci se lève aussitôt, salue le visiteur, l'invite à s'asseoir, puis il remet son chapeau et se rassied lui-même. Ici tout le monde est *Monsieur* ou *Madame ;* le paysan aussi bien que le gentilhomme, la paysanne comme la plus grande dame."

M. Aubert de Gaspé a écrit avec beaucoup de raison : " Conservons toujours ces vieilles et touchantes traditions, cette belle politesse française, que nous ont léguées nos pères, les plus polis des hommes."

201. **Instruction publique.**—Avant la prise de Québec par les Kertk, les pères Récollets, aidés plus tard des pères Jésuites, apprenaient à lire et à écrire aux enfants des familles québécoises.

Nous avons vu que les pères Jésuites avec l'aide du marquis de Gamache, établirent un collège à Québec en 1635. A ce propos, le père C. Lalemant écrivait : " J'espère, si nous pouvons avoir du logement, de voir trois classes à *Québec;* la première de petits Français, qui seront peut-être de vingt à trente écoliers ; la seconde, de quelques Hurons, et la troisième, de Montagnais." Les jeunes filles françaises et indiennes purent bénéficier de la fondation dirigée par les Ursulines (1639).

A cette époque, le Canada avait des précepteurs. D'après M. Faillon, le chapelain des Hospitalières, M. *Jean Le Sueur*, quittait son emploi pour faire l'éducation des enfants de M. Jean Bourdon[2].

1 Célèbre naturaliste suédois, qui visita le Canada en 1749 : il était grand ami du comte de la Galissonnière, qui était aussi un naturaliste distingué.

2 M. Jean Bourdon, ingénieur en chef et procureur du Canada, eut des difficultés avec M. de Mésy, qui le renvoya en France. Sa famille resta au pays.

Dans une maison voisine des pères Jésuites, et probablement sous leur protection, M. *Martin Boutet* établit une école pour les enfants des familles françaises (1651).

La fondation de la sœur Bourgeoys eut tant de succès, qu'elle ouvrit un pensionnat (1659), où furent formées, dès l'âge le plus tendre, la plupart des personnes de condition de Ville-Marie et des environs.

Outre les séminaires et le pensionnat de Saint-Joachim, qu'il avait fondés, Mgr de Laval envoyait aussi des maîtresses aux Trois-Rivières, pour y tenir les écoles. Louis XIV félicita le digne prélat du soin qu'il apportait à l'éducation des enfants, et, par l'entremise de Colbert, lui expédia 6,000 livres pour le soutien de ses œuvres.

Mgr de Saint-Vallier, qui établit les Ursulines à Trois-Rivières (1697), fait remarquer que les maîtresses d'école, formées par les sœurs de la Congrégation, font beaucoup de bien dans les campagnes.

MM. de Saint-Sulpice engagèrent les *Frères hospitaliers de Saint-Joseph de la Croix* ou *Frères Charron* à ouvrir plusieurs écoles dans les environs de Montréal. Le mauvais état des finances et la pénurie des sujets firent tomber cette congrégation (1745).

Aucun système d'instruction publique n'exista d'une manière régulière sous la domination française; mais, comme on le voit, l'éducation des garçons fut plus négligée que celle des filles.

212. **Coup d'œil général.**—Malgré la valeur et le dévouement désintéressé de nos premiers fondateurs, à proprement parler, la colonie ne commença à prospérer qu'à la formation du conseil souverain (1663). Sous la puissante impulsion de Talon, l'agriculture prit du développement, les mines furent exploitées, et les vastes et fertiles contrées de l'Ouest, colonisées. Les importantes découvertes des hardis explorateurs Marquette, Joliet et de

La Salle furent garanties des barbares incursions iroquoises et des jalouses prétentions anglaises, par l'alliance avec les tribus de l'Ouest et par une longue chaîne de forts, reliant la Louisiane à la province de Québec. L'ombrage que prit Courcelles de la supériorité de Talon, l'impétuosité de la première administration de Frontenac, la faiblesse de la Barre, la violence de Denonville envers les chefs des *cinq cantons iroquois*, paralysèrent quelque temps le mouvement colonisateur et mirent la Nouvelle-France en danger ; mais la bravoure chevaleresque de Frontenac dans sa deuxième administration, les brillantes conquêtes de l'intrépide d'Iberville à la baie d'Hudson, dans le Maine et à Terre-Neuve, et le grand traité de paix conclu avec les farouches Iroquois (1701), relevèrent l'honneur du pavillon français, et permirent à la colonie de travailler avec avantage à son développement.

Cet état de choses ne dura que quelques années. Malheureusement, la guerre de la succession d'Autriche usa les forces et les ressources de la France et lui fit négliger ses colonies. L'Angleterre en profita, au contraire, pour étendre et fortifier les siennes, prévoyant que le nombre déciderait de l'avantage des dernières luttes. Le trop fameux Pitt, devenu premier ministre de l'Angleterre, comprit l'importance des colonies d'Amérique et jura d'en faire la conquête pour sa patrie. Il se fit alors l'âme du mouvement, et mit 60,000 hommes sur pied pour envahir à la fois tous les principaux postes de la Nouvelle-France. Montcalm, Bougainville et Lévis, avec des forces dix fois moindres en nombre que celles de leurs adversaires, ne se laissèrent pas rebuter, firent des prodiges de valeur et tinrent tête à l'ennemi. Enfin, quand après une suite de victoires et de défaites. Montcalm épuisé par ses héroïques efforts réclama un secours plus sérieux, on lui répondit avec

froideur : "Le roi n'a plus de troupes ni d'argent pour l'Amérique ; à vous de tirer de la situation le meilleur parti possible." C'est ainsi que s'évanouirent les beaux rêves de Richelieu, de Colbert et de Vauban : créer une Nouvelle-France heureuse et forte. Rien de surprenant, l'ordre du jour à Versailles semblait être de tout sacrifier à la personne royale et aux caprices de la cour. Louis XIV avait dit ; "L'Etat, c'est moi." Louis XV tirait la dernière et misérable conséquence de cette expression hautaine en disant : "Après moi, le déluge."

Le dénouement de la lutte suprême amena la mort de Montcalm. Ce héros, touchant à ses derniers moments, souleva sa tête toute sereine, salua la France et expira. Seul le drapeau de Carillon eût été digne de servir de linceul à celui qui fut enseveli sous les ruines de la colonie qu'il avait tant aimée, et pour laquelle il versa son sang.

Le nom glorieux de Montcalm, gravé par le ciseau ennemi sur un obélisque, à Québec, est écrit en lettres d'or dans le cœur de tous les véritables Canadiens français, pour qui le nom de Patrie est inséparable du nom de Dieu.

Questionnaire. — 1. Combien d'immigrants français vinrent au Canada depuis la fondation de Québec jusqu'à la perte de la colonie ? 2. Que cultivait-on au Canada ? 3. A quelles industries se livrait-on ?—4. En quoi consistait le commerce ?—5. Qu'a dit Kalm de la politesse des Canadiens ? –6. Quelles sont les maisons d'éducation qui furent fondées sous la domination française ?

Devoir.— 1. Coup d'œil général sur la colonie française du Canada.

LE CANADA SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

- Voyages de découvertes.
  - Les Scandinaves dans l'Amérique du Nord.
  - Découvertes de l'Amérique.
    - Christophe Colomb.
    - Jean Cabot.
    - Jean Verazzani.
  - Découverte du Canada.
    - 1er voyage de Jacques Cartier
    - 2e voyage de "
- Essais de colonisation
  - de M. de Roberval.
  - du marquis de la Roche.
  - du sieur de Monts.
- Administration des compagnies (1608-1663).
  - Fondation de Québec.
  - Formation de la Compagnie des Cent-Associés.
  - Reddition de la Nouvelle-France aux Anglais.
  - Traité de Saint-Germain-en-Laye.
  - Fondation de Montréal.
  - Destruction des Hurons.
- Administration du Roi.
  - Erection de l'évêché de Québec.
  - Guerre avec les Iroquois (1663-1689)
    - Expédition du Marquis de Tracy.
    - ——de M. de la Barre.
    - ——de M. de Denonville.
    - ——du comte de Frontenac.
    - Traité de 1701.
  - Guerre avec les Anglais.
    - 1re période.
      - Expédition dans la Nouvelle-Angleterre
      - Siège de Québec.
      - Conquête de l'Acadie pour les Anglais.
      - Traité de Ryswick
    - 2e période.
      - 1er plan d'invasion.
        - Bataille de la Monongahéla.
        - Bataille livrée par le baron Dieskau.
        - Oswego.
      - 2e plan d'invasion.
        - Prise de Louisbourg.
        - Bataille de Carillon.
      - 3e plan d'invasion.
        - Bataille des Plaines d'Abraham.
        - Capitulation de Montréal.
      - Traité de Paris.

TROISIEME PERIODE

Le Canada colonie anglaise

(1760-1908)

PREMIÈRE ÉPOQUE

LE CANADA SOUS LE GOUVERNEMENT ABSOLU

(1760-1791)

VINGT-TROISIEME LEÇON

GOUVERNEMENT MILITAIRE

RÉSUMÉ

203. **Etat de la colonie en 1760.**—La colonie, ruinée par la guerre et l'administration frauduleuse de Bigot, se trouvait dans le plus déplorable état économique, en passant sous la domination anglaise (1760).

204. **Régime militaire.**—Le gouvernement qui suivit la cession porte le nom de *Régime militaire*. Amherst fut nommé gouverneur général.

205. **Traité de Paris.**—Le *traité de Paris* céda le Canada à l'Angleterre (1763). A la suite de ce traité un grand nombre de familles françaises retournèrent en France.

206. **Despotisme.**—En dépit de l'acte de capitulation, l'Angleterre substitua les lois anglaises aux lois françaises, et exigea le serment du *test* ou de *suprématie*, contraire à la foi catholique.

207. **Démembrement du Canada.**—Les Canadiens ainsi molestés virent encore leur pays morcelé en plusieurs provinces.

208. **Murray, gouverneur.**—Le général Murray, qui remplaça Amherst (1763), se montra favorable aux Canadiens français, et fut chargé de former un gouvernement *civil despotique*.

209. **Le clergé canadien.**—Le clergé, corps éminemment respectable, soutint et dirigea le bon vouloir et le courage des Canadiens français, abandonnés de la France après la cession.

210. **Pontiac.**—Le chef *Pontiac*, ennemi des Anglais, souleva contre eux les sauvages de l'Ouest, afin de les chasser des bords des grands lacs. La paix de Chouaguen (1766) mit un terme aux hostilités.

211. **Guy Carleton, gouverneur.**—*Guy Carleton*, qui succéda à Murray (1766), s'appliqua comme son prédécesseur à rendre justice aux Canadiens français.

212. **L'Acte de Québec.**—L'Acte de Québec donnait à la province ses anciennes limites, dispensait les catholiques du serment du *test*, et établissait un conseil législatif composé de 17 à 23 membres.

DÉVELOPPEMENT

203. **Etat de la colonie en 1760.**—La colonie se trouvait dans le plus déplorable état économique, en passant sous la domination anglaise : les nobles avaient peu de fortune, la guerre et l'administration frauduleuse de Bigot avaient ruiné les paysans. Le *papier-monnaie*, que le trésor royal ne voulut plus reconnaître après la cession, fit éprouver aux créanciers de l'Etat une perte de 40,000,000 de francs, une moyenne d'environ $115 par tête, et mit le comble à leur malheur. A ce propos, le chevalier de Lévis écrivait à la cour : " Le papier qui nous reste est entièrement discrédité, et tous les habitants sont dans le désespoir. Ils ont tout sacrifié pour la conservation du Canada, et ils se trouvent actuellement sans ressources."

Les Canadiens tâchèrent de se relever de cet état voisin de la misère en se livrant à l'agriculture.

204. **Régime militaire.**—Après la cession du Canada à l'Angleterre. *Amherst* devint gouverneur général.

Murray fut nommé gouverneur de Québec; *Gage*, de Montréal; *Burton*, de Trois-Rivières. Chaque gouverneur organisa à sa manière des cours et des tribunaux pour administrer la justice. Des représentants de la milice furent chargés de régler les différends dans les campagnes : cette organisation portait le nom de *gouvernement militaire*.

205. **Traité de Paris.**—Le hautain et haineux *Pitt*, alors ministre d'Angleterre, et ne songeant qu'à humilier le drapeau français, exigea de la France la cession totale de ses colonies, et poussa la déloyauté jusqu'à faire entendre devant le parlement de Londres ces paroles pleines de fiel : " Le moment est venu d'humilier la maison des Bourbons ! " mais le jeune souverain, George III, se montra plus modéré, en ratifiant le traité de Paris (10 février 1763).

De ses immenses possessions au Canada, la France ne conserva que la *Louisiane* et les deux petites îles de *Saint-Pierre* et de *Miquelon*, avec le droit de pêcher sur les côtes de Terre-Neuve.

Perdant tout espoir de reconquérir le Canada, 1,000 à 1,200 personnes des plus honorables retournèrent en France. Par contre, l'immigration anglaise s'accrut alors considérablement, le commerce prit de l'extension, les ressources naturelles furent exploitées, et une honnête aisance dédommagea les Canadiens des pertes énormes qu'ils avaient éprouvées pendant la guerre.

206. **Despotisme.**—En dépit des traités de capitulation, l'Angleterre voulut abolir la langue et les lois françaises, pour leur substituer la langue et les lois anglaises (1763). Elle voulut aussi, sous peine de bannissement, faire prêter aux Canadiens le *serment du test* ou de *suprématie*,

dont la formule hérétique répugnait à tout bon catholique[1].

Elle chercha à s'emparer des biens des communautés, et somma les Canadiens de remettre les armes dont ils étaient possesseurs, ou de faire serment qu'ils n'en avaient pas.

207. **Démembrement du Canada.**—Après la cession, le Canada fut ainsi morcelé : le *Labrador*, les îles d'*Anticosti* et de la *Madeleine* furent annexés à Terre-Neuve ; celles du *Cap-Breton* et de *Saint-Jean*, à la *Nouvelle-Ecosse* ; le *Nouveau-Brunswick* eut une administration particulière, et les territoires environnant les *grands lacs* furent attachés aux colonies américaines.



Murray

C'est ainsi que les Canadiens, molestés dans les droits que leur avait garantis l'acte de la cession, furent encore blessés au cœur par le démembrement de leur pays, et n'eurent à opposer qu'une résistance passive à l'injustice des mesures imposées par une poignée d'intrigants anglais, dont le fanatisme outré se mêlait trop souvent à la plus basse tyrannie du pouvoir.

208. **Murray, gouverneur.** — Le général *Murray* succéda à Amherst comme gouverneur (1763). Il avait ordre de remplacer le régime militaire par un gouvernement *civil despotique*, et de former un conseil investi des *pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire*.

1 Ce serment niait la *transsubstantiation*, le *sacrifice* de la messe, le culte de la *sainte Vierge*, l'invocation des *saints*, etc.

Sur les treize membres élus pour le nouveau conseil, il n'y eut qu'un Canadien, et encore était-ce un homme obscur, sans influence ni énergie.

Pour calmer les esprits agités par ces mesures déloyales, Murray permit l'usage des lois françaises et n'exigea point le serment du *test* et la remise des armes. Accusé à Londres de favoriser les Canadiens, il porta lui-même ses plaintes au pied du trône : " Il a fallu, dit-il, choisir des " magistrats et prendre des jurés parmi 450 commerçants, " artisans et paysans anglais méprisables par leur igno- " rance. Ils haïssent la noblesse canadienne à cause de " sa naissance et parce qu'elle a des titres à leur respect ; " ils détestent les autres habitants parce qu'ils les voient " soustraits à l'oppression dont ils les ont menacés."

Murray, quoiqu'il eût justifié facilement sa conduite, ne revint pas au Canada.

209. **Le clergé canadien.** — Sous le despotisme du gouvernement militaire, les Canadiens confièrent leur avenir au clergé, qui, par son patriotisme éclairé, les empêcha de subir le sort malheureux de la Pologne et de l'Irlande : " Ce corps éminent et respectable, dit Rameau, qui avait déjà joué un si grand rôle dans la formation de la colonie, resta ferme et inébranlable à son poste ; il demeura, en ce pays, le seul débris de l'aristocratie sociale, pour consoler, soutenir et diriger le bon vouloir et le courage inexpérimenté de ce peuple abandonné. Il ne fut point au-dessous de cette tâche ; ni la crainte des violences, ni l'obsession des intrigues, ni la séduction des promesses, ne purent jamais le faire dévier ; la diplomatie astucieuse du gouvernement anglais succomba devant cette honnêteté simple, mais ferme d'une conscience droite et convaincue."

Le clergé s'occupa de l'éducation et fonda des collèges, d'où sortirent ces hommes politiques qui ont si vaillamment défendu *nos droits, notre langue et notre nationalité.*

210. **Pontiac.**—*Pontiac*, chef sauvage brave et expérimenté, voulut se soustraire au joug autocratique des Anglais, en établissant une puissante *confédération indienne*, ayant Détroit pour centre. Les tribus confédérées prirent plusieurs postes anglais au sud des grands lacs, ravagèrent les frontières de la Pensylvanie et de la Virginie, et repoussèrent un détachement envoyé pour les combattre. Plus de 2,000 personnes furent tuées ou amenées en captivité et autant prirent la fuite. Pontiac fut forcé de se retirer de Détroit, qu'il avait assiégé sans succès durant plusieurs mois. Un traité de paix, conclu à Chouaguen (1766), et la mort de Pontiac, assassiné dans l'Illinois, terminèrent les hostilités.

121. **Gui Carleton, gouverneur.**—*Gui Carleton* remplaça Murray dans le gouvernement général (1766). Le nouveau gouverneur loin d'être hostile aux Canadiens, s'intéressa à leurs droits et se rendit même à Londres pour leur obtenir justice auprès du roi. Après maintes délibérations de la chambre, les lois civiles françaises furent rétablies et les lois criminelles anglaises maintenues.



Carleton

212. **L'Acte de Québec.**—L'attitude menaçante des Etats-Unis amena l'acte de Québec (1774). La crainte de perdre sa conquête ouvrit les yeux à l'intolérante Albion et devint pour elle le commencement de la sagesse. Cet acte donnait à la province ses anciennes limites, dispensait les catholiques du serment du *test* et établissait un *conseil*

législatif composé de 17 à 23 membres, investis du pouvoir législatif et ayant le droit d'imposer des taxes sur les chemins et les édifices publics. Adopté par la chambre des lords, *l'acte de Québec* ne fut voté qu'après de vifs débats à la chambre des communes. Malgré les récriminations de 150 notables, le roi le sanctionna en disant : " Cette loi est fondée sur les principes de justice et d'humanité les plus manifestes, et je ne doute point qu'elle calmera l'inquiétude et accroîtra le bonheur de mes sujets canadiens." George III ne se trompait pas, cette marque de loyauté contribua beaucoup à les attacher à sa couronne.

Questionnaire.—1. Dans quel état se trouvait le Canada en 1763 ? —2. En quoi consistait le Régime militaire ?—3. Que savez-vous de Pitt ?—4. Comment les Anglais violèrent-ils l'acte de capitulation ? 5. Quelle attitude Murray prit-il envers les Canadiens français ?—6. Quel fut le rôle du clergé canadien ?—7. Parlez de la révolte de Pontiac.—8. Comment Gui Carleton se montra-t-il favorable aux Canadiens français ?—9. Qu'accordait aux Canadiens l'acte de Québec ?

Devoir.—1. Parlez du rôle de Murray et de Gui Carleton envers les Canadiens français.

VINGT-QUATRIEME LEÇON

GUERRE DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE

RÉSUMÉ

213. **Rébellion américaine.**—L'impôt du *timbre* (Stamp Act), que l'Angleterre exigea des Etats-Unis, amena la révolte des 13 colonies américaines (1773).

214. **Premier appel aux Canadiens.**—Lors de sa protestation contre les actes du parlement britannique, le congrès américain fit un appel chaleureux aux Canadiens (1775), pour les attirer dans leur rébellion.

215. **Invasions des Anglo-Américains.**—A cette époque, deux corps d'armée, commandés par *Montgomery* et *Arnold*, furent chargés d'envahir le Canada.

216. **Campagnes de Montgomery et d'Arnold.**—Montgomery, en passant par le lac Champlain, s'empara de Ticonderoga, de la Pointe-à-la-Chevelure, de Saint-Jean, de Chambly et de Montréal ; après ces exploits, il vint mettre le siège devant Québec, où Arnold, qui s'était avancé par le Kénébec et la Chaudière, le rejoignit (1775).

217. **Attitude de Carleton.**—L'invasion américaine détermina Carleton à mettre la milice sous les armes.

218. **Politique de Montgomery.**—Pour gagner les Canadiens, Montgomery proclama *qu'il ne venait pas à eux comme ennemi, mais comme libérateur.*

219. **Attaque de Québec.**—Montgomery attaqua *Québec* dans la nuit du 31 décembre, et il mourut dans le combat.

220. **Second appel aux Canadiens.**—Le second appel aux Canadiens n'eut pas plus d'effet que le premier. Les ravages de la petite vérole obligèrent les Anglo-Américains à lever le siège de Québec (1776).

221. **Guerre offensive.**—L'Angleterre confia 9000 hommes au général *Burgoyne* pour déloger les Américains du Canada (1776).

222. **Combat naval.**—*Pringle* attaqua sur le lac Champlain 16 vaisseaux américains, qu'il obligea à se disperser.

223. **Les Anglais dans la Nouvelle-York.**—Après quelques succès, les Anglais furent battus et acculés sur les hauteurs de *Saratoga*, où les Anglo-Américains les obligèrent à déposer les armes. Cette victoire amena l'indépendance des Etats-Unis.

224. **Participation des puissances européennes à la lutte.**—La *France*, l'*Espagne* et la *Hollande* se déclarèrent contre l'Angleterre. La capitulation de *Cornwallis* à *Yorktown* assura définitivement l'indépendance des 13 provinces de la colonie.

225. **Traité de Versailles.**—Par le traité de Versailles, l'Angleterre reconnut l'indépendance des Etats-Unis (1783).

226. **Les Loyalistes ou Royalistes.**—L'indépendance des Etats-Unis amena au Canada 25,000 Anglo-Américains, restés fidèles à l'Angleterre ; ils se fixèrent dans les Cantons de l'Est (province de Québec), dans le Haut-Canada et les provinces maritimes (1784).

227. **Destruction des cantons iroquois.**—Le général *Sullivan* réduisit en cendres les villages des Iroquois qui, pendant la guerre, s'étaient rangés du côté des Anglais.

DÉVELOPPEMENT.

213. **Rébellion américaine.**—La guerre de *Sept ans*, en somme favorable à l'Angleterre, avait porté la dette de cette puissance à quatre-vingts millions de louis sterling. Pour la payer, le gouvernement anglais soumit d'abord les treize colonies américaines à l'impôt du timbre (Stamp Act), qu'il remplaça ensuite par des droits sur le *verre*, le *plomb*, le *thé* et le *papier*. Les colonies anglo-américaines protestèrent, en prétendant qu'elles ne pouvaient pas être taxées sans avoir leurs propres représentants à Londres. Le gouvernement fit la sourde oreille à leurs observations, et des émeutes s'ensuivirent. Les Bostonais, plus ardents que les autres, brûlèrent les registres des douanes de la vice-amirauté, et saccagèrent les bureaux des employés de la métropole. Malgré ces clameurs publiques, l'Angleterre maintint des droits sur le thé, comme signe de son pouvoir souverain. A cause de cette mesure, des Anglo-Américains, travestis en Indiens, montèrent à bord de trois vaisseaux amarrés au quai, et jetèrent à la mer 340 caisses de thé, sans toucher aux marchandises exonérées (1773).

214. **Premier appel aux Canadiens.**—Pour punir les révoltés, le gouvernement anglais fit fermer le port de Boston, et occuper la ville[1] par les troupes royales. Alors, un *congrès général*, composé des députés de toutes les colonies, à l'exception de la *Géorgie* et du *Canada*, s'assembla à *Philadelphie*, et tout en restant soumis à la couronne, protesta contre les actes du parlement britannique (1775). Le congrès, dans une adresse pleine d'astuce, fit appel aux

1 La ville de Boston est située sur la baie du Massachusetts.

Canadiens : " Saisissez, leur dit-il, l'occasion que la Providence elle-même vous présente ; osez être libres et joignez-vous à nous pour défier les tyrans." Dans ces circonstances difficiles, les Canadiens, guidés par le clergé, demeurèrent dans la neutralité.

215. **Invasions des Anglo-Américains.**—Le *congrès de Philadelphie*, voyant que l'Angleterre voulait employer la rigueur, publia la célèbre *déclaration des droits.* Des enrôlements de patriotes eurent lieu. Un riche planteur, qui s'était déjà signalé dans la guerre de *Sept ans*, l'illustre *Washington*, fut créé généralissime des milices nationales. Ce général américain, doué d'une audace tempérée par la prudence et la sagesse, dirigea le mouvement insurrectionnel. Deux corps expéditionnaires furent chargés d'envahir le Canada : le premier, commandé par *Montgomery*, marcha sur Montréal, par le lac Champlain et le Richelieu ; le second, dirigé par *Arnold*, s'avança sur Québec, par le Kénébec et la Chaudière.

216. **Campagnes de Montgomery et d'Arnold.**—Montgomery eut du succès dans sa campagne. Après s'être emparé de *Ticonderoga*, de la *Pointe-à-la-Chevelure*, de *Saint-Jean* et de *Chambly*, il se porta sur Montréal, qui lui ouvrit ses portes sans résistance. Tout fut livré : forces navales, magasins et provisions (1775). Le général Prescott, les volontaires et les soldats devinrent prisonniers de guerre. Ayant trouvé du drap en abondance, Montgomery fit confectionner des habits d'hiver à ses soldats, qui avaient déjà beaucoup souffert du froid.

La troupe d'Arnold opéra sa marche avec mille difficultés à travers les halliers et les savanes du Maine. Après avoir atteint le fleuve, elle le remonta jusqu'à la *Pointe-aux-Trembles*, où elle rencontra Montgomery. Les deux armées réunies, comptant 1,000 à 1,200 hommes, se rendi-

rent à Québec, qu'elles assiégèrent au commencement de décembre.

217. **Attitude de Carleton.**—A la vue de l'invasion américaine, Carleton proclama la *loi martiale*, en vertu de laquelle la force armée pouvait prendre les armes. Il leva ensuite la milice et fit appel à la bravoure des Canadiens et des Iroquois, qui restèrent indifférents à ses avances.

218. **Politique de Montgomery.**—Montgomery employa tous les moyens possibles pour tâcher d'augmenter ses forces. Bien qu'il sût que le clergé lui était opposé, il faisait respecter la religion et se montrait plein de déférence pour les prêtres ; il attira un certain nombre de Canadiens en proclamant qu'il ne venait pas *comme ennemi mais comme libérateur*, et en leur promettant un gouvernement en rapport avec leurs besoins

219. **Attaque de Québec.**—Le siège de la ville dura tout le mois de décembre. Dans la nuit du 30 au 31, Montgomery chargea trois petits corps d'armée d'attaquer Québec par trois points différents à la fois ; la *porte Saint-Jean*, la *citadelle* et le *Sault-au-Matelot*, tandis que lui-même, à la tête de la plus forte colonne, enlèverait la barrière et ferait son entrée dans la ville par la *rue Champlain.*

Malgré l'obscurité d'une nuit neigneuse, les sentinelles vigilantes signalèrent l'ennemi, qui fut mis en déroute par un feu bien nourri. Dans cette attaque, les Anglo-Américains eurent cent hommes tués ou blessés ; parmi les morts, se trouvaient *Montgomery* et ses deux aides-de-camp.

220. **Second appel aux Canadiens.**—Après l'échec subi à Québec, Arnold demanda à Washington de lui envoyer 3,000 hommes de guerre. Ce dernier, ne voulant

pas affaiblir son armée régulière, tira huit bataillons des colonies, qu'il dirigea sur Québec, et fit un second appel aux Canadiens. L'adresse, pleine de patriotisme, contenait ces mots : "Tel est le sort des choses humaines, les meilleures causes sont exposées aux vicissitudes de la fortune ; mais le courage des âmes généreuses, éclairées et inspirées par le soleil de la liberté, grandit avec les obstacles." Ce second appel n'eut pas plus d'effet que le premier.

Les ravages causés par la petite vérole et l'arrivée des troupes anglaises obligèrent les Anglo-Américains à lever le siège de Québec (1776). Forcés de partir précipitamment, ils laissèrent leurs munitions, leur artillerie et leurs bagages.

221. **Guerre offensive.** — L'Angleterre envoya au Canada (1776) le général *Burgoyne*, à la tête de 9,000 hommes, qu'il dispersa sur les bords du Saint-Laurent. Le corps le plus avancé, se trouvant à Trois-Rivières, fut attaqué par le général *Thompson*, commandant 1,880 hommes, qui fut fait prisonnier avec 200 de ses soldats. Burgoyne poursuivit les Américains, les délogea de Sorel, de Chambly, de Saint-Jean, et les repoussa jusqu'à Carillon, d'où ils étaient partis huit mois auparavant.

222. **Combat naval.**—Les Anglais, qui venaient de repousser les troupes américaines jusqu'au delà des frontières, étaient aussi victorieux sur le lac Champlain. La flottille du général *Pringle* attaqua seize vaisseaux commandés par Arnold, et les obligea de se disperser. L'un d'eux baissa pavillon, quatre autres prirent la fuite, le reste de la flottille, échoué sur le rivage, fut brûlé par Arnold lui-même

223. **Les Anglais dans la Nouvelle-York.** — Tandis que dans la *Nouvelle-York*, Burgoyne s'emparait de

Ticonderaga et du mont *Indépendance*, le général *Fraser*, muni de 128 pièces de canon et de beaucoup de munitions, mettait en déroute 2,000 Anglo-Américains, à *Hubbardton*. Cependant, les Anglais eurent de terribles revers à *Bennington* et à *Albany*. Burgoyne, cerné de toute part, se retira sur les hauteurs de *Saratoga* où il fut forcé de mettre bas les armes : c'était le 16 octobre 1777. Cette dernière victoire donna aux insurgés une supériorité décidée.

Les treize colonies signèrent leur fameuse déclaration d'indépendance, en s'engageant à la soutenir " *de leur vie, de leur fortune, de leur honneur*." La signature du Canada manquait seule au bas de cette pièce célèbre dans l'histoire.

224. **Participation des puissances européennes à la lutte.**—La capitulation de *Saratoga* eut du retentissement en Europe. Sur ces entrefaites, le célèbre



Cornwallis à Yorktown

Franklin[1] était allé solliciter le secours de la France, qui conclut en effet un traité d'alliance et de commerce avec les Etats-Unis (1778). Déjà le marquis *de La Fayette* était accouru au secours de Washington. L'Angleterre, effrayée de ce que la nouvelle république était reconnue par la première nation du monde, offrit aux Américains de belles concessions, qui furent rejetées. L'*Espagne* et la *Hollande* se déclarèrent aussi contre l'Angleterre ; la guerre devint générale, et l'on vit les flottes anglaises lutter héroïquement, et avec succès, en *Europe*, dans les *Indes* et en *Amérique*. A la fin l'Angleterre plia sous le faix, Washington força *Cornwallis*, général anglais, à capituler à *Yorktown* (1781), dans la Virginie. Cette victoire assura définitivement l'indépendance des Etats-Unis.

225. **Traité de Versailles.**—Les revers qu'éprouva l'Angleterre l'amenèrent à signer la *paix*, conclue à *Versailles* (1783), entre les *Etats-Unis*, la *France*, l'*Espagne* et la *Hollande*. Par ce traité, reconnaissant l'*indépendance* des *Etats-Unis*, la France reconquit quelques-unes de ses colonies avec le droit de *pêche* sur le littoral de Terre-Neuve ; le Canada perdit le lac *Champlain* et les *montagnes environnantes*.

226. **Les Loyalistes ou Royalistes.**—La déclaration de l'indépendance des Etats-Unis amena l'immigration d'environ 25,000 Anglo-Américains, qui, pour rester fidèles à l'Angleterre, se fixèrent dans les Cantons de l'Est, dans le Haut-Canada et les provinces maritimes (1784). Ces immigrants prirent le nom de *loyalistes* ou *royalistes*, à cause de l'acte de loyauté qu'ils firent, en demeurant fidèles à George III.

227. **Destruction des cantons iroquois.**—Les Iroquois prirent part à ce grand mouvement, en tournant

1 Franklin, natif de Boston (1706-1790), fit de précieuses découvertes sur l'électricité et inventa le paratonnerre.

le dos aux Américains, leurs alliés, pour se ranger du côté de l'Angleterre. A cette nouvelle, le général *Sullivan*, à la tête de 5,000 hommes, entra dans leurs villages, qu'il réduisit en cendres. Les débris de ces tribus se réfugièrent sur les bords des grands lacs, où ils disputent encore aujourd'hui quelques lambeaux de forêts aux nations policées qui les envahissent de tous côtés.

Questionnaire.—1. Qu'est-ce qui amena la rébellion américaine ?—2. Pourquoi les Anglo-Americains firent-ils appel aux Canadiens ?—3. Quels généraux furent placés à la tête de l'invasion américaine ?—4. De quelles places s'empara Montgomery ?—5. Quand eut lieu l'attaque de Quebec ? —6. Quel en fut le résultat pour les Anglo-Américains ? —7. Parlez du général Burgoyne. —8. Que savez-vous du combat naval sur le lac Champlain ?—9. Quelle victoire amena l'indépendance des Etats-Unis ?—10. Que savez-vous du traité de Versailles ?—11. Où les Royalistes allèrent-ils s'établir ?—12. Quel fut le sort des cantons iroquois ?

Devoirs.—1. Racontez l'invasion des Anglo-Américains au Canada. —2. Parlez des diverses phases de la guerre offensive de l'Angleterre et de ses résultats.

VINGT-CINQUIEME LEÇON

LE GÉNÉRAL HALDIMAND ET LORD DORCHESTER

RÉSUMÉ

228. **Réunion du Conseil législatif.**—La *révolution américaine* retarda la mise en vigueur du *Conseil législatif* jusqu'en 1777. La première session s'occupa surtout de la *justice* et de la *milice*.

229. **Haldimand, gouverneur.**—Dégoûté des abus du gouvernement, Carleton obtint son rappel et *Haldimand* le remplaça (1778).

230. **Opposition d'Allsopp.**—Afin de rendre justice aux Canadiens, le droit et judicieux *Allsopp* demanda à l'Angleterre un *gouvernement représentatif*.

231. **Rigueurs de Haldimand.** — Le despote et soupçonneux Haldimand se fit souverainement détesté par son gouvernement tyrannique ; il quitta le Canada en 1785.

232. **Lord Dorchester.**—A la grande joie des Canadiens, Carleton, élevé à la pairie sous le titre de *lord Dorchester*, revint pour la deuxième fois au Canada comme gouverneur.

233. **Enquête sur l'état de la colonie.** —Dorchester fit à Londres des rapports détaillés sur la *justice*, le *commerce*, l'*agriculture* et l'*éducation*. Pour sauvegarder les intérêts des deux races, *Pitt*, ministre d'Angleterre, proposa de diviser le Canada en *deux provinces*.

DÉVELOPPEMENT

228. **Réunion du Conseil législatif.**—La révolution américaine fit ajourner la réunion du Conseil législatif jusqu'en 1777. Le roi nomma vingt-trois membres, dont *huit Canadiens* seulement, et encore, ce petit nombre excita-t-il la jalousie des Anglais. Parmi ces derniers, les uns, attachés à la Couronne et opposés au peuple, ne cherchaient que des emplois lucratifs, et semblaient confiner toute leur loi dans cette devise : *Si veut le roi, si veut la loi ;* les autres, ne cherchant qu'à s'enrichir par le commerce, étaient pleins d'eux-mêmes et avaient des prétentions bien au-dessus de leur capacité.

La première session fut calme et laborieuse. Les deux principales mesures qu'elle vota avait rapport à la *justice* et à la *milice*.

En ce qui concerne la justice, les cours déjà établies furent maintenues avec quelques modifications dans leurs attributions.

Quant à la milice, tous les habitants étaient tenus à porter les armes pendant quelques années ; ceux qui en étaient exemptés devaient faire les travaux agricoles de

leurs voisins employés au service militaire. Le peuple des campagnes, écrasé de corvées, réclama hautement contre cette loi tyrannique.

229. **Haldimand gouverneur.**—Dégoûté d'une pareille situation et des abus qui se glissaient dans le gouvernement, Carleton, très estimé d'ailleurs des Canadiens, demanda et obtint son rappel. Le général *Haldimand*, qui le remplaça, se montra d'une rigueur inflexible, et se fit détester de tous les partis.

230. **Opposition d'Allsopp.**—Le Conseil, composé en grande partie des créatures du gouverneur, ne siégea que quelques jours en 1779 et 1780. Dans les séances tenues à huis clos, *Allsopp*, esprit droit et judicieux, fatigué de tant d'injustices révoltantes à l'égard des Canadiens, se mit à la tête des opposants et revendiqua, avec autant d'adresse que d'opiniâtreté, un régime digne du libéralisme dont les Anglais se flattaient. Quoique sûr de ne rien obtenir, il demanda un gouvernement représentatif, sachant que ses réclamations insérées dans les procès-verbaux parviendraient aux ministres de Londres, et leur apprendraient combien l'administration du Canada laissait à désirer.

231. **Rigueurs de Haldimand.**—Sous le despote et ombrageux Haldimand, les *corvées* redoublèrent, les *lettres* furent interceptées et plusieurs *fonctionnaires publics* incarcérés, sans aucune forme de procès. Le journal *Tant pis, tant mieux*, opposé à la politique du Conseil, fut confisqué, et le rédacteur en chef, emprisonné[1]. Comme les murs de la prison devinrent bientôt trop exigus pour recevoir tous les prétendus délinquants, le couvent des Récollets fut destiné à renfermer les nouveaux suspects.

1. Ce journal fut fondé par Fleury Mesplet ; Iotard ou Joutard en était le rédacteur en chef.

La terreur régnait partout. Dans les petits groupes, on parlait bas : signe de malaise et de mécontentement.

Haldimand ne comprit pas son rôle au Canada. Cependant, avant de quitter la colonie, il proclama l'acte de l'*Habeas corpus*[1] auquel il s'était toujours opposé ; mais cette mesure, toute juste qu'elle était, ne fit pas oublier sa tyrannie.

232. **Lord Dorchester**.—Les plaintes portées à la *couronne* contre Haldimand, occasionnèrent le départ de ce despote (1785), plutôt fait pour commander une armée indisciplinée que pour gouverner un pays. Les lieutenants-gouverneurs *Hamilton*, officier estimé de toute la province, et *Hope*, le remplacèrent par intérim, en attendant l'arrivée de Carleton (1786), élevé à la pairie, sous le titre de *lord Dorchester*, et nommé *capitaine général* des provinces anglaises de l'Amérique du Nord. *Smith*, ancien gouverneur général, venait en qualité de *juge en chef*.

233. **Enquête sur l'état de la colonie**. — Lord Dorchester, chargé de se rendre compte de l'état de la colonie, divisa les membres du Conseil en plusieurs comités, qui, après enquête, dressèrent des rapports détaillés sur l'administration de la *justice*, du *commerce*, de l'*agriculture* et de l'*éducation*.

Le comité de la *justice* constata que, suivant le caprice ou l'occasion, les juges suivaient les lois *anglaises* ou *françaises*, sans tenir compte de l'acte de Québec. Le comité du *commerce*, écho des marchands consultés, recommanda l'introduction des lois anglaises hors la propriété immobilière et les successions. Le comité de l'*agriculture* suggéra de remplacer la tenure féodale par le *franc* et *commun*

1 En vertu de cette loi anglaise, qui moyennant caution donne le droit à un prisonnier d'être élargi, en attendant son procès, le gouverneur ne pouvait pas incarcérer quelqu'un sans l'assentiment de son conseil.

soccage, ou tenure franche anglaise. Le comité de l'*éducation* proposa d'établir : 1° des *écoles élémentaires* dans toutes les paroisses ; 2° des *écoles supérieures* de comté ; 3° une *université* soutenue au moyen des revenus des biens des Jésuites, que le gouvernement s'était appropriés depuis 1776.

Georges III, voulant mettre un terme aux réclamations des Canadiens, se servit des enquêtes qu'on lui expédia pour convaincre le parlement de la nécessité de réorganiser le gouvernement du Canada. D'ailleurs, la révolution américaine, qui venait d'amener l'indépendance des Etats-Unis, et la révolution française à la veille d'éclater, forçaient aussi l'Angleterre à faire des concessions à ses colonies.

Dans les discussions parlementaires, l'orateur *Fox* s'exprima ainsi : "Le Canada doit rester attaché à l'Angleterre par sa propre volonté, il est impossible de le conserver autrement, mais pour cela, il faut que ses habitants sentent que leur situation est aussi heureuse que celle des Américains." Mais il y avait à sauvegarder les intérêts des Français et des Anglais ; *Pitt* en trouva le moyen en proposant de diviser la colonie en *deux provinces*, dont l'une, la vallée du Saint-Laurent, surtout habitée par les Français, serait appelée *Bas-Canada ;* l'autre, comprenant les contrées voisines des grands lacs, surtout habitées par les Anglais, prendrait le nom de *Haut-Canada.* Ce projet de constitution, prélude du *gouvernement représentatif*, fut adopté.

Dans l'espace de vingt-six ans, le Canada avait déjà subi le joug onéreux de trois gouvernements, qui ne s'étaient signalés que par leurs mesures déloyales.

Questionnaire.—1. Quel fut le résultat des nominations de la première session du Conseil législatif ?—2. Pourquoi Haldimand se fit-il détester ?—3. Que savez-vous d'Allsopp ?—4. Parlez des rigueurs d'Haldimand.—5. Qu'accordait aux prisonniers l'acte de l'Habeas corpus ?—6. Qui vint remplacer Haldimand ?—7. De quoi était-il chargé ?

Devoirs.—Parlez de la deuxième administration de Carleton et de ses résultats en Angleterre.

DEUXIÈME ÉPOQUE

LE CANADA SOUS LE GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL

(1791-1841)

VINGT-SIXIEME LEÇON

LUTTES PARLEMENTAIRES

RÉSUMÉ

234. **Ouverture du nouveau parlement.**—En 1791, le Canada fut divisé en deux provinces ; le gouvernement de chacune d'elles se composa d'une *Chambre d'assemblée* ou de *représentants* élus par le peuple et d'un *Conseil législatif* nommé par le gouverneur. La première session du Bas-Canada eut lieu le 17 décembre 1792.

235. **Election de M. Panet.**—Après de longs débats, M. *Jean-Antoine Panet* fut élu président du parlement. La Chambre d'assemblée décida que les registres seraient tenus dans les deux langues.

236. **Sessions des Chambres.**—Les débats parlementaires du Bas-Canada roulèrent surtout sur l'*instruction publique* et les *subsides*. La Chambre du Haut-Canada tint plusieurs séances sans songer à élire un président.

237. **Retour de lord Dorchester.**—En 1793, lord Dorchester, vint au Canada en qualité de gouverneur pour la troisième fois.

238. **Départ de lord Dorchester.**—Au grand regret des Canadiens français, lord Dorchester fut rappelé en Angleterre (1796).

239. **Le général Prescott, gouverneur.**—*Prescott* remplaça Dorchester (1796), et malgré les récréminations des Anglais, Panet fut réélu président de la chambre.

240. **Exécution de McLane.**—*McLane* fut condamné à la potence (1797) sous accusation d'avoir soulevé les Canadiens contre la Couronne.

241. **Concession de terres.**—Le *duc de Portland*, ministre des colonies, blâma les membres du Conseil législatif pour avoir concédé des terres à leurs amis.

242. **Robert Shore Milnes, gouverneur.**—*Robert Shore Milnes* remplaça Prescott en 1799. C'est sous son gouvernement qu'on passa une loi prohibant la vente des boissons, et que la Couronne s'empara définitivement des biens des Jésuites.

243. **Institution royale.**—Pour angliciser le pays, l'Institution royale fonda des écoles anglaises sur tous les points de la colonie (1800).

244. **Le Mercury.**—*Le Mercury* fut fondé pour amoindrir l'influence des Canadiens français (1805).

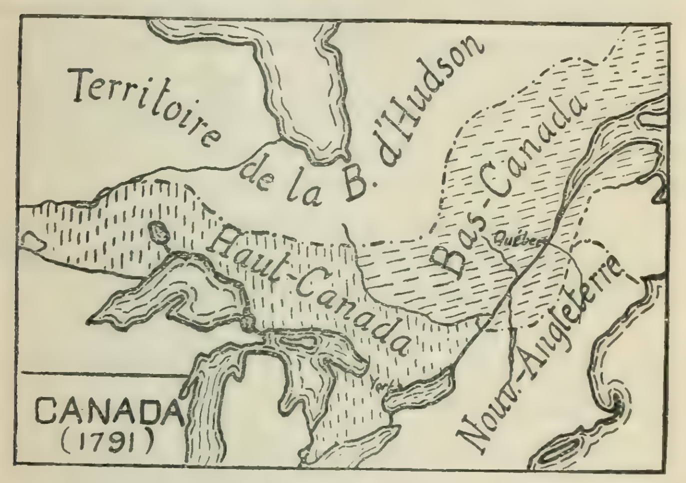
245. **Le Canadien.**—*Le Canadien*, publié pour défendre nos *institutions*, notre *langue* et nos *lois*, fit entrer plus d'une fois le Mercury dans des violences extrêmes.

DÉVELOPPEMENT

234. **Ouverture du nouveau parlement.**—L'esprit d'antagonisme occasionna la division du Canada en *deux provinces*. Le gouvernement de chacune se composa d'une *Chambre d'assemblée* ou de *représentants*, élus par le peuple et d'un *Conseil législatif* nommé par le gouverneur. Toute loi, pour être en vigueur, devait avoir la sanction des deux chambres et celle du gouverneur. Les Anglais, voyant les deux nations sur un pied d'égalité, acceptèrent avec dépit la nouvelle constitution.

Comme Dorchester se trouvait en Angleterre, il chargea Sir *Alured Clark* d'organiser le Parlement du *Bas-Canada* et le lieutenant-gouverneur *Simcoe*, celui du *Haut*-Canada.

La première *session* du Bas-Canada s'ouvrit à Québec, le 17 décembre 1792. Les Canadiens, ayant droit à 50 membres, élurent seize Anglais. Cet acte de loyauté ne fut pas imité des Anglais du Haut-Canada, qui mirent les Canadiens entièrement de côté.



Le *Conseil législatif* se forma de douze membres, choisis par le gouvernement impérial : le juge Smith en fut élu président.

235. **Election de M. Panet.**—Quand le parlement fut formé, on procéda à l'élection d'un président. Les Canadiens proposèrent pour cette fonction M. *Jean-Antoine Panet*, avocat distingué, tandis que les Anglais étaient partagés entre MM. *Grant*, *McGill* et *Jordan*, trois hommes plus experts dans les affaires mercantiles que dans la politique. Malgré l'opposition anglaise, M. Panet fut élu avec dix votes de majorité. Aux Anglais, qui contestèrent

l'élection de Panet, parce qu'il ne parlait pas leur langue, *Joseph Papineau*, déjà bien connu par son talent oratoire, répliqua : " Eh quoi, parce que les Canadiens, devenus sujets de l'Angleterre, ne savent pas la langue parlée sur les bords de la Tamise, ils seront privés de leurs droits ! Privez-en donc les habitants des îles de la Manche qui parlent français et vous appartiennent depuis les jours de Guillaume le conquérant." Clark ratifia l'élection de M. Panet, et recommanda la bonne intelligence entre les deux partis, afin de travailler avec plus d'efficacité au bien public. L'assemblée décida que les registres seraient tenus dans les deux langues et vota une adresse au roi, pour le remercier d'avoir donné aux Canadiens une constitution semblable à celle d'Angleterre.

236. **Sessions des Chambres.** — Les principaux débats parlementaires de la chambre du Bas-Canada eurent pour objet l'*instruction publique* et les *subsides*.

Le comité chargé de l'*éducation* proposa d'établir des écoles élémentaires dans toutes les paroisses et une école supérieure dans chaque comté.

La chambre déclara que l'imposition des *subsides* appartenait à elle seule. Cette question, c'est-à-dire le droit de voter toutes les sommes nécessaires au gouvernement pour le service public, suscita pendant plusieurs années l'antagonisme entre le conseil législatif et les représentants du peuple. Pour subvenir aux besoins de la législature, la chambre imposa des droits sur l'importation des vins.

MM. *J. Papineau*, *Bédard*, *Panet*, *de Lotbinière* et *de Bonne* montrèrent aux Anglais qu'ils étaient passés maîtres en éloquence parlementaire.

Les membres de la chambre du Haut-Canada avaient si peu d'aptitudes politiques qu'ils tinrent plusieurs séances

avant de songer à élire un président. Ils firent tant de bévues pendant la session, que les historiens en ont fait des gorges-chaudes.

237. **Retour de lord Dorchester.** — En 1793, la France atteignait le point culminant de son effervescence révolutionnaire. L'Angleterre, n'ignorant pas les sympathies des Canadiens pour l'ancienne mère-patrie, tâcha de les attacher à la couronne en renvoyant lord Dorchester comme gouverneur. Les Anglais, qui n'avaient jamais pu le gagner à leur cause, l'accueillirent froidement. Pour se conformer aux ordres reçus, lord Dorchester forma un conseil exécutif de neuf membres, dont quatre Canadiens. L'Angleterre venait aussi de régler que les nominations aux *charges publiques* ne dureraient que selon le bon plaisir de la couronne, que les *terres* seraient divisées en cantons (townships), que les *séminaires* de Québec et de Montréal, et les *communautés de femmes* continueraient à se recruter suivant leurs règles ou constitutions.

238. **Départ de lord Dorchester.** — Au grand regret des Canadiens, lord Dorchester fut rappelé en Angleterre en 1796. Les principaux actes de sa dernière administration furent l'organisation de la *milice* et de la *justice*, l'*augmentation* des *revenus* publics par des droits imposés sur les épiceries, l'adoption de la monnaie sterling[1], l'abolition de l'*Habeas corpus*, l'ouverture de chemins, la construction de quelques ponts, et l'ordonnance d'un deuil public de deux mois à l'occasion de la mort de l'infortunée Marie-Antoinette.

239. **Le général Prescott, gouverneur.** — Le *général Prescott* vint remplacer lord Dorchester en 1796. Quelques mois après son arrivée, il ouvrit le parlement, et, malgré les récriminations des Anglais, M. Panet fut encore

1 £1 = $4.

élu président. La chambre arrêta qu'un huitième du revenu des douanes retournerait au Haut-Canada, et que le pilotage des vaisseaux se ferait jusqu'au *Bic*. Dans une des sessions suivantes, elle décida la construction de *palais de justice* à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières.

240. **Exécution de McLane.**—L'enthousiaste Américain *McLane*, accusé par un nommé *Black* de soulever les Canadiens contre la couronne, fut condamné à la potence (1797). Après l'exécution, on montra la tête du coupable au peuple en disant : " Voici la tête du traître." Des incisions furent faites aux membres du supplicié et on arracha ses entrailles qu'on fit brûler. Cette conduite barbare jeta l'épouvante parmi le peuple.

241. **Concession des terres.** — Les abus graves qui se glissèrent dans la *concession des terres*, forcèrent les Canadiens à s'établir sur les frontières des Etats-Unis. Les membres du Conseil législatif, qui avaient ainsi favorisé leurs amis au détriment de la justice, furent blâmés par le gouverneur et le *duc de Portland*, ministre des colonies.

242. **Robert Shore Milnes, gouverneur.**—Le lieutenant-général du Canada, *Robert Shore Milnes*, qui reçut le titre de *baronnet* peu de temps après sa nomination, remplaça le général Prescott (1799). Sous son administration, £1,000 furent votés pour faciliter la *navigation* entre Montréal et Lachine ; une barrière de péage fut établie sur le chemin du Coteau-du Lac ; une loi, prohibant la vente des boissons, des articles d'épicerie et de mercerie, le dimanche, passa à l'unanimité. Malgré les réclamations de la chambre, la couronne s'empara des biens des Jésuites (1800)[1].

1 La jouissance des biens des Jésuites avait été laissée à la Compagnie jusqu'à la mort du père Cazot, dernier membre de cet ordre religieux au Canada.

243. **Institution royale.**—L'*Institution royale*, spécialement établie pour faire disparaître la langue française, fonda des écoles anglaises sur tous les points de la colonie. Portland affecta une partie des biens des Jésuites à l'établissement de ces écoles, dont l'évêque protestant était le président. Loin de se laisser prendre dans ce piège, les Canadiens établirent les écoles paroissiales, où l'on enseignait en français le catéchisme, la lecture, l'écriture et le calcul. A force de démarches, Mgr Plessis obtint (1822) que les catholiques n'auraient pas à contribuer pour le soutien des écoles protestantes.

244. **Le Mercury.**—Les débats parlementaires avaient leur écho dans la presse. *Le Mercury*, journal fondé par M. *Cary* en 1805, prit bientôt des allures d'indépendance, blâmant les actes de l'assemblée législative et ne cherchant qu'à amoindrir l'influence des Canadiens.

245. **Le Canadien.**—*Le Canadien*, s'occupant surtout de défendre nos *institutions*, notre *langue* et nos *lois*, pensait tout haut dans l'intérêt du peuple, et mordait en badinant. Ses quolibets exaspérèrent souvent *le Mercury*, qui lui répondait par des bourrasques et des gros mots, dénotant sa mauvaise humeur.

Questionnaire.—1. Parlez de l'organisation des nouveaux parlements. –2. Par qui furent-ils organisés ?—3. Que se passa-t-il à l'élection de M. Panet ?—4. Sur quoi roulèrent les principaux débats parlementaires ?– 5. Pourquoi l'Angleterre envoya-t-elle de nouveau lord Dorchester comme gouverneur ?—6. Quels furent les principaux actes de sa dernière administration ?—7. Qui remplaça Dorchester ?—8. Pourquoi McLane fut-il pendu ?—9. Quand et pourquoi la Couronne s'empara-t-elle des biens des Jésuites ?—10. Parlez de l'institution royale ?—11. Que savez-vous des journaux d'alors ?

Devoir.—Parlez de l'élection de M. Panet et des principaux débats parlementaires.

VINGT-SEPTIEME LEÇON

ADMINISTRATION DE SIR JAMES CRAIG

RÉSUMÉ

246. **Craig, gouverneur.**—Sir *James Craig* arriva au Canada en 1807, en qualité de gouverneur. Des antipathies de races se manifestèrent sous son administration.

247. **Violence de Craig.**—Le caractère soupçonneux et violent de *Craig* s'emporta devant le refus de la chambre d'Assemblée, d'admettre dans son sein les *juges* et les *Juifs ;* pour se venger, il alla jusqu'à dissoudre deux fois, coup sur coup, les chambres, mais les électeurs réélurent chaque fois les mêmes députés.

248. **Ryland.**—*Ryland*, secrétaire de Craig, se rendit à Londres pour exposer la situation politique du Canada et demander que la nomination des curés fut réservée au roi.

249. **Ordonnances de l'Angleterre.**—Le parlement anglais désapprouva la conduite de Craig, et ordonna d'exclure les juges du gouvernement, à condition que la chambre d'Assemblée votât cette mesure (1810).

250. **Le Canadien.**—Pour avoir soutenu la chambre d'Assemblée, l'imprimeur du *Canadien* fut arrêté et l'on s'empara de ses presses ; des mandats d'arrestation furent lancés contre d'intrépides défenseurs des droits du peuple.

251. **Mgr Plessis et Craig.**—Craig trouva dans Mgr Plessis un défenseur ferme et loyal des droits de l'Eglise, quand il lui proposa de réserver au roi la nomination des curés.

252. **Derniers actes administratifs et départ de Craig.**—La session de 1810 s'occupa surtout des impôts et du service postal. Craig quitta le Canada sans être regretté des Canadiens français (1812).

DÉVELOPPEMENT

246. Craig, gouverneur.—Sir *James Craig* remplaça Robert Shore Milnes dans le gouvernement général du Canada (1807). De nombreux flatteurs excitèrent son

esprit irascible, en lui présentant les chefs du parti canadien comme des rebelles fomentant sans cesse la discorde et les antipathies de races parmi leurs compatriotes.

247. **Violence de Craig**.—Craig se brouilla avec les représentants du peuple, dès la première année de son administration. Une grande partie des séances parlementaires se passèrent à discuter l'exclusion des *juges* et des *Juifs* du corps législatif, à l'imitation de l'Angleterre. Les Juifs seuls furent déclarés inéligibles. Le Conseil rejeta ce bill, malgré que la chambre l'eût voté avec une majorité de vingt-deux voix contre deux. Craig traduisit son mécontentement par des tracasseries de mauvais aloi et des mesures vexatoires. Cette motion le contraria jusqu'au point de dissoudre deux fois coup sur coup (1809-1810) la Chambre. Les nouvelles élections amenèrent toujours les mêmes hommes, et la députation nationale conserva la même attitude.

Dans les débats parlementaires, qui eurent du retentissement, *Bédard* proposa de rendre le ministère responsable ; *Papineau*, dont l'éloquence avait bien des fois remué le pays, prononça un discours plein de patriotisme ; *Bourdages* révéla un talent oratoire de premier ordre ; *Debartzch* montra une sagacité d'esprit étonnante, et *Taschereau* protesta énergiquement contre les abus du pouvoir.

De son côté, le journal *le Canadien* lançait des articles vigoureux contre une politique aussi fanatique qu'arbitraire.

248. **Ryland.**—*Ryland*, secrétaire de Craig, s'étant rendu à Londres pour exposer la situation politique du Canada, proposa de rendre le gouvernement indépendant du peuple, et de payer les députés avec les revenus des biens des Jésuites et des Sulpiciens ; il demandait surtout que les curés fussent choisis par le roi.

Craig écrivait en même temps au ministre des colonies : " J'ai dû agir énergiquement pour sauver le Canada, où le parti démagogique répand les pires doctrines ; ce parti devient d'autant plus audacieux que Bonaparte remporte de grands succès en Europe ; il est dans l'intention de relever le drapeau français ; pour lui tenir tête, il faut abolir la constitution, réunir les deux Canadas, prendre les biens du séminaire de Montréal, et mettre les curés à la nomination du roi. Si le roi ne nomme pas les curés, la colonie est perdue."

249. **Ordonnances de l'Angleterre.**—Le parlement anglais désapprouva la conduite de Craig et ordonna d'exclure les juges du gouvernement, à condition que cette mesure fût votée par la chambre d'Assemblée. Le Conseil législatif ne voulut point se soumettre à la Couronne. A l'ouverture de la session de 1810, les députés protestèrent contre les paroles blessantes dont s'était servi Craig pour proroger les chambres en 1809 ; ils censurèrent la conduite de cette coterie d'oppresseurs qui ne cessait de circonvenir le gouverneur, puis ils proposèrent de se charger de toutes les dépenses civiles et de *faire voter au budget* le *salaire* des députés.

Voyant ces mesures pleines de loyauté rejetées, les députés déclarèrent vacant le siège du juge de *Bonne.*

250. **Le Canadien.**—Pour venger son favori de *Bonne*, que les Canadiens appelaient l'*âme damnée des Anglais*, Craig cassa de nouveau le parlement, donna l'ordre de s'emparer des presses du *Canadien*, où il prétendait saisir le fil de la prétendue conspiration contre l'Angleterre, fit arrêter l'imprimeur sous l'accusation de haute trahison, et lança des mandats d'arrestation contre *Bédard*, *Papineau*, *Taschereau*, et plusieurs autres *intrépides défenseurs* des droits du peuple. Craig relâcha bientôt ces prison-

niers politiques, qui, pour démontrer publiquement l'injustice de leur arrestation, demandaient à subir leurs procès. Bédard ne voulut sortir de prison qu'après avoir eu le verdict du jury. En dépit de la haine de ses adversaires, il eut assez de noblesse pour dire à ses électeurs " que les Canadiens devaient faire tomber les préjugés de l'Angleterre, à force de loyauté et de sagesse."

251. **Mgr Plessis et Craig.**—Craig trouva autant de fermeté dans Mgr Plessis, alors évêque de Québec, pour défendre les droits de l'Eglise qu'il en avait trouvé dans la chambre d'Assemblée pour défendre ceux du peuple. Le digne prélat répondit au gouverneur, touchant la prétention de réserver au roi la nomination des curés, qu'aucun membre de l'Eglise catholique ne pouvait, sans apostasie, reconnaître la suprématie religieuse du roi. L'irascible gouverneur répliqua d'un ton fiévreux : " Et nous, nous ne reconnaissons point l'Eglise catholique." Ces différends se pacifièrent avec le temps et, grâce à l'énergique initiative de Mgr Plessis, l'Eglise catholique au Canada put jouir des privilèges garantis par l'acte de Québec.


Mgr Plessis

252. **Derniers actes administratifs et départ de Craig.**—La dernière session du parlement sous Craig (1810) s'occupa surtout des impôts et du *service postal*, qui se faisait alors au moyen de voitures, avec des relais déterminés. Les délibérations furent plus calmes, et le gouverneur, miné par la maladie qui le conduisait rapidement au tombeau, trouva quelques paroles de remerciement pour

les Canadiens : " J'ai votre prospérité à cœur, leur dit-il, c'est là le dernier legs de celui qui vous parle, et s'il vit assez longtemps pour revoir son souverain, il se présentera devant lui avec la certitude de recevoir son approbation s'il peut lui dire : " Sire, j'ai trouvé les sujets que vous " m'avez confiés se regardant avec jalousie et défiance et " animés d'intérêts divers, je les ai laissés cordialement " unis."

Telles furent aux chambres les dernières paroles de celui dont le gouvernement a été qualifié du nom significatif de *règne de la terreur*. C'était un homme à la physionomie agréable, au port imposant, au maintien mâle et plein de dignité. Poli, affable, il était néanmoins opiniâtre, tranchant et surtout irritable. Ce mélange de qualités et de défauts lui suscita bien des difficultés et lui fit éprouver bien des déboires. Il partit pour l'Angleterre, où il mourut en janvier 1812.

Questionnaire.—1. Quelles furent les causes des actes de violence de Craig ?—2. Nommez quelques Canadiens qui se distinguèrent dans les débats parlementaires.—3. Que fit Ryland pour soutenir Craig ?—4. Quelles furent les ordonnances de l'Angleterre ?—5. Quelle conduite tint Craig à l'égard du journal *Le Canadien* ?—6. Que voulut obtenir Craig de Mgr Plessis ?—7. Parlez des derniers actes administratifs de Craig ?

Devoir.—Résumez l'administration de Sir James Craig.

VINGT-HUITIEME LEÇON

GUERRE AVEC LES ÉTATS-UNIS

RÉSUMÉ

253. **Sir George Prevost, gouverneur.** — Sir *George Prevost*, qui remplaça Craig (1811), sut, par sa loyauté, gagner l'estime des Canadiens français.

254. **Déclaration de la guerre Anglo-Américaine.**—En 1812, la guerre fut déclarée entre l'*Angleterre* et les *États-Unis.*

255. **Campagne de 1812.**— Les Anglais furent victorieux à *Détroit*, à *Queenstown* et à *Lacolle*. Les Américains eurent l'avantage sur mer.

256. **Campagne de 1813.**—Les victoires de la campagne de 1813 furent partagées. Les Anglais eurent l'avantage à *Ogdensburg*, à *Frenchtown*, à *Stoney-Creek*, à *Chrysler's-Farm* et à *Chateauguay*, tandis qu'ils furent battus au lac *Erié*, à *Moraviantown*, à *Toronto*, au *fort George*, à *Queenstown*, à *Burlington* et à *Sackett's-Harbour*.

257. **Bataille de Chateauguay.**—*De Salaberry*, à la tête de 300 Canadiens, remporta, à *Châteauguay*, une célèbre victoire sur 7,000 Américains, commandés par *Hampton*.

258. **Campagne de 1814.**—Les victoires de la campagne de 1814 furent encore partagées. Les Américains, battus à *Lacolle*, à *Oswégo*, à *Lundy's-Lane* et à *Washington*, eurent l'avantage à *Chippewa*, au *fort Erié* et à la *Nouvelle-Orléans.*

259. **Traité de Gand.** - La guerre Anglo-Américaine se termina par le *traité de Gand* (1814).

260. **Rappel et mort de Sir George Prevost.** — Prevost, accusé d'avoir été la cause de l'insuccès du plan de campagne de *Plattsburg*, passa à Londres pour se disculper, et mourut en y arrivant (1815).

DÉVELOPPEMENT

253. **Sir George Prevost, gouverneur.** — *Sir George Prevost*, qui remplaça Craig (1811), sut, par sa sagesse, sa prudence et sa modération, gagner l'estime des

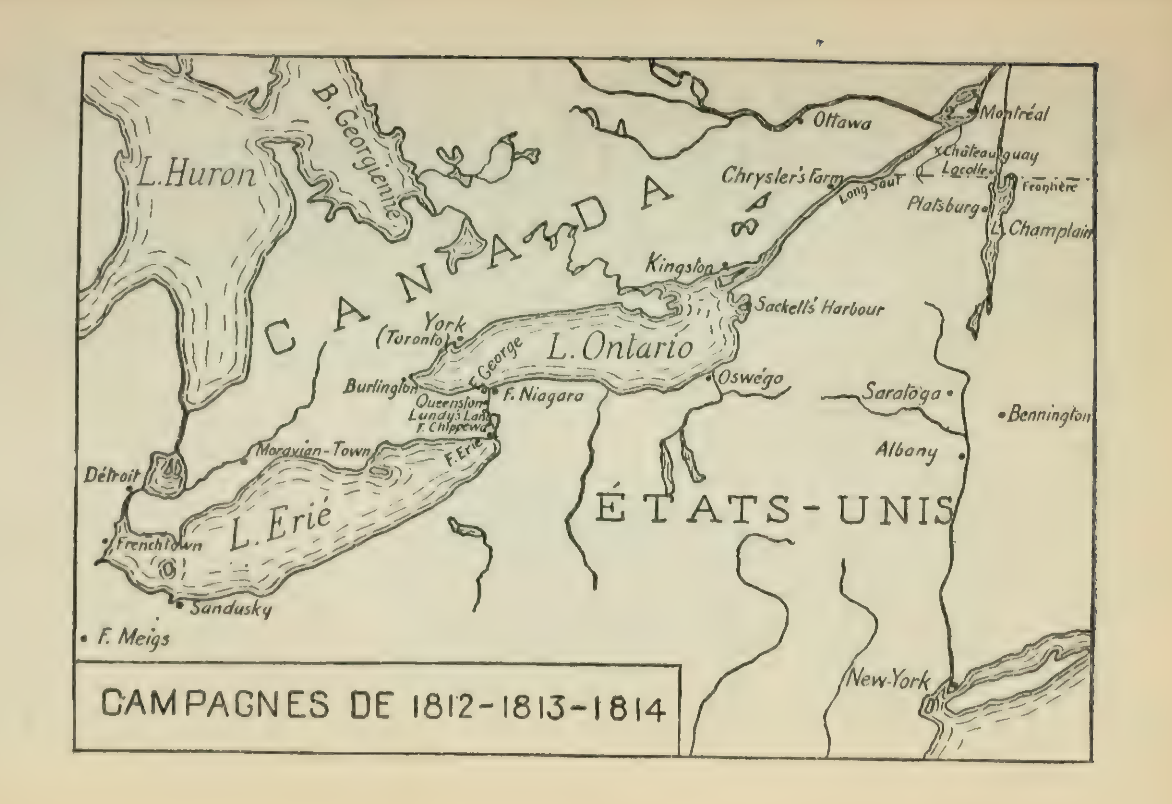
Canadiens. Il cicatrisa bien des plaies ouvertes par la rigidité et la partialité de son prédécesseur, en nommant *Bédard*, juge à Trois-Rivières, *Bourdages*, colonel de milice, et en travaillant à obtenir de Londres que Mgr Plessis portât officiellement le titre d'évêque de Québec. En prévision de la guerre américaine qui menaçait, le service militaire devint obligatoire. Pour subvenir aux dépenses occasionnées par la guerre à la veille d'éclater, des *droits d'entrée* furent prélevés sur toutes les marchandises importées, à part les denrées. Les négociants du pays devaient payer 2½ %, et les étrangers ou marchands florains, 5 %.

254. **Déclaration de la guerre Anglo-Américaine.**—Dans sa lutte contre *Napoléon I*, l'Angleterre s'arrogea le droit d'empêcher le commerce des États-Unis avec les pays soumis au blocus continental, et de visiter les vaisseaux étrangers suspects, pour s'assurer qu'ils ne portaient point de matelots anglais. Blessé de cette attitude, le congrès de Washington déclara la guerre à la Grande-Bretagne (18 juin 1812), confia la garde des frontières à 100,000 miliciens, et adjoignit un corps de réserve de 25,000 hommes à ses 50,000 volontaires[1].

Les troupes anglaises au Canada comptaient à peine 60,000 hommes. Quant aux Canadiens, guidés par le clergé, ils embrassèrent la cause de l'Angleterre.

255. **Campagne de 1812.**—Trois corps expéditionnaires, désignés sous les titres pompeux d'armées de l'*ouest*, du *centre* et de l'*est*, se partagèrent les forces américaines, pendant la campagne de 1812.

1 Un émissaire de Craig, en 1809, aurait, dit-on, vendu au gouvernement de Washington sa correspondance avec ce gouverneur : ce serait l'une des causes de la guerre de 1812.



CAMPAGNES DE 1812-1813-1814

L'armée de l'*ouest*, de 2,000 hommes commandés par le général *Hull*, fut repoussée, au *Détroit*, par le général *Brock*, n'ayant à sa disposition que 300 réguliers, 400 miliciens et 600 sauvages.

L'armée du *centre*, de 1,200 à 1,500 hommes commandés par *Van Rensselaer*, se vit forcée de poser les armes sur les hauteurs de *Queenstown*. L'honneur de la victoire revint au général *Sheaffe*, qui avait remplacé *Brock*, tué au commencement de la bataille.

L'armée de l'*est*, de 10,000 hommes sous les ordres du général *Dearborn*, s'avançant sur Montréal, rencontra le major de Salaberry, appelé le Léonidas canadien, campé sur le bord de la rivière *Lacolle*. Pendant la nuit, deux colonnes américaines, ayant voulu cerner le corps le plus avancé des troupes de Salaberry, se prirent réciproquement pour l'ennemi et se fusillèrent si bien que les troupes canadiennes ne trouvèrent rien de mieux que de les laisser faire. Cette méprise détermina la retraite de Dearborn.

Sur mer, les frégates anglaises, quoique sûres de n'éprouver aucun revers, furent obligées de baisser pavillon devant les vaisseaux de guerre américains, commandés par le capitaine *Hull* et le commodore *Decatur*.

256. **Campagne de 1813.**—Les Américains suivirent les plans de campagne de l'année précédente. Durant l'hiver, les troupes anglaises s'emparèrent de *Ogdensburg*. Le colonel anglais *Proctor*, qui battit à *Frenchtown*, près du Détroit, un détachement des troupes de Harrison, commandé par *Winchester*, assiégea sans succès les forts *Meigs* et *Sandusky*.

Pendant ce temps, le commodore *Perry* soutenait un combat naval de quatre heures, sur le lac Érié, et obligeait le capitaine anglais *Barclay* de baisser pavillon.

Après ce désastre, le général anglais *Proctor* fut défait par *Harrison*, à *Moraviantown*, sur la rivière Thames. C'est dans cette bataille que le fameux chef indien *Tecumseh* allié des Anglais, trouva la mort. Son éloquence populaire et son influence sur la tribu des *Cris*, ont fait de lui un des héros de cette guerre.

Malgré les efforts du général anglais *Sheaffe*, *Dearborn* et *Pike*, avec 1,700 hommes, s'emparèrent de Toronto. Pike fut blessé mortellement. Dearborn délogea successivement le général *Vincent* du fort *George*, de *Queenstown* et de *Burlington*. Le colonel *Harvey* fit cependant subir un sanglant échec aux généraux *Winder* et *Chandler*, à *Stoney Creek*. Le gouverneur Prevost, voulant profiter de l'absence de la flotte ennemie pour attaquer *Sackett's-Harbour*, fut repoussé.



Tecumseh

De son côté, le commodore *Chauncey* obligeait la flotte de sir *James Yeo* à se rendre, sur le lac Ontario.

Après ces brillants résultats, *Wilkinson*, s'avançant avec 10,000 hommes, vers Montréal, fut complètement défait à *Chrysler's-Farm*, par le colonel anglais Morrison, dont les forces étaient quatre fois moins nombreuses que celles de son adversaire. Cette défaite n'empêcha pas Wilkinson de poursuivre sa marche; il rebroussa cependant chemin au pied du Longsault, en apprenant la défaite de Hampton, à *Châteauguay*.

257. **Bataille de Châteauguay.**—Hampton, voulant avec ses 7,000 hommes aller rejoindre l'armée de Wilkinson s'avançant vers Montréal, fut défait à Châteauguay, par le colonel *de Salaberry* (26 octobre). Retranché dans un défilé étroit, comparé aux Thermopyles, de Salaberry s'était fortifié au moyen de quatre lignes d'abatis d'arbres fortement liés.

Un officier de haute stature, précédant une forte colonne de l'armée de Hampton, s'avança vers les voltigeurs et leur cria en français : " Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal." Une balle qui le renversa raide mort, fut le signal du combat. De tous côtés, les Américains firent de vigoureuses décharges, sans pouvoir toutefois réussir à entamer les retranchements des Canadiens. Après une lutte acharnée de quatre heures, Hampton battit en retraite : c'est ainsi que 300 Canadiens, aidés d'une poignée d'Ecossais, remportèrent une brillante victoire sur 7,000 Américains.


Salaberry

La bataille de Châteauguay, chantée par nos poètes, détermina la retraite de 16,000 hommes et mit un terme aux invasions de 1813.

Le général en chef remercia de Salaberry, le prince régent le décora de l'ordre du *Bain*, et l'Angleterre fit frapper une médaille pour immortaliser cette victoire.

258. **Campagne de 1814.** — Les hostilités furent reprises au printemps de 1814. De chaque côté on était

plein d'ardeur, et les succès furent partagés au début de la campagne. L'échec de *Wilkinson* au moulin de *Lacolle*[1] força les Américains à concentrer leurs forces dans le Haut-Canada. Pendant que les troupes anglaises se dirigeaient du côté du lac Ontario, le général anglais *Drummond* incendia le fort *Oswégo ;* mais les Américains prirent leur revanche à *Chippewa.* L'armée anglaise, renforcée des troupes de Drummond, défit les Américains à *Lundy's-Lane*, et tenta d'emporter d'assaut le fort *Erié*, où l'ennemi s'était retranché ; mais une explosion terrible mit en désarroi les troupes de Drummond, qui prirent la fuite ou posèrent les armes.

L'abdication de Napoléon I à Fontainebleau permit à l'Angleterre d'envoyer 14,000 hommes au Canada pour envahir les Etats-Unis. La flotte anglaise devait en même temps bloquer tous les ports américains, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'au Mexique. Le général Prevost se mit à la tête de l'armée, et, après avoir franchi la frontière à *Odelltown*, atteignit *Plattsburg* le 6 mai.

En apprenant la défaite de la flotte anglaise par le commodore *McDonough*, sur le lac Champlain, Prevost opéra sa retraite.

Le général *Ross* marcha sur *Washington* avec 5,000 hommes, mit le feu au capitole et aux principaux édifices publics.

Les Américains eurent des succès à la *Nouvelle-Orléans ;* le général *Jackson*, commandant 6,000 hommes, repoussa 12,000 Anglais, en leur faisant essuyer une perte de 1,700 hommes.

259. **Traité de Gand.** — Le traité de Gand termina les guerres américaines, neutralisa les conquêtes des deux

1 Près du lac Champlain.

nations, rétablit chacune dans ses droits primitifs et laissa encore sans solution la question des frontières[1] entre le *Maine* et le *Nouveau-Brunswick* (1814).

260. **Rappel et mort de sir George Prevost.**— A la réunion des chambres de 1815, M. Panet devint membre du Conseil législatif et M. *Louis-Joseph Papineau*[2], le remplaça à la présidence.

Le parti anglais, ne pouvant pardonner à Prevost sa justice et sa bienveillance envers les Canadiens, l'accusa d'avoir été cause de l'insuccès du plan de campagne de *Plattsburg*. Prevost, passé à Londres pour se disculper, mourut en y arrivant. Wellington approuva sa conduite, et les Canadiens le regrettèrent.

MM. *Drummond* et *Wilson* furent successivement administrateurs, en attendant l'arrivée du nouveau gouverneur.

Questionnaire.—1. Quelles étaient les qualités de sir George Prevost ?—2. Quelle fut la cause de la guerre Anglo-Américaine ?—3. Comment les Américains partagèrent-ils leurs forces ?—4. Où remportèrent-ils des victoires dans la campagne de 1812 ?—de 1813 ?—de 1814 ?—5. Où les troupes anglaises furent-elles victorieuses dans la campagne de 1812 ?—de 1813 ?—de 1814 ?—6. Par quel traité se termina la guerre Anglo-Américaine ?—7. Pourquoi Prevost fut-il rappelé à Londres ?

Devoir.—Racontez sommairement les campagnes de la guerre Anglo-Américaine.

1 Cette question, qui souleva tant de débats, fut résolue en faveur de nos voisins, par le compromis d'Ashburton (1846).

2 Louis-Joseph Papineau, alors âgé de 26 ans, était fils de Joseph, député au parlement sous Craig. Son éloquence entraînante exerça beaucoup d'influence sur la population franco-canadienne.

Guerre avec les Etats-Unis

(L'astérisque indique les victoires canadiennes.)

Campagne de 1812

Lieux des combats	Commandants	
	Canada	Etats-Unis
* Détroit	Brock	Hull
* Queenstown	Brock	Van Rensselaer
* Lacolle	Salaberry	Dearborn

Campagne de 1813

* Ogdensburg	Macdonald	
* Frenchtown	Proctor	Winchester
Lac Erié	Barclay	Perry
Moraviantown	Proctor et Tecumseh	Harrison
Toronto (York)	Sheaffe	Pike et Dearborn
Fort George	Vincent	Dearborn
* Stoney-Creek	Harvey	Winder et Chandler
Sackett's-Harbour	Prevost	Brown
* Chrysler's-Farm	Morrison	Wilkinson
* Châteauguay	Salaberry	Hampton

Campagne de 1814

* Lacolle		Wilkinson
* Oswégo	Drummond	
Chippewa	Riall	Brown
* Lundy's-Lane	Drummond	Brown
Fort Erié		Brown
* Washington	Ross	
Nouvelle-Orléans	Packenham	Jackson

VINGT-NEUVIEME LEÇON

QUESTION DES SUBSIDES

RÉSUMÉ

260. **Luttes parlementaires.** —La question des *subsides*, c'est à-dire l'obstination du Conseil, dirigé par Swell, à ne vouloir pas reconnaître à la Chambre d'assemblée le droit d'administrer tous les deniers publics, souleva dans les Chambres des luttes politiques, qui eurent leur dénouement sur les champs de bataille.

261. **Sir John-Coape Sherbrooke, gouverneur.** — Prevost fut remplacé par sir *John-Coape Sherbrooke* (1815). *Drummond* et *Wilson* administrèrent la province pendant l'intérim.

262. **Le duc de Richmond, gouverneur.** —*Richmond*, qui succéda à Sherbrooke (1818), se rendit impopulaire en prorogeant les Chambres à propos de la question des subsides, et en censurant les représentants du peuple. Une mort accidentelle le frappa après un an d'administration. *Monk* et *Maitland* le remplacèrent successivement (1819-1820).

263. **Le comte de Dalhousie, gouverneur.** — Sous le *comte de Dalhousie*, qui remplaça Richmond (1820), la question des subsides vint encore désillusionner les Canadiens des espérances fondées sur lui.

264. **Projet d'union des deux Canadas.** — Le projet d'union des deux Canadas, hostile aux Canadiens français, amena des protestations transmises à Londres par *Papineau* et *Neilson*.

265. **Convocation des Chambres.** —Dalhousie convoqua les Chambres et apprit aux représentants du peuple que la question des subsides avait reçu une solution temporaire (1823).

266. **Dalhousie en Angleterre.**—*Burton* remplaça Dalhousie, et la Couronne le blâma d'avoir laissé voter les subsides par chapitres détaillés, pendant la session de 1825.

DÉVELOPPEMENT

260. **Luttes parlementaires.**—La question des subsides, assoupie pendant la guerre américaine, souleva dans les Chambres des luttes politiques parfois fort acrimonieuses.

Malgré la solution du parlement impérial, le Conseil, dirigé par Jonathan Swell[1], s'obstinait toujours à ne pas reconnaître à la Chambre d'assemblée le pouvoir de prendre l'initiative des mesures touchant l'emploi des deniers publics.

Les représentants du peuple avaient cependant raison de réclamer ce droit appartenant à eux seuls ; mais le Conseil exécutif ou ministère s'obstinait à le leur refuser cet acte de justice. Le gouvernement britannique consentait à laisser l'Assemblée contrôler tous les deniers du peuple, à l'exception des *casuels* et des *revenus territoriaux*, pourvu qu'elle votât une *liste civile*[2] permanente. L'Assemblée ne voulait voter des sommes d'argent que pour les comptes publics et détaillés, soumis à son approbation, tandis que le Conseil demandait que la Chambre vota d'une seule fois et sans détails la somme requise, et qu'il eut la faculté de disposer de ce montant sans en rendre compte à la Chambre d'assemblée. Les luttes politiques soulevées par la question des subsides, s'aggravant d'année en année, eurent leur dénouement sur les champs de bataille.

261. **Sir John-Coape Sherbrooke, gouverneur.**—*Sir John-Coape Sherbrooke*, homme prudent et modéré, remplaça Drummond (1816), administrateur de la colonie

1 Swell était à la fois juge en chef, orateur du Conseil législatif et président du Conseil exécutif de la Province.

2 La liste civile consistait en la somme exigée pour payer le salaire des ministres et des autres fonctionnaires du gouvernement.

par intérim. Ce dernier, en voulant récompenser ceux qui s'étaient distingués pendant la guerre anglo-américaine, trouva que de graves abus s'étaient glissés dans l'administration des *terres* et des *postes*, et que plus de trois millions d'acres avaient été concédés à des favoris.

Sherbrooke gagna les sympathies des Canadiens, en envoyant des vivres en abondance à ceux dont la récolte avait été détruite par la gelée.

Dans un rapport à la Couronne, Sherbrooke désapprouve la dissolution des Chambres, reconnaît l'incompétence de *Swell*, qui avait voulu abolir les paroisses catholiques (1804), propose de nommer Mgr Plessis membre du Conseil législatif et de reconnaître officiellement son titre d'évêque de Québec.

La violence des débats parlementaires encore occasionnés par la question des subsides engagea Sherbrooke à demander son rappel (1818).

262. **Le duc de Richmond, gouverneur.**—Le duc *de Richmond*, qui, pendant sa vice-royauté en Irlande, avait dissipé sa fortune par son luxe et ses extravagances, succéda à Sherbrooke (1818). Son gendre, *Peregrine Maitland*, l'accompagnait en qualité de lieutenant-gouverneur du Haut-Canada. Pendant sa courte administration, le refus de la Chambre de voter la liste civile, augmentée de $\frac{1}{5}$, amena la dissolution du parlement. Dans la prorogation des chambres, le gouverneur se montra imprudent, en félicitant le Conseil législatif de n'avoir pas trompé ses espérances, et en blâmant les représentants du peuple de leur attitude. Le temps de Craig devait se renouveler, mais Richmond, mordu par un renard, mourut d'hydrophobie (1819), et c'est ainsi que l'orage se dissipa. MM. *Monk* et *Maitland* furent successivement administrateurs en attendant l'arrivée du nouveau gouverneur.

263. **Le comte de Dalhousie, gouverneur.** — Richmond fut remplacé par le comte de Dalhousie (1820). La bonne renommée de ce gouverneur fit croire un moment que le calme allait renaître, mais la question des subsides désillusionna bientôt encore les espérances des Canadiens.

Cependant Dalhousie s'occupa des grandes questions de l'*éducation* du *commerce*, de l'*industrie* et des institutions de charité.

Les deux principaux faits qui marquèrent son administration furent le projet d'union des deux Canadas (1822) et la crise politique de 1827-28.

264. **Projet d'union des deux Canadas.** — La guerre américaine ajourna le *projet d'union des deux Canadas*, qui préoccupait le bureau colonial de Londres depuis 1807. Le but des Anglais en détruisant l'œuvre de Pitt, était de noyer la population française pour lui faire perdre sa langue, de restreindre la liberté du culte catholique et d'empêcher la Chambre d'assemblée de contrôler les subsides.

Pour entraver cette mesure funeste à nos droits et à notre liberté, des adresses couvertes de 60,000 signatures furent portées au pied du trône, par *Neilson* et *Papineau*.

Le bill présenté à la Chambre des communes, échoua à la deuxième lecture (1822). *MacIntosh*, *Burdett*, *Bright* et *Lymburner* firent une forte opposition à *Ellice*[1], chef du parti *whig*[2], voulant à tout prix l'*union*.

265. **Convocation des Chambres.**—Le gouverneur convoqua les Chambres (1823) et apprit aux représentants du peuple que la question des subsides avait reçu une

1 *Ellice* était propriétaire de la seigneurie de Beauharnois, qu'il avait acheté de la famille de Lotbinière.

2 Le parti *Ellice* s'interposa entre les *tories* du Canada et le ministère *tory* de Londres, pour faire abroger la constitution de 1791.

solution temporaire. M. *Vallières de Saint-Réal* siégea en qualité de président, en place de Louis Papineau, qui était à Londres.

L'état des finances laissait beaucoup à désirer.

Caldwell, receveur général, était soupçonné de péculat, à cause de la vie opulente qu'il menait et des travaux considérables qu'il avait entrepris. La Chambre d'assemblée présumait qu'il n'avait pas moins de £100,000 sterling entre les mains. Les unionistes, qu'il hébergeait, tinrent à ce qu'on passât légèrement sur les accusations portées contre lui. La Chambre refusa de rembourser les £30,000 tirés de la caisse militaire (1822 et 1823), dépensés par Dalhousie, pour l'administration civile[1], et aussi de souscrire à l'adresse des Etats-Unis, demandant au roi la libre navigation dans le Saint-Laurent.

266. **Dalhousie en Angleterre.**—Le lieutenant-gouverneur *Burton* remplaça Dalhousie, passé en Angleterre. Pendant la session de 1825, les subsides furent votés, non en bloc, mais par chapitres détaillés, comme le voulaient les représentants du peuple ; ce qui causa une grande joie parmi les Canadiens français. La Couronne blâma la *conduite* de Burton, et, dès son retour, Dalhousie convoqua les Chambres (1826), qu'il prorogea dans un langage insultant, après avoir refusé de sanctionner le bill des subsides passé sous Burton.

Questionnaire.—1. Qu'est-ce qui amena les luttes parlementaires. —2. Qu'entendez-vous par les subsides ?—3. Quels abus découvrit Richmond ?—4. Pourquoi, sous Sherbrooke, la chambre refusa-t-elle de voter la liste civile ?—5. Parlez de Dalhousie.—6. Quel était le but du projet d'unir les Canadas ?—7. Que savez-vous de Caldwell ? —8. Pourquoi Burton fut-il blâmé à Londres ?

Devoir.—Parlez de la question des subsides et des demêlés qu'elle suscita dans les Chambres jusqu'au projet d'union des Canadas.

1 Les représentants du peuple regardèrent cet *emprunt* comme une *faveur* accordée à Caldwell, qui méritait d'être démis de sa charge.

TRENTIEME LEÇON

CRISE POLITIQUE

RÉSUMÉ

267. **Dissensions politiques.**—Dalhousie, par son refus de sanctionner le bill des subsides et par le langage insultant qu'il employa en prorogeant les chambres, suscita de nouvelles difficultés politiques (1826).

268. **Sir James Kempt, administrateur.**—*Kempt*, venu au Canada comme administrateur (1828), ne poursuivit guère que la route inique de ses prédécesseurs.

269. **Lord Aylmer, gouverneur.** —*Lord Aylmer*, qui remplaça Kempt (1830), apprit aux représentants du peuple que l'Angleterre était prête à leur céder le contrôle des revenus publics, moyennant une liste civile de £19,000 votés pour la vie du roi : la Chambre n'accepta pas et en appela à Londres.

270. **Emeute à Montréal.** — L'élection d'un député à Montréal amena une émeute où trois Canadiens furent tués (1832).

271. **Société nationale.**—*Duvernay* fonda la société de *Saint-Jean-Baptiste* (1834), en lui donnant pour devise : Nos *institutions*, notre *langue* et nos *lois.* Une société semblable fut fondée à Québec en 1842.

272. **Stanley et O'Connell.**—*Stanley* osa déclarer en plein parlement de Londres que les plaintes des Canadiens français n'étaient qu'un tissu de mensonges ; O'Connell, célèbre député d'Irlande, prit la défense des inculpés.

273. **Les 92 résolutions.**—Les Canadiens exposèrent à Londres tous les griefs de la colonie contre la métropole, dans *92 résolutions.*

274. **Le choléra.**—Le *choléra asiatique* éclata pour la première fois à Québec et fit en quatre mois 3,300 victimes.

DÉVELOPPEMENT

267. Dissensions politiques.—Le discours mordant de Dalhousie en prorogeant les chambres (1826), son refus de sanctionner le bill des subsides voté sous Burton, et la violence de la presse suscitèrent de nouvelles difficultés

politiques. MM. Papineau, Heney, Cuvillier et Quesnel devinrent l'âme d'un mouvement populaire. Les élections furent très agitées ; dans plusieurs endroits il y eut des rixes et beaucoup de désordres ; mais les Canadiens eurent l'avantage.

Le *Canadian Spectator* disait : " Les élections sont finies, les amis du roi, de la constitution et du pays ont remporté une victoire complète. Les employés de lord Dalhousie et l'administration elle-même ont été partout et hautement désapprouvés."

Dalhousie ne voulut pas reconnaître Louis Papineau comme président de la chambre, mais la majorité des membres, soutenue par Cuvillier, s'opposa au gouverneur, qui prorogea de nouveau le parlement. Cet acte de violence déplut souverainement au peuple, et MM. *Viger*, *Cuvillier* et *Neilson*, se rendirent à Londres, portant une adresse de protestations recouverte de 80,000 signatures.

Le Haut-Canada, mécontent de l'*oligarchie* qui le tyrannisait, blâma sévèrement la conduite du gouverneur, et porta aussi des plaintes en Angleterre. Cette coïncidence donna de la force aux récriminations des Canadiens.

De son côté, Dalhousie envoya *Gale* pour défendre sa cause auprès de la Couronne.

Ces difficultés occasionnèrent le rappel de Dalhousie.

268. **Sir James Kempt, administrateur.** — Sir *James Kempt*, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, remplaça Dalhousie, en qualité d'administrateur (1828). Il y eut sous lui deux sessions et le nombre des députés fut porté de 50 à 84. Couvert du manteau de l'impartialité, d'après le mot d'ordre de Londres, il poursuivit avec dextérité la route inique de ses prédécesseurs. Cependant, Kempt reconnut Papineau comme président, réintégra dans leurs charges les officiers de la milice et les

magistrats destitués par Dalhousie. £200,000 furent votés pour les améliorations les plus urgentes et la presse prit un ton plus modéré. La connaissance parvenue au peuple d'une dépêche de Kempt, au ministre des colonies, lui suggérant de ne pas modifier tout de suite la composition du Conseil, l'engagea à demander son rappel.

269. **Lord Aylmer, gouverneur.**—Lord *Aylmer*, qui remplaça Kempt (1830), apprit aux représentants du peuple que l'Angleterre était prête à leur céder le contrôle des revenus publics, à l'exception de celui des terres de la Couronne, moyennant une liste civile de £19,000 votés pour la vie du roi. Les injustices criantes du passé empêchèrent les représentants[1] du peuple de croire à l'impartialité de cette offre généreuse. Ce refus attira sur eux le blâme pour n'avoir pas accepté ce qu'ils réclamaient depuis quarante ans. Piqués, d'ailleurs, de ce qu'à l'avenir, aucune dépêche ministérielle ne pourrait leur être communiquée sans l'assentiment du bureau colonial, ils demandèrent au gouverneur un rapport détaillé de l'emploi des biens des Jésuites, des revenus des terres et des forêts, et des items de la liste civile qui lui avait été transmise. Aylmer répondit d'une manière évasive.

De tous côtés, dans des assemblées publiques, on censurait le gouvernement. Des jeunes gens, plus ardents qu'éclairés, et n'entrevoyant les obstacles à surmonter qu'à travers un prisme trompeur, pressaient Papineau de poursuivre à outrance les luttes parlementaires, pour forcer l'Angleterre de se rendre à ce qu'ils demandaient. Ils étaient loin de se douter qu'après l'union législative, on se servirait d'eux comme d'instruments pour "établir dans le Bas-Canada une population anglaise, avec les lois et la

1 60 Canadiens français et 24 Anglais formaient la nouvelle Chambre.

langue anglaise, et de soumettre cette province au régime rigoureux d'une législature essentiellement anglaise."[1]

270. **Emeute à Montréal.**—L'élection d'un député pour Montréal, dura trois semaines, et échauffa tellement les esprits qu'on se vit obligé de mettre les troupes sous les armes: trois Canadiens furent tués et deux autres, blessés (21 mai 1832). Tout l'odieux de cette action retomba sur le corps exécutif qui savait si bien, disait-on, "choisir les victimes."

271. **Société nationale.**—*Le Canadien*, à Québec, et *la Minerve*, à Montréal, soutenaient vigoureusement nos droits. *Duvernay*, alors propriétaire de *la Minerve*, et *Tracey*, rédacteur du *Vindicator*, furent emprisonnés pour avoir attaqué trop ouvertement le Conseil législatif. Les ovations populaires dont ils furent l'objet obligèrent les réformistes à les mettre en liberté sans qu'il fut possible de leur intenter un procès. Duvernay profita de ce mouvement enthousiaste pour organiser la *société nationale* de *Saint-Jean Baptiste*. Il lui donna pour devise: "*Nos institutions, notre langue et nos lois*," et adopta la feuille d'érable et le castor comme emblèmes. Un banquet d'inauguration présidé par M. *Jacques Viger*, premier *maire* de



Ludger Duvernay

1 Lord Durham.

Montréal, eut lieu à cette occasion (24 juin 1834). La société nationale de Saint-Jean-Baptiste prit naissance à Québec en 1842 ; le docteur *Bardy* en fut le premier président, et il y eut de grandes démonstrations le 24 juin.

La crise politique du Canada occupait l'Angleterre, et l'incomparable *O'Connell*, surnommé le grand agitateur de l'Irlande, sa patrie, plaidait notre cause, tandis que lord *Gosford*, *Grey* et *Gripps* étaient nommés pour venir étudier la situation du pays et les dispositions des Canadiens.

272. **Stanley et O'Connell.**—Le Conseil législatif et les marchands anglais de Québec et de Montréal venaient de demander à l'Angleterre de maintenir la constitution existante, quand *Stanley*, ministre des colonies, prit en pleine chambre fait et cause pour le Conseil et eut l'audace de dire que le manifeste des Canadiens n'était qu'un tissu de mensonges : " Il est vrai, s'écria-t-il, que sur 204 fonctionnaires il n'y a que 47 Canadiens français, mais cet état de chose est juste, si l'on considère que bientôt les deux Canadas seront réunis, et qu'alors la majorité de la population sera anglaise." Stanley caressait d'ailleurs le fameux projet conçu par lord Aylmer, qui, après avoir visité les *cantons* de l'*Est* et la *vallée* de l'*Outaouais*, avait écrit à lord *Goderich*, alors ministre des colonies, que ces parages pouvaient recevoir plus de 600,000 colons et que c'était, selon lui, le meilleur moyen de noyer la race canadienne. En apprenant qu'une association se formait à Londres pour peupler ces contrées, les Canadiens demandèrent par une requête au roi de ne concéder ni terres, ni chartes, ni privilèges à aucun des membres de cette association.

O'Connell, indigné du propos de Stanley, répliqua : " Si c'est ainsi que vous entendez la justice, le Canada n'aura

bientôt plus rien à envier à l'Irlande. L'aveu même de l'honorable ministre des colonies est une preuve des abus commis par ceux qui gouvernent le Canada, puisque sur une population composée de plus des trois quarts de Canadiens français on ne leur accorde qu'un quart des charges publiques. La composition du Conseil législatif est aussi vicieuse, puisque, parmi ses membres, les uns sont ou ministres, ou juges, ou fonctionnaires publics, ce qui donne un double avantage au gouvernement."

273. **Les 92 résolutions.**—Les députés du peuple, fatigués de réclamer le contrôle des deniers publics et la réforme du Conseil exécutif, qui n'était pas responsable à la Chambre d'assemblée, résumèrent les principaux griefs en 92 *résolutions*, qu'ils envoyèrent en Angleterre (1834). Effrayés du danger qui les menaçait de tout perdre en voulant tout gagner, *Neilson*, *Cuvillier* et *Quesnel* abandonnèrent le parti de Papineau.

Des groupes politiques se formèrent à Montréal, pour activer le mouvement en faveur des 92 résolutions, qui devinrent comme le code des esprits révolutionnaires.

274. **Le choléra.**—C'est aussi vers cette époque que le *choléra asiatique*, apporté par 52,000 immigrants irlandais (1832), éclata pour la première fois au Canada, et fit à Québec 3,451 victimes dans l'espace de quatre mois. La voix de Dieu, qui menaça si sévèrement dans cette circonstance, n'amena cependant pas de trêve entre les partis. Le fléau reparut avec encore plus d'intensité en 1834.

Questionnaire.—1. Qu'est-ce qui occasionna de nouvelles dissensions politiques?—2. Nommez ceux qui portèrent une adresse à Londres.—3. Quelle fut la conduite de Kempt?—4. Pourquoi demanda-t-il son rappel?—5. Quelle nouvelle apporta Aylmer, au sujet des subsides?—6. Quelle fut l'attitude des députés?—7. Parlez de l'émeute à Montréal.—8. Que savez-vous de Duvernay?—9. Quel langage tint

Stanley au parlement de Londres ? — 10. Quelle fut la riposte d'O'Connell ?—11. Comment les députés du peuple résumèrent-ils les principaux griefs ?—12. Quel ravage exerça le choléra asiatique ?

Devoirs.—1. Parlez des dissensions politiques sous Dalhousie et Kempt.—2. Racontez les faits les plus saillants du gouvernement d'Aylmer.

TRENTE-ET-UNIEME LEÇON

INSURRECTION DE 1837

RÉSUMÉ

275. **Lord Gosford, gouverneur.**—Lord *Gosford* remplaça Aylmer, en 1835. Le rapport qu'il fit à Londres sur l'état de la colonie fut défavorable aux Canadiens et suscita la révolte de 1837.

276. **Rôle de Louis-Joseph Papineau.**—*Papineau* parcourut le Bas-Canada pour soulever le peuple, et fut partout salué comme un libérateur.

277. **Troubles à Montréal.**—Des troubles éclatèrent à Montréal (novembre 1837) entre les *Constitutionnels* ou le *Doric Club* et les *Fils de la Liberté.*

278. **A Saint-Denis.**—A Saint-Denis, 800 insurgés, sous les ordres de *Nelson*, repoussèrent les 500 hommes du colonel *Gore.*

279. **A Saint-Charles.**—*Thomas Brown*, à la tête des insurgés retranchés à Saint-Charles au moyen d'abatis d'arbres, fut défait par le colonel *Wetherall* : les insurgés comptèrent 125 morts, des blessés et des prisonniers.

280. **A Saint-Eustache.**—Le docteur *Chénier* et un nommé *Girod*, avec 250 Canadiens, barricadés dans l'église et le couvent de *Saint-Eustache*, furent délogés par *Colborne*, commandant 2,000 hommes de troupes : 70 insurgés trouvèrent la mort.

281. **A Saint-Benoit et à Sainte-Scolastique.**—Les insurgés furent également défaits à *Saint-Benoit* et à *Sainte-Scolastique* : le village de Saint-Benoit, fut réduit en cendres.

282. **Soulèvement dans le Haut-Canada.**—Les réformistes du Haut-Canada, ayant à leur tête *Mackenzie*, furent mis en déroute à *Navy Island* et en plusieurs autres endroits.

283. **Conseil spécial.**—A la suite de ces désastres, la constitution de 1791 fut suspendue, et Colborne organisa un *Conseil spécial.*

DÉVELOPPEMENT

275. **Lord Gosford, gouverneur.**—Aylmer, rappelé en Angleterre, fut remplacé par lord *Gosford* (1835). Dès son arrivée, le nouveau gouverneur sut, par sa politesse et son affabilité, gagner l'estime des Canadiens. Il venait en qualité de commissaire royal et était chargé de préparer un rapport très détaillé sur l'état de la colonie. Malheureusement son compte-rendu tout hostile aux Canadiens, eut écho dans les Chambres des communes anglaises. La destitution de Papineau et de plusieurs officiers de milice, exaspéra les mécontents et amena une révolte générale.

Les chefs des réformistes furent, dans le Bas-Canada, *Louis-Joseph Papineau* et le docteur *Nelson ;* dans le Haut, *Rolph*, *Baldwin* et *Mackenzie.*

276. **Rôle de Papineau.**—*L.-J. Papineau*, que son éloquence populaire a fait surnommer l'O'Connell du Canada, convoqua de tous côtés des assemblées qu'il excita à la rébellion. Il parcourut plusieurs paroisses du district de *Montréal*, se rendit à *Québec*, puis à *Kamouraska*, en s'arrêtant à *Saint-Charles*, à *Saint-Thomas* et à l'*Islet.* Son arrivée à *Saint-Thomas* fut une véritable ovation ; on le salua comme un libérateur.

La Fontaine, Morin et Girouard parcoururent les campagnes de la côte du nord et gagnèrent beaucoup d'hommes à leur cause. *L'Assomption*, *Lachenaie*, *l'Acadie*, *Missisquoi*, *Deschambault* passèrent des résolutions condamnant la politique anglaise.

Les jeunes gens de Montréal formèrent l'association secrète des *Fils de la liberté*, dont le serment obligeait à se mettre à la tête du mouvement de résistance.

Pour calmer les esprits, *Mgr Lartigue*, premier évêque de Montréal, publia un mandement dans lequel il recommandait à ses ouailles de " ne pas se laisser séduire si " quelqu'un voulait les engager à la rébellion contre le " gouvernement établi."

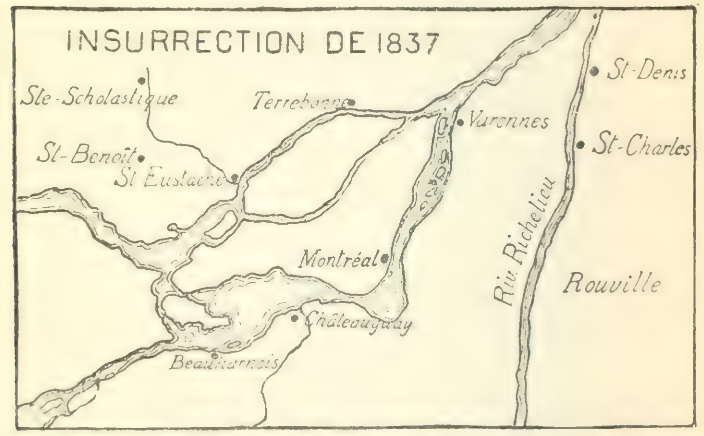
Le *Canadien*, journal exprimant l'opinion du peuple, protesta hautement aux premières heures de la révolte.

Le gouverneur, effrayé, fit venir des troupes du Nouveau-Brunswick et arma 600 volontaires.

277. **Troubles : A Montréal.**—Le 7 novembre 1837, des troubles éclatèrent à Montréal entre les *Constitutionnels* ou *Doric Club*, partisans du gouvernement, et les *Fils de la liberté*. Plusieurs personnes furent blessées dans le tumulte. Des mandats d'arrestation lancés contre vingt-trois des coryphées de la révolte, obligèrent Papineau, O'Callaghan, Brown, des Rivières et Perrault à se réfugier à l'Acadie.

278. **A Saint-Denis.**—La révolte s'aggravait de jour en jour ; le clergé fit des efforts pour l'enrayer, mais il était trop tard: les digues du torrent révolutionnaire étaient rompues. Des députés des comtés du sud plantèrent solennellement à *Saint-Charles* le *poteau* de la liberté, et arborèrent le *bonnet rouge* et la *cocarde tricolore*. Un camp de 800 insurgés, sous le commandement de *Nelson*, se posta à Saint-Denis. Parmi eux, une centaine seulement avaient des fusils ; les autres étaient armés de faux, de fourches et de bâtons. Le colonel *Gore*, avec 500 hommes de troupes, les attaqua, mais il fut si vivement repoussé qu'il laissa derrière lui ses munitions.

279. **A Saint-Charles.**—Plus de 1,000 insurgés, retranchés à Saint-Charles derrière des abatis d'arbres jetés à la hâte, furent attaqués dans leur camp par le colonel *Wetherall,* commandant 330 hommes, soutenus de deux petites pièces de canon. *Thomas Brown,* leur chef, s'esquiva avant le combat. Les révoltés, forcés de vaincre ou de mourir, soutinrent un combat acharné pendant deux heures ; l'artillerie leur causa d'affreux ravages, et le major *Ward* emporta plusieurs positions à la baïonnette. Les insurgés eurent 125 morts, des blessés et des prisonniers.



On ne connait pas au juste la perte des troupes ; mais elle dut être assez considérable, puisque on entendit dire aux officiers que les Canadiens tiraient juste et ferme, et que, s'ils eussent été bien armés et bien dirigés, la victoire eût été à leur avantage.

Sur ces entrefaites, *Colborne* publia la *loi martiale,* et les prisons regorgèrent bientôt de *patriotes,* victimes de projets insensés et séditieux.

280. **A Saint-Eustache.**—Le docteur *Chénier* avec *Girod* et 250 Canadiens ramassés de tous côtés, se rendi-

rent à Saint-Eustache, et se barricadèrent dans l'église et le couvent pour y attendre les Anglais de pied ferme.

Plusieurs, n'ayant pas d'armes, s'en plaignirent à Chénier, qui les rassura en disant : " Soyez tranquilles, il y en aura de tués et vous prendrez leurs fusils."

John Colborne[1], surnommé le *vieux brûlot*, commandant 2,000 hommes de troupes royales, se chargea d'aller les déloger. Les édifices occupés par les rebelles furent cernés, canonnés et incendiés. Les infortunés qui voulurent échapper aux flammes trouvèrent la mort dans les rangs pressés des assiégeants. Chénier tomba sous un coup de feu, en traversant le cimetière. On vit de malheureuses victimes, à moitié brûlées, se sauver à toutes jambes sur la glace, braver une grêle de balles dirigées sur eux, puis enfin succomber au moment d'échapper aux vainqueurs. Les insurgés perdirent soixante-dix hommes, et les troupes, trois. L'incendie, qui dura toute la nuit, consuma la plus grande partie du village.

281. **A Saint-Benoît et à Sainte-Scholastique.**— Après les désastres de Saint-Eustache, Colborne marcha sur le village de *Saint-Benoît*, qu'il trouva désert ; la peur avait éparpillé les patriotes. Une députation d'habitants se porta au-devant de Colborne, pour lui demander la paix ; il la leur accorda, à condition de ne pas tirer un coup de fusil sur les troupes, autrement, dit le général, " tout sera mis à feu et à sang." Malheureusement, le mot d'ordre ne fut pas observé et le village fut incendié.

Les insurgés de *Sainte-Scholastique* s'attendaient à être sévèrement châtiés, pour avoir trop favorablement secondé les chefs de la révolte ; mais il n'en fut rien, Colborne se laissa fléchir et le village fut épargné.

1 *John Colborne* fut lieutenant-gouverneur du Haut-Canada (1826-1838), administrateur du Bas-Canada (1838), et gouverneur en attendant l'arrivée de lord Sydenham (1838-1839).

Pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, qui le poursuivait, Girod se donna la mort.

282. **Soulèvement dans le Haut-Canada.**—Mécontent contre l'Angleterre, *Mackenzie*, chef des réformistes, souleva une émeute dans le Haut-Canada, forma la *Convention provinciale*, attira un renfort d'Américains, et se réfugia à *Navy Island*, île située à deux milles au-dessus de Niagara ; mais *McNab*, malgré la vive résistance qu'on lui opposa, délogea bientôt Mackenzie de ses retranchements et captura la *Caroline*, vaisseau qui contenait les provisions. D'autres réformistes envahirent le Canada à *Prescott* et à *Windsor*, mais ils furent repoussés. Ce fut aussi sans succès que les insurgés attaquèrent *Western District*, *Kingston*, et *Fighting Island*, au Détroit.

Un parti de factieux débarqué à la pointe *Pelée*, dans le lac Erié, fut mis en déroute par le colonel *Maitland*, après une lutte opiniâtre : on se battit même à la baïonnette.

Après toutes ces tentatives infructueuses, Mackenzie se retira aux Etats-Unis.

283. **Conseil spécial.**—Les troubles qui venaient d'éclater engagèrent l'Angleterre à suspendre la constitution de 1791. Colborne reçut l'ordre de former un *Conseil spécial*, chargé de pourvoir aux besoins les plus pressants. Sur vingt-deux membres, onze étaient canadiens.

Questionnaire.—1. Comment Gosford, dès son arrivée, gagna-t-il l'estime des Canadiens ?—2. De quoi était-il chargé ?—3. Qu'est-ce qui amena la révolte ?—4. Nommez en les chefs.—5. Où y eut-il des troubles, dans le Bas-Canada ?—6. Parlez des émeutes dans le Haut-Canada.—7. Que savez-vous du Conseil spécial ?

Devoirs.—1. Parlez de l'insurrection de 1837, des causes qui l'amenèrent, du rôle de Papineau, de l'attitude de Mgr Lartigue et du journal "le Canadien."—2. Faites le récit des troubles à Saint-Denis et à Saint-Charles.—3. Parlez des troubles à Saint-Eustache, à Saint-Benoit et à Sainte-Scolastique.

TRENTE-DEUXIEME LEÇON

SUITES DE L'INSURRECTION

RÉSUMÉ

284. **Lord Durham, gouverneur.**—*Lord Durham*, qui succéda à Gosford comme gouverneur (1838), ne fit guère que des hors-d'œuvre.

285. **Amnistie.**—Pour éluder des procès embarrassants, Durham accorda la liberté aux prisonniers politiques. Cet acte, désavoué en Angleterre, lui fit demander son rappel. Colborne le remplaça par intérim (1838-1839).

286. **Emeutes : dans le Bas-Canada.**—Montréal, Beauharnois, Caughnawaga, Terrebonne, Châteauguay, Rouville et Varennes, devinrent le théâtre d'émeutes dans le Bas-Canada.

287. **Dans le Haut-Canada.**—400 Américains séditieux furent défaits à *Prescott*. Des insurgés exercèrent des ravages à *Sandwich*, près de Détroit ; le colonel *Prince* les mit en déroute. 1200 furent repoussés par les troupes, à Niagara.

288. **Sort des prisonniers politiques.**—Dans les deux Canadas, des insurgés furent condamnés à mort, et d'autres, à être déportés à *Sydney*, en Australie.

289. **Courage de M. Parent.**—M. *Etienne Parent*, publiciste distingué, eut le courage de protester hautement contre la sévérité outrée de Colborne, et les actes de vengeance exercés par les troupes anglaises.

290 **Mesures de l'Angleterre après l'insurrection.**—D'après le rapport de Durham, la Couronne trouva que le meilleur moyen d'angliciser le pays et de faire disparaître la population canadienne, était l'*union législative* des deux Canadas.

DÉVELOPPEMENT

284. **Lord Durham, gouverneur.**—En présence des difficultés gouvernementales, Gosford demanda et obtint son rappel. Lord *Durham*, qui lui succéda (1838), remplaça par ses amis la plupart des membres du *Conseil spécial*, et ne fit guère que des hors-d'œuvre au Canada.

285. **Amnistie.**—Afin d'éluder des procès embarrassants, Durham profita de l'avènement au trône de la reine *Victoria* pour gracier les révoltés politiques, dont les prisons étaient remplies. Les vingt-quatre plus coupables seulement furent envoyés aux Bermudes. Cette amnistie, qui causa une grande joie aux Canadiens, fut condamnée en Angleterre. Durham, blessé du désaveu de la Couronne, demanda son rappel.

Colborne, élevé plus tard à la pairie sous le nom de lord *Seaton*, le remplaça par intérim (1838-1839). Quelques déportés des Bermudes, aidés de *Dodge* et de *Theller*, deux prisonniers échappés de Québec, qu'ils rencontrèrent à New-York, se mirent à la tête des insurgés Canadiens et d'Américains exaltés, et soulevèrent de *nouvelles émeutes*, dans les deux Canadas à la fois.

286. **Emeutes : dans le Bas-Canada.**—L'adresse de Colborne sut déjouer à Montréal une nouvelle insurrection, quand les soldats n'étaient pas sous les armes.

Beauharnois devint alors le théâtre de l'action. Une faction populaire surprit les partisans du gouvernement et les fit prisonniers (3 novembre). M. *Ellice*, fils du seigneur de la place, et plusieurs personnes de considération subirent le même sort. Tous les détenus furent mis en liberté par un corps du 71e régiment, aidé de 1000 hommes du régiment de Glengary.

Soixante-quatre insurgés, ayant cerné l'église de *Caughnawaga* pendant que les sauvages étaient à prier, furent faits prisonniers et amenés à Montréal liés deux à deux.

Les insurgés qui occasionnèrent des émeutes à *Terrebonne*, à *Châteauguay*, à *Rouville* et à *Varennes*, furent mis en déroute par Colborne, commandant 8,000 hommes, qui proclama la loi martiale et promena partout la torche incendiaire, n'épargnant pas plus l'innocent que le coupable.

287. **Dans le Haut-Canada.**—Quatre cents Américains séditieux, de Sackett's-Harbour, furent défaits à Prescott, par le colonel *Young* et le capitaine *Fowell*, qui firent 156 prisonniers.

A *Sandwick*, près de Détroit, des insurgés mirent le feu à quelques vaisseaux, tuèrent plusieurs individus et massacrèrent le docteur *Hume* à coups de hache et de couteau. Le colonel *Prince*, informé de ces atrocités, attaqua ces maraudeurs, qui prirent la fuite, abandonnant 25 morts et 26 prisonniers.

1,200 insurgés, venus à Niagara pour exciter le peuple à la révolte, furent repoussés par les troupes, qui firent quarante prisonniers.

Pour tempérer ce souffle révolutionnaire, les trois meurtriers de Hume et six des prisonniers de Prescott furent condamnés à la potence, par la cour martiale[1].

288. **Sort des prisonniers politiques.**—L'année 1838 s'éteignit dans le sang de nos compatriotes. Dans le Bas-Canada, 89 furent condamnés à mort, dont 13 périrent sur l'échafaud, et 47 furent déportés à Sydney, en Australie. Dans le Haut-Canada, il y eut 10 exécutions à Kingston, 3 à London, et 86 prisonniers furent déportés en Australie.

289. **Courage de M. Parent.**—La sévérité de Colborne envers les prisonniers politiques fut condamnée en Angleterre et dans tout le Canada. Dans cette circonstance, M. *Etienne Parent*, publiciste distingué, eut le courage d'écrire que les actes de vengeance exercés par les troupes anglaises, dans le district de Montréal, étaient un autre genre d'excès aussi répréhensible que la levée de boucliers des patriotes. La hardiesse indépendante de Parent amena son arrestation, mais son procès n'eut pas lieu.

1 La cour martiale ne s'enquit que des crimes politiques et des rébellions arrivés après le 4 novembre 1838.

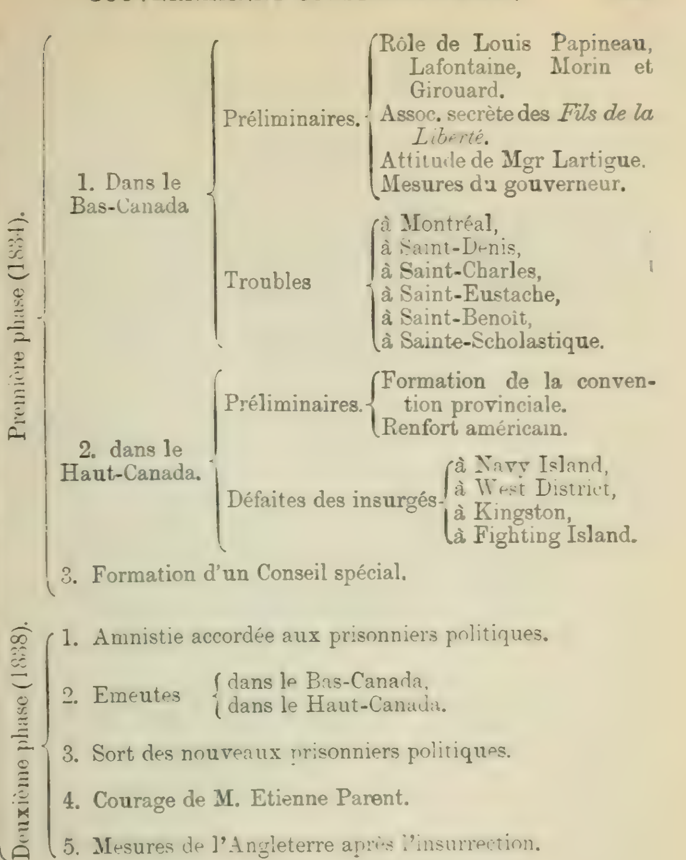
290. **Mesures de l'Angleterre après l'insurrection.** — Les Canadiens attendaient avec impatience la décision de l'Angleterre après l'insurrection. Influencée par le rapport de Durham, la couronne trouva que le meilleur moyen d'angliciser le pays et de faire disparaître la population canadienne était *l'union législative* des deux provinces, en donnant à chacune un égal nombre de représentants, malgré l'inégalité des populations[1]. La dette énorme du Haut-Canada, étant plus de £1,500,000, devait être payée par les deux provinces. L'Union fut votée nonobstant les représentations de Wellington et de Gosford, et les pétitions adressées à la reine par le clergé catholique et les Canadiens français.

L'avis de Durham l'emporta sur le bill de Pitt, dont le but avait été non pas de faire *des Canadiens* des Anglais de nom, mais d'affection, en leur conservant leur liberté, leurs lois, leur religion, leur jurisprudence, leur langue et leurs coutumes.

Questionnaire.— 1. Que savez-vous du gouvernement de lord Durham ?—2. Pourquoi Durham accorda-t-il une amnistie aux prisonniers politiques ?—3. Qui se mit à la tête des insurgés américains ?—4. Où y eut-il des émeutes dans le Bas-Canada ?—dans le Haut-Canada ?—5. Quel fut le sort des prisonniers politiques ?—6. Parlez du courage d'Etienne Parent.—7. Quels furent les effets de l'insurrection ?

Devoir.— Racontez sommairement les troubles de 1838 et appréciez-en les résultats.

1 La population du Bas-Canada était alors de 660,000 âmes, et celle du Haut, de 465,000.



INSURRECTION DE 1837-38.

- Première phase (1837).
  - 1. Dans le Bas-Canada
    - Préliminaires.
      - Rôle de Louis Papineau, Lafontaine, Morin et Girouard.
      - Assoc. secrète des *Fils de la Liberté*.
      - Attitude de Mgr Lartigue.
      - Mesures du gouverneur.
    - Troubles
      - à Montréal,
      - à Saint-Denis,
      - à Saint-Charles,
      - à Saint-Eustache,
      - à Saint-Benoît,
      - à Sainte-Scholastique.
  - 2. dans le Haut-Canada.
    - Préliminaires.
      - Formation de la convention provinciale.
      - Renfort américain.
    - Défaites des insurgés
      - à Navy Island,
      - à West District,
      - à Kingston,
      - à Fighting Island.
  - 3. Formation d'un Conseil spécial.
- Deuxième phase (1838).
  - 1. Amnistie accordée aux prisonniers politiques.
  - 2. Emeutes
    - dans le Bas-Canada,
    - dans le Haut-Canada.
  - 3. Sort des nouveaux prisonniers politiques.
  - 4. Courage de M. Etienne Parent.
  - 5. Mesures de l'Angleterre après l'insurrection.

TRENTE-TROISIEME LEÇON

GÉNÉRALITÉS.—PROGRÈS

RÉSUMÉ

291. **Causes des troubles de 1837-38.**— Les principales causes qui amenèrent les troubles de 1837-38 furent : la question des subsides qui suscita de violents débats entre l'Assemblée législative et le Conseil exécutif ; l'administration despotique des gouverneurs Haldimand, Craig, Prescott et Dalhousie ; l'exclusion des Canadiens français des charges publiques.

292. **Family Compact et Réserves du clergé.**—Le *Family Compact* formait une aristocratie anglaise officielle, qui s'empara des terres de la Couronne et des richesses du pays. Les *Réserves du clergé* consistaient à prendre le septième des terres de la Couronne pour le soutien de l'église anglicane.

293. **Réforme dans les provinces maritimes.**—Les réformistes des provinces maritimes réclamèrent leurs droits par des moyens constitutionnels, sans recourir aux armes.

294. **Affaires de l'Eglise.**—Depuis la cession on vit sur le siège épiscopal de Québec : Mgr *Jean-Olivier Briand* (1766-1784) ; Mgr *Louis-Philippe d'Esglis*, premier évêque canadien (1784-1788) ; Mgr *Jean-François Hubert* (1788-1797) ; Mgr *Pierre Denault* (1797-1806) ; Mgr *Joseph-Octave Plessis* (1806-1825). En 1819, Québec fut érigé en métropole ecclésiastique : Mgr Plessis reçut le titre d'archevêque ; ses suffragants furent Mgr *MacDonald*, dans le Haut-Canada, et Mgr *MacEachearn*, au Nouveau-Brunswick.

295. **Education.**—Plusieurs collèges classiques s'ouvrirent sous le gouvernement constitutionnel, des écoles de paroisse et de comté furent établies, et les Frères des Écoles chrétiennes arrivèrent au Canada, pour fonder une école à Montréal (1837).

296. **Journalisme.**—Des journaux, pour défendre ou contester nos droits, prirent naissance, à différentes dates, surtout à Québec et à Montréal.

297. **Théâtre.**—Québec et Montréal donnaient des représentations théâtrales pour la classe instruite.

298. **Progrès matériel.**—Afin de favoriser le commerce et d'encourager l'agriculture, des bateaux à vapeur firent le trajet entre Montréal et Québec, des chemins de fer furent construits et des canaux creusés.

299. **Immigration.**—C'est surtout après le traité de Gand (1814) qu'un flot d'immigration de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse déferla sur nos rives.

DÉVELOPPEMENT

291. **Causes des Troubles de 1837-38.**—Depuis la cession jusqu'en 1837, les Canadiens eurent à se plaindre d'un gouvernement *oligarchique*, voulant les angliciser, leur faire prêter le serment du *test*, les priver de leurs lois, de leurs coutumes et leur faire oublier leur nationalité.

Les invasions anglo-américaines, qui menacèrent de s'emparer du Canada, forcèrent l'Angleterre d'accorder aux Canadiens le libre exercice de leur religion, de leurs lois civiles et de leurs droits légitimes de citoyens (1774) : ces derniers payèrent la métropole de retour en demeurant sourds aux promesses séduisantes des Etats-Unis, et en combattant avec les armées anglaises sur les champs de bataille.

Des rivalités de races et la proscription de la langue française dans l'administration des affaires mirent un terme au gouvernement civil absolu qui fut remplacé par le gouvernement représentatif non responsable (1791). Sous ce nouveau régime, des luttes parlementaires, à propos des subsides, tournèrent les représentants du peuple contre les membres du Conseil législatif. Les despotiques gouverneurs, Haldimand et Craig, redoublèrent les corvées, voulurent angliciser le pays, méconnurent la liberté de la presse et refusèrent de se conformer aux ordres de l'An-

gleterre, règlant que les juges ne devaient ni voter ni siéger dans les chambres. *Le Canadien*, qui pensa tout haut dans ces temps orageux, fut suspendu, et ses presses confisquées.

Les guerres américaines (1812-14) mirent trève aux hostilités, qui reprirent leur cours avec plus de vigueur, dès que les Anglo-Américains eurent tourné le dos.

Pour dissiper l'orage révolutionnaire, l'Angleterre proposa d'unir les deux provinces en une seule, accordant à chacune un égal nombre de députés (1822) ; mais ce projet fut rejeté avant même *la lecture des enquêtes*. Dans cette circonstance, la chambre entraînée par l'éloquence virulente de Louis Papineau, fut sur le point de ne pas voter les subsides.

La situation s'aggravait de jour en jour. La presse, livrée au délire des partis, échauffait les esprits ; on en vint même aux rixes dans le comté des Deux-Montagnes. Cependant, des rapports circonstanciés des mesures vexatoires du Conseil législatif et de certains gouverneurs, disposèrent momentanément l'Angleterre en faveur des Canadiens. A cette occasion, les délégués Neilson, Viger et Cuvillier écrivaient de Londres : " Ne heurtez les sentiments de personne."

Le gouvernement de Dalhousie monta les esprits jusqu'au paroxysme du mécontentement, et le roi réprouva les plaintes de la Chambre d'assemblée. Sous Kempt, les mécontents se calmèrent un peu, le ton des journaux s'adoucit, et la session de 1830 fut moins agitée que les précédentes. Toutefois, la parole du docteur *Labrie*[1] fut enflammée, et celle de Viger, chaude et véhémente.

1 *Jacques Labrie* (1783-1831), patriote et publiciste canadien, rédigea le premier ouvrage sur la constitution du pays, et mourut avant de publier son *Histoire du Canada*, dont le manuscrit fut perdu pendant les troubles de 1837-38. Sa vie a été publiée par l'abbé A. Gosselin.

Papineau s'éleva avec tant de force contre les pouvoirs exécutif et judiciaire, que ses admirateurs même lui en firent des reproches.

De tous côtés on levait la tête, on blâmait ouvertement les Chambres, et on accusait l'Angleterre de vouloir soumettre le Canada au joug tyrannique qui, pendant longtemps, a fait gémir la catholique Irlande. Enfin l'esprit de révolte, ne connaissant plus de frein, amena les scènes sanglantes de 1837-38, qui firent bon nombre de victimes.

292. **Family Compact et Réserves du clergé.** — Dans les deux Canadas, le *Family Compact*[1], qui n'était responsable qu'au bureau colonial de Londres, formait une aristocratie officielle, dont les membres étaient liés par le sang ou au moins par l'intérêt personnel. Le *Family Compacte* contrôlait toutes les ressources du pays, en dehors de l'autorité des Chambres d'assemblée. Des abus considérables se glissèrent alors en faveur des favoris dans la finance, les charges publiques et les concessions de terres. L'intrigue du *Family* se faisait sentir dans les élections, et tout ce qui lui déplaisait était sûr d'échouer. Cet état de chose contribua beaucoup à monter les esprits.

Les *réserves du clergé* consistaient à prendre la septième partie des terres de la Couronne, pour le soutien de l'église anglicane. Ce privilège fut toujours regardé comme une injustice à l'égard des autres dénominations religieuses ; le malaise qui en résultait s'augmenta considérablement quand le gouverneur établit 57 *rectories*, dotés de terres d'une grande valeur.

293. **Réforme dans les provinces maritimes.** — Les *réformistes* des provinces maritimes réclamèrent leurs

1 Ce nom fut donné à une certaine association formée de fonctionnaires civils du Haut-Canada. Des intérêts communs, matériels ou sociaux les unissaient. Le conseil du gouverneur de chaque province était composé des principaux membres de cette *Alliance de Famille*.

droits par des moyens constitutionnels, sans avoir recours aux armes. *Joseph Howe*, traduit en justice par les magistrats d'Halifax, qu'il avait réprimandés pour leur mauvaise administration, se constitua l'avocat de sa propre cause ; il se défendit avec tant d'habileté que le verdict se prononça en sa faveur. C'est aussi lui qui rédigea les douze résolutions présentées à la Chambre contre l'administration du Conseil exécutif.

Lemuel Allan Wilmot, chef du parti politique au Nouveau-Brunswick, obtint de la Couronne que, dans sa province, l'assemblée eut le contrôle des revenus casuels et territoriaux.

Dans l'île du Prince-Edouard, on ne vit que plus tard les luttes entre les deux Chambres.

294. **Affaires de l'Eglise.**—Le siège épiscopal de Québec, demeuré vacant depuis la mort de Mgr Pontbriand (1760), fut occupé par Mgr *Olivier Briand* (1766). Le caractère énergique du nouveau prélat empêcha les Anglais d'empiéter sur le domaine de l'Eglise. Il lutta avec prudence et succès contre le pouvoir colonial, qui prétendait que le gouverneur devait nommer les curés des paroisses catholiques comme il nommait les ministres protestants.

Après la mort de Mgr Briand (1784), on vit se succéder Mgr *Louis-Philippe d'Esglis* (1784), premier évêque canadien, Mgr *Jean-François Hubert* (1788), Mgr *Pierre Denaut* (1797), et Mgr *Joseph-Octave Plessis* (1806). M. *Dunn*, administrateur du gouvernement provincial jusqu'à l'arrivée de Craig (1805-1807), reconnut le dernier prélat comme évêque de Québec, malgré les récriminations des Anglais, qui ne voulaient accorder ce titre qu'à l'évêque protestant.

Les belles qualités de Mgr Plessis le faisaient aimer et respecter de tous ceux qui avaient des rapports avec lui. Pendant longtemps, lorsqu'on demandait : Quel est le plus grand homme que le pays ait produit ?—Les Canadiens s'empressaient de répondre : C'est Mgr Plessis ! Dans ses visites pastorales aux provinces maritimes, l'illustre prélat pleurait sur les ruines de Louisbourg, mais en même temps il éprouvait un indicible bonheur en voyant les Acadiens conserver leur foi intacte quoiqu'ils fussent entourés de puritains ou presbytériens rigides, qui se vantaient de suivre la religion la plus pure.

De leur côté, les sauvages repoussaient partout les ministres protestants et demandaient au *Grand Père des priants* des *robes noires*, semblables à celles qui avaient évangélisé leurs aïeux.

L'Eglise du Canada florissait au milieu des difficultés parlementaires. Vu l'accroissement de la population catholique, le pape Pie VII érigeait Québec en métropole ecclésiastique, et Mgr Plessis recevait le titre d'archevêque qu'il ne porta point officiellement afin de ne pas froisser les esprits fanatiques. Ses suffragants furent Mgr *MacDonald*, dans le Haut-Canada, et Mgr *MacEachearn*, dans le Nouveau-Brunswick.

Jusqu'à l'acte d'Union, nous voyons encore sur le siège de Québec, après la mort de Mgr Plessis, Mgr *Panet* (1825) et Mgr *Signay*, premier archevêque qui porta officiellement son titre. En 1836, Montréal fut érigé en diocèse, et Mgr Lartigue en fut le premier évêque.

295. **Education.**—Les nombreuses écoles ouvertes pour angliciser le pays portèrent le clergé à fonder des collèges, où se formèrent ces hommes politiques dont l'habileté et l'énergie étonnèrent souvent leurs adversaires

dans les chambres. Le *collège de Montréal*, fondé et tenu par les Sulpiciens, ayant pris naissance au *presbytère de la Longue-Pointe* (1773)[1], fut transféré dans le *château de Vaudreuil*[2], puis au *marché de Sainte-Anne* (1806), et enfin au *pied de la montagne*, où il s'est développé avec les exigences de notre population.

Les MM. de Saint-Sulpice entretenaient aussi une école gratuite, comptant jusqu'à 300 élèves.

D'autres *collèges* furent ouverts : à *Nicolet* (1804)[3], à *Saint-Hyacinthe* (1811)[4], à *Sainte-Thérèse* (1825)[5], à *Chambly* (1826)[6], à *Sainte-Anne de la Pocatière* (1827)[7], et à l'Assomption (1832)[8].

Une commission scolaire ouvrit des écoles dans toutes les campagnes et fonda des écoles de comté, où l'on enseignait la grammaire, l'arithmétique, la comptabilité, le jaugeage, la navigation et les autres parties pratiques des sciences exactes.

Sur la demande des Sulpiciens et avec l'agrément de Mgr Lartigue, quatre Frères des Ecoles chrétiennes vinrent ouvrir une école à Montréal (1837). De là leur œuvre se répandit dans tous les grands centres du Canada, des Etats-Unis et de quelques autres contrées de l'Amérique, où ils donnent l'instruction à des milliers d'élèves.

Le collège *McGill* (1835) était la seule maison d'éducation anglaise de premier ordre dans le Bas-Canada. Cette institution s'est transformée depuis en une Université florissante.

1 M. *J.-B. Curateau de la Blaiserie* en fut le premier directeur.

2 Le château de Vaudreuil devint la proie des flammes (1803) ainsi que l'église des Jésuites, construite à proximité.

3 Cette maison ouverte à la jeunesse nicolétaine par M. l'abbé Brassard (1795), fut érigée en collège en 1804.

4 Fondé par M. l'abbé Girouard.

5 Fondé par M. l'abbé Ducharme.

6 Fondé par M. l'abbé Mignault.

7 Fondé par M. l'abbé Painchaud.

8 Fondé par M. l'abbé Labelle.

Le Haut-Canada avait comme établissements supérieurs : l'université de Toronto (1827), le collège catholique de Kingston (1837), le Queen's College, de la même ville, auquel fut octroyée une charte royale (1841), et l'académie du Haut-Canada, qui, cinq ans après sa fondation (1841), fut incorporée sous le nom de collège *Victoria* de Cobourg.



Saint Jean-Baptiste de Lasalle faisant la classe aux enfants.

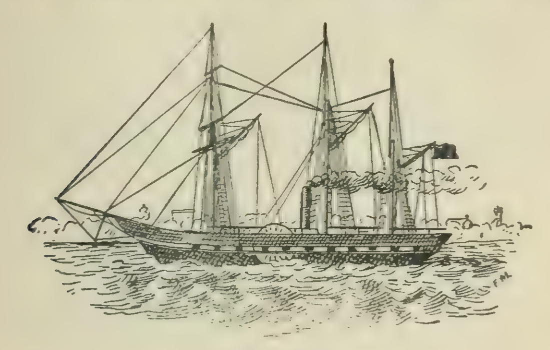
296. **Journalisme.**—Le journalisme, qui joue un si grand rôle dans les destinées des peuples, prit naissance au Canada sous la domination anglaise. Après l'abolition de *Tant pis, tant mieux*, la *Gazette de Québec* (1764), fut

le seul journal pendant plusieurs années. Cette feuille, rédigée dans les deux langues, et n'étant ni politique ni polémiste, était loin de répondre à l'idée que l'on se forme aujourd'hui de la presse. John Neilson, qui en devint le rédacteur en chef après la mort de William Brown, lui donna un cachet plus sérieux. Le *Quebec Herald*, qui dura peu de temps, parut en 1788. La *Gazette littéraire*, fondée à Montréal par *Fleury Mesplet*, donna l'impulsion à la littérature. Cette feuille trouva son coup de mort en se prononçant en faveur de l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Le *Canadien*, que l'on a vu lutter dans l'arène politique contre le *Mercury*[1], eut deux étapes : la première (1806-1810) réchauffa l'amour national ; la seconde fut moitié politique et moitié littéraire. Un article imprudent contre Mgr Plessis le fit supprimer. Le *Courrier de Québec* (1807) publia d'intéressantes leçons d'histoire du Canada, par le docteur *Labrie*. Le *Spectateur* (1813-1817), rédigé à Montréal, était instructif et bien écrit pour l'époque. La *Minerve* (1825), fondée à Montréal par *A. N. Morin*, devint, l'année suivante, la propriété de *Ludger Duvernay*, qui fit vibrer bien haut la corde patriotique. Québec eut de nouveau son organe combatif dans le *Canadien* (1831), rédigé par Etienne Parent.

297. **Théâtre.**—Les études littéraires donnèrent le goût du théâtre, et des représentations se faisaient à Québec et à Montréal, surtout pour la classe instruite. Les collèges avaient aussi leurs séances annuelles. *Quesnel*, poète et musicien, qui ne voyageait pas sans avoir comme vademecum, Molière, Boileau et son violon, s'occupait avec succès des amateurs chargés des pièces.

1 Voir 26e leçon.

298. Progrès matériel.—Après la guerre anglo-américaine, l'agriculture fut encouragée, et le commerce prit de l'extension. Le Nouveau-Brunswick construisit des vaisseaux pour l'exportation du bois, des fourrures et le produit des pêches. Outre l'*Accommodation*, qui fit son premier voyage entre Montréal et Québec en 1809, il y avait, quelques années plus tard, une dizaine de vaisseaux à vapeur faisant le même trajet. Le *Royal-William*,



Royal-William

construit à Québec, fut le premier steamer transatlantique canadien (1833). Le *Beaver*, construit en Angleterre, pour la compagnie de la Baie-d'Hudson, pénétra dans le Pacifique, en 1835, et doubla le cap Horn.

Afin de favoriser le commerce, on commença alors les voies ferrées. La première mit en communication Laprairie et Chambly : six lieues (1836). Vers le même temps, une autre voie fut ouverte pour transporter le charbon de la Nouvelle-Ecosse à New-Glasgow. C'est à partir de 1850 qu'on attacha une plus grande importance aux chemins de fer.

Pour faciliter les communications, on creusa alors les canaux de *Lachine*, de *Welland* et de *Chambly*.

299. **Immigration**.—La population, qui en 1765 était de 60,800 âmes, s'élevait à 113,000 en 1784, dont 7 à 8,000 Anglais. Cet accroissement ne provenait que des naissances et de l'immigration anglaise, puisque les communications avec la France étaient interrompues. Les grandes seigneuries des Deux-Montagnes, de Vaudreuil, de Beauharnois, de Saint-Hyacinthe et les fiefs voisins prenaient de l'importance.

La déclaration de l'indépendance des Etats-Unis amena environ 25,000 *Loyalistes* sur nos rives. L'immigration anglaise reprit son cours après les guerres américaines de 1812-1814. C'est à cette époque que, dans quelques comtés du Bas-Canada, se formèrent des groupes agricoles anglais.

En 1831, la population du Bas-Canada atteignait le chiffre de 553,000 habitants, dont 132,000 Anglais. Comme on le voit, la population anglaise avait pris beaucoup d'extension depuis 1784.

Plusieurs groupes canadiens-français, exclusivement occupés du commerce ou fixés sur les frontières, perdirent leur langue et l'esprit de leur nationalité.

Cependant, les 30,000 Anglais répandus dans les campagnes, exerçaient peu d'influence ; car les paysans français tenaient peu à parler la langue de leurs vainqueurs, trop souvent devenus leurs tyrans.

Après le traité de Gand (1814), un flot d'immigration de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse déferla sur nos rives. C'est en 1819 que commença le courant d'immigration dans les provinces maritimes ; il se dirigea surtout dans le Nouveau-Brunswick : Saint-Jean en reçut 7,000, tous Irlandais moins 1,200 Ecossais. De 1824 à 1847, la population du Nouveau-Brunswick se doubla ;

de 75,000 elle se porta à 150,000 ; de 1814 à 1844, celle de la Nouvelle-Ecosse passa de 100,000 à 250,000 ; celle de l'Ile-du-Prince-Edouard, à peine de 15,000 en 1812, s'élevait à 62,000 en 1848.

Questionnaire.—1. Quelles causes occasionnèrent les troubles de 1837-38 ?—2. Que savez-vous du Family Compact ?—des Réserves du clergé ?—3. Comment les réformistes des provinces maritimes réclamèrent-ils leurs droits ?—4. Parlez des affaires de l'Eglise.—5. Parlez de l'éducation,—du journalisme,—du théâtre,—du progrès matériel,—de l'immigration.

Devoirs.—1. Racontez les causes des troubles de 1837-38.—2. Dites ce que vous savez du siège épiscopal de Québec jusqu'à l'Union.—Parlez du progrès intellectuel et du progrès matériel.

TROISIÈME ÉPOQUE

LE CANADA UNITAIRE

(1840-1867)

TRENTE-QUATRIEME LEÇON

L'ACTE D'UNION

RÉSUMÉ

300. **Lord Sydenham, gouverneur.**—*Lord Sydenham*, nommé gouverneur en 1839, fut chargé de mettre en vigueur l'acte d'*Union* des deux Canadas.

301. **Inauguration de l'Acte d'Union et élections.**—Sydenham inaugura la nouvelle constitution en 1841 ; Kingston devint le siège du gouvernement.

302. **Première session.**—Les élections occasionnèrent de vives agitations. Dans sa première session (1841), le nouveau parlement s'occupa surtout de l'*éducation*, du *commerce*, des *lois criminelles*, du cours *monétaire* et du revenu des *douanes*.

303. **Charles Bagot, gouverneur.**—Le baronnet *Charles Bagot*, nommé gouverneur en 1842, se montra mieux disposé envers les Canadiens français que son prédécesseur ; il nomma M. *Vallières de Saint-Réal* juge en chef.

304. **Ministère LaFontaine-Baldwin.**—*LaFontaine* et *Baldwin*, remarquables par leurs talents, devinrent les chefs du ministère, en 1842. LaFontaine revendiqua les droits de la langue française en termes énergiques.

305. **Sir Charles Metcalfe, gouverneur.** Le baronnet *Charles Metcalfe* remplaça Bagot en 1843. La même année, le parlement fut transféré de Kingston à Montréal. La nomination de quelques fonctionnaires publics, par Metcalfe, sans avoir consulté le conseil, souleva de vifs débats, et amena la fermeture de la Chambre pendant neuf mois. Le cabinet *Viger-Draper* fut alors formé.

306. **Lord Cathcart, gouverneur.**—C'est sous lord Cathcart, qui remplaça Metcalfe en 1845, que fut aboli la

clause prescrivant l'abrogation de la langue française dans les chambres.

307. **Traité Ashburton.**—Le traité *Ashburton* régla la ligne de démarcation entre le Nouveau-Brunswick et l'état du Maine (1842).

DÉVELOPPEMENT

300. **Lord Sydenham, gouverneur.**—M. *Poulett Thompson*, plus tard lord *Sydenham*, nommé gouverneur en 1839, n'arriva à Québec que l'année suivante. Il était chargé de mettre en vigueur l'édit impérial réunissant les deux Canadas en *une seule province* avec un *gouvernement responsable*[1]. Chaque province avait droit à 42 représentants, et la langue anglaise devenait la seule parlementaire. L'acte accordait à la Chambre le contrôle des revenus publics, avec certaines réserves, et déclarait qu'il faudrait le vote des deux tiers des membres de la Chambre législative pour changer la division électorale ou le chiffre de la représentation.

Si le but de la constitution de 1791 avait été de soustraire la petite population anglaise du Haut-Canada à la domination des Canadiens français, celui de l'Acte d'Union était, au contraire, de soumettre les Canadiens français à la domination des Anglais, qui prenait un accroissement considérable. Mais heureusement, la réalisation de ce projet fut plutôt fictive que réelle ; car, dit Rameau : " On " ne détruit pas une nation tant qu'elle veut vivre ; le " maintien des populations en masses compactes et unies,

1 Dans un *gouvernement responsable* les ministres sont choisis dans le parti politique qui prédomine à la chambre des députés.

Si la majorité leur fait défaut, les ministres doivent se retirer de l'administration. Jusqu'à l'Acte d'Union, le gouverneur n'avait été que le représentant ou l'agent du Ministère impérial et du Bureau colonial, et les conseillers ne s'étaient trouvés responsables qu'au gouverneur et non aux chambres.

" leur croissance et leur expansion, leur développement " moral et intellectuel dans un esprit patriotique et indé- " pendant, voilà ce qui constitue les nations et les grandit. " Tout peuple qui s'élèvera ainsi ayant conscience de lui- " même, de son accroissement et de sa moralité, comptera " toujours dans le monde, et avec lui le monde devra " compter. La vive sollicitude de chacun pour ses mœurs, " sa langue, sa race et son pays, c'est l'essence d'une " nation."

301. **Inauguration de l'Acte d'Union et élections.**—*Sydenham* inaugura la nouvelle constitution le 10 février 1841 ; il choisit Kingston pour siège du gouvernement.

Les élections occasionnèrent de vives agitations. Du côté des unionistes, la corruption s'en méla ; on en vint même aux voies de fait, et plusieurs des principaux candidats durent céder à la force. Vingt-trois *libéraux*[1] et dix-neuf *conservateurs* furent élus au Bas-Canada.

Dans le Haut-Canada, où se passèrent aussi des choses fort regrettables, on élut vingt-six *réformistes*[2] et seize *conservateurs*. Si, d'un côté, les élections donnèrent assez de conservateurs et de réformistes à Sydenham pour soutenir ses actes, de l'autre, les libéraux avaient à leur tête des *champions*[3] capables de lutter avec avantage.

Le *Conseil législatif* comptait vingt-quatre membres, dont huit Canadiens.

1 On appela d'abord *libéraux* ceux qui, étant opposés à l'union, défendirent avec ardeur et sagesse les grands principes de notre nationalité ; le nom de *conservateurs* fut donné à ceux qui étaient en faveur de l'union.

2 Dans le Haut-Canada, ceux qui étaient pour l'union furent appelés *réformistes*, et ceux qui lui étaient opposés, *conservateurs tories*.

3 Les principaux étaient : Viger, Neilson, Morin, Quesnel, Berthelot, Cuvillier, Taché, Aylwin, Parent, Turcotte et Christie.

302. **Première session.**—Le Parlement, convoqué à Kingston (1841), nomma Cuvillier *orateur* de la Chambre d'assemblée.

Sydenham s'y rendit en grande pompe pour lire son discours d'ouverture, ayant surtout pour objet le développement des ressources du pays. A cette occasion, presque tous les Canadiens français protestèrent énergiquement contre les clauses iniques contenues dans l'Acte d'Union.

Dans cette session, la chambre décida que les écoles de chaque paroisse seraient sous le contrôle de *commissaires* élus par le peuple, et que les trois surintendants auraient la direction générale des études[1]. £50,000 par année furent affectés en faveur de l'éducation.

Afin de faciliter le commerce, la chambre vota £1,659,682 sterling pour les *canaux Welland, Cornwall, Lachine* et *Burlington*, le *creusement* du lac *Saint-Pierre*, et l'ouverture des *chemins* des cantons de l'Est et de la baie des Chaleurs.

Les lois criminelles furent modifiées, la peine du pilori, abolie, et celle de la déportation, remplacée par le pénitencier.

La chambre imposa des droits de $2\frac{1}{2}$ % à 5 %, sur les marchandises de nouveautés, augmenta ceux qui existaient sur les spiritueux, les vins et le sucre, et préleva une taxe de 1 % sur les billets de banque en circulation dans les provinces.

La dette de £1,000,000 du Haut-Canada, retomba sur les deux provinces. La Couronne accorda £1,500,000 pour venir en aide au Canada.

1 Les trois premiers surintendants furent l'honorable R. Simpson, le Dr Meilleur, pour le Bas-Canada, et M. Murray, pour le Haut.

Sydenham, qui, à l'âge de 42 ans, mourut des suites d'une chute de cheval (1841), emporta dans la tombe les regrets universels.

303. **Charles Bagot, gouverneur.** — Le baronnet *Charles Bagot*, nommé gouverneur en 1842, se montra bien disposé envers les Canadiens et nomma juge en chef M. *Vallières de Saint-Réal.* Il trouva la chambre divisée en deux camps : les *réformistes* et les *tories* ; les premiers voulaient l'application franche et libérale de la constitution, tandis que les seconds cherchaient plutôt à s'enrichir qu'à veiller aux véritables intérêts du peuple.



LaFontaine

304. **Ministère LaFontaine-Baldwin.**—*LaFontaine* et *Baldwin*[1], remarquables par leurs talents et leur patriotisme, furent placés à la tête du ministère (1842). Lafontaine revendiqua les droits de la langue française en s'exprimant dans ces termes : " Quand " même la connaissance de la " langue anglaise me serait " aussi familière que celle de la langue française, je n'en " ferais pas moins mon premier discours dans la langue de " mes compatriotes, ne fût-ce que pour protester contre " cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui tend à pros- " crire ma langue maternelle."

1 Sous l'Union, le ministère comprend toujours deux chefs de partis alliés, l'un du Bas, l'autre du Haut-Canada, et s'énonce comme suit : Lafontaine-Baldwin, Macdonald-Cartier, etc. A tour de rôle, le nom du premier ministre du Haut ou du Bas-Canada figure le premier à chaque changement de cabinet.

M. *Morin*, qui joua un grand rôle dans la politique, fut aussi nommé ministre. A cette occasion le *Herald* écrivait : " La conduite des Canadiens français mérite tout éloge, " d'autant plus qu'elle est marquée au coin du bon sens, de " la modération et de la courtoisie, et qu'elle est digne de " l'imitation générale."

Pour prévenir la corruption dans les élections, la Chambre régla, qu'il y aurait un bureau de votation (poll) dans chaque paroisse au lieu d'un par comté, comme l'ancienne loi l'exigeait.

305. **Sir Charles Metcalfe, gouverneur.**—Avant de venir remplacer Bagot[1] (1843), le baronnet *Charles Metcalfe* avait déjà gouverné autocratiquement les Antilles anglaises.

Le siège du Parlement fut transféré de Kingston à Montréal.

En vertu de nouvelles lois, la plupart des fonctionnaires publics du gouvernement n'étaient éligibles qu'à moins de résigner leurs places salariées, les juges devenaient indépendants de la couronne, la détention pour dettes était abolie, des cours de circuit, dans une vingtaine de paroisses, remplaçaient celles de district, et le gouverneur ne pouvait plus nommer personne à une fonction publique sans consulter le conseil. Cette dernière clause, devenue lettre morte pour Metcalfe, souleva une discussion orageuse qui fit résigner tous les ministres et ferma les Chambres pendant neuf mois. Pour remplacer le ministère LaFontaine-Baldwin, qui n'avait duré que quatorze mois, Metcalfe forma le cabinet *Viger-Draper*, et la vénalité des nouvelles élections confirma sa politique injuste et révoltante.

1 Bagot mourut à Kingston, en 1843, et quoiqu'il n'eût été gouverneur que quinze mois, il fut vivement regretté, à cause de l'impartialité qu'il avait montré pendant son administration.

La session de 1844 s'occupa des municipalités, et vota des sommes assez considérables pour l'exécution de certains travaux publics et indemniser les Haut-Canadiens des pertes éprouvées pendant les troubles de 1837 et 38.

306. **Lord Cathcart, gouverneur.** — Metcalfe, éprouvé par un chancre qui lui dévorait la figure, passa en Angleterre et fut remplacé par lord *Cathcart* (1845-47). L'administration du nouveau gouverneur ne fut signalée que par le règlement de la *liste civile,* votée pour rémunérer les fonctionnaires publics de la province, l'emploi des biens des Jésuites pour le soutien des écoles catholiques et protestantes, malgré les réclamations des évêques canadiens, et l'abrogation de la clause proscrivant l'usage de la langue française dans les Chambres. La dernière session, sous Metcalfe, amena la résignation du ministère Viger-Draper, qui fut remplacé par celui de Sherwood-Daly (1847).

307. **Traité Ashburton.** — Ce traité (1842), signé par *Ashburton,* ministre plénipotentiaire de l'Angleterre, et *Webster,* représentant des Etats-Unis, régla la ligne de démarcation entre le Nouveau-Brunswick et l'état du Maine, que le traité de Paris n'avait pas bien déterminé. L'Angleterre concéda alors aux Etats-Unis 7,000 milles carrés du territoire canadien.

Questionnaire.—1. De quoi fut chargé Sydenham ?—2. Que régla la Chambre dans sa première session, sous l'Union ?—3. Quelle fut la conduite de Bagot envers les Canadiens?—4. Nommez les chefs du ministère, sous Bagot.—5. Quelle question amena la fermeture de la Chambre, sous Metcalfe ?—6. Quelle classe fut abolie, sous Cathcart ?—7. Que régla le traité Ashburton ?

Devoirs.—1. Parlez de la constitution de l'Acte d'Union, de son inauguration et des élections dans les deux Canadas.—2. Que savez-vous de Bagot et du ministère LaFontaine-Baldwin.

TRENTE-CINQUIEME LEÇON

LORD ELGIN

308. **Lord Elgin, gouverneur.**—*Elgin*, aussi illustre par ses talents que par sa naissance, remplaça Cathcart (1846).

309. **Administration d'Elgin.**—Ce nouveau gouverneur, qui sembla prendre pour tâche d'améliorer le sort des Canadiens français, favorisa le commerce, la navigation et la construction des chemins de fer.

310. **Traité de réciprocité.**—Le traité de réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis (1854), assura pendant l'espace de dix ans l'échange mutuel des produits naturels des deux pays.

311. **Démêlés politiques.**—Les élections de 1847-48 furent agitées, et le vote de £100,000 pour l'indemnisation des pertes éprouvées par les Canadiens du Bas-Canada, pendant les troubles de 1837, souleva d'orageux débats.

312. **Violence des ennemis du gouvernement.**—Le bill d'indemnisation en faveur des Bas-Canadiens, sanctionné par Elgin, suscita dans les deux Canadas, des actes d'une violence barbare de la part des ennemis du gouvernement.

313. **Retour de Louis-Joseph Papineau.**—L'amnistie générale accordée par la reine Victoria aux prisonniers politiques de 1837-38, ramena Papineau au Canada ; il se tourna alors contre le gouvernement et donna naissance au parti des libéraux démocrates.

314. **Baldwin et LaFontaine remettent leurs portefeuilles.**—Les revers de la vie politique amenèrent Baldwin et LaFontaine à remettre leurs portefeuilles ; la démarche de ces deux hommes, qui avaient si habilement soutenus dans les chambres les droits de leur race fut vivement regrettée.

DÉVELOPPEMENT

308. **Lord Elgin, gouverneur.**—*Lord Elgin*, qui remplaça Cathcart, appartenait à une illustre famille. A des talents remarquables, il unissait un cœur noble et

généreux. Nommé gouverneur dans l'automne de 1846, il n'arriva à Montréal qu'en janvier de l'année suivante.

309. **Administration Elgin.**—Comprenant la position critique des Canadiens français, Elgin sembla prendre pour tâche d'améliorer leur sort. Pour cet effet : les *droits* imposés par l'Angleterre sur les marchandises qui entraient au Canada, sont levés (1847) ; des lignes télégraphiques sont établies entre Québec, Montréal et Toronto ; de nombreux *phares* sont érigés sur le Saint-Laurent ; les *canaux* du Saint-Laurent sont ouverts à la navigation (1848) ; un bill d'*indemnité* est passé pour dédommager les Bas-Canadiens des pertes éprouvées pendant les troubles de 1837 ; le département des *postes* est transféré par Londres au gouvernement canadien (1851) ; les travaux des chemins de fer[1] *Grand-Tronc* et *Great-Western* sont commencés ; un traité de *réciprocité* entre le Canada et les Etats-Unis est signé (1854).



Elgin

310. **Traité de réciprocité.**—Le traité de réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis, conclu en 1854, reconnaissait des droits mutuels de pêche dans certaines eaux canadiennes et américaines ; il pourvoyait au libre-échange des produits de la mer, du sol, de la forêt et des mines, accordait aux Américains l'accès sur le fleuve Saint-Laurent aux mêmes conditions que pour les sujets anglais, et donnait aux Canadiens le droit de naviguer sur le lac Michigan. Ce traité dura jusqu'en 1866.

1 Le premier chemin de fer inauguré fut celui de Laprairie à Saint-Jean, sur le Richelieu (21 juillet 1836).

311. **Démêlés politiques.**—L'adresse d'ouverture de la session de 1847 souleva de vifs débats. Dans un chaleureux discours, Baldwin blâma vertement toutes les nominations injustes qui avaient été faites depuis 1843. Plusieurs ministres, dit-il, peuvent s'adresser ce reproche : " J'ai sacrifié mon pays, pour sauver le ministère."

Les élections de 1847-48 furent agitées ; les libéraux du Bas-Canada et les conservateurs du Haut l'emportèrent d'emblée, et le ministère Sherwood-Daly tomba le 10 mars 1848. Malgré la mort de *Neilson* (1848), rédacteur de la *Gazette* de Québec, l'Assemblée législative n'avait jamais eu un si grand nombre d'hommes distingués. *Morin* fut élu par acclamation président du parlement ; LaFontaine et Baldwin devinrent chefs du cabinet pour la seconde fois, le 11 mars 1848.

Les £100,000 votés pour l'indemnisation des pertes éprouvées par les Bas-Canadiens pendant les troubles de 1837, rendirent la session de 1849 des plus orageuses.

312. **Violence des ennemis du gouvernement.**—L'acte d'indemnisation des Bas-Canadiens, voté par 41 voix contre 23, et sanctionné par Elgin, exaspéra les ennemis du gouvernement. Pour manifester leur mécontentement à ce sujet, les Haut-Canadiens, qui avaient cependant reçu £40,000 pour la même fin, lancèrent, à Montréal, des pierres au gouverneur et à son état-major, assiégèrent l'église où s'était réuni le Conseil législatif, mirent le feu à la *bibliothèque* et occasionnèrent des pertes pour plus de £100,000. A Toronto, Baldwin, Blake et Mackenzie furent brûlés en effigie. Dans ces circonstances pénibles, la presse vit une guerre entre les deux races et avança que l'une d'elles devait disparaître. De son côté, sir *Allan MacNab*[1], s'écriait : " Le ministère a proclamé

1 Sir *Allan MacNab*, chef du parti (1798-1869) fut président de l'Assemblée législative de 1844 à 1848, chef de l'administration avec Morin en 1854, et avec Taché en 1855.

que la loyauté était une farce, que l'insurrection était permise ; il recueille maintenant le fruit de ses doctrines." Ces actes de vandalisme furent cause qne le siège du parlement passa de Montréal à Toronto. Il fut décidé que la législature siégerait alternativement, de quatre ans en quatre ans, à Toronto et à Québec.

313. **Retour de Louis-Joseph Papineau.**—En 1844, l'amnistie générale accordée par la reine Victoria aux prisonniers politiques de 1837-38, permit à Papineau de quitter la France, où il s'était réfugié, pour revenir au Canada[1]. Il ne voulut pas d'abord se mêler de politique, mais ensuite il accepta un mandat, se tourna contre le cabinet LaFontaine-Baldwin, et devint président de l'*Institut canadien*, qui donna naissance aux *libéraux démocrates*[2].

Le parti libéral se trouva alors divisé en deux camps, ayant pour chefs *LaFontaine* et *Papineau*. Ces deux grands amis d'autrefois devinrent des antagonistes déclarés.

314. **Baldwin et LaFontaine remettent leurs portefeuilles.**—Un vote de *non confiance*, à propos de la cour de *Chancellerie*, amena Baldwin à remettre son portefeuille[3]. Les Canadiens, et même plusieurs de ses adversaires en politique regrettèrent cette démarche. Une feuille anglaise de grand crédit faisait ainsi l'éloge de ce grand homme d'Etat : " Nul homme public n'a commandé au Canada, dans son temps, un respect aussi général que l'honorable M. Baldwin. Son intégrité était tellement au-

1 Ce fut LaFontaine qui le réhabilita et le fit rappeler au Canada.

2 Les *libéraux démocrates* étaient en faveur du rappel de l'Acte d'Union, de la réforme électorale d'après le chiffre de la population, et de l'annexion aux Etats-Unis. Ils professèrent plus tard les principes les plus avancés, tels que : le suffrage universel, l'éligibilité des magistrats et des fonctionnaires publics, et l'abolition des dîmes.

3 Hincks, chef des *tories*, remplaça Baldwin.

dessus du soupçon, que jamais la calomnie n'osa souffler sur cette pure renommée. Il était estimé de tous les partis ; son nom était une véritable puissance ; il eut pu servir de ralliement aux débris dispersés du grand parti de la réforme." La mort de Baldwin, arrivée en 1858, causa des regrets universels.

Dégoûté de la vie politique, LaFontaine remit aussi son portefeuille. Nommé juge de la cour d'appel (1853), il rendit des services signalés qui lui méritèrent le titre de *baronnet*. Sous l'égide de cet esprit cultivé, de ce cœur noble, de ce vrai patriote, le Canada avait conservé ses droits.

LaFontaine avait des goûts littéraires, aimait l'étude de l'histoire nationale et favorisait les jeunes gens livrés à la politique. Il mourut en 1864, emportant avec lui les regrets de tout le pays.

Questionnaire.—1. Qui remplaça Cathcart, comme gouverneur du Canada ?—2. Quels sont les principaux actes administratifs d'Elgin ? —3. Que réglait le traité de réciprocité ?—4. Quelle question souleva des démêlés politiques pendant les élections de 1847-48 ?—5. A quels actes de violence se livrèrent les ennemis du gouvernement ? —6. Qu'est-ce qui amena le retour de Papineau au Canada ?—7. Pour quoi Baldwin et LaFontaine remirent-ils leurs portefeuilles ?

Devoirs.—1. Parlez des démêlés politiques, sous Elgin, et de la violence des ennemis du gouvernement, au sujet de l'Acte d'indemnisation, en faveur des Bas-Canadiens.—2. Dites ce que vous savez du retour de L.-J. Papineau et des raisons qui portèrent Baldwin et LaFontaine à remettre leurs portefeuilles.

TRENTE-SIXIEME LEÇON

SIR EDMUND HEAD

RÉSUMÉ

314. **Sir Edmund Head, gouverneur.**—En 1854, Sir *Edmund Head* remplaça Elgin.

315. **Administration de Head.**—Les faits les plus saillants de l'administration de Head sont la décentralisation judiciaire, la codification des lois civiles du Bas-Canada, la sécularisation des réserves du clergé protestant et le rachat définitif de la tenure seigneuriale.

316. **Ottawa, capitale fédérale.**—D'après le choix de la reine Victoria, la ville d'Ottawa (Bytown) devint la capitale fédérale du Canada (1857).

317. **La Capricieuse.**—M. *de Belvèze*, commandant de la *Capricieuse*, vint au nom de la France fonder un consulat général à Québec (1855).

318. **Monuments nationaux.**—Québec eut de grandes fêtes (1855), à l'occasion de la pose de la pierre angulaire du monument élevé à la mémoire des soldats anglais et français tombés dans la dernière bataille des plaines d'Abraham (1760). La France coopéra à cette œuvre nationale en donnant la statue *Bellone*, qui couronne le monument (1863). La même année, Montréal élevait aussi un monument à la mémoire des victimes de l'insurrection de 1837-38.

319. **Visite du prince de Galles.**—La visite du *prince de Galles*, plus tard Edouard VII, occasionna des fêtes splendides, et fut une véritable marche triomphale à travers le Canada (1860).

DÉVELOPPEMENT.

314. **Sir Edmund Head, gouverneur.**—Elgin, rappelé en Angleterre pour aller en Chine en qualité de ministre plénipotentiaire, fut remplacé par sir *Edmund Head* (1854), qui, sans avoir les talents brillants de son

prédécesseur, possédait néanmoins les qualités requises d'un homme d'Etat.

Peu de temps après son arrivée, les deux chefs du ministère, *Hincks* et *Morin*, remirent leurs portefeuilles : cette démission donna lieu à la formation du cabinet *MacNab-Morin*[1].

315. **Administration de Head.** — Plusieurs faits saillants se passèrent sous l'administration de Head :

1. La *décentralisation judiciaire* divisa le Bas-Canada en dix-neuf districts, dont douze nouveaux.

2. Pour favoriser la *colonisation*, la Chambre décida de faire le retrait des immenses terrains concédés au clergé protestant. Il fut décidé que les sommes provenant de l'aliénation formeraient un fonds spécial devant être réparti entre les municipalités, pour le développement de l'instruction, l'ouverture ou l'entretien des chemins. Les traitements annuels et autres allocations précédemment octroyés aux ministres du culte leur furent conservés leur vie durant.

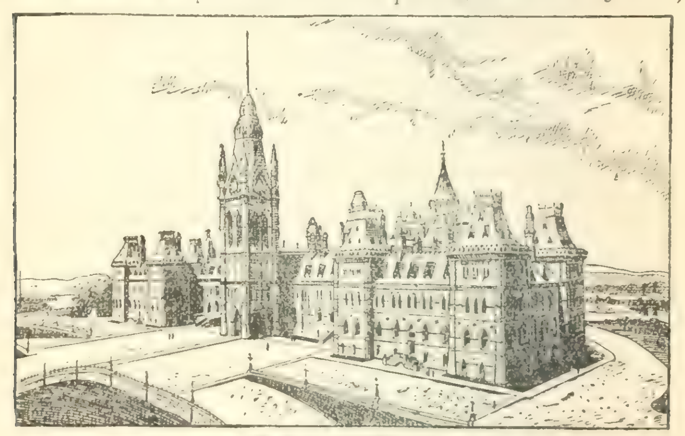
3. La grande question de la *tenure seigneuriale*, tant de fois débattue dans les chambres, reçut une solution définitive pendant la session 1854-1855. Des indemnités s'élevant jusqu'à $1,500,000 furent votés en faveur des intéressés. La liberté du sol fut ainsi proclamée, et cette révolution économique s'effectua sans secousse et sans troubles.

4. L'abolition du système seigneurial amena une révolution légale qui fit sentir le besoin de préparer un code des lois civiles et judiciaires. Ce code, basé sur ceux de *Justinien* et de *Napoléon*, fut mis en vigueur le 1er août 1866.

1 La solution des grandes questions changea alors le nom des partis ; désormais les libéraux seront désignés sous le nom de conservateurs et ces derniers sous celui de libéraux. Les autres cabinets sous Head sont : *MacNab-Taché* (1855), *Taché-Macdonald* (1857), *Macdonald-Cartier* (1857), *Brown-Dorion* (1858), *Cartier-Macdonald* (1858).

5. Sous Head encore, le *Conseil législatif* devint *chambre élective*[1] ; plus des deux tiers des chemins de fer qui sillonnent la province furent construits ou terminés, et la navigation, améliorée ; des relations commerciales s'établirent avec la France et plusieurs autres pays, et celles qui existaient déjà avec les Etats-Unis furent presque doublées par le traité de réciprocité.

316. **Ottawa, capitale fédérale.**—Les députés, fatigués de se promener d'une ville à l'autre depuis dix ans, demandèrent de fixer le siège du parlement, d'une manière définitive. Les opinions étaient partagées entre *Québec*,



Parlement d'Ottawa

Montréal et *Ottawa ;* cette dernière ville fut choisie par la reine Victoria (1857), à cause de sa prétendue position centrale et de l'accroissement considérable qu'elle prenait depuis quelques années.

317. **La Capricieuse.** — Voulant établir des relations commerciales avec le Canada, la France envoya son repré-

1 Les anciens membres demeuraient conseillers à vie, comme par le passé, tandis que les nouveaux devaient être élus par les divisions électorales récemment formées.

sentant, M. de Belvèze, commandant de la *Capricieuse*, qui fonda un consulat général à Québec (1855)[1]. Cette corvette française, la première qui visita nos rives depuis la conquête, resta 42 jours dans le port de Québec et reçut des Franco-Canadiens l'accueil le plus sympathique.

318. **Monuments nationaux.**—Ce fut pendant que la *Capricieuse* était à Québec qu'eut lieu la pose de la première pierre du monument élevé à la mémoire de la deuxième bataille des plaines d'Abraham. Head, Belvèze et l'élite de la ville assistèrent à cette imposante cérémonie. Le discours prononcé par M. *Chauveau*[2] laissa la plus vive impression.

La France voulut coopérer à cette œuvre nationale en donnant la statue *Bellone*, qui couronnne le monument (1863). De son côté, Montréal élevait un monument à la mémoire des victimes de l'insurrection de (1837-38). La voix de ses œuvres nationales publiait que les luttes du passé étaient oubliées, et, qu'à l'avenir, chaque race était libre de se développer selon ses mœurs, ses usages, sa religion, sa langue et ses droits.

319. **Visite du prince de Galles.**—La visite du *prince de Galles*, qui fait époque dans les annales de notre histoire, ne fut qu'une marche triomphale à travers le Canada (1860). Head et tous les ministres se rendirent à Gaspé pour souhaiter la bienvenue à l'hôte royal. Québec le reçut avec enthousiasme ; le maire le complimenta, et il y eut banquet, lever officiel, illumination, feu d'artifice,

1 Le baron *Gaudrée-Boileau* fut le premier consul général (1859).

2. M. *Chauveau*, après avoir fait sa marque dans la politique, remplaça le Dr Meilleur comme surintendant de l'instruction publique (1855). Il y avait alors 2,869 maisons d'éducation ouvertes à la jeunesse.

etc. Les Conseils exécutif et législatif, et l'Assemblée législative lui présentèrent des adresses ; leurs présidents, MM. *Belleau* et *Smith*, furent faits chevaliers.

Une ovation aussi brillante attendait le prince à Montréal. Son altesse présida à l'inauguration du pont *Victoria*[1] et visita l'exposition provinciale des industries. Après s'être arrêtée à Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe et à Sherbrooke, elle se rendit à Ottawa pour présider à la pose de la première pierre des nouveaux palais législatifs[2].

Le prince se rendit ensuite dans le Haut-Canada. Ayant visité *Brockville*, il passa à *Kingston* et à *Belleville* sans s'y arrêter[3]. Toronto, London et Hamilton reçurent pompeusement l'hôte royal.

Après avoir parcouru, incognito, les principaux centres des Etats-Unis, le prince retourna en Angleterre.

Questionnaire. — 1. Quel fut le successeur de lord Elgin ?—2. Que savez-vous de son administration ?—3. Pourquoi la ville d'Ottawa fut-elle choisie comme capitale fédérale ?—4. Pourquoi la France envoya-t-elle la Capricieuse au Canada ?—5. Quels monuments nationaux le Canada fit-il élever vers cette époque ?—6. En quelle année le prince de Galles vint-il au Canada ?—7. Quelles sont les villes qu'il visita ?

Devoirs. —1. Parlez de l'administration de Head.—2. Racontez la visite du prince de Galles au Canada.

1 Le pont Victoria, ayant 9184 pieds de longueur et 50 pieds de hauteur au centre, est un des plus considérables de l'univers.

2 Le coût des édifices parlementaires avait été de $4,960,654.

3 Les démonstrations que les *orangistes* voulurent faire, malgré les ordres du *duc de Newcastle* et les protestations des catholiques, en furent cause.

TRENTE-SEPTIEME LEÇON

LE VICOMTE MONCK

RÉSUMÉ

320. **Le vicomte Monck, gouverneur.**—Head eut pour successeur le *vicomte Monck* (1861).

321. **Le Trent et l'Alabama.**—L'arrestation de *Slidell* et de *Mason* sur le paquebot *Trent*, portant pavillon anglais, faillit amener une déclaration de guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis. De leur côté, les Etats-Unis réclamaient de l'Angleterre une indemnité pour les pirateries exercées sur la côte nord de l'Amérique par l'*Alabama*, pendant la guerre civile.

322. **Organisation de la milice.**—La possibilité d'un conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis, amena l'organisation de la *milice* au Canada.

323. **Projet de Confédération.**—En 1864, des délégués des deux Canadas et des provinces maritimes se réunirent successivement à Charlottetown et à Québec, pour étudier un *projet de Confédération*.

324. **Invasion des Féniens.**—Une invasion de *Féniens*, sur les frontières du Canada, en 1866, fut repoussée par une armée de réguliers et de volontaires.

DÉVELOPPEMENT

320. **Le vicomte Monck, gouverneur.**—Le *vicomte Monck*, irlandais de naissance, succéda à Head (1861).

Son administration fut surtout signalée par l'affaire du *Trent* et de l'*Alabama*, l'organisation de la *milice*, la discussion d'un projet de *Confédération* et l'invasion des *Féniens*.

321. **Le Trent et l'Alabama.**—A l'époque de la guerre civile de quatre ans (1861-65), entre les États du

Nord[1] et les États du Sud de l'Amérique, pour l'abolition de l'esclavage[2], ceux-ci envoyèrent *Slidell* et *Mason* en Angleterre, pour s'assurer ses sympathies.

Les deux délégués, montés sur le *Trent*, paquebot portant pavillon anglais, furent arrêtés dans le golfe de la Floride, et incarcérés dans les États du Nord, par ordre du gouvernement de Washington. Cette arrestation, contraire aux lois internationales, produisit une sensation profonde en Angleterre et au Canada. La métropole demanda au gouvernement américain de réparer l'insulte faite au pavillon anglais. Les États inculpés réglèrent l'affaire en s'excusant et en délivrant les deux prisonniers. En cas de rupture de paix, l'Angleterre envoya des troupes au Canada ; de son côté, le gouvernement canadien leva, des principaux centres, des bataillons de volontaires prêts à défendre leurs foyers au prix de leur sang.

L'*Alabama*, vaisseau anglais, se livra à des véritables pirateries sur les côtes du Nord, pendant la guerre civile américaine. Les Etats-Unis réclamèrent une indemnité auprès de l'Angleterre pour les dommages causés. L'affaire ne fut réglée qu'après un délai de quelques années (1871).

322. **Organisation de la milice.**—La possibilité d'un conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis, démontra la nécessité d'organiser la milice au Canada. *Macdonald*, l'un des ministres, proposa de former un corps actif de 50,000 hommes, un corps de réserve aussi nombreux que le corps actif, et de diviser le pays en districts militaires, ayant chacun son arsenal.

1 Les États du Nord, opposés à l'esclavage, accusèrent le Canada d'avoir servi de base d'opération à des bandes de réfugiés politiques du Sud, qui faisaient de fréquentes incursions sur le territoire des Etats-Unis.

2 Les États du Nord furent victorieux, et l'esclavage aboli.

Cette mesure, qui souleva de vifs débats parlementaires et fit même tomber le ministère *Cartier-Macdonald*[1], fut votée en 1863 et amendée l'année suivante.

323. **Projet de Confédération.**—L'esprit d'hostilité régnait toujours entre les deux provinces ; dans l'espace de trois ans, quatre ministères avaient été renversés, et deux élections générales n'avaient pu rétablir l'harmonie. Pour aplanir ces difficultés presque insurmontables, les principaux représentants des deux partis politiques exposèrent aux Chambres un projet de confédération de toutes les provinces anglaises de l'Amérique du Nord pour les intérêts généraux, lequel fournirait une occasion de séparer le Haut du Bas-Canada pour ce qui concernerait les intérêts particuliers. Afin de discuter ce projet, des délégués des deux Canadas et des provinces maritimes se réunirent successivement à Charlottetown (1er septembre 1864) et à Québec (10 octobre 1864). M. *Taché*[2] fut choisi pour présider les séances. Les députés se trouvaient en face d'une question de la plus haute importance ; car, tout en pourvoyant au bon fonctionnement du gouvernement général, il fallait sauvegarder les intérêts particulier de chaque province. Les rivalités de races et les préjugés politiques furent mis de côté, et tout se passa avec calme. Le *Haut*

1 Les différents ministères sous Monck furent : *Cartier-Macdonald* (1861), *Macdonald-Sicotte* (1862-63), *Macdonald-Dorion* (1863-64), *Taché-Macdonald* (1864) ; coalition de *Taché-Macdonald-Brown.*

2 *Sir Etienne-Pascal Taché* (1795-1865), politique des plus distingués, mourut peu après la convention, chargé de tous les honneurs que sa souveraine, le parlement et le peuple pouvaient conférer. Pendant sa noble carrière, il avait été deux fois chef de cabinet, colonel de l'armée régulière et chevalier. Sa mort causa un deuil universel, et ses funérailles, à Montmagny, attirèrent un grand concours d'hommes de toutes les positions sociales.

La mort frappa presque en même temps l'honorable monsieur *Morin*, juge éminent, noble vétéran de nos luttes nationales et peut-être le plus profond penseur de son temps.



Les pères de la Confédération

et le *Bas-Canada*, et le *Nouveau-Brunswick* acceptèrent le projet de confédération, que la couronne sanctionna. La *Nouvelle-Ecosse* protesta, et, à l'instar du Nouveau-Brunswick, n'accepta qu'après un appel au peuple.

L'Angleterre favorisa la confédération, en cautionnant pour l'emprunt nécessaire à la construction du chemin de fer *Intercolonial*, et en votant $800,000 pour la restauration des fortifications de Québec.

324. **Invasions des Féniens.**—Les États du nord de l'Amérique, mécontents de ce que pendant leurs guerres intestines avec les États du sud, l'Angleterre s'était montrée favorable à ces derniers, poussèrent les *Féniens*[1] à s'emparer du Canada. Ceux-ci parurent sur les frontières, vers la fin du mois de mai 1866, et furent repoussés par une armée de 8,000 réguliers, soutenue de 10,000 volontaires.

Questionnaire.—1. Quel fut le successeur de Head ?—2. Que savez-vous de l'affaire du Trent ?—de l'Alabama ?—3. Pourquoi organisa-t-on la milice au Canada ?—4. Où se tinrent les conférences pour étudier le projet de confédération ?—5. Que savez-vous des Féniens ?

Devoirs.—1. Racontez l'affaire du Trent et celle de l'Alabama.—2. Parlez du projet de confédération.

1 Nom d'un parti irlandais, sorte de société secrète, qui voulait soustraire l'Irlande au joug onéreux de l'Angleterre.

TRENTE-HUITIEME LEÇON

ÉVÉNEMENTS RELIGIEUX ET ÉDUCATION

RÉSUMÉ

325. **Affaires de l'Eglise.**—En 1844, les diocèses de Québec, de Montréal, de Kingston et de Toronto étaient érigés en province ecclésiastique, Mgr *Signay*, évêque de Québec, était nommé métropolitan. En 1850, Mgr Turgeon remplaçait Mgr Signay. Ottawa, Saint-Boniface et Vancouver devenaient diocèses en 1847 ; Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe, en 1852. La même année, Halifax avait un archevêché. En 1851, le premier concile provincial se tenait à Québec. Le Canada reçut, en 1853, la visite de Mgr *Bédini*, nonce apostolique au Brésil, et de Gavazzi, moine italien défroqué et mal disposé contre le catholicisme.

326. **Communautés religieuses.**—Les *Oblats de Marie-Immaculée* venaient à Montréal, en 1841 ; les *Jésuites*, en 1842 ; les *Clercs de Saint-Viateur*, à Joliette, en 1846 ; les pères de *Sainte-Croix*, à Saint-Laurent, près de Montréal, en 1847. En France, plusieurs couvents de femmes envoyaient des sujets au Canada pour y tenir des écoles : les *Dames du Sacré-Cœur*, à Saint-Jacques de l'Achigan (1842) ; les *Sœurs de la Présentation*, à Saint-Hyacinthe (1853) ; les *Sœurs de Jésus et Marie*, à Sillery, près de Québec (1855). Des communautés pour l'enseignement des filles étaient fondées à *Longueuil* (1843) ; *à Lachine*, près de Montréal (1850), et à *Saint-Grégoire* (1853).

327. **Collèges classiques et écoles.** — Sous l'Union, plusieurs collèges classiques furent fondés : Joliette (1846), Saint-Laurent, près Montréal, et Ottawa (1847), Sainte-Marie, Montréal (1850), Sherbrooke (1852), Rimouski (1863).

En 1846, *Egerton Ryerson* organisait à Toronto le système des écoles publiques qu'on suit encore aujourd'hui.

En 1857, des *écoles normales* furent ouvertes à Québec et à Montréal, pour initier les jeunes instituteurs à la pédagogie.

328. **Université Laval.**—L'université Laval, fondée par le séminaire de Québec, en 1852, fut solennellement inaugurée deux ans plus tard.

329. **Conseil de l'Instruction publique.**—Le *bureau du Conseil de l'Instruction publique* fut formé en 1857.

DÉVELOPPEMENT

325. **Affaires de l'Eglise.**—Les diocèses de Québec, de Montréal, de Kingston et de Toronto furent érigés en *province ecclésiastique* le 12 juillet 1844. Mgr *Signay* devint alors le premier archevêque de Québec, et reçut solennellement le pallium dans la cathédrale de Montréal (24 novembre 1844). Mgr Signay, décédé en 1850, fut remplacé par Mgr *Turgeon.* En 1854, M. *Baillargeon* fut nommé coadjuteur de Mgr Turgeon; il devint son successeur en 1867. Ottawa, Saint-Boniface et Vancouver, érigés en diocèses (1847), eurent respectivement pour évêques Nos Seigneurs *Guigues*, *Provencher* et *Demers.* Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe devenaient diocèses en 1852; leurs évêques respectifs étaient Nos Seigneurs *Cooke* et *Prince.* La même année, Halifax avait un archevêché.

Le premier concile provincial se tint à Québec en 1851.

Mgr *Bédini*, archevêque de Thèbes et nonce apostolique au Brésil, visita le Canada en 1853. L'illustre prélat fut reçu avec pompe, et les populations profitèrent de son passage pour témoigner de leur attachement au Saint-Siège.

Gavazzi, moine italien défroqué, venait au Canada la même année que Mgr Bédini. Ses discours contre la papauté et tout ce que la religion a de plus sacré, soulevèrent l'indignation publique. Il y eut une émeute à Montréal, les troupes intervinrent et plusieurs personnes

furent tuées ou blessées. Son passage parmi nous ne laissa que de pénibles souvenirs.

326. **Communautés religieuses.** — Les *Oblats de Marie-Immaculée*, arrivés au Canada en 1841, fondèrent leur première maison provinciale à *Saint-Hilaire* (1848). On les trouve aujourd'hui dans les provinces de Québec, d'Ontario, du Manitoba et de la Colombie-Anglaise. Ils ont été les propagateurs de la civilisation comme de la religion chrétienne dans les immenses régions du Nord-Ouest.

A la demande de Mgr Bourget, les Jésuites vinrent s'établir à Montréal, en 1842. Le retour au Canada de ces pionniers de l'évangile causa une grande joie aux catholiques.

Les *Clercs de Saint-Viateur*[1] qui tiennent aujourd'hui des collèges et de nombreuses écoles au Canada, arrivèrent à Joliette en 1846.

En 1847, les *pères de Sainte-Croix*[2] venaient s'installer à Saint-Laurent, près de Montréal, pour s'occuper surtout de l'éducation de la jeunesse. Plusieurs religieuses de différentes communautés enseignantes de France venaient aussi au Canada, pour y fonder des établissements.

En 1842, les *Dames du Sacré-Cœur*[3], s'occupant spécialement de l'éducation des jeunes filles de la société, mais n'excluant point de leurs œuvres l'instruction des classes pauvres, ouvraient à Saint-Jacques de l'Achigan, un pensionnat plus tard transféré au Sault-au-Récollet.

1 Congrégation fondée en France, à Lyon, en 1827.

2 Congrégation fondée en France, en 1820.

3 Madeleine Louise-Sophie Barat, distinguée par ses nobles qualites du cœur et de l'esprit, fut la fondatrice de la *Société du Sacré-Cœur de Jésus* (1800). Le pape Pie X l'a béatifiée en 1908.

Les *Sœurs de la Présentation*[1] venaient à Saint-Hyacinthe, en 1853, pour y ouvrir un pensionnat. Pour la même fin, les sœurs de *Jésus et Marie* se rendaient à Sillery, près de Québec, en 1855.

Sous l'Union, plusieurs communautés pour l'enseignement des filles étaient fondées au Canada.

En 1843, mademoiselle *Durocher*, aidée de quelques compagnes, jetait à Longueuil les bases de la congrégation des *Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie*, laquelle, après quelques épreuves, se développa rapidement.

En 1851, Vaudreuil devenait le berceau des *Sœurs de Sainte-Anne*, et Saint-Grégoire celui des *Sœurs de l'Assomption* : ces deux institutions sont florissantes.

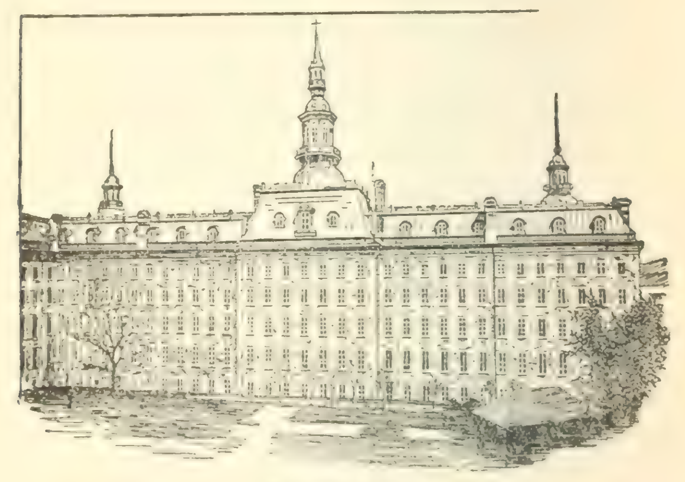
327. **Collèges classiques et écoles.**—On voit aussi, sous l'Union, plusieurs collèges prendre naissance : celui de *Joliette* (1846), dirigé par les Clercs de Saint-Viateur ; celui de *Saint-Laurent* (1847), près de Montréal, par les pères de Sainte-Croix ; celui d'*Ottawa* (1847), ayant aujourd'hui le titre d'université, par les Oblats de Marie-Immaculée ; celui de *Sainte-Marie* (1850), à Montréal, par les pères Jésuites ; ceux de *Sherbrooke* et de *Rimouski* (1852), par des prêtres séculiers.

On vit en 1846, le ministre *Egerton Ryerson*, alors surintendant de l'éducation dans le Haut-Canada, établir dans l'Ontario le système des écoles publiques que l'on trouve encore en vigueur aujourd'hui dans cette province.

En 1857, les écoles normales *Jacques-Cartier* et *McGill*, à Montréal, *Laval*, à Québec, furent fondées pour initier à la pédagogie des jeunes gens qui se destinent à l'enseignement. Aujourd'hui, des écoles normales tenues par différentes congrégations de sœurs, sont établies dans presque toutes les villes épiscopales, pour la formation des institutrices.

1 Congregation fondée en France, en 1796.

328. **Université Laval.**—L'*université Laval*, fondée en 1852, par les Messieurs du Séminaire de Québec, fut pompeusement inaugurée sous lord Elgin, qui obtint de la reine Victoria une charte libérale pour cette institution (1854). Pie IX autorisa l'érection de chaires théologiques, avec le droit d'y conférer des degrés. On ouvrit aussi des cours de droit et de médecine. La faculté des arts se compléta quelques années plus tard.



Université Laval

La bibliothèque de l'université ne compte pas moins de 50,000 volumes. Les musées, le cabinet de physique et le laboratoire ne sont pas inférieurs à ceux des grandes institutions européennes.

329. **Conseil de l'Instruction publique.** — Le *bureau du Conseil de l'Instruction publique*, fondé en 1857, comprend un *Surintendant* et deux *comités :* l'un catholique et l'autre protestant. Le premier est formé des évêques du Bas-Canada et d'autant de séculiers qu'il y

a d'évêques ; le second compte autant de membres qu'il y a de laïques dans le comité catholique et doit choisir son président.

Questionnaire.—1. De quels diocèses fut formée la province ecclésiastique de Québec ?—2. Quels diocèses furent érigés en 1847 ?—en 1852 ?—3. Que savez-vous de Mgr Bédini ?—de Gavazzi ?—4. Nommez les communautés d'hommes qui vinrent s'établir au Canada, sous l'Union.—les communautés de femmes.—5. Quelles communautés furent fondées au Canada pour l'enseignement des jeunes filles ?—6. Quels collèges classiques furent ouverts, sous l'Union ?—7. Que savez-vous d'*Egerton Ryerson* ?—8. Parlez des écoles normales,—de l'univerité Laval,—du Conseil de l'Instruction publique.

Devoirs.—1. Parlez des affaires de l'Eglise, sous l'Union.—2. Que savez-vous de l'enseignement, sous l'Union ?

TRENTE-NEUVIEME LEÇON

DÉVELOPPEMENT.—PROGRÈS.—CALAMITÉS

RÉSUMÉ

330. **Emigration.**—L'insurrection (1837-38) et l'acte d'Union (1840) accélérèrent le mouvement d'*émigration* des Canadiens français aux Etats-Unis.

331. **Colonisation.**—La *colonisation* amena beaucoup d'immigrants au Canada et augmenta—de 1831 à 1844—la population de 114,000 âmes, malgré les 40,000 qui passèrent aux Etats-Unis. En 1861, la population canadienne-française était de 1,157,000 âmes, sans compter les 150,000 expatriés aux Etats-Unis.

332. **Langue française.**—Les Canadiens français parlent un idiome, quoique mêlé d'anglicismes, beaucoup plus parfait que le parler de certaines provinces de France.

333. **Littérature.**—C'est à partir de l'Union (1840) que la littérature française prit son essor au Canada : la poésie, l'histoire, le journalisme et le roman ont eu leurs adeptes.

334. **Sciences.**—Plusieurs Canadiens se sont distingués dans les science *naturelles*, *mathématiques* et *médicales*.

335. **Exploitation des forêts.**—L'exploitation des forêts canadiennes fournit beaucoup de bois de construction. Au printemps, l'*érable* produit une sève avec laquelle on fabrique du sirop et du sucre exquis.

336. **Industrie minière.**—La Canada possède des richesses minérales variées et considérables.

337. **Pêcheries.**—Les pêcheries du Saint-Laurent et des grands lacs sont les plus célèbres du monde.

338. **Agriculture.**—Le sol canadien est fertile et produit en abondance le *foin*, les différentes *céréales* et les *légumes*.

339. **Calamités : incendies.** — En 1845 et 1846, des *incendies* réduisaient en cendres la majeure partie des faubourgs de la ville de Québec, et laissaient sans abris plus de 20,000 personnes. Un bateau à vapeur, quittant Québec pour se rendre à Montréal, prit feu au cap Rouge, et des 400 passagers qui étaient à bord, 252 périrent (26 juin 1857).

En 1866, une *conflagration* terrible consuma encore une grande partie des habitations de Québec. Sept à huit cents personnes devinrent la proie des flammes, et 15,000 furent éprouvées par la misère.

340. **Typhus.**—La famine, qui sévissait en Irlande, dirigea sur nos rives 70,000 immigrants apportant avec eux le germe du *typhus* : cette épidémie enleva 14,000 personnes (1846-47).

341. **Inondations.**—En 1865, des *inondations* dévastèrent Montréal, Trois-Rivières et quelques îles de Sorel.

DÉVELOPPEMENT

330. **Emigration.**—La politique mesquine et arbitraire du gouvernement anglais, ne voulant pas tolérer de rivalités de race, occasionna les premières émigrations ; l'insurrection (1837-38) et l'Acte d'Union (1840) les activèrent encore ; dans l'espace de quatre ans, plus de 20,000 Canadiens français passèrent aux Etats-Unis.

Pour détourner ce courant migrateur et attacher au sol les Franco-Canadiens, on encouragea la colonisation ; mais la pauvreté, la maladie et le manque de chemins praticables paralysèrent l'élan donné. Malgré tous les efforts tentés, des centaines de familles d'origine française prirent chaque année le chemin de la grande république ; leurs descendants y gardent cependant l'esprit de leur nationalité au milieu des Américains ; la langue et les coutumes les portent à se grouper, l'église les réunit et la fête de la Saint-Jean-Baptiste leur rappelle leur origine commune.

331. **Colonisation**.—Les progrès de la colonisation attirèrent les immigrants et augmentèrent considérablement la population ; de 1831 à 1844, elle s'accrut au Bas-Canada de 114,000 âmes, malgré les 40,000 qui passèrent aux Etats-Unis. Des familles d'origine française s'établirent aussi dans les *townships* anglais, où leur croissance rapide leur fit bientôt dominer la population de leurs devanciers. Le gouvernement favorisa le mouvement colonisateur, et les immenses solitudes de l'Outaouais furent arrachées à la forêt. M. *Labelle*, curé de Saint-Jérôme, prit cette œuvre à cœur, et, dans une quinzaine d'années, fut défrichée la vaste région située au nord des comtés de Terrebonne et d'Argenteuil, laquelle compte aujourd'hui 5,000 âmes.

L'exploitation des bois du Saguenay donna l'élan colonisateur de ce côté (1840). Deux prêtres, MM. *Hébert* et *O'Reilly*, groupèrent les premiers colons autour du lac Saint-Jean ; en 1851, ces parages comptaient déjà 4,981 habitants. A la même époque, les côtes stériles du Labrador commençaient aussi à se peupler, et la région du sud-est du fleuve prenait un accroissement considérable. Les Canadiens français se dirigeaient également du côté des comtés de Mégantic, de Drummond, de Shefford, de Gaspé et de Rimouski.

Ces différents courants d'émigration contrebalançaient le nombre considérable de colons anglais qui vinrent s'établir dans le Haut-Canada.

En 1861, le nombre des Canadiens français établis dans les différentes régions du Canada était de 980,000 âmes. En ajoutant à ce chiffre les 177,000 Canadiens français ou Acadiens, habitant les contrées limitrophes, les provinces maritimes et les îles du golfe, on a une population de 1,157,000 âmes. Pour avoir le véritable chiffre de la population franco-canadienne à cette époque, il faudrait ajouter aussi les 150,000 expatriés, groupés dans les différents centres des Etats-Unis.

332. **Langue française.**—Les Franco-Canadiens parlent le *français*, ce précieux héritage qu'ils ont conservé de leurs ancêtres au prix de nombreux démêlés politiques. Notre idiome, malgré ses anglicismes, a gardé le cachet du XVIIe siècle, et est de beaucoup plus parfait que le parler de certaines provinces de France. En général, la classe lettrée écrit mieux la langue qu'elle ne la parle.

333. **Littérature française.**—La littérature française au Canada ne prit son essor qu'après la crise politique de 1837-38. La poésie présida à son enfance. Les mieux inspirés des muses ont été *Octave Crémazie*, appelé le " prince de nos poètes," *Louis Honoré Fréchette*, lauréat de l'Académie française, et *Pamphile Lemay*, dont la verve paraît intarissable.

Sans entrer dans le domaine de la science et de la polémique, les prosateurs les plus distingués sont : *Aubert de Gaspé*, *Routhier*, *Faucher de Saint-Maurice*, *Chauveau*, *Gérin-Lajoie*, *Marmette*, l'abbé *Casgrain* et *Legendre* : ce dernier s'est aussi occupé de poésie.

Comme historien, il faut citer *Bibaud*, qui posa les grands jalons de notre histoire nationale ; *Garneau*, le

plus complet et le plus philosophe ; l'abbé *Ferland*, très érudit et qui fut enlevé par une mort prématurée avant d'avoir pu achever son œuvre ; et l'abbé *Laverdière*, qui a publié beaucoup d'opuscules et une savante édition des œuvres de Champlain. Le journalisme et le roman ont eu aussi leurs adeptes.

334. **Sciences.**—Les Canadiens qui se sont le plus distingués dans les sciences sont : l'abbé *Provencher*, qui a fait des travaux considérables sur la flore et la faune



Une érablière

canadiennes ; l'abbé *Laflamme*, *Dawson* et *Logan*, très versés dans les sciennes naturelles, surtout dans la géologie et la minéralogie ; *Baillargé*, auteur d'un traité de géométrie et de trigonométrie très estimé ; *Hingston*, célèbre dans les sciences médicales.

335. **Exploitation des forêts.**—Les forêts du Canada fournissent une grande quantité de bois de construction de première qualité. Le *pin* et l'*épinette* surtout y abondent. L'abatage se fait pendant l'hiver. Dès que la navigation

est ouverte, le bois est distribué aux différentes scieries situées sur les bords des rivières Outaouais, Saguenay, Saint-Maurice et autres moins importantes. On trouve dans le Haut-Canada le *tulipier*, dont l'écorce est employée avec succès pour combattre la fièvre intermittente, les maladies hystériques, la phtisie, le choléra, etc. Chaque printemps, à la fonte des neiges, l'*érable* donne une sève abondante, dont la concentration produit du sirop et du sucre exquis.

336. **Industrie minière.** — Le Canada possède des richesses minérales variées et considérables. Le fer, le plomb, le cuivre, l'or, l'argent, le platine, le nickel, le mercure, le bismuth, le manganèse, l'amiante, le phosphate de chaux[1], etc., se trouvent dans les provinces confédérées. La longue chaîne des Laurentides contient du fer magnétique. Les côtes de la baie d'Hudson abondent en fer spathique ; on trouve également du minerai de fer dans l'intérieur des territoires du Nord-Ouest. La Nouvelle-Ecosse et la Colombie-Anglaise sont célèbres par leurs terrains houillers. On obtient le pétrole dans l'Ontario. Les roches dévoniennes, dans le voisinage de Gaspé, en renferment aussi. L'*albertite*[2] abonde dans le comté Albert. Des pierres précieuses, telles que le jaspe, les agates et les améthystes[3], se trouvent au lac Supérieur.

337. **Pêcheries.**—Les pêcheries du Canada sont les plus célèbres du monde. Celles du golfe et du fleuve Saint-

1 Ces deux derniers se rencontrent surtout dans la province de Québec.

2 Substance charbonneuse découverte en 1850, près de Hillsboro, au Nouveau-Brunswick. On l'emploie dans la fabrication du gaz de l'éclairage.

3 Une très belle améthyste, qui fut divisée en deux parties et placée sur la couronne du roi, fut envoyée en France, par les premiers colons.

Laurent, ainsi que celles des grands lacs, occupent des milliers d'individus pendant l'été, et rapportent des bénéfices considérables. La morue se pêche en abondance sur les bancs voisins de l'île de Terre-Neuve.

338. **Agriculture.**—Le sol canadien, composé en général d'une couche argileuse très riche et assez épaisse, est d'une grande fertilité. Le foin et les différentes céréales y croissent en abondance. Les légumes, les pommes et autres fruits qui viennent à foison, sont surtout cultivés aux environs des grands centres. Les vastes pâturages permettent l'élevage d'un grand nombre de bestiaux. Des vingt-quatre millions d'acres que comptent les deux provinces du Haut et du Bas-Canada, onze sont cultivés et les treize autres sont incultes ou couvertes de forêts.

339. **Calamités : incendies.**—La ville de Québec peut être regardée comme le théâtre des conflagrations. En 1845, un incendie réduisait en cendres le faubourg Saint-Roch, une partie du quartier du Palais et une soixantaine de maisons du faubourg Saint-Jean. L'année suivante, tout Saint-Jean et une partie du faubourg Saint-Louis devenaient aussi la proie des flammes. Les secours considérables offerts aux 20,000 infortunés de ces deux catastrophes permirent à Québec de se relever assez vite de ses ruines.

Quarante personnes trouvèrent aussi la mort dans l'incendie du *théâtre* de Saint-Jean (1846).

Le bateau *Montréal*, quittant Québec pour se rendre à Montréal, prit feu au cap Rouge (26 juin 1857). Des 400 passagers qui étaient à bord, 252 périrent. " La confusion qui eut lieu, dit un journal du temps, est plus facile à imaginer qu'à décrire. Les uns se tordaient dans le désespoir, les autres, pour éviter les flammes, se préci-

pitèrent à l'eau, où un grand nombre durent périr. Les chaloupes préparées par l'équipage, au premier moment de l'accident, n'offraient qu'une misérable ressource, dont l'utilité était rendue inutile par le tumulte et la confusion."

En 1866, une conflagration terrible réduisit en cendres la moitié du *faubourg Saint-Roch* et tout le *faubourg Saint-Sauveur*. Les pertes s'élevèrent à $2,000,000. Sept à huit cents personnes devinrent la proie des flammes et 15,000 autres, à l'approche d'un rigoureux hiver, se trouvèrent sans abri et sans ressources. La misère se fit cruellement sentir malgré les abondantes souscriptions qui s'ouvrirent de tous côtés pour secourir ces infortunés.

340. **Typhus**.—L'horrible famine, qui sévit en Irlande, en 1846-47, amena 70,000 immigrants sur nos rives. La misère extrême de ces infortunés, entassés dans des bâtiments, presque sans vêtements et sans nourriture, engendra le typhus. Cette maladie contagieuse, qui enleva plus de 14,000 personnes, porta l'épouvante partout. Une vingtaine de prêtres et autant de religieuses moururent victimes de leur charité. Cette épidémie laissa des centaines d'orphelins que des familles canadiennes-françaises adoptèrent et élevèrent comme leurs propres enfants.

341. **Inondation**.—Une grande *calamité* mit la province à l'épreuve en 1865. Ce fut une *inondation*, qui exerça ses ravages de Montréal à Trois-Rivières. Les îles *Dupas*, de *Grâce* et d'*Aigle* (îles de Sorel) furent dévastées. Cinquante personnes trouvèrent la mort et des centaines d'animaux périrent.

Questionnaire.—1. Quelle a été l'augmentation de la population, de 1831 à 1844?—2. Que savez-vous de l'idiome parlé par les Canadiens français?—3. A quelle époque la littérature française a-t-elle pris son essor au Canada?—4. Quelles sciences ont cultivé avec succès plusieurs Canadiens?—5. Que produisent les forêts cana-

diennes ?—6. Parlez de l'industrie minière,—des pêcheries,—de l'agriculture.—7. Quels ravages exercèrent les incendies à Québec ?—8. Combien de victimes le typhus fit-il, en 1846-47 ?—9. Que savez-vous de l'inondation de 1865 ?

Devoirs.—1. Parlez de l'Emigration et de la Colonisation, sous l'Union.—2. Que savez-vous de la langue et de la littérature françaises au Canada ?

QUATRIÈME ÉPOQUE

LE CANADA FEDERATIF

(1867-1896)

QUARANTIEME LEÇON

LES PROVINCES CONFÉDÉRÉES

RÉSUMÉ

342. **La constitution fédérale.**—D'après la *constitution fédérale*, le Canada est administré par un *gouverneur général*, assisté d'un *Sénat* et d'une Chambre des *Communes*. Chaque province, qui a un lieutenant-gouverneur, est chargée de sa propre législature.

343. **Proclamation de la Confédération.**—L'*acte de confédération*, proclamé en Angleterre le 23 mai 1867, fut mis en vigueur le 1er juillet de la même année.

344. **Les provinces confédérées.**—Les provinces confédérées furent d'abord les deux *Canadas*, la *Nouvelle-Ecosse* et le *Nouveau-Brunswick*. Depuis, le territoire du *Nord-Ouest* (1870), le *Manitoba* (1870), la *Colombie-Anglaise* (1871), et l'*Ile-du-Prince-Edouard* (1873) sont entrés dans la Confédération.

345. **La Nouvelle-Ecosse ou Acadie.**—La Nouvelle-Ecosse fut cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht (1713). Les limites mal déterminées de la presqu'île suscitèrent entre les colons des races française et anglaise, des hostilités qui se terminèrent par l'exil de 7,000 Acadiens (1755).

346. **Le Nouveau-Brunswick.**—Le *Nouveau-Brunswick*, qui se détacha de la Nouvelle-Ecosse en 1784, reçut, la même année, 20,000 royalistes. En 1815, un grand nombre de militaires licenciés s'y fixèrent. Le traité Ashburton détermina les limites entre cette province et l'état du Maine (1842).

347. **Les territoires du Nord-Ouest.**—Les immenses *territoires du Nord-Ouest*, abondant en pâturages et en prairies, furent achetés de la compagnie de la Baie-d'Hudson par le gouvernement fédéral du Canada, en 1870.

348. **Province du Manitoba.**—La fertile et productive province du *Manitoba*, faisant partie des territoires du Nord-Ouest, entra dans la Confédération en 1870.

349. **La Colombie-Anglaise.**—La *Colombie-Anglaise*, appelée la *Californie* du Canada, voulut faire partie de la Confédération, en 1871, à condition que le gouvernement fédéral ferait construire un chemin de fer transcontinental, dans l'espace de dix ans : la promesse du parlement ne fut réalisée qu'en 1885.

350. **L'Ile-du-Prince-Edouard.**—L'*Ile-du-Prince-Edouard* entra dans la Confédération en 1873, à condition d'avoir une malle régulière.

DÉVELOPPEMENT

342. **La constitution fédérale.**—La constitution fédérale porte que la *Confédération*[1] doit être administrée par un *gouverneur général*, assisté d'un *Sénat*, dont les membres sont nommés à vie, et d'une Chambre des *Communes*, dont les membres, élus par le peuple, ont un mandat de cinq ans.

Le nombre de députés de chaque province est proportionnel à sa population, prenant pour base la province de Québec, laquelle doit toujours en avoir soixante-cinq. Le chiffre des sénateurs, déterminé avec moins d'égard à la population, a été fixé d'abord à vingt-quatre pour chacune des trois grandes divisions : Québec, Ontario et les provinces maritimes.

Chaque province doit avoir à sa tête un *lieutenant-gouverneur*, nommé par le gouverneur général. La composition des législatures provinciales est laissée au choix de chacune des provinces.

La régie de la dette publique, de la milice, des pêcheries, des douanes, des postes, du cours monétaire, des banques, de la navigation, etc., est du ressort du gouver-

1 Nom donné aux provinces réunies.

nement fédéral ; tandis que l'éducation, les municipalités, la distribution des terres, les travaux publics locaux, l'entretien des hôpitaux, l'administration de la justice, etc., regardent les gouvernements provinciaux.

343. **Proclamation de la Confédération.**—L'*Acte de Confédération*, proclamé en Angleterre le 23 mai 1867, fut mis en vigueur le 1er juillet de la même année. Cet



événement donna lieu à de grandes réjouissances publiques. Lord *Monck*, chargé de faire fonctionner le nouveau gouvernement, choisit sir *John A. Macdonald* pour son premier ministre ; ce dernier s'associa sir *Georges-Etienne Cartier*, son collègue intime.

344. **Les provinces confédérées.**—Les provinces réunies furent le Bas-Canada et le Haut ; le premier s'appela *province de Québec* et le second, *province d'Ontario ;* la *Nouvelle-Ecosse* et le *Nouveau-Brunswick* conservèrent leurs noms respectifs. *Ottawa* devint la capitale fédérale, et chaque province eut sa capitale particulière. Depuis,

la Confédération s'est accrue des immenses territoires du *Nord-Ouest* (1870), du *Manitoba* (1870), de la *Colombie-Anglaise* (1871), et de l'*Ile-du-Prince-Edouard* (1873).

345. **La Nouvelle-Ecosse.**—La *Nouvelle-Ecosse* ou *Acadie* est une presqu'île d'une étendue de 21,730 milles carrés. Elle est entourée de baies, de bassins, de havres, de rades où les vaisseaux jouissent de la plus grande sécurité. On y exploite des mines d'or et de charbon. Les forêts sont giboyeuses et on y fait beaucoup de sucre d'érable. Le climat est humide.

La Nouvelle-Ecosse fut cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht (1713). Ses limites mal déterminées occasionnèrent souvent des hostilités entre les colons des races française et anglaise. Pour prévenir tout empiètement des Anglais sur la terre en litige, le gouverneur du Canada engagea 3,000 Acadiens à aller s'établir sur la rive nord de la baie de *Fundy* et à l'île *Saint-Jean* (Prince-Edouard). De son côté, l'Angleterre faisait des promesses favorables aux colons qui iraient se fixer dans cette colonie, et l'on vit alors 4,000 soldats licenciés s'installer au port de *Chibouctou* (1749), pour y fonder *Halifax*. En 1752, 1,500 émigrants allemands arrivaient dans le comté de Lunenburg.

L'exil de 7,000 Acadiens, ordonné par les autorités coloniales anglaises, fut un fait bien douloureux qui se passa en 1755.

Après la cession du Canada à l'Angleterre, le Nouveau-Brunswick et les îles du Prince-Edouard et du Cap-Breton appartinrent d'abord à la Nouvelle-Ecosse pour s'en détacher ensuite et former des provinces séparées. La révolution américaine amena 20,000 royalistes dans ces différentes contrées (1784).

Les événements les plus remarquables dans l'histoire de cette presqu'île depuis 1784 jusqu'à la Confédération sont : la visite de Guillaume-Henri, plus tard Guillaume IV, à Halifax (1787), l'ouverture du grand chemin de Pictou (1792), l'organisation de la milice (1806), l'admission des catholiques à la jouissance des mêmes droits que les protestants (1823), la dissolution du parlement établi[1], la formation de deux Conseils, exécutif et législatif (1838), l'introduction d'un gouvernement responsable (1848), et la visite du prince de Galles (1860).

Aujourd'hui (1910), la Nouvelle-Ecosse envoie 18 députés aux Communes du Canada, et 10 représentants au Sénat. Le gouvernement local se compose d'un lieutenant-gouverneur, d'un Conseil législatif et d'une Assemblée législative.

L'île du Cap-Breton lui est de nouveau réunie depuis 1820.

La capitale de la Nouvelle-Ecosse est *Halifax.*

346. **Le Nouveau-Brunswick.** — Le *Nouveau-Brunswick* a une étendue de 28,000 milles carrés. Cette province, dont la surface est en général ondulée, est très salubre et joint aux travaux agricoles et à l'exploitation des forêts l'industrie et la pêche.

Le Nouveau-Brunswick, qui reçut 20,000 royalistes en 1784, se détacha, la même année, de la Nouvelle-Ecosse. *Thomas Carleton* en fut le premier gouverneur. Après le départ de Carleton, cette province fut administrée par des présidents (1803-1817), puis de nouveau par des gouverneurs.

1 La Nouvelle-Ecosse, en 1858, avait reçu de l'Angleterre une forme de parlement, composé d'une Assemblée législative de 22 membres élus par le peuple, et d'un Conseil de 12 membres nommés par la Couronne.

Un grand nombre de colons militaires s'y fixèrent en 1815. Le feu, qui ravagea les côtes du Miramichi en 1825, fit éprouver une perte de plus de 1,000,000 de dollars. La ville de Saint-Jean, devenue aussi la proie des flammes en 1830, éprouva des pertes considérables.

Le traité négocié par lord Ashburton (1842) régla, aux dépens de nos droits, les limites entre l'état du Maine et le Nouveau-Brunswick, et fit cesser ainsi le différend qui existait à ce sujet entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Les principaux événements arrivés dans le Nouveau-Brunswick, depuis le traité d'Ashburton jusqu'à la Confédération, sont : le tracé du chemin de fer, à travers cette province, pour relier Halifax à Québec (1845) ; l'introduction d'un gouvernement responsable (1848) ; la visite du prince de Galles (1860).

Le Nouveau-Brunswick est représenté au gouvernement du Canada par 13 députés aux Communes et 10 membres au Sénat. Son gouvernement local se compose d'un lieutenant-gouverneur et d'une Assemblée législative. La capitale est *Frédéricton.*

347. **Les territoires du Nord-Ouest.**—Les immenses *territoires du Nord-Ouest,* mesurant 2,450,000 milles carrés et s'étendant depuis les grands lacs jusqu'aux montagnes Rocheuses, furent achetés de la compagnie de la Baie-d'Hudson par le gouvernement fédéral du Canada, en 1870. L'Alberta et la Saskatchewan renferment de vastes steppes herbeux désignés sous le nom de *prairies.* La région du sud-ouest, moins fertile, contient cependant la grande ferme *Bell* (Bell's Farm)[1]. L'Alberta possède des mines de houille considérables.

Ces vastes contrées furent découvertes par des explorateurs appartenant à une compagnie dite du *Nord-Ouest :*

[1] Cette ferme, une des merveilles de l'Amérique, a 100 milles carrés et, en outre de ses excellents pâturages peut produire jusqu'à 35,000 minots de blé par année, sans parler des autres productions.

Alexandre Mackenzie découvrit la rivière *Fraser* (1793), puis explora celle qui maintenant porte son nom. L'astronome *Thompson* découvrit le *Columbia*, qu'il descendit jusqu'à l'océan Pacifique (1811). La même année, lord *Selkirk* acheta de la compagnie de la Baie-d'Hudson la partie du territoire connue sous le nom de *Rivière-Rouge*, et, quelques années plus tard, y établit des colons écossais et canadiens-français.

348. **Province de Manitoba.**—La province du *Manitoba*, faisant partie des territoires du Nord-Ouest, entra dans la Confédération en 1870. L'étendue de cette province est de 123,200 milles carrés. Son sol fertile produit le blé en abondance. On y trouve de nombreuses mines de charbon de terre. L'hiver est froid et sujet aux *blizzards* ou tempêtes de neige ; l'été est chaud et subit de violents ouragans.

Le Manitoba est représenté au Parlement du Canada par 10 députés et 4 sénateurs. Son gouvernement local comprend un lieutenant-gouverneur, un Conseil exécutif de 5 membres et une Assemblée législative de 31 membres. Sa capitale est *Winnipeg*.

349. **La Colombie-Anglaise.**—La Colombie-Anglaise, qui a 373,300 milles de superficie, commença à faire partie de la Confédération, en 1871, à condition que le gouvernement fédéral ferait construire un chemin de fer transcontinental dans l'espace de dix ans ; mais la promesse du parlement ne fut réalisée qu'en 1885. Sa température douce, la richesse de ses forêts et de ses mines l'ont fait appeler la " Californie du Canada." On y trouve des arbres gigantesques, des pins de 10 à 27 pieds de diamètre. L'île *Vancouver*[1], remarquable par ses ressources naturelles,

1 L'île de Vancouver, longue de 278 milles et large de 50 à 60, fut découverte par le capitaine *Vancouver*, de la marine britannique.

fait partie de la province. C'est sur cette île qu'est située *Victoria*, la capitale et le centre du commerce de la Colombie.

John Hearn, de la compagnie de la Baie-d'Hudson, explora l'ouest de la contrée de la baie d'Hudson, en 1771. *Simon Fraser* fut un autre explorateur de ces régions (1806). L'Angleterre, ayant donné un gouvernement à la Colombie et à Vancouver en 1859, nomma *Jacques Douglas*, gouverneur de ces deux colonies distinctes. De 1863 à 1871, chacune eut son gouverneur particulier; *New-Westminster* était alors la capitale de la Colombie.

Cette province ne doit pas être représentée au parlement fédéral par moins de six membres aux communes et trois sénateurs. Son gouvernement local se compose d'un lieutenant-gouverneur et d'une Assemblée législative de 25 membres.

350. **L'Ile-du-Prince-Edouard.**—*L'Ile du-Prince-Edouard*[1], qui a une étendue de 2,000 milles, entra dans la Confédération en 1873, moyennant la promesse que la poste serait transportée régulièrement entre l'île et la terre ferme. Sa configuration échancrée par la mer divise naturellement cette province en trois comtés. Le terrain est productif, et on y élève beaucoup de bétail pour l'exportation.

Cette île fut visitée par Cabot, en 1497, et nommée *Saint-Jean*, par Champlain. D'abord peuplée par les Acadiens, après 1715, prise par les Anglais, en 1745, rendue à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) et reconquise par les Anglais, en 1758. Après avoir fait partie du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, l'île fut

1 Cette île fut ainsi nommée, en l'honneur du prince Edouard, duc de Kent, père de la reine Victoria.

érigée en gouvernement séparé (1770), et reçut le nom de *Prince-Edouard* en 1789. L'Angleterre nomma *Walter Patterson*, gouverneur.

En 1773, l'île reçut sa constitution portant que le gouvernement serait composé d'un lieutenant-gouverneur, assisté d'un Conseil exécutif et d'un Conseil législatif réunis, et d'une Chambre d'assemblée de dix-huit membres. Cette constitution fut modifiée en 1851, pour y introduire un gouvernement responsable.

Charlottetown en est capitale.

Questionnaire.—1. Depuis la Confédération, comment le Canada est-il administré ?—2. Quand la Confédération fut-elle proclamée ?—3. Nommez les provinces confédérées.—4. Qu'occasionnèrent les limites mal déterminées de la Nouvelle-Ecosse ?—5. Qu'est-ce qui augmenta considérablement la population du Nouveau-Brunswick ?—6. Par qui fut découvert le territoire du Nord-Ouest ?—7. Qu'est-ce qui fait la richesse du Manitoba ?—8. Comment appelle-t-on la Colombie-Anglaise ?—9. Que savez-vous de l'Ile-du-Prince-Edouard ?

Devoirs.—1. Parlez de la constitution fédérale et de la proclamation de la Confédération.—2. Dites sommairement ce que vous savez des provinces confédérées.

QUARANTE-ET-UNIEME LEÇON

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES

RÉSUMÉ

351. **Les gouverneurs.**—Depuis la Confédération (1867) jusqu'en 1910, les gouverneurs du Canada ont été : le vicomte *Monck* (1867), sir *John Young* (1868), le comte *Dufferin* (1872), le marquis *de Lorne* (1878), le marquis *de Lansdowne* (1883), lord *Stanley* (1888), le comte *d'Aberdeen* (1893), lord *Minto* (1898), lord *Grey* (1903).

352. **Premiers ministres du parlement fédéral.**—De 1867 à 1910, les *premiers ministres* du parlement fédéral ont été : sir *J.-A. Macdonald* (1867), *Alexandre Mackenzie* (1873), sir *J.-A. Macdonald* (1878) — seconde fois—*John Abbott* (1891), *John Thompson* (1892), *Mackenzie Bowell* (1894), *Charles Tupper* (1896), *Wilfrid Laurier* (1896).

353. **Premier parlement fédéral** (1867-68).—Le premier parlement fédéral s'occupa de l'organisation des départements fédéraux, du tarif des douanes, des règlements de le milice et du système postal.

354. **Troubles de la Rivière-Rouge** (1869-70). — La cession des terres du Nord-Ouest au Canada, par la compagnie de la Baie-d'Hudson, sans avoir consulté les colons de la Rivière-Rouge, qui se trouvaient ainsi frustrés dans leurs droits et leurs intérêts, occasionna des troubles. *Lépine* et *Riel* se mirent à la tête du mouvement.

355. **Traité de Washington.**—Le *traité de Washington* régla les difficultés entre les Etats-Unis et le Canada, concernant les pêcheries, les Féniens, l'Alabama et les frontières (1871).

356. **Pacifique-Canadien.**—Le chemin de fer *Pacifique-Canadien*, traversant le Canada de l'est à l'ouest, a été la plus grande entreprise sous la Confédération (1871).

357. **Rébellion au Nord-Ouest.**—La formation de nouveaux districts dans le Nord-Ouest par le gouvernement fédéral, souleva les Métis établis sur les bords de la rivière *Saskatchewan*, qui se crurent menacés de perdre

leurs terres. *Riel* marcha à la tête du mouvement insurrectionnel et fut exécuté à Régina (1885).

358. **Elections.**—Le gouvernement *Ross-Taillon*, accusé de s'être montré trop indifférent à l'exécution de Riel, tomba à la suite des élections de 1886. Le parti national, représenté par Honoré Mercier, arriva au pouvoir.

359. **La mer de Behring.**—La pêche du *phoque*, dans la mer de Behring, amena des difficultés entre le Canada et les Etats-Unis. Ce conflit fut jugé par un arbitrage en faveur des Canadiens (1893).

360. **Tarif préférentiel.**—En 1898, un tarif préférentiel fut stipulé pour les produits de la Grande-Bretagne importés au Canada. Cette préférence, fixée d'abord à ¼ du tarif ordinaire, s'éleva à ⅓ en 1900. Un nouvel acte, passé en 1907, imposa un droit *spécifique* ou *ad valorem* sur chaque article britannique soumis aux droits.

361. **Guerre du Transvaal.**—Pour aider l'Angleterre à soutenir la guerre du Transvaal, le Canada envoya plus de 2,000 volontaires (1900-1901).

DÉVELOPPEMENT

351. **Les gouverneurs.**—Les gouverneurs, sous la Confédération, depuis le vicomte *Monck* (1867) jusqu'à 1910, ont été : sir *John Young* (1868), devenu, deux ans plus tard, lord *Lisgar* : le comte *Dufferin* (1872), homme de science et de lettres qui, par ses éminentes qualités et son habile politique, sut gagner l'estime des Canadiens des différentes origines ; le marquis de *Lorne* (1878), marié à la princesse *Louise*, fille de la reine Victoria ; le marquis de *Lansdowne* (1883) ; lord *Stanley* (1888) ; le comte d'*Aberdeen* (1893) ; lord *Minto* (1898) ; lord *Grey* (1903).

352. **Premiers ministres du parlement fédéral.**—La période de la Confédération a eu jusqu'à nos jours comme premiers ministres des hommes dont le prestige s'est exercé non seulement au Canada mais même dans toute la Grande-Bretagne. Au début, on remarque sir

J.-A. Macdonald, chef du parti conservateur, dont le nom est lié à deux grands événements : la formation de la Confédération et la construction du chemin de fer transcontinental. L'adversaire en politique de Macdonald fut *Alexandre Mackenzie*, que l'on voit à la tête des libéraux de 1873 à 1878, année où Macdonald et son parti revinrent au pouvoir. Quatre courtes administrations, représentées par *John Abbott* (1891), sir *John Thompson* (1892), sir *Mackenzie Bowell* (1894), et sir *Charles Tupper* (1896), suivirent celle de Macdonald. La longue durée des conservateurs au pouvoir (1878-1896) se termina pour faire place au parti libéral, ayant à sa tête sir *Wilfrid Laurier*, qui a donné une grande expansion au commerce du Canada.

353. **Premier parlement fédéral**.—Les élections de 1867 amenèrent le parti conservateur au pouvoir. Le premier parlement fédéral, ouvert en novembre, dura jusqu'au mois de mai (1868), avec une interruption de trois mois. Les délibérations de la Chambre roulèrent sur l'organisation des départements fédéraux, les tarifs des douanes, les règlements de la milice et du système postal.

Le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse s'élevèrent contre les députés fédéraux munis en même temps d'un mandat pour la législature provinciale, et réussirent à abolir cet état de chose. Québec et Ontario suivirent bientôt cet exemple. Cette double représentation fut mise de côté, en 1872, par un acte du gouvernememt.

354. **Troubles de la Rivière-Rouge (1869-70.)**[1] —Avec l'assentiment du cabinet de Londres, la compagnie

1 La compagnie de la Baie-d'Hudson reçut une charte du roi d'Angleterre, en 1670, qui lui concédait la traite des pelleteries pendant 200 ans. En 1812, lord Selkirk acheta de cette compagnie une vaste contrée située sur la rivière Rouge, qu'il colonisa avec peine et misère, et donna ainsi naissance à la province actuelle du Manitoba.

de la Baie-d'Hudson céda au Canada les vastes contrées du Nord-Ouest, moyennant la somme de $1,500,000. Les colons de la *Rivière-Rouge*, de beaucoup les plus nombreux, n'ayant pas été consultés et se trouvant ainsi lésés dans leurs droits et leurs intérêts, se soulevèrent. *Louis Riel* et *Lépine*, chefs de l'insurrection, formèrent un *gouvernement provisoire* dont le siège se tenait au fort *Garry* (aujourd'hui Winnipeg), et constituèrent prisonniers tous ceux qui s'opposèrent à leurs desseins. Cet état de choses durait depuis près d'un an, quand *Thomas Scott*, orangiste



Winnipeg en 1869.

fanatique, fut condamné à mort par le gouvernement provisoire, pour avoir conspiré contre ce gouvernement après avoir juré de s'abstenir de toute intervention lors de sa première arrestation. Le colonel *Wolseley*, commandant 1,200 hommes, fut chargé d'aller rétablir l'ordre. Le parlement d'Ottawa tint compte des réclamations des colons de la Rivière-Rouge, organisa la province de Manitoba, et lui donna une constitution semblable à celle des autres provinces.

Le fort Garry prit le nom de *Winnipeg* et devint la capitale du Manitoba.

355. **Traité de Washington.**—Le traité de Washington, négocié dans la ville de ce nom par des représentants des États-Unis et du Canada, régla les différends qui existaient entre les deux nations au sujet des *pêcheries*, des *Féniens*, de l'*Alabama* et des *frontières* (1871).

Pour les pêcheries de Terre-Neuve et du golfe Saint-Laurent, les États-Unis durent payer à l'Angleterre une indemnité de $5,500,000.[1] Selon la volonté de l'Angleterre, le Canada renonça à ses réclamations auprès des Etats-Unis, pour les dommages causés par les Féniens. Quant à l'Alabama, vaisseau britannique qui avait balayé des mers le commerce américain, l'Angleterre fut condamné par un tribunal d'arbitres de diverses nations, réunis en Suisse, à payer aux Etats-Unis $15,000,000 de dédommagement.

La question des frontières entre la Colombie anglaise et le territoire de Washington, fut jugée par Guillaume I, empereur d'Allemagne, en faveur des Etats-Unis, en leur accordant l'île de San-Juan.

356. **Pacifique-Canadien.**—Le chemin de fer transcontinental —de l'est à l'ouest—appelé *Pacifique-Canadien*, entrepris par le gouvernement fédéral (1871), fit tomber le ministère Macdonald, accusé d'avoir favorisé l'un des deux syndicats qui en sollicitèrent le contrat. Les libéraux, représentés par *Alexandre Mackenzie*, montèrent alors au pouvoir (1873) et s'y maintinrent jusqu'en 1878. Cette même année vit leur chute, pour n'avoir pas élevé les droits sur les importations, et s'être opposés à un *tarif protecteur*, destiné à encourager l'industrie du pays[2].

1 Le traité de Washington, concernant les pêcheries de Terre-Neuve et du golfe Saint-Laurent, fut mis de côté par les Etats-Unis, en 1888.

2 Le tarif protecteur était établi pour sortir le Canada de la crise financière qu'il éprouva de 1870 à 1880. Dans la seule province de Québec, 149 maisons de gros ou manufactures furent balayées du monde des affaires, 92 faillirent, et 3 banques tombèrent.

Le ministère Macdonald, revenu au pouvoir, reprit aussitôt l'affaire du Pacifique-Canadien. L'administration de cette gigantesque entreprise fut confiée à un syndicat de capitalistes, qui mena la chose à bonne fin. L'un des principaux actionnaires, lord *Strathcona*, millionnaire, avantageusement connu à Montréal, posa solennellement la dernière cheville de cet immense réseau, en novembre 1885.

La voie transcontinentale a eu pour bon effet de favoriser le commerce et de cimenter l'union entre les populations de l'est à l'ouest de la Puissance.

357. **Rébellion au Nord-Ouest.**—En 1882, une partie des territoires du Nord-Ouest en dehors du Manitoba furent divisés en districts désignés sous les noms de *Keewatin*, *Alberta*, *Saskatchewan*, *Assiniboia* et *Athabasca*. Les Métis établis sur les bords de la rivière Saskatchewan, craignant de perdre leur contrée, demandèrent plusieurs fois au gouvernement de leur en assurer la possession. Voyant leurs requêtes sans résultat, ils se soulevèrent et mirent Louis Riel à la tête du mouvement. Le premier combat eut lieu au *Lac-aux-Canards*, où un parti de Métis mit en déroute un corps de police. Le soulèvement devint général, et beaucoup d'Indiens de différentes tribus se rangèrent du côté des Métis. Le général *Middleton*, commandant 3,000 volontaires canadiens, fut chargé d'aller rétablir l'ordre et força les rebelles à se rendre, à *Batoche*, leur place forte. L'armée de Middleton eut 66 morts et 119 blessés ; la perte des insurgés n'est pas connue. Riel se livra, fut incarcéré, puis exécuté à Régina (16 novembre 1885).

Cette rébellion coûta environ $5,000,000 au Canada. Le gouvernement fédéral vota un don de $20,000 à Middle-

ton et accorda à chaque volontaire 320 âcres de terrain, dans les territoires du Nord-Ouest. L'honorable A.-P. Caron, ministre de la guerre, fut créé *chevalier* par l'Angleterre.

Elections.—Des *élections* eurent lieu dans toutes les provinces, en 1886. Celles de Québec soulevèrent une tempête d'agitations politiques, à cause de la pendaison de Riel. Le gouvernement *Ross-Taillon* fut complètement balayé, et *Mercier*, à la tête du parti national, arriva au pouvoir. Dans les autres provinces, presque tous les mêmes députés furent réélus.

L'exécution de Riel occasionna aussi d'excessives récréminations aux élections fédérales (1887) : le parti conservateur put tout de même se maintenir.

359. **La mer de Behring.**—La pêche du *phoque*, dans la mer de Behring, amena des difficultés entre le Canada et les Etats-Unis. Selon ces derniers, les loups marins même réfugiés sur les îles *Pribilof*, devaient appartenir à la compagnie de l'Alaska, comme venant des eaux américaines. Pour régler ce différent, il fut conclu de part et d'autre de le soumettre à une commission d'arbitrage qui se tint à Paris (1893), et jugea en faveur du Canada.

360. **Tarif préférentiel britannique.**—En 1897, le Canada avait pourvu à une réduction douanière de $\frac{1}{8}$ sur les importations venant de pays dont le tarif favorisait les produits canadiens. Ce tarif réciproque fut remplacé, en 1870, par un tarif préférentiel pour les produits de la Grande-Bretagne, importés au Canada. Cette préférence, fixée à $\frac{1}{4}$ du tarif ordinaire, s'éleva à $\frac{1}{3}$ en 1900. Un nouvel acte, passé en 1904, altéra cette disposition, en fixant un droit spécifique ou *ad valorem* sur chaque article britannique sujet aux droits.

Ce tarif est divisée en trois colonnes :

1° le tarif préférentiel britannique ;

2° un tarif intermédiaire dont les taux sont plus bas que ceux du tarif général et plus élevés que ceux du tarif préférentiel britannique : c'est un instrument de négociation ;

3° un tarif général.

En 1904, des droits supplémentaires furent imposés sur des articles exportés au Canada à un prix moindre que le prix sur le marché du pays producteur.

361. **Guerre du Transvaal.**—D'après les lois transvaaliennes, un étranger ne peut jouir de la plénitude des droits politiques qu'après un stage de sept ans dans le pays. Pour le droit de vote et l'éligibilité au premier *Volksraad* (Chambre-Haute), il faut que l'*uitlander* (étranger) soit naturalisé depuis 12 ans. Les Anglais, de leur côté, réclamaient les droits des *burghers* (boers). Cette question de suffrage et de naturalisation devint la cause principale de la guerre entre l'Angleterre et le Transvaal (11 octobre 1899). A la demande de l'Angleterre, le gouvernement canadien organisa deux contingents de volontaires : le premier, de 57 officiers et 1,224 soldats (1899) ; le second, de 41 officiers et 976 soldats (1900). Lord Strathcona envoya un corps de carabiniers à cheval de 537 officiers. Les volontaires canadiens se distinguèrent par leur bravoure, leur tenacité et leur habileté comme tireurs, à l'égale de celles des Boers. Ceux qui ne trouvèrent pas la mort sous les balles ennemies ou sous le poids de la fatigue et de la maladie, revinrent en 1901. Leur retour occasionna des ovations dans les principales villes du Canada.

Questionnaire.—1. Nommez les gouverneurs depuis la Confédération jusqu'à 1910—les premiers ministres du parlement fédéral.—2. De quoi s'occupa le premier parlement fédéral ?—3. Qu'est-ce qui occasionna les troubles de la Rivière-Rouge ?—4. Que régla le traité de Washington ?—5. Que savez-vous du Pacifique-Canadien ?—6. Pourquoi les Métis du Nord-Ouest se soulevèrent-ils?—7. Parlez des élections de 1886.—8. Entre quels pays la pêche du phoque amena-t-elle un conflit ?—9. Que stipula le tarif préférentiel ?—10. Combien de volontaires le Canada envoya-t-il pour la guerre du Transvaal ?

Devoirs.—1. Parlez du traité de Washington.—2. Racontez les deux rébellions au Nord-Ouest.—3. Que savez-vous de la guerre du Transvaal.

QUARANTE-DEUXIEME LEÇON

ÉVÉNEMENTS CIVILS

RÉSUMÉ

362. **Assassinat de Thomas d'Arcy McGee.**—*D'Arcy McGee*, homme d'Etat éminent et ennemi déclaré des Féniens, fut assassiné à Ottawa en 1868.

363. **Mort de sir Georges-Etienne Cartier.**—Sir *G.-E. Cartier*, chef remarquable du parti conservateur dans la province de Québec pendant près de vingt-cinq ans, s'éteignit à Londres en 1873.

364. **Enterrement de Guibord.**—L'enterrement d'un excommunié nommé *Guibord*, au cimetière catholique de Montréal, malgré la défense de l'évêque, souleva l'indignation publique (1875).

365. **Orangistes à Montréal.**—Par antagonisme contre les catholiques, les *Orangistes* voulurent organiser une procession, à Montréal, que le maire de la ville empêcha (12 juillet 1878).

366. **Les débardeurs à Québec.**—En 1878, il y eut des troubles à Québec entre les *débardeurs* canadiens-français et irlandais.

367. **La Tempérance.**—La même année (1878), il y eut un grand mouvement en faveur de la tempérance. La question de prohiber les liqueurs enivrantes est encore en pleine vigueur aujourd'hui (1911).

368. **Mort de sir John-A. Macdonald.**—L'honorable *J.-A. Macdonald*, après une quarantaine d'années de vie active dans la politique, s'éteignit en 1891.

369. **Mort de sir John Thompson.**—L'honorable sir *John Thompson*, premier ministre au fédéral, mourut soudainement à Londres, dans un voyage en Europe (1894).

370. **Noces de diamant et mort de la reine Victoria.** — La reine *Victoria*, qui fêta les noces de diamant de son avènement au trône en 1897, s'éteignit quatre ans plus tard, âgée de 82 ans, laissant la couronne à son fils aîné, Edouard VII.

371. **Monuments.**—Sous la Confédération, Montréal a élevé des *monuments* à J.-A. Macdonald, à Maisonneuve, à Chenier et à Mgr Bourget ; Québec, à Champlain et à Mgr de Laval.

372. **Troisième centenaire de la fondation de Québec.** —Ce fut dans des fêtes solennelles que Québec célébra le troisième centenaire de sa fondation (1908).

DÉVELOPPEMENT

362. **Assassinat de Thomas d'Arcy McGee.**— L'honorable *Thomas d'Arcy McGee*, orateur, historien, poète et grand homme d'Etat, qui désapprouva le mouvement fénien (1866), fut lâchement assassiné par un nommé *Phelan*, au sortir d'une séance parlementaire (7 avril 1868). Cette mort déplorable jeta un voile sombre sur tout le pays. Le meurtrier fut condamné à la potence.

363. **Mort de sir Georges-Etienne Cartier.**—Sir *Georges-Etienne Cartier*, chef du parti conservateur dans la province de Québec pendant près de vingt-cinq ans, s'éteignit à Londres en 1873. Durant sa carrière poli-

tique, il contribua puissamment à l'abolition de la tenure seigneuriale, à la codification de nos lois civiles, à la construction de l'*Intercolonial* et à l'établissement de la Confédération.

Ses funérailles, à Montréal, eurent un caractère vraiment imposant.

364. **Enterrement de Guibord (1875).**—L'évêque de Montréal, Mrg Bourget, ayant refusé d'enterrer un nommé *Guibord*[1], au cimetière catholique, où la famille avait un terrain, fut traduit devant les tribunaux civils et vit sa cause condamnée. Cette affaire lamentable eut du retentissement dans tout le pays et souleva l'indignation des catholiques. Depuis, le gouvernement a voté une loi pour obvier à ces difficultés.

365. **Les Orangistes à Montréal.**—En 1877, les orangistes de diverses parties du Canada, de l'Ontario surtout, décidèrent de marcher processionnellement dans les rues de Montréal, où ceux de leur société étaient peu nombreux, et d'y faire une démonstration que les catholiques considéraient comme une provocation insultante que rien n'excusait. Les esprits étaient montés de part et d'autre. En cette circonstance, M. *Beaudry*, maire de Montréal, s'attira l'admiration de tous les amis de l'ordre par l'habileté et la fermeté qu'il déploya. Le matin du 12 juillet, jour fixé pour la démonstration, il se rendit au lieu où la procession devait s'organiser. Il y resta tout le jour, prêt à faire arrêter les premiers fauteurs de désordre. Les orangistes renoncèrent à leur projet fanatique.

366. **Les débardeurs, à Québec.**—Durant l'été de 1878, il y eut des troubles, à Québec, entre les débardeurs

1 *Guibord* persista à rester membre de l'Institut Canadien, condamné par l'évêque, et mourut sans s'être reconcilié avec l'Eglise.

canadiens-français et irlandais. Les troupes durent intervenir pour rétablir l'ordre. Les Irlandais eurent gain de cause. Ces conflits paralysèrent le commerce du port. Depuis cette malencontreuse affaire, Québec voit presque tous les bateaux océaniques se rendre à Montréal pour décharger leurs cargaisons. Les marchandises destinées à Québec retournent à cette ville par les chemins de fer.

367. **La Tempérance.**—La question de tempérance, que l'épiscopat canadien n'a jamais négligée depuis le commencement de la colonie, prit, en 1878, l'essor d'une véritable croisade. La prohibition des liqueurs enivrantes fut votée en une vingtaine de municipalités de Québec et de l'Ontario. Ce mouvement est encore aujourd'hui en pleine vigueur parmi nous (1911).


Macdonald

368. **Mort de sir John-A. Macdonald.**—L'honorable sir John-A. Macdonald, premier ministre au *fédéral*, s'éteignit le 6 juin 1891. Entré dans le barreau en 1835 et élu député en 1844, il demeura pendant plus de quarante ans dans la vie active de la politique, s'initia à tous les rouages et devint plusieurs fois premier ministre. Son parti, que fit tomber l'affaire du *Pacifique-Canadien*, en 1873, se releva en 1878.

369. **Mort de sir John Thompson.**—Dans l'automne de 1894, sir *John Thompson*, premier ministre au fédéral,

passa en Angleterre, alla ensuite visiter Paris et Rome, et revint à Londres, pour assister à la convention relative à l'affaire de Bering. Le matin même de son arrivée à Windsor, il fut présenté à la reine. Sa Majesté l'invita à prendre avec d'autres convives un goûter au palais royal. Au commencement du repas, Thompson s'affaissa, fut aussitôt porté dans une chambre et, malgré les soins du médecin, expira peu de temps après. La nouvelle de cette mort soudaine terrifia tout l'empire britannique. La reine, voulant rendre au défunt des honneurs sans précédents, ordonna qu'un vaisseau de guerre le ramènerait dans sa patrie. Halifax lui fit des funérailles imposantes.



Victoria


Edouard VII

370. **Noces de diamant et mort de la reine Victoria.**—En 1897, le Canada, dans une joie débordante, s'unissait au royaume britannique pour célébrer les noces de diamant du règne glorieux de la reine Victoria. Cette gracieuse souveraine ne devait pas survivre bien longtemps à ces fêtes solennelles ; elle s'éteignit en 1901, à l'âge de 82 ans, laissant le trône à son fils le prince de Galles, qui règna sous le nom d'Edouard VII, sans se

détourner de la politique large et loyale de son auguste mère.

Edouard VII, décédé en 1910, a été remplacé par son fils, qui a pris le nom de Georges V.



Monument Maisonneuve.

371. **Monuments.** — Pour perpétuer la mémoire de sir J. A. Macdonald, on lui a érigé des monuments à Ottawa, à Montréal et à Toronto. En 1895, Montréal élevait sur le granit les statues de Chénier et de Maisonneuve; en 1903, celle de Mgr Bourget, et, en 1906, celle de Crémazie.

Québec devoilait, en des fêtes vraiment grandioses, le monument de Champlain en 1898, et celui de Mgr Laval en 1908.



Monument de Champlain

372. Troisième centenaire de la fondation de Québec (1908).—Les fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec mettaient en lumière et faisaient acclamer d'un bout du monde à l'autre, les noms illustres de Québec et de Champlain. Pendant douze jours brillants d'éclat et débordant de gaieté gauloise, la vieille cité cana-

dienne, avec ses arcs de triomphe, ses drapeaux, ses banderolles portant des inscriptions patriotiques, et ses façades de maisons enjolivées de guirlandes, présentait un aspect féerique. La foule délirante, parcourant les rues en chantant l'air national *O Canada*, offrait un charme séducteur. La représentation des grands faits de notre histoire, par des spectacles magnifiques donnés sur les plaines d'Abraham émut plus d'une fois les spectateurs. Le soir, les yeux étaient ravis des éblouissantes illuminations de la ville et des vaisseaux de guerre anglais et français mouillés dans le port. L'héritier du trône, des délégués de différents pays, vingt mille hommes de troupes rehaussèrent de leur présence l'éclat de ces fêtes, qui égalèrent en splendeur celles de Versailles sous Louis XIV.

Dans ces grandioses démonstrations, la religion eut sa part. Une messe solennelle, célébrée sur les plaines d'Abraham, attira une foule nombreuse, dont la tenue respectueuse et recueillie reportait la pensée à la foi des ancêtres.

Ce troisième centenaire redisait qu'à travers les 150 ans depuis la cession, la page épique de notre histoire nationale s'est continuée, et que notre race a su vaillamment lutter pour conserver sa langue, sa religion, ses mœurs et son génie. Tout en étant de loyaux sujets anglais, les Canadiens sont restés français de cœur, et la libérale Angleterre ne s'en montre pas jalouse.

Questionnaire. — 1. Que savez-vous de l'assassinat de d'Arcy McGee ? — 2. Parlez de la mort de G.-E. Cartier. — 3. Qu'occasionna l'enterrement de Guibord ? — 4. Quelle démonstration les orangistes voulurent-ils organiser à Montréal, en 1877 ? — 5. Parlez des troubles entre les débardeurs de Québec. — 6. Que savez-vous de la question de la tempérance ? — 7. Parlez de la mort de sir J.-A. Macdonald, — de sir John Thompson, — des noces de diamant et de la mort de la reine Victoria. — 8. Depuis la Confédération, quels monuments a-t-on vu s'élever à Montréal ? — à Québec ?

Devoir. — Faites le récit des fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec.

QUARANTE-TROISIEME LEÇON

ÉVÉNEMENTS RELIGIEUX

RÉSUMÉ

373. **Affaires de l'Eglise.**—Mgr *Elzéar-Alexandre Taschereau*, qui remplaça Mgr Baillargeon (1870), fut préconisé cardinal en 1886. Sept nouveaux diocèses et deux vicariats apostoliques ont été érigés dans la province de Québec, depuis 1867.

374. **Les zouaves pontificaux.**—En 1868 et les deux années suivantes, 500 jeunes gens s'enrôlèrent comme zouaves pontificaux et se rendirent à Rome pour la défense des biens de l'Eglise.

375. **Délégation apostolique.**—Trois délégués apostoliques ont visité le Canada, sous la Confédération : la délégation est en permanence depuis 1899.

376. **Communautés religieuses.**—Le Canada, depuis 1867, a reçu d'Europe plusieurs ordres de prêtres, s'occupant surtout de la prédication, et des communautés de frères et de sœurs, voués à l'enseignement ou à d'autres œuvres de charité. Quelques congrégations ont aussi été fondées dans le pays.

377. **Mort de Mgr Ignace Bourget.**—Après un laborieux et fructueux épiscopat de 48 ans, à Montréal, Mgr *Bourget* s'éteignit au Sault-au-Récollet le 8 juin 1885.

378. **Mort de Mgr Edouard-Charles Fabre.** — Mgr *Fabre*, successeur de Mgr Bourget, mourut à Montréal le 30 décembre 1896 ; Mgr Paul Bruchési le remplaça (1897).

379. **Monument Laval.**—Dans des fêtes solennelles, l'inauguration du monument *Laval* eut lieu à Québec en 1908.

DÉVELOPPEMENT

373. **Affaires de l'Eglise.**—Mgr *Charles-François Baillargeon*, d'abord coadjuteur de Mgr Turgeon, lui succéda (1867) et fut à son tour remplacé par Mgr *Elzéar-*

Alexandre Taschereau (1870), préconisé cardinal en 1886[1].

Les fêtes cardinalices occasionnèrent de brillantes démonstrations. L'éminente dignité de *prince de l'Eglise* n'affecta en rien la simplicité de sa vie. Le vénérable prélat s'éteignit en 1898. Son successeur fut Mgr *Nazaire Bégin*, deuxième évêque de Chicoutimi (1888), qui était déjà à Québec comme coadjuteur, depuis 1894.



Cardinal Taschereau

C'est en 1886 que Montréal et Ottawa devinrent archevêchés, ayant pour titulaires leurs évêques respectifs : Nos Seigneurs Fabre et Duhamel.

Les diocèses érigés sous la Confédération dans la province de Québec, sont ceux de *Rimouski* (1867), premier évêque Mgr *Jean-Pierre Langevin ; Sherbrooke* (1874), premier évêque Mgr *Antoine Racine ; Chicoutimi* (1878), premier évêque Mgr *Dominique Racine ; Nicolet* (1885), premier évêque Mgr *Elphège Gravel ; Valleyfield* (1892), premier évêque Mgr *Joseph-Médard Emard ; Pembroke*, érigé en vicariat apostolique de *Pontiac* (1882), puis en diocèse (1898), premier évêque Mgr *Narcisse-Zéphirin Lorrain ; Joliette* (1904), premier évêque Mgr *Joseph-Alfred Archambault;* le vicariat apostolique du *Golfe-Saint-Laurent* (1905), premier évêque Mgr *Gustave Blanche*, eudiste ; le vicariat apostolique du *Témiscamingue* (1908), premier évêque Mgr *Elie-Anicet Latulipe.*

374. **Les Zouaves Pontificaux.**—La spoliation des biens de l'Eglise donna une forme régulière au denier de Saint-Pierre au Canada, et provoqua une énergique protestation, qui fut envoyée au Souverain Pontife.

1. C'est, jusqu'à nos jours, le seul prélat canadien qui ait eu l'honneur de porter la pourpre romaine.

Bientôt les catholiques de la province de Québec prouvèrent qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour la défense des droits de l'Eglise ; 233 jeunes gens, de toutes les classes de la société, prenant pour devise : *Aime Dieu et va ton chemin !* s'enrôlèrent commé *zouaves* pontificaux et volèrent vers la ville éternelle (1868) [1].

Fière de ses enfants, la Province fit des souscriptions pour les frais du voyage.

Les ovations les plus sympathiques accueillirent ces nouveaux croisés aux Etats-Unis, en France et à Rome.

Sous l'intrépide *de Charette*, ils se distinguèrent en maints endroits. Quand, cédant au nombre, l'armée pontificale dut poser les armes, les Canadiens revinrent dans leurs foyers. Leur retour fut un triomphe ; plus de 50,000 personnes les attendirent à la gare de Montréal et leur souhaitèrent la bienvenue par ces cris d'allégresse : " Vive Pie IX ! vivent les Zouaves ! " Cependant neuf d'entre eux manquaient à l'appel, ayant eu l'honneur de verser leur sang pour la cause glorieuse qu'ils avaient embrassée.

On voit aujourd'hui dans la cathédrale de Montréal, à côté de l'autel du Sacré-Cœur, les noms des zouaves pontificaux gravés sur des tables de marbre et le drapeau glorieux sous lequel ils ont combattu.

375. Délégation apostolique.—Depuis 1867, le Canada a été visité par trois délégués apostoliques : Mgr *Conroy* (1877), Mgr *Smeulders* (1883), et Mgr *Merry del Val* (1897), aujourd'hui cardinal. La délégation, devenue permanente en 1899, nous a amené : Mgr *Diomède Falconio* (1899) ; Mgr *Donat Sbarretti* (1902), et Mgr *Pellegrino Francesco Stagni* (1911).

376. Communautés religieuses. — Depuis 1867, plusieurs ordres religieux de prêtres sont venus d'Europe

1 Les deux années suivantes, d'autres jeunes gens se rendirent aussi à Rome. Le nombre des zouaves canadiens s'éleva à 500.

pour aider notre clergé séculier dans son ministère apostolique. Mentionnons : les *Rédemptoristes*[1] (1871), les *Dominicains*[2] (1873), les *Trappistes*[3] (1881), les pères de la *Compagnie de Marie*[4] (1883), les *Franciscains*[5] (1890), les *Capucins*[6] (1890), les pères du *Saint-Sacrement*[7] (1890).

A partir de la même époque, le Canada a aussi reçu de France plusieurs communautés de frères enseignants. De même aussi sont venues d'Europe ou ont pris naissance au Canada, des religieuses parmi lesquelles les unes se vouent à l'enseignement et les autres aux œuvres de charité ou à la vie contemplative.


Mgr Bourget

377. Mgr Ignace Bourget.—Mgr *Ignace Bourget*, d'abord coadjuteur, puis successeur (1840) de Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, s'éteignit au Sault-au-Récollet, le 8 juin (1885). Ce digne prélat, d'une piété remarquable, érigea 75 paroisses nouvelles dans son diocèse, y introduisit une quinzaine de communautés religieuses, publia plus de 300 mandements, fit huit voyages à Rome, où il fut décoré du titre de *citoyen noble romain*, et reçut la dignité d'archevêque de Martianopolis (1876), en résignant son siège, en faveur de son coadjuteur, Mgr *Edouard-Charles Fabre*.

1 Congrégation fondée par saint Alphonse de Liguori (1732).
2 Ordre fondé par saint Dominique (1215).
3 Ordre illustré au moyen âge par saint Bernard.
4 Congrégation fondée par le bienheureux de Montfort (1708).
5 Ordre qui fournit nos premiers missionnaires et qui fut supprimé au Canada après la conquête.
6 Une des branches de l'ordre de saint François d'Assise.
7 Congrégation fondée en France, en 1854.

Ses funérailles furent des plus pompeuses, et la piété des fidèles attribue à son intercession plusieurs guérisons regardées comme miraculeuses.

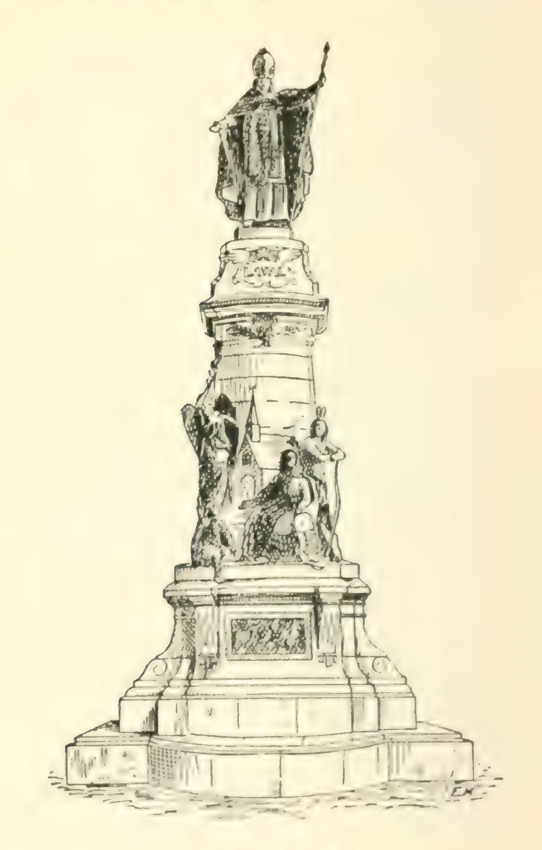
378. **Mgr Edouard-Charles Fabre.**—Mgr Fabre, particulièrement connu par son esprit conciliant, son tact et sa grande prudence, fut le premier archevêque de Montréal (1886). Il mourut (30 décembre 1896), après vingt années d'épiscopat. Tous ses diocésains pleurèrent sa perte. L'année suivante (8 août) Mgr Paul Bruchési le remplaça (1897).

379. **Monument Laval.**—L'inauguration du monument Laval provoqua, à Québec, des fêtes solennelles (1908). La procession de la Fête-Dieu eut lieu le premier jour. Les rues qu'elle devait parcourir étaient superbement décorées. Le brillant cortège défila pendant six heures sous les yeux ravis d'admiration des spectateurs. Seize prélats précédaient le magnifique dais qui recouvrait le roi des rois. De toute part des chants eucharistiques se mêlaient aux sons des cloches et aux notes triomphales des fanfares.

Le dévoilement du bronze eut lieu dans la soirée du deuxième jour. Tous les dignitaires de l'Eglise et de l'Etat assistaient à cette imposante cérémonie. Quand le voile tomba pour dégager l'immortelle figure de Laval, des salves d'artillerie et d'enthousiastes acclamations éclatèrent de partout. Des orateurs éloquents proclamèrent hautement l'éclat des vertus et les qualités éminentes de l'illustre évêque et du grand patriote. Après chaque discours, 600 voix, accompagnées d'instruments de musique, exécutaient des chants remplis de poétiques inspirations.

Le troisième jour clôtura les fêtes par la procession de la Saint-Jean-Baptiste Il y eut messe en plein air à

laquelle assistaient vingt archevêques ou évêques, des centaines de prêtres et plus de 25,000 personnes. L'ora-



Monument Laval [1]

teur sacré [2] raconta brillamment le passé glorieux de notre pays, qui, *né dans les lys, a grandi dans les roses.*

1 Mgr de Laval a été déclaré vénérable en 1910.

2 Mgr Roy, auxiliaire de Mgr Bégin, archevêque de Québec.

Questionnaire.—1. Que savez-vous du cardinal Taschereau ?—2. Pourquoi les zouaves pontificaux allèrent-ils à Rome ?—3. Depuis quand la délégation apostolique est-elle en permanence au Canada ?—4. Nommez quelques ordres religieux de prêtres arrivés au Canada depuis 1867.—5. Parlez de la mort de Mgr Bourget,—de Mgr Fabre.—6. Quand eut lieu l'inauguration du monument Laval ?

Devoirs.—1. Parlez des zouaves pontificaux.—2. Racontez les fêtes du monument Laval.

QUARANTE-QUATRIEME LEÇON

ÉDUCATION

RÉSUMÉ

380. **Enseignement.** — Depuis l'acte fédératif, trois nouveaux collèges classiques ont été fondés dans la province de Québec. En maintes reprises, la question de l'enseignement primaire a soulevé de vifs débats dans les Chambres.

381. **Ecoles du Nouveau-Brunswick.** — En 1871, la législature du Nouveau-Brunswick prohiba les écoles séparées et l'enseignement de la religion dans les écoles publiques. L'opposition des catholiques à cette mesure, amena le gouvernement à accorder l'enseignement religieux en dehors des heures de classe réglementaires.

382. **Ecoles du Manitoba.**—La législature du Manitoba vota un bill d'écoles neutres sans s'occuper des droits de la minorité catholique (1890). L'épiscopat canadien protesta énergiquement contre cette mesure déloyale.

383. **Encyclique de Léon XIII.**—Dans une encyclique, Léon XIII loua l'épiscopat de son énergique protestation contre la loi des écoles du Manitoba, et lui conseilla de ne pas refuser les amendements accordés par la législature, en attendant l'heureux jour où les droits de la minorité seraient entièrement recouvrés.

384. **Biens des Jésuites.**—La question des biens des Jésuites fut réglée par le gouvernement de Québec, en 1888. Sur les $400,000 que la législature accorda, la compagnie de Jésus n'en reçut que $160,000 ; le reste fut réparti pour l'éducation et le soutien de divers diocèses.

DÉVELOPPEMENT

380. **Enseignement.**—Depuis l'acte fédératif, trois nouveaux collèges classiques ont été fondés dans la province de Québec : à *Chicoutimi* (1875) ; à *Valleyfield* (1893)[1] ; et le *Loyola* (1896), à *Montréal*, par les Jésuites.

A maintes reprises, la question de l'enseignement a soulevé de vifs débats dans les Chambres. Sous le spécieux prétexte de donner l'esprit national et d'opérer la fusion des races, les législatures des autres provinces se montrèrent toujours en faveur des écoles neutres, dans lesquelles on ne parle pas de religion. D'après elle, l'enseignement religieux est l'affaire de l'Eglise et de la famille. L'Eglise catholique, au contraire, s'est toujours manifestement opposée aux écoles neutres, considérant que les enfants qui les fréquentent sont exposés à y perdre leur foi. Pour trancher la difficulté, on demanda des écoles séparées, pour les catholiques, comme il en existait déjà, sous l'Union, dans la province de Québec—où la minorité est protestante—et dans la province d'Ontario—où la minorité est catholique.—La question en litige fut surtout débattue dans le Nouveau-Brunswick et le Manitoba.

381. **Ecoles du Nouveau-Brunswick.** — Par un acte inattendu, en 1871, la législature du Nouveau-Brunswick prohiba les écoles séparées et l'enseignement de la religion dans les écoles publiques. Le gouvernement local fit la sourde oreille aux revendications des catholiques. Le

1 Par Sa Grandeur Mgr Emard.

parlement fédéral sembla se remuer sans cependant ne rien faire. La minorité fit appel au peuple, mais des députés pour l'opposition ne furent élus que dans les comtés où les catholiques étaient en majorité. Toutefois, les catholiques, ne se tenant pas pour battus, refusèrent de payer les taxes scolaires, et cette attitude donna lieu à des bagarres inquiétantes : quelques émeutiers et même des prêtres furent emprisonnés. Cette affaire épineuse se termina par un compromis qui, tout en étant loin de rendre justice à la minorité, permettait, néanmoins, l'enseignement religieux en dehors des heures de classe réglementaires. Les membres des congrégations enseignantes étaient aussi autorisés à subir les examens du brevet d'instituteur, sans être obligés de suivre le cours normal de l'école de Frédéricton.

382. **Ecoles du Manitoba.**—Le bill d'écoles neutres voté par la législature du Manitoba (1890), à l'instar de celui de la Nouvelle-Ecosse (1864), adopté au Nouveau-Brunswick (1871), violait les droits des catholiques, que l'acte du Manitoba avait promis de sauvegarder (1870). La question fut portée en Angleterre. Le Conseil privé décida que les droits des catholiques avaient été lésés, et qu'il fallait recourir au gouvernement fédéral pour avoir justice. Les évêques du Canada protestèrent énergiquement contre la mesure déloyale du Manitoba. Sans rappeler la loi, le gouvernement fédéral accorda néanmoins quelques concessions.

383. **Encyclique de Léon XIII.**—Le pape Léon XIII, dans une encyclique adressée à tout l'épiscopat de la Confédération, congratulait les évêques de leur énergique protestation contre la loi des écoles du Manitoba. En reconnaissant que quelque chose avait été fait, il conseillait de ne pas refuser les amendements accordés par la

législature, en attendant l'heureux jour où les droits de la minorité seraient entièrement recouvrés. Le pape recommandait également d'élaborer les programmes d'études avec sagesse et méthode, de n'admettre dans l'enseignement que des hommes bien préparés pour cette importante fonction, et de faire en sorte que les écoles catholiques rivalisent avantageusement avec les meilleures écoles du même genre de n'importe quelle confession.

384. **Biens des Jésuites.**—En 1800, le gouvernement s'était emparé des biens des Jésuites. En 1888, l'honorable *Honoré Mercier*, premier ministre, fit adopter par la législature de Québec, un bill autorisant la remise de $400,000 sur les $2,000,000 que valaient alors ces biens. La presse protestante agressive réclama bruyamment contre cette mesure de justice, mais ne put induire le gouverneur-général, lord Stanley, à la désavouer[1].

Questionnaire.—1. Qu'occasionna dans les Chambres la question de l'enseignement primaire ?—2. Que savez-vous des écoles du Nouveau-Brunswick ?—3. En quelle année la législature manitobaine vota-t-elle un bill d'écoles neutres ?—4. Que fit Léon XIII dans cette circonstance ? — 5. Qui régla la question des biens des Jésuites ? — 6. Comment ces biens furent-ils partagés ?

Devoirs.—1. Racontez l'affaire des écoles du Nouveau-Brunswick. —2. Parlez des écoles du Manitoba et de l'encyclique de Léon XIII à ce sujet.

1 Les $400,000, au lieu de retourner entièrement à la compagnie de Jésus, furent répartis comme suit : $160,000, avec la *commune* de Laprairie, aux Jésuites ; $100,000 à l'université Laval de Québec ; $40,000 à sa succursale de Montréal ; $20,000 à la Préfecture du Golfe-Saint-Laurent ; et le reste, divisé en sommes de $10,000, à divers diocèses. Le gouvernement donna en plus $60,000 pour le soutien des écoles protestantes.

QUARANTE-CINQUIEME LEÇON

DÉVELOPPEMENT—PROGRÈS

RÉSUMÉ

385. **Littérature française.**—C'est depuis 1860, mais surtout sous la Confédération que la *littérature française* a pris son essor au Canada. La poésie a eu de fervents adeptes ; la *prose* s'est particulièrement occupée de l'histoire nationale.

386. **Journalisme.**—Le journalisme, presque entièrement livré à la politique, a subi les évolutions des partis auxquels il était attaché.

387. **Langue française.**—La *langue française*, qui n'est pas un vulgaire patois au Canada, est en progrès dans la province de Québec, commence à déborder dans plusieurs comtés de l'Ontario, et est précieusement conservée parmi les Canadiens français émigrés aux Etats-Unis.

388. **Société Royale.**—Pour encourager le mouvement littéraire et scientifique, le marquis de Lorne fonda la *Société Royale* (1882).

389. **Beaux-Arts.**—La *musique*, la *sculpture* et la *peinture* sont avantageusement cultivées au Canada, depuis la Confédération.

390. **Alberta et Saskatchewan.**—Deux nouvelles provinces, *Alberta* et *Saskatchewan*, ont été érigées dans le Nord-Ouest, en 1905.

391. **Progrès matériel.**—Il y a de tout dans le Canada, ce beau pays de l'avenir, aussi vaste que l'Europe : plaines, montagnes, déserts glacés au nord, fleuves incomparables et lacs d'eau douce partout, forêts immenses, pêcheries les plus productives du monde, terres à céréales, mines de tout genre, précieuses réserves de l'avenir.

DÉVELOPPEMENT

385. Littérature française. — Dès les premières années de la Confédération, on vit apparaître des revues

périodiques qui contribuèrent à favoriser les ambitions littéraires et suscitèrent des œuvres nouvelles[1].

Tout en gardant d'abord sa forme traditionnelle, la *poésie* a eu de fervents adeptes dans *Adolphe Poisson*, *Nérée Beauchemin* et *William Chapman :* les *Aspirations* de ce dernier porte au front les lauriers de l'Académie française. La jeune école, pleine de promesse, s'inspire surtout de *Verlaine*, de *Beaudelaire* et de *Rollinat*.

Nos meilleurs *prosateurs* se sont surtout occupés de l'histoire nationale. Plusieurs, en des écrits intéressants et instructifs, ont sorti de l'oubli quelques gloires du passé pour les faire rayonner à nos yeux. L'un d'eux, *Thomas Chapais*, a vu son *Jean Talon* couronné par l'Académie française. *Benjamin Sulte* a creusé un sillon profond dans l'histoire de notre race.

386. **Journalisme.**—Jusqu'à présent, le journalisme politique a généralement subi les évolutions des partis auxquels il était attaché. Les journaux indépendants n'ont guère pu subsister, par le manque d'abonnés[2].

387. **Langue française.**—Les Canadiens de souche française tiennent à conserver la langue de leur ancienne mère patrie. Les groupes nombreux de notre race disséminés çà et là aux Etats-Unis la parlent, tâchent d'avoir des prêtres de leur nationalité, font face au fanatisme qui trop souvent s'y oppose, fondent des écoles françaises pour la perpétuer, et célèbrent chaque année, la Saint-Jean-Baptiste, pour cimenter leur union et réchauffer leur

1 Le mouvement des études historiques date de 1846, et celui des études littéraires, de 1860.

2 Nos plus anciens journaux sont : *La Gazette* (1775), Montréal ; le *Montreal Herald* (1811) ; *La Patrie* (1879), Montréal ; *La Vérité* (1881), Québec ; *La Presse* (1884), Montréal.

patriotisme. Cette langue si belle est en progrès dans la province de Québec, d'où elle déborde dans l'Ontario et autres régions limitrophes.

Le français parlé au Canada n'est pas un vulgaire patois, c'est la langue forte et expressive du grand siècle, et nous devons en être glorieux. On lit dans le roman *Force et Faiblesse*, de *Paul Féval :* " On m'a dit que le français se parle assez bien à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Mais si vous voulez entendre le vrai son de la langue de Bossuet et de Corneille, l'avis général est qu'il faut aller jusqu'au Canada, où verdit un rameau du vieil arbre de France." Plusieurs touristes français, écrivains de marque, ont partagé l'opinion du célèbre romancier précité. Pour ne pas défigurer le français et lui conserver les précieuses qualités de la netteté et de la clarté, évitons les anglicismes, les néologismes et les termes impropes.

Tenons à notre langue comme on tient au drapeau national ; qu'elle soit l'âme de notre race et la gardienne de la foi vive et ardente léguée par nos aïeux. C'est elle qui, sous nos climats farouches et salubres, a vu s'épanouir un foyer trois fois séculaire, dont la prospérité provoque l'admiration des plus grands peuples du monde.

388. **Société Royale.**—Pour encourager le mouvement littéraire et scientifique, le marquis de Lorne fonda la *Société Royale*, en 1882. Cette institution comprend deux sections : l'une française et l'autre anglaise. Les membres se réunissent à Ottawa, une fois par année. Les nouveaux travaux sont examinés et les meilleurs publiés.

389. **Beaux-Arts.**—Depuis la Confédération surtout, les arts fleurissent au Canada. Dans ces dernières années, plusieurs Canadiens ont brillé sur les scènes de l'Europe. Madame *Albani* [1], cantatrice célèbre, hautement appré-

[1] Emma Lajeunesse, native de Chambly.

ciée à la cour d'Angleterre, figure avec avantage dans les opéras les plus réputés de nos jours. Mentionnons entre autres professionnels, *Calixa Lavallée*, remarquable pianiste décédé à l'épanouissement de son talent, et M *T. Hébert*, sculpteur déjà illustre.

390. **L'Alberta et la Saskatchewan.** — Depuis plusieurs années, des flots d'immigrants, venant des Etats-Unis, des Iles-Britanniques et de divers autres pays européens, se précipitent vers le Nord-Ouest. Le gouvernement fédéral signala ce progrès de la population en taillant dans l'immense région des prairies, deux provinces nouvelles : l'Alberta et la Saskatchewan (1905). Ces provinces jouissent des mêmes privilèges que les anciennes. Leurs lois scolaires sont à peu près celles du Manitoba.

391. **Progrès matériel.**—Il y a de tout dans le Canada, ce beau pays de l'avenir, aussi vaste que l'Europe : plaines, montagnes, fleuves incomparables et lacs d'eau douce partout, forêts immenses, pêcheries des plus productives du monde, terres à céréales, mines de tout genre, précieuse réserve de l'avenir.

Jusqu'à la Confédération (1867), l'agriculture fut à peu près l'unique ressource économique du Canada, dont le sol fertile, favorable aux prairies, est aussi une excellente terre à blé. Presque partout le climat est assez humide pour assurer le succès des récoltes.

La culture des céréales, occupant le premier rang, fournit plus de la moitié de la production totale de l'agriculture canadienne.

Les machines de tout genre ont diminué les frais de main d'œuvre sur la ferme, et l'agriculteur peut se considérer comme un industriel.

L'arboriculture fruitière—surtout la culture des pommes—s'est considérablement développée. Le sud de l'On-

tario se fait remarquer par la variété et l'abondance de ses fruits: pommes, poires, pêches, raisin, etc.

L'élevage tient le second rang. On trouve d'immenses troupeaux dans les prairies de l'Ouest. Les races chevaline, porcine et galline se multiplient rapidement.

Depuis ces dernières années, l'industrie laitière a pris des accroissements considérables; il y a dans presque toutes les campagnes des beurreries et des fromageries, dont les produits s'écoulent surtout en Angleterre.

L'exploitation forestière, la plus ancienne industrie canadienne, après celle des fourrures, a notablement progressé depuis un quart de siècle.

Mentionnons, en terminant, les industries extractives, métallurgiques, manufacturières, et la mise en valeur des terres par le développement des voies de communication.

Les produits canadiens occupent aujourd'hui une large place sur certains marchés étrangers.

La colonisation du Canada est loin d'être achevée. A l'heure actuelle (1911), le gouvernement de Québec pourrait livrer environ six millions et demi d'acres de terres arpentées et divisées en fermes. Une bonne moitié de ces immenses territoires, accessible à la culture, est pourvue de bonnes routes.

Les principales régions colonisables, dans la Province, sont, sur le versant septentrional des Laurentides : le Témiscamingue, la contrée Labelle, au nord de Montréal, la Mattawanie, la vallée du lac Saint-Jean ; sur la rive sud du Saint-Laurent : la contrée de Témiscouata, la vallée de la Matapédiac et la région de la baie des Chaleurs.

Questionnaire.—1. Depuis quand le mouvement littéraire s'est-il accentué au Canada ?—2. Parlez du journalisme.—3. Comment les Canadiens français des Etats-Unis gardent-ils l'esprit de leur natio-

nalité ?—4. Quel est le but de la Société Royale ?—5. Que savez-vous de la culture des beaux-arts au Canada ?—6. Quelles sont les deux nouvelles provinces érigées au Nord-Ouest ?

Devoirs.—1. Parlez de l'attachement des Canadiens pour la langue française.—2. Décrivez le progrès matériel du Canada.

QUARANTE-SIXIEME LEÇON

DERNIERS ÉVÉNEMENTS

RÉSUMÉ

392. **Premier Concile plénier de Québec.**—En septembre 1909, eut lieu le spectacle religieux inoubliable du premier concile plénier de Québec.

393. **Marine militaire canadienne.**—En 1910, le gouvernement du Canada décida de créer une marine de guerre canadienne.

394. **Congrès eucharistique de Montréal.**—Le 21e Congrès eucharistique, tenu en septembre de 1910, présenta un incomparable concours de démonstrations civiles et religieuses.

DÉVELOPPEMENT

392. **Premier Concile plénier de Québec.**—Québec vit, en 1909, s'ouvrir le premier concile qui réunit tout l'épiscopat canadien. Cette auguste assemblée, qui dura depuis le 19 septembre jusqu'à la Toussaint, montra combien chez nous est intense la vie chrétienne et nationale.

Pendant que les travaux du concile s'élaboraient dans le silence et la discrétion, la parole apostolique des pères se faisait entendre dans les diverses églises de la ville, à toutes les catégories de la société des fidèles.

Les manifestations extérieures se firent avec éclat et solennité. La cérémonie de clôture en fut le digne cou-

ronnement. Les riches tentures pourprées de la vieille basilique resplendissaient sous la riche floraison de milliers de feux électriques. Les pères du concile, revêtus d'ornements brillants d'or et de pierreries, et entourant le représentant du Saint-Siège[1] et le successeur du vénérable de Laval[2], offraient le spectacle le plus grandiose.

C'est ainsi que trois siècles après sa fondation, Québec se trouvait témoin d'un spectacle religieux sans précédent dans les fastes de l'Eglise du Canada.

393. **Marine militaire canadienne.**—Le 16 mars 1909, des hommes d'état distingués parlèrent à la Chambre des Communes britanniques de l'urgence de maintenir la prépondérance de la flotte de guerre anglaise sur celles des autres nations. Leurs discours produisirent une sympathique impression dans tout l'empire.

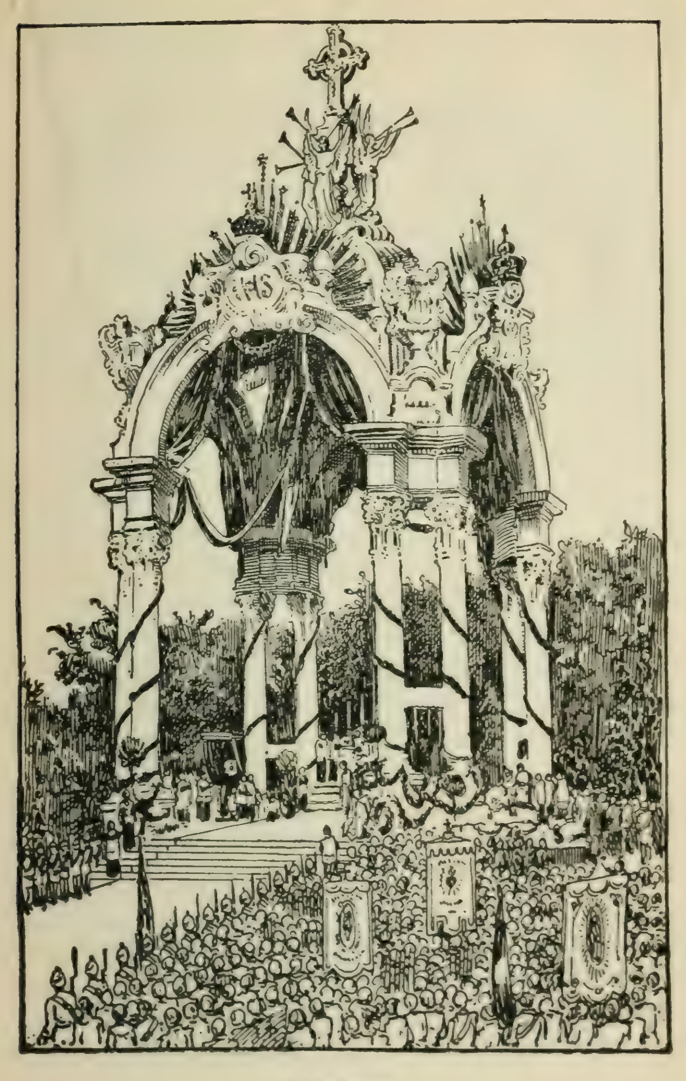
Le 29 mars 1910, la Chambre des Communes du Canada étudia le projet de participation à la défense navale de l'empire et, après de vifs débats, vota en faveur de cette mesure, sur la proposition du premier ministre, sir Wilfrid Laurier. Le Parlement décida de créer et de maintenir une marine militaire.

394. **Congrès eucharistique de Montréal.** — Le 21e Congrès eucharistique se tenait à Montréal du 7 au 12 septembre de 1910. L'éminentissime cardinal Vincent Vannutelli était le délégué du pape Pie X, pour présider ces assises solennelles. Avec de nombreux personnages distingués de France et d'Angleterre, Son Eminence s'embarqua à Liverpool (26 août), sur l'*Empress of Ireland*. Le bateau s'arrêta vis-à-vis de Rimouski pour y prendre des passagers au nombre desquels se trouvait Mgr Bruchési, et se rendit à Québec, où le Cardinal

1 Son Excellence Mgr Sbarretti.

2 Sa Grandeur Mgr Begin.

débarqua. La vieille cité de Champlain, profondément chrétienne, courtoise et distinguée, reçut princièrement le représentant du Pape. Le Légat s'embarque alors sur le *Lady-Grey* pour venir à Montréal. Son passage est salué par toutes les paroisses situées sur les bords du Saint-Laurent. Tout est pavoisé : clochers flamboyants des églises, couvents, collèges, maisons, édifices publics. La foule accourt, regarde, s'agenouille et salue de loin. Une pluie battante nuit à la splendeur de la réception du Légat à Montréal. Une foule compacte se rend néanmoins au port pour saluer Son Eminence. A son arrivée des cris enthousiastes s'échappent de toutes les poitrines : "Vive Pie X ! Vive Vanutelli ! Vive Mgr Bruchési" ! Toutes les cloches de la ville carillonnent, et des fanfares lancent leurs flots de notes éclatantes, pendant que Son Honneur le maire Guerin conduit le Légat à l'hôtel de ville, où, en français et en anglais, il le salue éloquemment. Laissons de côté diverses phases intéressantes du Congrès : ouverture, réceptions officielles, discours, conférences, messe de minuit à Notre-Dame, défilé des enfants des écoles devant le Légat, en face de la cathédrale, réunion des jeunes gens à l'Aréna, messe en plein air, etc., pour parler sommairement de l'éblouissant spectacle de l'immense procession du Saint Sacrement. C'est le 11 septembre. La journée est idéale : grand ciel bleu, soleil d'or et brise fraîche. Montréal a doublé sa population. De nombreuses députations arrivent des villes et des campagnes du Canada. Les Etats-Unis sont fièrement représentés par 30,000 hommes de New-York et 10,000 d'Albany. Avant deux heures, les rues où doit passer la procession, les balcons et les estrades élevées pour la circonstance sont encombrés de spectateurs. Les maisons sont pavoisées, des drapeaux flottent partout et de grandioses arcs-de-triomphes, flamboyant de patriotiques inscriptions, se dressent artistement. Le pieux cortège,



Le reposoir.

formé d'hommes seulement, part de Notre-Dame et s'avance majestueusement au bruit de prières, de chants, de fanfares et de cloches. C'est une immense chaîne humaine de 100,000 figurants. On compte 3,000 prêtres et religieux. La marche triomphale se déroule depuis cinq heures, quand arrivent 120 évêques en chape et en mitre, précédant le dais sous lequel le Légat porte l'ostensoir. Gouverneurs, ministres, juges, sénateurs, députés, et autres hommes de profession suivent le Saint Sacrement. Sept heures du soir viennent de sonner. Le soleil est caché derrière la Montagne. Les étoiles s'allument tour à tour pour former autour de la lune une couronne de diamants. Des milliers de maisons s'embrasent de milliers de feux. Le Légat gravit lentement les degrés du reposoir et y dépose Jésus Hostie. Le canon tonne, les cloches sonnent, les fanfares résonnent, les clairons se répondent, des *Magnificat* et des *Te Deum* s'entremêlent, et un *Tantum ergo* formidable éclate. La foule—300,000 personnes—s'agenouille. Le Légat, élevant l'ostensoir, la bénit. Un *Laudate* retentit dans les airs, et Mgr de Montréal, d'une voix vibrante d'un bonheur inexprimable, s'écrie : " Le Congrès est fini. Gloire à Dieu ! "

Questionnaire.—1. Quel fait remarquable se passa à Québec en 1909 ?—2. Quels étaient les membres du Concile plenier ?—3. Dites quelques mots sur la clôture du Concile.—4, Quelle résolution la Chambre des Communes du Canada passa-t-elle en 1910 ?– 5. Où eut lieu le premier Congrès eucharistique du Canada ?—6. Qui présida ce Congrès ?—7. Comment le légat du pape fut-il reçu ?—8. Nommez quelques phases intéressantes du Congrès.—9. Dites quelques mots de la procession eucharistique qui termina le Congrès.

Devoirs.– 1. Parlez du premier Concile plénier de Québec. - 2. Racontez les fêtes du Congrès eucharistique de Montréal.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIERE PERIODE.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES ET ESSAIS DE COLONISATION.

PREMIERE EPOQUE.

Découverte de l'Amérique.

DEUXIEME EPOQUE.

Tentatives de colonisation au Canada.

DEUXIEME PERIODE.

LE CANADA COLONIE FRANÇAISE.

PREMIERE EPOQUE.

Premiers établissements coloniaux.

DEUXIEME EPOQUE.

Progrès.—Trente ans de guerre.

TROISIEME EPOQUE.

Trente-cinq années de paix et reprise des hostilités.

QUATRIEME EPOQUE.

Lutte suprême.

TROISIEME PERIODE.

LE CANADA COLONIE ANGLAISE.

PREMIERE EPOQUE.

Le Canada sous le gouvernement absolu.

DEUXIEME EPOQUE.

Le Canada sous le gouvernement constitutionnel.

TROISIEME EPOQUE.

Le Canada unitaire.

QUATRIEME EPOQUE.

Le Canada fédératif.